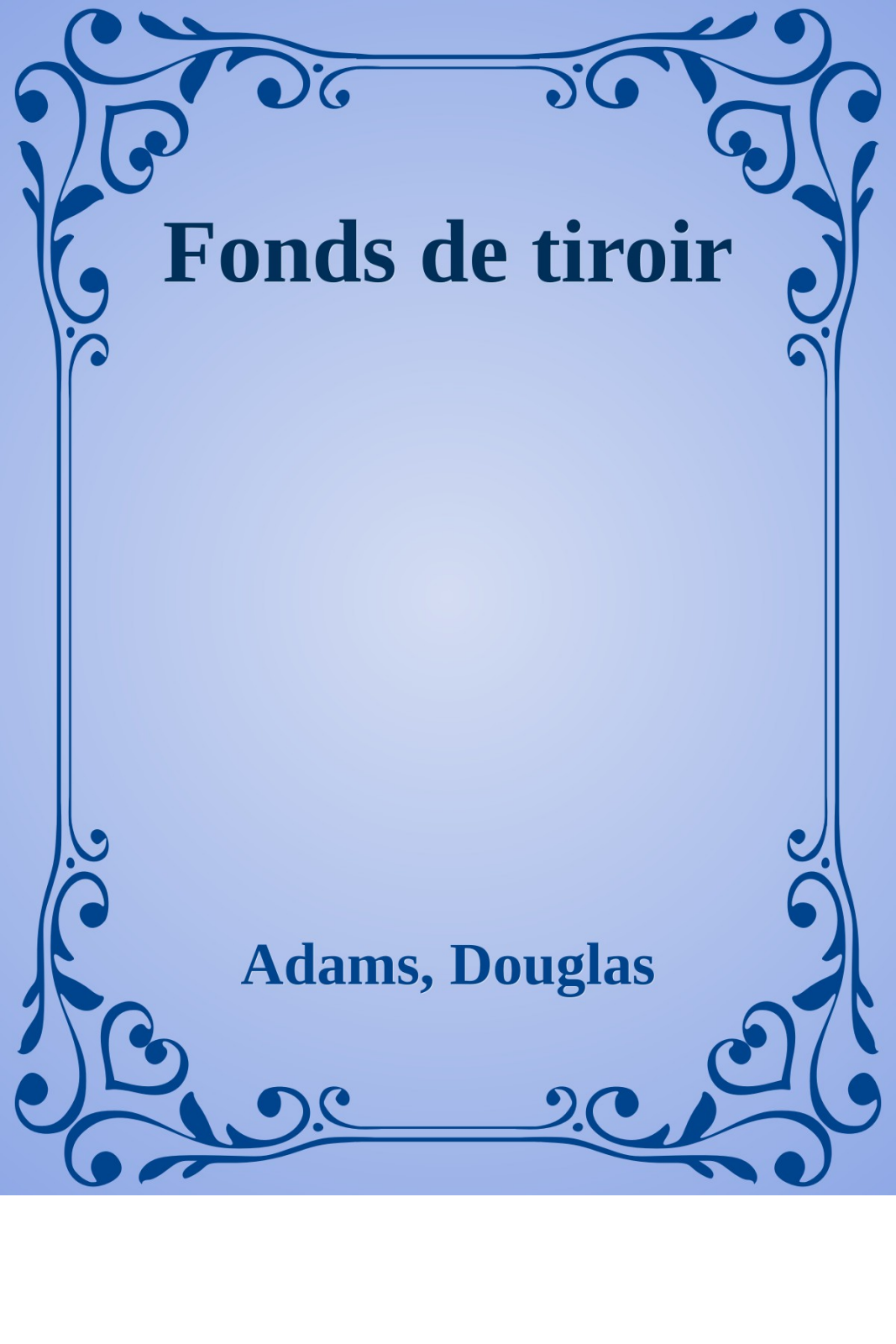




Fonds de tiroir

Adams, Douglas

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Douglas
Adams

Fonds de tiroir



Douglas Adams

Fonds de tiroir

Préface de Stephen Fry

*Traduit de l'anglais
par Michel Pagel*

Gallimard

Titre original :
THE SALMON OF DOUBT

© *Completely Unexpected Productions Ltd, 2002.*
© *Stephen Fry, 2002, pour l'introduction.*
© *Éditions Gallimard, 2004, pour la traduction française.*

Douglas Adams (1952-2001) a exercé tour à tour les métiers de brancardier, charpentier, vendeur de poulaillers, gorille, avant de se tourner vers l'écriture pour la radio et la télévision, où il développera son aptitude à manier l'absurde et le *non-sens*.

Il est essentiellement connu en France pour sa série du *Guide galactique*, space opera loufoque et délirant proche de l'esprit des meilleurs Monty Python, qui a remporté un succès considérable dans les pays anglo-saxons. Adapté d'un feuilleton radiophonique diffusé sur la BBC entre 1978 et 1980, *Le Guide galactique* a également connu les honneurs d'une transposition télévisuelle kitschissime parfaitement inoubliable.

Pour Polly

NOTE DU DIRECTEUR D'OUVRAGE

J'ai rencontré Douglas Adams pour la première fois en 1990. Son nouveau directeur littéraire chez Harmony Books tout juste nommé, j'avais pris l'avion pour Londres afin de m'enquérir du cinquième volume du *Guide galactique : Globalement inoffensive*, qu'il aurait dû rendre depuis longtemps. À peine avais-je franchi la porte de la résidence Adams, à Islington, qu'un homme corpulent, exubérant, a dévalé le long escalier par bonds successifs, m'a accueilli chaleureusement et m'a tendu une liasse de feuillets. « Dites-moi ce que vous pensez de ça », m'a-t-il lancé par-dessus son épaule en remontant les marches aussi vite qu'il les avait descendues. Une heure plus tard, il était de retour avec d'autres pages, impatient de connaître mon opinion sur les premières. Et ainsi s'est déroulée l'après-midi, en une alternance de paisibles moments de lecture et de nouveaux bonds, de nouvelles discussions, de nouvelles pages. En l'occurrence, il s'agissait de la méthode de travail favorite de Douglas.

En septembre 2001, quatre mois après sa mort tragique et inattendue, j'ai reçu un coup de téléphone de son agent, Ed Victor : un ami cher avait sauvegardé le disque dur des nombreux Macintosh de Douglas ; voulais-je jeter un coup d'œil aux fichiers pour voir s'ils renfermaient de quoi faire un livre ? Quelques jours plus tard, un paquet m'est parvenu et, ma curiosité aiguisée, je l'ai littéralement éventré.

Ma première pensée a été que Chris Ogle, l'ami en question, avait accompli une tâche herculéenne. Le CD-ROM sur lequel étaient compilées les œuvres de Douglas renfermait deux mille cinq cent soixante-dix-neuf éléments qui allaient de fichiers colossaux contenant le texte intégral des livres de l'auteur à des lettres écrites au nom de *Save the Rhino*, une association de défense des rhinocéros qui lui était chère. On y découvrait aussi avec fascination des dizaines d'idées inabouties pour livres, films ou séries télé, certaines tenant en une phrase ou deux, d'autres développées sur une demi-douzaine de pages. Il y avait également des ébauches de discours, des articles écrits par Douglas pour son site Internet, des introductions à divers livres ou événements, et des réflexions sur des sujets chers au cœur de l'auteur : la musique, la technologie, la science, les espèces en voie de disparition, les voyages et le whisky single-malt (pour n'en citer que

quelques-uns). Enfin, j'ai trouvé plusieurs dizaines de versions du nouveau roman sur lequel Douglas avait travaillé péniblement durant l'essentiel de la décennie passée. Les trier pour obtenir le roman inachevé qui figure dans la troisième partie du présent ouvrage constituerait mon plus grand défi – encore que l'exprimer ainsi laisse à penser que ce fut difficile. Ça ne l'a pas été. Les questions qui se sont posées ont semblé se résoudre très vite d'elles-mêmes.

Conçu comme un troisième volume de la série Dirk Gently, ce roman a tout d'abord été baptisé *A Spoon Too Short* (Une cuiller trop courte), et est identifié comme tel dans les fichiers de l'auteur jusqu'en août 1993. À partir de cette date, les dossiers font référence à *The Salmon of Doubt* (Le Saumon du doute) et se rangent en trois catégories. De la plus ancienne à la plus récente : « The Old Salmon », « The Salmon of Doubt » et « LA/Rhino/Ranting Manor ». En lisant ces différentes versions, j'ai décidé que Douglas serait le mieux servi si je ficelais entre eux tous les passages les plus forts, sans tenir compte du moment auquel ils avaient été écrits, exactement comme je le lui aurais proposé s'il avait été en vie. En conséquence, j'ai prélevé dans « The Old Salmon » ce qui forme désormais le premier chapitre, situé à Daveland. Les six chapitres suivants sortent tels quels de la deuxième version, « The Salmon of Doubt », qui est aussi la plus longue. Tout en m'attachant à conserver la cohérence de l'histoire, j'ai ajouté deux des trois passages les plus récents tirés de « LA/Rhino/Ranting Manor » (devenus les chapitres huit et neuf). Pour le numéro dix, j'ai récupéré le dernier chapitre de « The Salmon of Doubt », et j'ai choisi comme conclusion celui de l'œuvre la plus récente. Afin de donner au lecteur une idée de ce qui était prévu, j'ai fait précéder le texte d'un fax envoyé par Douglas à sa directrice littéraire londonienne, Sue Freestone, qui travaillait en étroite collaboration avec lui depuis le début.

Inspiré par la lecture de ces trésors, je me suis adjugé l'aide de l'assistante de Douglas, Sophie Astin, pour jeter mes filets encore plus loin. Existait-il d'autres joyaux que nous pourrions inclure dans un livre en hommage à Douglas Adams ? Il s'avéra que durant certaines périodes creuses, entre deux romans ou mégaprojets multimédias, il avait écrit des articles pour journaux et magazines. Ces derniers, en plus des textes présents sur le CD-ROM, ont fourni le merveilleux creuset littéraire qui a donné vie à cet ouvrage.

Ensuite est venue l'heure de la sélection, laquelle n'a pas mis en œuvre le moindre souci d'objectivité. Sophie Astin, Ed Victor et Jane Belson, l'épouse de Douglas, ont proposé leurs passages favoris puis j'ai simplement choisi ceux que, moi, je préférais. Quand Robbie Stamp, ami et associé de l'auteur, a suggéré que le livre reprenne la structure du site Internet de ce dernier (« la vie, l'univers et le reste »),

tout s'est mis en place. À ma grande joie, la courbe tracée par cette compilation a suivi la trajectoire caractéristique de l'existence trop brève mais d'une remarquable richesse créatrice de Douglas Adams.

La dernière fois que j'ai rendu visite à Douglas, c'était en Californie, où notre promenade hivernale de l'après-midi, le long de la plage de Santa Barbara, a été ponctuée de courses avec sa fille Polly, alors âgée de six ans. Je ne l'avais jamais vu aussi heureux et jamais je n'aurais pu imaginer que cette rencontre serait la dernière. Depuis sa mort, je pense à lui avec une régularité étonnante, tout comme nombre de ses proches. Sa présence demeure remarquablement forte près d'un an après sa disparition, et je ne puis m'empêcher de songer qu'il a joué un rôle dans l'étonnante facilité avec laquelle ce livre s'est construit. Je sais qu'il aurait vraiment voulu que vous preniez plaisir à sa lecture, et j'espère que ce sera le cas.

PETER GUZZARDI,
Chapel Hill, North Carolina,
12 février 2002

Prologue

Nicholas Wroe, dans *The Guardian*,
Samedi 3 juin 2000

En 1979, peu après la sortie du *Guide galactique*, Douglas Adams fut invité à dédicacer son œuvre dans une petite librairie de science-fiction, à Soho. Tandis qu'il s'y rendait en voiture, une espèce de manifestation le retarda. « Il y avait un bouchon et des attroupements un peu partout », se rappelle-t-il. Ce fut seulement après s'être frayé un chemin dans la librairie qu'Adams comprit que la foule était là pour lui. Le lendemain, son éditeur l'appela pour lui dire qu'il était numéro un sur la liste des best-sellers du *Sunday Times* de Londres, et sa vie en fut à jamais changée. « C'était comme être transporté en hélicoptère au sommet de l'Everest ou avoir un orgasme sans les préliminaires », déclare-t-il.

Après avoir été un feuilleton radio culte, *Le Guide galactique* avait connu des versions théâtrales et télévisuelles. Il donnerait lieu à quatre autres romans qui se vendraient à plus de 14 millions d'exemplaires à travers le monde. Il inspirerait des disques et des jeux sur ordinateur. Enfin, après vingt ans de tergiversations hollywoodiennes, il est plus proche que jamais de devenir un film.

L'histoire débute sur terre, quand le doux banlieusard qu'est Arthur Accroc tente d'empêcher le conseil municipal de sa commune de démolir sa maison pour construire une déviation. Elle se poursuit dans l'espace quand son ami Ford Escort – en qui certains voulurent voir l'équivalent pour Arthur de ce que Virgile fut à Dante – se révèle natif d'une planète des environs de Betelgeuse et informe notre héros que la terre elle-même est sur le point d'être détruite pour laisser la place à une voie rapide en hyperspace. Tous les deux se font prendre en stop par un vaisseau Vogon et commencent à utiliser le Guide galactique – un recueil généralement fiable de tout le savoir concernant la Vie, l'Univers et le Reste.

La créativité et l'humour intergalactique très personnel d'Adams ont exercé une influence culturelle non négligeable. Certaines expressions sont passées dans le langage courant et on a vu fleurir nombre de livres de science-fiction ou de séries télévisées imitant le *Guide*. Le poisson Babel – un petit poisson qui, placé dans l'oreille, traduit n'importe quels propos dans votre langue maternelle – a été choisi pour nommer le système de traduction automatique intégré à un moteur de recherches sur l'Internet. Adams a prolongé son succès

avec plusieurs autres romans, ainsi qu'une série télévisée, plus un livre et un CD-ROM sur les espèces en voie de disparition. Il a fondé une société Internet, H2G2, laquelle a récemment poussé à son terme le concept du *Guide* en lançant un service qui propose d'authentiques informations sur la Vie, l'Univers et le Reste via un téléphone portable.

Même si une bonne partie de sa fortune semble avoir été dépensée pour assouvir sa passion de la technologie, Adams n'est pas le fan de science-fiction intello et coincé typique. Détendu, sociable, c'est un solide gaillard de deux mètres. En fait, il ressemble à ces lycéens anglais devenus rock stars dans les années soixante-dix ; il lui est d'ailleurs arrivé une fois de jouer de la guitare sur scène avec des copains à lui, les Pink Floyd. Et quand il parle de sa fille, plutôt que de sortir de son portefeuille une petite photo d'identité, il allume un ordinateur portable d'une puissance impressionnante, sur l'écran duquel, après quelques manipulations, apparaît Polly Adams, cinq ans, dans une parodie de clip pop qui met en scène un autre copain d'Adams, John Cleese.

Ainsi donc, voilà ce que lui a apporté la vie : de l'argent, des amis de première classe et de jolis jouets. Compte tenu des faits bruts qui figurent sur son CV – le pensionnat, l'association théâtrale Footlights à Cambridge, puis la BBC –, cela ne paraît pas très surprenant à première vue. Mais son existence n'a cependant pas suivi un trajet totalement rectiligne sur une piste classique toute tracée.

Douglas Noel Adams naquit à Cambridge en 1952. Une de ses plaisanteries favorites consiste à dire qu'il était le premier ADN de Cambridge, neuf mois avant que Crick et Watson n'y fassent leur découverte⁽¹⁾. Sa mère, Janet, était infirmière à l'hôpital Addenbrooke ; Christopher, son père, avait été enseignant avant de suivre un troisième cycle en théologie, agent de probation et enfin conseiller en gestion, ce qui selon Adams constituait « une stratégie de carrière très étrange, car quiconque a connu mon père vous dira que la gestion n'était vraiment pas son fort ».

La famille, « plutôt fauchée », quitta Cambridge six mois après la naissance de Douglas pour occuper une succession de maisons dans la banlieue est de Londres. Quand Adams eut cinq ans, ses parents divorcèrent. « Les enfants disposent d'une capacité étonnante à considérer leur vie comme normale, explique-t-il. Mais ça a tout de même été difficile. Quand mes parents ont divorcé, c'était très très nettement moins courant qu'aujourd'hui, et pour être franc, je n'ai que peu de souvenirs avant l'âge de cinq ans. Je crois que ça n'a pas été très rigolo. »

Après la séparation, leur mère emmena Douglas et sa sœur cadette à Brentwood, dans l'Essex, où elle dirigeait un asile pour animaux

malades. Le week-end, les enfants voyaient leur père, désormais relativement aisé, et ces visites devinrent source de désorientation et de tension. Pour ajouter aux complications, plusieurs demi-frères et demi-sœurs naquirent quand leurs parents se remarièrent. Adams a déclaré que s'il acceptait cet état de fait comme normal dans l'ensemble, il se conduisait en conséquence « de manière bizarre », et se rappelle avoir été un enfant nerveux, assez étrange. Un temps, ses maîtres le crurent attardé, mais lorsqu'il fut admis à l'école primaire privée, subventionnée, de Brentwood, il était déjà considéré comme extrêmement intelligent.

L'école en question peut se vanter d'une liste remarquablement diverse d'anciens élèves devenus célèbres depuis la guerre de 1939-1945 : le styliste Hardy Amies ; l'historien disgracié David Irving ; le présentateur de télévision Noel Edmonds ; le ministre de l'Intérieur Jack Straw et le rédacteur du *Times* de Londres Peter Stothard y firent tous leurs études avant Adams, alors que les comédiens Griff Rhys Jones et Keith Allen n'y arrivèrent que quelques années après lui. Quatre anciens de Brentwood font à l'heure actuelle partie de la Chambre des Communes – deux travaillistes et deux conservateurs. En une scène qui semble désormais incongrue à la lumière de l'image *populaire* de Keith Allen, ce fut Adams qui l'aïda à travailler ses cours de piano quand il avait sept ans.

Quand le garçon eut treize ans, sa mère se remaria et déménagea dans le Dorset, si bien qu'il devint pensionnaire de l'école. Cette expérience semble avoir été entièrement positive. « Quand je quittais l'établissement à quatre heures de l'après-midi, je regardais les pensionnaires avec envie, se rappelle-t-il. Ils avaient l'air de bien s'amuser et, effectivement, j'ai adoré me joindre à eux. Une portion de moi aime à s'imaginer une nature iconoclaste et rebelle, mais il est plus juste de dire que j'apprécie les institutions bien douillettes contre lesquelles je peux me frotter un brin. Il n'y a rien de mieux que de pouvoir donner confortablement des coups de pied dans quelques contraintes. »

De son éducation, Adams déclare qu'il suivait les cours de « gens très talentueux, dévoués, obsédés par leur partie et charismatiques ». Lors d'une récente réception, à Londres, il a attaqué Jack Straw à propos de l'apparente aversion du nouveau parti travailliste pour les écoles subventionnées, lui faisant remarquer que ces dernières ne leur ont pas fait beaucoup de mal ni à l'un ni à l'autre.

Frank Halford, alors instituteur à Brentwood, se rappelle Adams comme « déjà très grand, et populaire. Il a écrit une pièce de fin d'année, alors que *Doctor Who* venait de démarrer à la télévision. Il a appelé ça "Doctor Which⁽²⁾" ». Bien des années plus tard, Douglas rédigerait des scénarios pour *Doctor Who*. Il décrit Halford comme un

maître l'ayant beaucoup inspiré, qui demeure un de ses soutiens. « Un jour, il m'a mis dix sur dix pour une histoire, et c'est la seule fois que ça lui est arrivé au cours de sa longue carrière. Même aujourd'hui, quand je me paie une petite déprime d'auteur et me dis que je ne suis plus capable d'écrire, je ne me raccroche pas au fait que j'ai publié des best-sellers ou touché des avances colossales, mais à celui que Frank Halford, un jour, m'a mis dix sur dix : à un niveau fondamental, je dois donc être capable d'écrire. »

Il semble que, dès le début, Adams ait eu le don de gagner de l'argent avec sa plume. Il vendit quelques nouvelles très courtes, « quasiment de la taille d'un haïku », au magazine de bandes dessinées *Eagle*, et fut payé dix shillings. « À l'époque, on pouvait quasiment s'acheter un yacht, avec une somme pareille », plaisante-t-il. Mais ce qui l'intéressait vraiment, c'était la musique. Il apprit à jouer de la guitare en reproduisant note pour note les lignes intriquées qui figuraient sur l'un des premiers albums de Paul Simon. Il possède aujourd'hui une énorme collection de guitares électriques pour gaucher, mais admet : « mon truc, c'est quand même plus le folk. Même avec les Pink Floyd, sur scène, j'ai joué une ligne très simple tirée de la chanson *Brain Damage*, en pinçant les cordes à la main ».

Adams grandit durant les années soixante : « Les Beatles ont planté dans ma tête une graine qui l'a fait exploser. Tous les neuf mois, il y avait un nouvel album montrant une évolution titanesque depuis le précédent. On était tellement obsédés par le groupe que quand *Penny Lane* est sorti avant qu'on ne l'entende à la radio, on a tabassé un gars qui l'avait entendue jusqu'à ce qu'il nous fredonne la mélodie. Aujourd'hui, il y a des gens qui demandent si le groupe Oasis est aussi bon que les Beatles. Moi, je dis qu'il n'est même pas aussi bon que les Rutles⁽³⁾. »

L'autre influence clef fut celle des Monty Python. Ayant écouté des feuilletons comiques à la radio pendant les années cinquante, Adams décrit comme une « épiphanie » le moment où il a découvert qu'être drôle pouvait constituer un mode d'expression pour les gens intelligents, « tout en étant vraiment vraiment loufoque ».

L'étape logique suivante était l'université de Cambridge, « parce que je voulais m'inscrire à l'association théâtrale Footlights. Je voulais devenir acteur-auteur, comme les Python. En fait, je voulais être John Cleese, et il m'a fallu un moment pour réaliser que la place était déjà prise ».

À l'université, il abandonna vite l'idée de jouer la comédie – « je n'étais tout bonnement pas fiable » – et se mit à écrire des sketches qui, de son propre aveu, se situaient dans la lignée des Monty Python. Il s'en rappelle un qui parlait d'un employé des chemins de fer réprimandé pour avoir laissé tous les aiguillages ouverts dans le sud

du pays, afin de démontrer un point d'existentialisme ; un autre sur les difficultés d'organiser la réunion au sommet annuelle de la Société Paranoïaque Crawley.

L'administratrice des arts Mary Allen, ancienne du Conseil des Arts et du Royal Opera, fut la condisciple d'Adams à Cambridge et est demeurée son amie. Elle a même joué certaines de ses œuvres et se rappelle qu'il « se faisait toujours remarquer, même dans un groupe de gens très talentueux. Les œuvres de Douglas étaient vraiment originales et tout à fait personnelles. Il fallait qu'elles vous conviennent et que vous leur conveniez. Même dans des sketches très courts, il créait un univers bizarre ».

Selon lui : « Mes choix me culpabilisaient un peu. Je me disais que j'aurais dû faire quelque chose d'utile et de motivant. Mais tout en me plaignant, j'étais bien content de ne pas faire grand-chose. » Même ses essais étaient remplis de gags. « Si j'en avais su autant qu'aujourd'hui, j'aurais fait de la biologie ou de la zoologie. Je ne me doutais pas que ça pouvait être intéressant, alors que maintenant, je pense qu'il n'y a rien de plus intéressant au monde. »

Parmi ses autres condisciples, citons l'avocat et présentateur de télévision Clive Anderson. Le futur secrétaire d'État à la Culture Chris Smith était alors président de syndicat. Adams faisait parfois quelques numéros avant les débats, pour chauffer la salle, mais pas en raison d'un quelconque engagement politique. « Je cherchais juste toutes les occasions possibles de jouer des bêtises. C'est très bizarre de voir tous ces gens dispersés le long de la scène publique, aujourd'hui. Mes contemporains sont en train de gagner des prix pour l'ensemble de leur œuvre, ce qui a bien sûr de quoi rendre un peu nerveux. »

Après l'université, Adams eut la chance de travailler avec un de ses héros. Graham Chapman, membre des Monty Python, impressionné par certains sketches de Footlights, avait pris contact avec lui. Quand le jeune homme lui rendit visite, il se vit demander à sa grande joie son aide pour achever un scénario à rendre le jour même. « On a fini par travailler ensemble à peu près un an. Surtout sur une série télé qui n'a pas dépassé le stade de l'épisode pilote. » Chapman, à cette époque, « descendait deux bouteilles de gin par jour, ce qui ne l'aidait naturellement pas à travailler ». Douglas le juge cependant toujours bourré de talent : « Il était fait pour bosser en équipe ; il avait besoin de la discipline des autres pour exprimer son génie. Sa force, c'était de balancer dans le mélange un élément qui renversait tout. »

Après sa séparation d'avec Chapman, la carrière d'Adams piétina terriblement. Il continuait d'écrire des sketches mais était loin de gagner assez d'argent pour vivre. « Il s'est avéré que je n'étais pas très doué pour les sketches. Je n'ai jamais su écrire sur commande, ou sur un sujet imposé. Mais de temps en temps, je sortais un truc fabuleux,

comme un cheveu sur la soupe. » Geoffrey Perkins, aujourd'hui chef du département comédie à la BBC Television, produisit la version radiophonique du *Guide galactique*. Il se rappelle avoir rencontré pour la première fois Adams alors qu'il mettait en scène un spectacle de Footlights. « Je l'ai vu se laisser tomber sur une chaise après s'être fait incendier par un des acteurs. La fois suivante, je l'ai croisé alors qu'il essayait d'écrire des sketches pour l'émission de radio *Weekending*, considérée comme le meilleur banc d'essai des auteurs. Douglas fait partie de ceux qui ont échoué avec les honneurs à tirer quoi que ce soit de *Weekending*. On y faisait la part belle aux gens capables de pondre des sketches de trente secondes ; lui était incapable d'écrire une seule phrase de moins de trente secondes. »

Voyant son rêve de devenir auteur s'effondrer, Adams tint une série d'emplois temporaires plus étranges les uns que les autres, dont balayeur dans une usine de poulets et garde du corps de la famille régnante du Qatar. « L'agence de sécurité devait être désespérée. J'ai eu le boulot par une petite annonce de l'*Evening Standard*. » Griff Rhys Jones, recommandé par Douglas, occupa un temps le même poste. Adams se rappelle avoir senti la dépression monter en lui, de plus en plus forte, tandis qu'il passait ses nuits assis dans un couloir, devant une chambre d'hôtel : « Je n'arrêtais pas de me dire que ça n'aurait pas dû tourner comme ça. » À Noël, il rendit visite à sa mère et demeura chez elle toute l'année suivante.

Sa famille s'inquiétait beaucoup pour son avenir. S'il envoyait parfois un sketch à une émission de radio, il reconnaît qu'il avait perdu confiance en lui. Malgré son succès et sa fortune subséquente, cette tendance à douter ne l'a pas quitté. « Il y a des périodes où je manque terriblement de confiance en moi, explique-t-il. Je me crois incapable de réussir et aucune preuve du contraire ne peut me faire changer d'avis. J'ai fait une thérapie, brièvement, mais j'ai fini par réaliser que je me conduisais comme un paysan qui se plaint du temps. On ne peut pas changer le temps, il faut juste faire avec. » Et cette manière de voir les choses l'a-t-elle aidé ? « Pas forcément », admet-il en haussant les épaules.

Le Guide galactique était sa dernière chance. Avec le recul, toutefois, le minutage paraît absolument parfait. *La Guerre des étoiles* avait mis la science-fiction à la mode, et si le souvenir des Monty Python interdisait de refaire une émission composée de sketches, il donnait la possibilité d'en appeler à la même sensibilité comique.

Terry Jones, un autre Python, écouta les bandes avant leur diffusion. Il fut frappé par « l'approche intellectuelle et les idées conceptuelles fortes d'Adams. On sent que ce qu'il écrit vient d'une critique de la vie, comme dirait Matthew Arnold. Il y a une base morale et une base critique qui dénotent un esprit fort. John Cleese,

par exemple, est un esprit fort mais qui procède par analyse logique. Douglas procède par analyse très personnelle ». Geoffrey Perkins approuve mais se rappelle que le projet n'était étayé par aucun grand dessein.

« Douglas s'est lancé avec un tas d'idées mais sans grand souci de ce qu'allait être l'histoire. Il écrivait presque à la manière de Dickens, un chapitre par semaine, sans savoir comment ça allait se terminer. »

Lorsque la série fut diffusée en 1978, Adams y avait travaillé sans relâche pendant neuf mois et avait été payé mille livres. « Il me semblait avoir encore beaucoup de chemin à parcourir avant de me renflouer. » Il accepta donc un poste de producteur à la BBC mais démissionna six mois plus tard, quand il se retrouva simultanément en train d'écrire une deuxième saison du feuilleton radio, le roman, la série télé, et des épisodes de *Doctor Who*. Malgré cette remarquable productivité, il commençait à acquérir sa réputation légendaire de ne jamais écrire. « J'adore les dates limites, déclara-t-il un jour. J'adore l'espèce de sifflement qu'elles émettent quand on les dépasse. »

Le succès ne fit qu'ajouter à sa capacité de tergiverser. Sa directrice littéraire, Sue Freestone, comprit vite qu'il traitait l'écriture comme du théâtre, si bien qu'elle s'installa un bureau dans sa salle à manger. « Il lui faut un public immédiatement, pour avoir un regard extérieur, mais parfois, ça provoque des retours de flammes bizarres.

« Au début d'un des livres, il y avait une scène dans laquelle il parlait d'assiettes sur chacune desquelles était posée une banane. Comme c'était visiblement important, je lui ai demandé de m'expliquer. Mais il aimait taquiner son public, aussi m'a-t-il répondu qu'il me dirait tout plus tard. On a fini par arriver au terme du livre, et je lui ai reposé ma question, "Bon, Douglas, c'est quoi, cette histoire de bananes ?" Et là, il m'a regardé avec de grands yeux. Il avait complètement oublié. Je lui demande encore de temps en temps si ça lui est revenu, mais apparemment, ça n'est pas le cas. »

L'auteur et producteur John Lloyd était l'ami et le collaborateur d'Adams avant même *Le Guide galactique*. Il se souvient des « douloureuses crises d'indécision et de panique » que connaissait Douglas lorsqu'il écrivait. « On est parti en vacances à Corfou avec trois copains alors qu'il était en train de terminer un livre, et il a fini par investir toute la maison. Il avait une pièce où écrire, une pièce où dormir, une pièce où aller quand il n'arrivait pas à dormir, et ainsi de suite. Il ne lui venait pas à l'idée que les autres auraient eux aussi aimé passer une bonne nuit. Il traverse l'existence équipé d'un cerveau de la taille d'une planète, et on a parfois l'impression qu'il vit sur une autre planète. Il n'a pas une once de méchanceté, mais quand il est en proie à la panique, à la terreur, parce qu'il n'arrive pas à finir un livre, tout le reste lui paraît insignifiant. »

De quelque manière que l'œuvre pût être achevée, elle devint extrêmement populaire. Les livres atteignirent tous le statut de best-sellers et les éditeurs américains d'Adams finirent par lui verser une avance de plus de deux millions de dollars. Il écrivit également un faux dictionnaire hilarant, en collaboration avec John Lloyd, *The Meaning of Liff*, dans lequel des concepts aisément reconnaissables, comme la sensation qu'on éprouve à quatre heures de l'après-midi quand on n'a pas assez travaillé, se voyaient donner des noms de ville – Farnham étant le choix idéal pour cette minidépression. À la fin des années quatre-vingt, il publia deux parodies de romans policiers mettant en scène Dirk Gently.

Malgré tout l'humour d'Adams, Sue Freestone se déclare frappée par la force avec laquelle son œuvre a touché certains lecteurs. « Dans *Le Guide galactique*, tout ce dont on a besoin pour être en sécurité, c'est d'une serviette. J'ai entendu parler d'une femme qui se mourait dans un hospice et se croyait en sécurité parce qu'elle avait sa serviette. Elle avait incorporé l'univers de Douglas au sien propre. Quand il a entendu l'anecdote, Douglas en a été extrêmement gêné. Mais pour elle, c'était littéralement un symbole de sécurité quand on s'embarquait pour un voyage inconnu. »

L'œuvre renferme des thèmes sérieux. Le deuxième volume de la série Dirk Gently peut aisément se lire comme une parabole sur les gens sans domicile, déportés, isolés de la société. « Son imagination va bien plus loin que la simple intelligence, dit encore Sue Freestone. La critique sociale est généralement ensevelie sous l'humour, mais elle n'en est pas moins là pour peu que vous la cherchiez. »

Ayant traversé une longue période de vaches maigres, Adams travailla constamment jusqu'au milieu des années quatre-vingt-dix, moment auquel il donna délibérément un coup de frein. « J'étais bloqué au milieu d'un roman, et même si ça paraît ingrat, être obligé de faire des marathons de dédicaces me plongeait dans la colère et la dépression. »

Il déclare s'être toujours considéré comme un scénariste, s'être retrouvé romancier par inadvertance. « Ça a l'air stupide, mais une partie de moi-même se sentait trompée et avait en plus l'impression que j'avais triché. Et puis il y a la spirale financière. On vous paie des sommes folles, ce qui ne vous satisfait pas, alors le premier truc que vous faites, c'est acheter des trucs dont vous n'avez ni le besoin ni l'envie – et pour lesquels vous avez besoin d'encore plus d'argent. »

Ses affaires financières connurent une grave crise dans les années quatre-vingt, déclare-t-il. Il refuse de donner des détails mais affirme que l'impact en a été considérable, au point qu'on l'a cru bien plus riche qu'il ne l'était. Il est possible de mesurer l'évolution de son niveau de vie en écoutant les deux saisons du feuilleton radio. La

première regorge de blagues sur les pubs et le fait de n'avoir pas un sou en poche. Dans la seconde, il y en a nettement plus sur les restaurants chic et les comptables.

« Je me sentais comme une souris dans un tourniquet. Le cycle ne m'apportait aucun plaisir, jamais. Quand on écrit son premier roman à, disons, vingt-cinq ans, on dispose de vingt-cinq ans d'expérience, même si une bonne partie de cette dernière est juvénile. Le deuxième livre sort seulement un an plus tard, passé à signer le premier dans des librairies. On n'a très vite plus rien à dire. »

Sa réaction à cette pénurie de carburant fut d'opérer une « jachère créative ». En particulier, son intérêt pour la technologie prit le dessus, de même que sa passion naissante pour les questions écologiques. En 1990, il écrivit *Last Chance to See* (La dernière chance de voir). « Comme de bien entendu, c'est celui de mes livres qui a le moins bien marché mais aussi celui dont je suis le plus fier. »

À l'origine de l'ouvrage réside son voyage à Madagascar, sur la piste d'un lémurien fort rare, pour le compte d'un magazine. Il estimait que l'expérience serait intéressante, mais elle constitua une véritable révélation. Sa passion pour l'écologie le conduisit à s'intéresser à l'évolution. « On m'avait donné un fil sur lequel tirer, et suivre cette piste m'a ouvert des perspectives qui sont devenues l'objet de la plus grande fascination. » Un lien qui figure au bas de ses messages e-mail mène au site du *Dian Fossey Trust*, qui travaille à la protection des gorilles, et à celui de *Save the Rhino*. Adams fut aussi signataire du *Great Ape Project*, qui défendait un changement de statut moral pour les grands singes, reconnaissant leur droit « de vivre, d'être libres et de ne pas être soumis à la torture ».

Quoique membre fondateur de l'équipe qui lança *Comic Relief*, il n'a jamais rien eu d'un militant de terrain. Les réceptions qu'il donnait à Islington accueillait des stars du rock légendaires dans l'exercice de leurs fonctions – Gary Brooker, de Procol Harum, y interpréta un jour la version intégrale de *A Whiter Shade of Pale*, y compris tous les couplets abandonnés – et on y rencontrait l'aristocratie des médias ainsi que des milliardaires de la haute technologie. De manière un peu moins orthodoxe – pour un athée enthousiaste, quasi prosélyte –, il animait aussi tous les ans une messe de Noël.

« Enfant, j'étais un chrétien actif. J'adorais la chorale de l'école et je me rappelle que la messe de Noël ne manquait jamais de me bouleverser. » Il ajoute Bach aux Beatles et aux Python dans son panthéon d'influences, mais comment cela s'accommode-t-il de son athéisme passionné ? « La vie est pleine de choses qui vous émeuvent ou qui vous affectent d'une manière ou d'une autre, explique-t-il. Le fait de penser que Bach se trompait ne change rien à mon opinion selon laquelle la *Messe en si mineur* est un véritable chef-d'œuvre.

L'entendre m'émeut toujours aux larmes. Je trouve les questions religieuses profondément intéressantes, mais je suis toujours étonné que des gens par ailleurs intelligents puissent les prendre au sérieux. »

Cet attachement aux structures traditionnelles, sinon aux croyances traditionnelles, transparait dans le fait que sa fille Polly, née en 1994, possède quatre non-parrains et non-marraines. Mary Allen – qui présenta Adams à sa future épouse, l'avocate Jane Belson – en fait partie. D'après elle : « Au début des années quatre-vingt, Douglas traversait une crise d'écriture et me téléphonait tous les jours. J'ai fini par lui demander s'il se sentait seul. Il a semblé que c'était le cas, si bien qu'on a décidé qu'il avait besoin de partager son gigantesque appartement. Jane a emménagé. » Après plusieurs faux départs, ils se marièrent en 1991 et vécurent à Islington jusqu'à l'année dernière, quand la famille déménagea à Santa Barbara.

Adams affirme qu'au début, ce fut plus dur qu'il ne s'y attendait. « Je n'ai réalisé que récemment combien ma femme était opposée à ce déménagement. » Il déclare aujourd'hui qu'il recommanderait cependant cette tactique à tout le monde : « Quand on arrive à l'âge mûr, juste tout laisser tomber et aller ailleurs. On réinvente sa vie et on connaît un nouveau départ. C'est revigorant. » Son rôle dans sa société Internet correspond à ce sentiment de revigoration. Il est nominalement Fantasmeur en Chef. « Je ne me suis jamais vu comme un auteur de science-fiction prophétique. Je n'ai jamais eu envie d'être Arthur C. Clarke. Le *Guide* était un truc narratif pour absorber toutes les idées qui me venaient quand elles me venaient, mais cela s'est révélé un très bon concept. On n'en est qu'au commencement, cela dit. On patauge dans une piscine au milieu d'un océan. »

Parmi ses autres projets, on compte un roman – qui à ce jour a huit ans de retard –, une adaptation au cinéma de *Dirk Gently*, le site web H2G2 et un roman en ligne. « Je n'ai pas arrêté de prédire l'arrivée des livres électroniques, leur importance, et d'un seul coup, voilà que Stephen King en publie un. Je me sens comme un parfait abruti, parce que ç'aurait dû être moi. »

Le projet cinématographique a consisté en « vingt ans de constipation ». Douglas assimile le processus hollywoodien à « tenter de faire griller un steak en demandant à une succession de personnes de souffler dessus ». Il se montre étonnamment enthousiaste pour cette forme d'art qu'on pourrait croire trop antique.

« Avec les technologies nouvelles, immatures, on court le danger de s'enthousiasmer pour les avancées techniques, au détriment de ce qu'on veut raconter. Il est donc agréable de travailler dans un média déjà mûr, où l'on n'a pas besoin de résoudre ces problèmes-là. »

Après cette longue période de jachère, il note sagement que nombre de ces nouveaux projets et idées ne se concrétiseront jamais.

« Mais je suis sorti de l'univers de l'édition depuis plusieurs années, et j'avais vraiment besoin d'une pause. J'ai pu réfléchir profondément et de manière créative à tout un tas de choses qui n'ont rien à voir avec l'écriture de romans. Plutôt que de manquer de carburant, j'ai maintenant l'impression d'avoir refait le plein. »

NOM : *Douglas Noel Adams*

NÉ : *le 11 mars 1952, à Cambridge.*

ÉTUDES : *Brentwood School, Essex ; St. John's College, Cambridge.*

SITUATION DE FAMILLE : *Marié à Jane Belson, en 1991 (une fille, Polly, née en 1994).*

CARRIÈRE : *1974-1978, auteur pour la radio et la télévision ; 1978, producteur radio.*

QUELQUES SCÉNARIOS : *Le Guide galactique, 1978 et 1980 (radio), 1981 (télévision).*

JEUX : *Le Guide galactique, 1984 ; Bureaucracy, 1987 ; Starship Titanic, 1997.*

LIVRES : *Le Guide galactique, 1979 ; Le Dernier Restaurant avant la Fin du Monde, 1980 ; La Vie, l'Univers et le Reste, 1982 ; The Meaning of Liff (avec John Lloyd), 1983 ; Salut, et encore merci pour le poisson, 1984 ; Un cheval dans la salle de bains, 1987 ; Beau comme un aéroport, 1988 ; Last Chance to See, 1990 ; The Deeper Meaning of Liff (avec John Lloyd), 1990 ; Globalement inoffensive, 1992.*

PRÉFACE

Ceci est pour moi un instant très douglassien. Tout instant douglassien a de grandes chances de mettre en jeu :

- Des ordinateurs Macintosh Apple
- Des délais impossibles à tenir
- Ed Victor, l'agent de Douglas
- Des espèces en voie de disparition
- Des hôtels cinq étoiles excessivement onéreux

Je suis en train de taper sur un ordinateur (Macintosh) afin de tenir un délai imposé par Ed Victor. Pourrais-je éventuellement écrire une préface à *Fonds de tiroir* pour mardi prochain ?

Je me trouve dans l'hôtel le plus outrageusement luxueux du Pérou, le Miraflores Park Hotel de Lima, où je profite d'une coupe de fruits sous cellophane et du Louis Roederer, avant de m'enfoncer dans le pays à la recherche de l'ours à lunettes, l'un des mammifères les moins bien compris et les plus menacés de la planète.

Puisqu'il s'agit d'un palace, les chambres sont équipées de connexions Internet à haut débit, aussi ai-je tout juste regardé sur mon ordinateur un film de deux heures dans lequel Steve Jobs, le PDG d'Apple, prononçait son discours d'introduction à l'exposition Macintosh de San Francisco. Alors que l'empereur de Computer Cool vient de dévoiler le nouvel I-Mac, je n'ai pu ni téléphoner à Douglas ni lui envoyer un e-mail pour en discuter. Un nouvel élément de la technologie Apple arrive sur le marché, révolutionnaire, séduisant, fabuleux, et Douglas ne le verra pas. Il ne jouera pas avec un I-Pod, pas plus qu'il ne manipulera le logiciel I-Photo. Pour tous ceux qui le connaissaient, et j'inclus dans cette catégorie ses millions de lecteurs, la tristesse et la frustration qu'engendre cet état de fait seront terriblement évidentes. C'est affreux pour lui, car il rate une Nouvelle Machine, et c'est affreux pour nous, parce que cette Nouvelle Machine ne sera jamais célébrée par l'incontesté Poète des Nouvelles Machines.

Comprenez-moi : je voudrais savoir quoi en penser. Je voudrais savoir à quoi elle ressemble, cette Nouvelle Machine : certes, je pourrais me servir de mes yeux et de ma sensibilité propres, mais je

m'étais habitué aux réflexions supérieures que nous offrait Douglas. Il aurait proposé l'épithète exacte, la métaphore parfaite, la suprême comparaison. Et pas seulement à propos de la Nouvelle Machine, bien sûr. Il aurait établi un parallèle entre l'étrange comportement, le caractère aimable des ours à lunettes et l'expérience humaine la plus familière comme la pensée scientifique la plus abstraite. Une bonne partie du monde où nous vivons s'est éclaircie une fois vue par les yeux de Douglas. Ce qui revient à dire que la confusion même de notre monde, son absurde manque de clarté, se sont éclaircis. Nous ignorions combien l'univers était conflictuel, aliéné, combien la race humaine pouvait être saugrenue et pauvre d'esprit avant que Douglas ne nous l'explique dans ce style unique, paradoxal et naturel qui est la marque des grands. Venant de visiter ma salle de bains, j'ai remarqué que la savonnette offerte par l'hôtel pour l'agrément de ses clients (scellée dans un disque de papier plastifié indestructible, et par ailleurs ridiculement difficile à déballer) n'est pas du tout une savonnette mais une Barre Faciale aux Amandes. Voilà qui aurait valu illico un e-mail à Douglas. Sa réponse, que je ne pourrai désormais jamais recevoir, m'aurait fait rire et danser sur place dans ma chambre pendant une demi-heure.

Durant les tristes semaines qui ont suivi sa mort choquante, injuste, tout le monde a répété combien Douglas était un bon auteur comique, combien ses centres d'intérêt étaient diversifiés et à quel large public il s'adressait. Le présent ouvrage démontre quel professeur il était. Tout comme les couchers de soleil n'ont plus jamais eu la même couleur, le même aspect, une fois regardés par Turner, les lémuriens et les tasses de thé ne seront plus jamais les mêmes en raison du regard aigu et inquisiteur de Douglas Adams.

Il est totalement injuste de devoir écrire la préface d'un livre qui en contient une absolument géniale sur le sujet même des préfaces. Il est encore plus injuste de devoir écrire la préface de l'œuvre posthume d'un des grands auteurs comiques de notre temps, alors que le livre en question renferme la meilleure préface à l'œuvre posthume du meilleur auteur comique de tous les temps : comme l'a fait remarquer Ed Victor lors du service funèbre de Douglas, à Londres, sa préface au *Sunset at Blandings* de P.G. Wodehouse constitue une description étonnamment exacte de ses propres dons. Ce qui ne lui est pas venu une seconde à l'esprit pendant qu'il l'écrivait.

Si Douglas n'était pas affreusement modeste à la mode britannique, il n'était pas non plus vantard ni vaniteux. Sa passion de communiquer ses idées et ses coups de cœur, toutefois, pouvait aisément vous piéger au téléphone, autour d'une table ou dans une salle de bains, au détriment de toute autre compagnie ou considération. En ce sens, et je ne crois pas faire ici preuve d'irrespect,

une conversation avec Douglas, mano a mano, en tête à tête⁽⁴⁾, pouvait se révéler épuisante et déconcertante pour qui ne parvenait pas à suivre ses sauts du coq à l'âne passionnés. Il était en revanche aussi incapable d'écrire de manière déconcertante que d'exécuter une pirouette parfaite. Et croyez-moi, la Terre a porté peu d'êtres humains moins à même que Douglas Noel Adams d'exécuter une pirouette sans casser des meubles et blesser des passants innocents.

C'était un écrivain. Il y a les gens à qui il arrive d'écrire et qui le font bien, et puis il y a les écrivains. Douglas – il serait ici sans objet de proposer une explication ou une dissection – est né, a grandi et est demeuré écrivain jusqu'au jour prématuré de sa mort. Durant les dix dernières années de sa vie, grosso modo, il a cessé d'être romancier, mais il n'a jamais cessé une seconde d'être écrivain, et c'est cette heureuse circonstance que célèbre *Fonds de tiroir*. Que ce soit dans ses discours, dans ses reportages occasionnels ou bien dans ses articles pour des publications scientifiques ou techniques spécialisées, sa capacité naturelle de mettre un mot après l'autre afin d'éveiller, de ravir, de stupéfier, d'informer ou d'amuser le lecteur ne l'a jamais déserté. Son style dépourvu de suffisance n'utilise tous les trucs dont dispose un auteur que lorsqu'ils servent l'œuvre. En lisant ce livre, je pense que vous serez abasourdi par la simplicité apparente (et tout à fait trompeuse) de l'écriture. Il vous semblera que Douglas s'adresse à vous comme s'il vous connaissait. Pourtant – et c'était aussi le cas de Wodehouse – pour obtenir cette aisance et cette fluidité il fallait régler et graisser énormément de joints et d'écrous.

Douglas Adams avait en commun avec certains artistes rares (y compris, encore une fois, Wodehouse) la capacité de donner à son lecteur-auditeur-spectateur l'impression qu'il s'adressait à lui et à lui seul. Je crois que cela explique en partie la force et la ferveur immenses de ses « fans de base », si je puis employer une expression aussi révoltante. Quand on regarde une œuvre de Velasquez, quand on écoute du Mozart, quand on lit du Dickens ou qu'on rit avec Billy Connolly, pour prendre quatre noms au hasard (prendre des noms au hasard afin d'illustrer un propos demande toujours énormément de temps et de réflexion), on voit bien que ces artistes travaillent pour le monde entier. Le résultat est bien entendu magnifique. Quand on regarde du Blake, qu'on écoute du Bach, qu'on lit du Douglas Adams ou qu'on voit jouer Eddie Izzard, on a le sentiment d'être la seule personne sur terre à vraiment les comprendre. À peu près tout le monde les admire, bien sûr, mais nul n'entretient avec eux le même rapport intime que nous. L'œuvre de Douglas ne relève pas du grand art de Bach ou de l'intense cosmos personnel de Blake, cela va sans dire, mais je considère pourtant ce point de vue comme valable. C'est comme tomber amoureux. Quand une tournure de phrase ou une

épithète d'Adams particulièrement juteuse passe par notre œil et pénètre notre cerveau, nous avons envie de taper sur l'épaule du premier venu afin de les partager avec lui. Et cet inconnu peut bien rire, paraître apprécier l'œuvre, nous conservons en notre for intérieur la conviction qu'il n'en a pas saisi la force et la qualité tout à fait aussi bien que nous – de même que nos amis (Dieu merci) ne tombent pas eux aussi amoureux de la personne dont nous leur rebattons les oreilles.

Vous allez bientôt découvrir le monde avisé, provocant, bienveillant, hilarant de Douglas Adams, et vous ne pourrez plus vous en passer. N'avez pas tout d'un coup : comme avec cette cuisine japonaise qu'adorait Douglas, ce qui semble léger, facile à assimiler, est bien plus subtil et nourrissant qu'il n'y paraît à première vue.

Il est souvent préférable de laisser fermement verrouillés les tiroirs des auteurs récemment décédés : dans le cas de Douglas, vous conviendrez, j'en suis sûr, que ces tiroirs (en l'occurrence les sous-dossiers enfouis dans son disque dur) méritaient amplement d'être forcés. Chris Ogle, Peter Guzzardi, la femme de Douglas, Jane, et son assistante, Sophie Astin, ont accompli un travail remarquable. Un monde sans Douglas est bien moins agréable qu'un monde avec Douglas, mais son bondissant *Saumon du doute* aide à chasser la mélancolie que provoque son départ soudain.

STEPHEN FRY,
Pérou,
Janvier 2002

LA VIE

Cher rédacteur en chef,

La sueur coulait sur mon visage et jusque sur mes genoux, ce qui rendait mes habits très mouillés et collants. Je m'asseyais, je me levais, sans cesser d'observer. Et tout en fixant la petite fente, je frémissais violemment, j'attendais – j'attendais sans relâche. Mes ongles se plantaient dans mes paumes lorsque je serrais les poings. Je passais mon bras sur mon visage brûlant, humide, dégoulinant de sueur. Le suspense était intolérable. Je me mordis la lèvre en une tentative pour cesser de trembler sous la terrible charge de l'anxiété. Soudain, la fente s'ouvrit et le courrier tomba à l'intérieur. J'empoignai mon Eagle et arrachai le papier qui l'entourait.

Mon épreuve était achevée pour une semaine !

D. N. Adams (12 ans),
Brentwood, Essex,
23 janvier 1965,
Eagle et Boy's World Magazine

*

(Note du directeur d'ouvrage : Dans les années soixante, The Eagle était un magazine de science-fiction britannique extrêmement populaire. Cette lettre constitue la première publication connue de Douglas Adams, alors âgé de douze ans.)

Les Voix du passé

Je me rappelle vaguement ma scolarité. Le truc qui se déroulait en arrière-plan pendant que j'essayais d'écouter les Beatles. J'avais douze ans à la sortie de *Can't Buy Me Love*. Je me suis échappé de l'école pendant la récréation du matin, j'ai acheté le 45 tours, puis je me suis introduit dans la chambre de la directrice, car il s'y trouvait un électrophone. Ensuite, j'ai passé le disque, pas assez fort pour me faire surprendre, juste assez pour l'entendre avec l'oreille collée contre le haut-parleur. Ensuite, je l'ai repassé au bénéfice de mon autre oreille. Ensuite, je l'ai tourné et j'ai procédé de même avec *You Can't Do That*. C'est à ce moment-là que le surveillant m'a trouvé et consigné, ce à quoi je m'étais attendu. Cela ne me semblait pas trop cher payer pour ce que je considère désormais comme de l'art.

À l'époque, bien sûr, je ne savais pas que c'était de l'art. Je savais

juste qu'il n'y avait rien au monde de plus enthousiasmant que les Beatles. Et ce n'était pas toujours un point de vue très facile à assumer. D'abord, il fallait affronter les fans des Stones, ce qui était ardu parce qu'ils ne se battaient pas loyalement et qu'ils avaient les poings plus près du sol. Ensuite, il fallait affronter les adultes, parents et professeurs disant que nous perdions notre temps et notre argent de poche pour des bêtises que nous aurions oubliées la semaine suivante.

J'avais du mal à les comprendre. Moi qui chantais dans la chorale de l'école, je savais reconnaître les harmonies et le contrepoint, si bien que l'extraordinaire subtilité des Beatles ne faisait aucun doute dans mon esprit. Qu'on puisse ne pas l'entendre me stupéfiait : des harmonies impossibles et des manières de jouer qu'on n'avait encore jamais *entendues* dans les chansons pop. À l'évidence, les Beatles ne pratiquaient ce genre de choses que pour leur amusement personnel, et je trouvais fascinant qu'on puisse s'amuser ainsi.

Le plus fascinant, en fait, c'était le mal que j'avais à les suivre. À chaque nouvel album, les premières écoutes me laissaient froid, perplexe. Puis peu à peu, la chose commençait à se déployer dans mon esprit. Je réalisais que ma perplexité venait du fait que j'étais en train d'écouter quelque chose n'évoquant tout bonnement rien que ce qui ait fait auparavant. *Another Girl*, *Good Day Sunshine* ou l'extraordinaire *Drive my Car*. Ces chansons me sont tellement familières aujourd'hui qu'un gros effort de volonté m'est nécessaire pour me rappeler combien elles m'ont d'abord paru étranges. Les Beatles ne se contentaient plus d'écrire des chansons : ils inventaient le média même dans lequel ils œuvraient.

Je ne les ai jamais vus sur scène. Je sais : c'est difficile à croire. J'étais vivant à l'époque où ils se produisaient, et je ne les ai jamais vus. J'ai sur ce sujet un peu tendance à radoter. N'allez jamais à San Francisco avec moi, sinon j'insisterai pour vous désigner Candlestick Park et pour vous confier d'un ton bêlant qu'en 1966, c'est là que les Beatles ont donné leur dernier concert, juste avant que je ne m'avise du fait qu'on pouvait bel et bien assister à des concerts de rock, même quand on habitait Brentwood.

Un copain d'école, une fois, a récupéré des invitations pour assister à l'enregistrement de l'émission de David Frost, mais finalement, on n'y est pas allés. Le soir même, j'ai regardé l'émission, et j'y ai vu les Beatles interpréter *Hey Jude*. J'en ai été malade pendant un an. Une autre fois, j'ai renoncé à aller à Londres, alors que j'en avais l'intention. C'était le jour où ils ont donné leur concert sur le toit de l'immeuble de Savile Row. Ça, je refuse catégoriquement d'en parler, quelles que soient les circonstances.

Et puis les années ont passé. Les Beatles ont passé. Mais Paul McCartney a continué, encore et toujours. Il y a quelques mois, le

guitariste Robbie McIntosh m'a téléphoné pour me dire : « On joue au *Mean Fiddler* dans quelques jours. Ça te dirait de venir ? »

C'est l'une des questions les plus stupides qu'on m'ait jamais posées, et je crois qu'il m'a fallu quelques secondes pour simplement comprendre de quoi parlait Robbie. Le *Mean Fiddler*, si vous l'ignorez, est un pub situé dans un vilain quartier du nord-ouest de Londres, avec une arrière-salle dans laquelle passent des groupes. On doit bien pouvoir y caser deux cents personnes.

C'est son « on » qui m'a momentanément désorienté : je savais que Robbie jouait alors dans le groupe de Paul McCartney, et je ne voyais pas Paul McCartney se produire dans un pub. Cela dit, s'il s'y produisait bel et bien, il était stupide de penser que je ne serais pas capable de me trancher une jambe pour y aller. J'y suis donc allé.

Devant deux cents personnes, au fond d'un pub, Paul McCartney a joué des chansons que, je crois, il n'avait encore jamais interprétées en public. *Here, There and Everywhere* et *Blackbird*, pour n'en citer que deux. Moi, j'ai joué *Blackbird* dans des pubs, bon sang de bonsoir ! J'ai passé des semaines à apprendre la partie de guitare au lieu de réviser mes examens. Bref, pendant le concert, je me suis carrément demandé si je n'étais pas en pleine hallucination.

Il y a eu deux moments de magie totale. D'abord le dernier rappel : une version parfaite et tonitruante de, croyez-le ou non, *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band*. (Rappelez-vous qu'on était dans un pub.) Et puis *Can't Buy Me Love*, une des plus grandes chansons de rock du monde, que j'avais entendue pour la première fois accroupi, l'oreille collée contre l'électrophone Dansette de ma directrice d'école.

On joue souvent à se poser la question suivante : « Quand auriez-vous aimé vivre, et pourquoi ? » La Renaissance italienne ? La Vienne de Mozart ? L'Angleterre de Shakespeare ? Personnellement, j'aurais bien aimé vivre à l'époque de Bach. Mais ce jeu me pose un réel problème, à savoir que vivre à n'importe quelle autre période que la mienne aurait signifié rater les Beatles, et je suis honnêtement persuadé que cela me serait intolérable. Mozart, Bach et Shakespeare sont toujours avec nous, mais j'ai grandi avec les Beatles et je crois que rien d'autre ne m'a affecté à ce point-là.

Paul McCartney aura cinquante ans demain. Joyeux anniversaire, Paul. Je n'aurais raté ça pour rien au monde.

The (London) Sunday Times
17 juin 1992

L'École de Brentwood

Je suis resté douze ans à l'École de Brentwood. Ce furent en grande

partie, avec des hauts et des bas, de fort bonnes années : l'école était assez agréable, raisonnablement verte, un peu trop portée sur le sport à mon goût mais remplie de bons (et parfois très excentriques) professeurs. En fait, je n'ai compris que plus tard, peu à peu, à quel point j'y ai reçu un bon enseignement – surtout en lettres, et aussi en physique (ce qui ne laisse pas d'être étrange). Toutefois, l'ensemble de ces douze ans est totalement étouffé par le souvenir d'une expérience terrible, traumatisante. Je veux parler de l'épisode du Pantalon. Permettez-moi de m'expliquer.

J'ai toujours été absurdement, ridiculement grand. Pour vous donner une idée, quand on partait en expédition scolaire pour des Endroits Intéressants et en Voie d'Amélioration, notre accompagnateur ne disait pas « Rendez-vous au pied de l'horloge municipale » ni « Rendez-vous au pied du monument aux morts », mais « Rendez-vous au pied d'Adams ». J'étais au moins aussi repérable que n'importe quoi d'autre à l'horizon, et en plus, je pouvais être déplacé à volonté. Lorsqu'on nous a demandé, en cours de physique, de reproduire l'expérience de Galilée montrant que deux corps de poids différent tombent à la même vitesse, c'est à moi qu'on a confié la tâche de lâcher la balle de cricket et le petit pois, parce que ça allait plus vite que de gagner une fenêtre du premier étage. J'ai toujours été plus grand que tout le monde. Déjà, au tout début de ma carrière scolaire, à sept ans, je me suis présenté à un autre nouveau (Robert Neary) en arrivant derrière lui et en lui laissant tomber par pure curiosité scientifique une balle de cricket sur la tête, avant de lui dire : « Salut, je m'appelle Adams. Et toi ? » Voilà qui doit constituer la propre expérience terrible et traumatisante de Robert Neary.

À l'école primaire, qui compte pour cinq ans sur les douze, on portait tous des culottes courtes grises : avec un blazer l'été et une de ces vestes en tweed poivre et sel l'hiver. Il y a bien sûr une fort bonne raison de faire porter des culottes courtes aux enfants, même au plus profond d'un hiver anglais (et ils étaient plus froids, à l'époque, non ?). D'après le magazine *Wired*, on ne peut pas espérer disposer de tissus se réparant d'eux-mêmes avant environ 2020, alors que depuis notre émergence des arbres ou des marais que nous occupions il y a cinq millions d'années, nous disposons de genoux qui font ça très bien.

Il y avait donc une explication logique aux culottes courtes. Même si nous en avions tous, cependant, la chose devenait dans mon cas un peu ridicule. Ce qui me dérangeait n'était pas tant de dominer les autres élèves que de dominer les maîtres. En culottes courtes. Un jour, ma mère a imploré le principal de bien vouloir faire une exception et de me laisser porter un pantalon. Jack Higgs, comme toujours juste mais ferme, a répondu non : six mois plus tard, j'entrerais au collège où, comme les autres, j'aurais des pantalons. J'allais devoir attendre.

Enfin, j'ai quitté l'école primaire. Deux semaines avant la rentrée, m'a mère m'a emmené au magasin de l'école pour m'acheter – enfin – un uniforme scolaire avec pantalon. Et je vous le donne en mille ! On n'en avait pas d'assez grand pour moi. Laissez-moi répéter ça, afin que toute l'horreur de la situation vous saisisse, comme elle m'a saisi en cette journée de l'été 1964, dans le magasin de l'école. On *n'avait pas* de pantalons assez longs pour moi. Il serait nécessaire d'en faire fabriquer spécialement. Cela prendrait six semaines. Six semaines. Comme on avait pris tant de peine à nous l'apprendre, six moins deux font quatre. Ce qui signifiait que pendant les quatre premières semaines du trimestre, j'allais être *le seul* élève à porter des culottes courtes. Durant les quinze jours précédant la rentrée, je me suis mis à jouer sur la route, à manipuler sans précaution des couteaux de cuisine et à rester sur le bord du quai au passage du train, mais mon existence semblait hélas enchantée, et j'ai dû y passer : quatre semaines de la plus grande humiliation, du plus grand embarras que peut connaître l'homme, ou plutôt cette créature, de toutes la plus facile à humilier et à embarrasser : le garçon de douze ans trop grand. Nous faisons tous parfois ce rêve pénible dans lequel nous découvrons soudain que nous sommes nus au beau milieu de la rue. Ça, croyez-moi, c'était pire, et ça n'était pas un rêve.

L'histoire s'arrête plus ou moins là, parce qu'un mois plus tard, bien sûr, j'ai eu mes pantalons et pu refaire mon entrée dans la bonne société. Mais sans mentir, je porte encore en moi les cicatrices de cet épisode, et quoique je fasse de mon mieux pour arpenter le monde tel un Titan, en écrivant des best-sellers et... (oui, bon, c'est à peu près tout, je crois), si jamais je passe pour un handicapé émotionnel inadapté, asocial, triste et déséquilibré (et là, je pense surtout aux dimanches matins de février), la faute en revient à ces quatre semaines de septembre 1964, durant lesquelles j'ai été contraint de porter des culottes courtes.

Y

« Pourquoi ? » est la seule question qui préoccupe les gens au point qu'une lettre de l'alphabet lui est consacrée⁽⁵⁾.

L'alphabet ne commence pas par « A B C D Quoi ? Quand ? Comment ? » mais il se termine par « V W X Pourquoi ? Z ».

« Pourquoi ? » est une question à laquelle il est toujours difficile de répondre. Lorsqu'on nous demande « Quelle heure est-il ? » ou « Quand s'est déroulée la bataille de 1066 ? », ou encore « Comment ça marche, les ceintures de sécurité qui se tendent quand tu freines, papa ? », on est en terrain connu. Les réponses, aisées, sont respectivement : « Dix-neuf heures trente-cinq », « Dix heures et

quart » et « Arrête de poser des questions idiotes ».

Mais dès qu'on entend le mot « Pourquoi ? », on sait qu'on a sur les bras une de ces questions impossibles, telles que « Pourquoi naît-on ? », « Pourquoi meurt-on ? » ou « Pourquoi passe-t-on autant de temps à recevoir de la publicité par la Poste ? ».

Ou encore celle-ci :

« Ça te dirait d'aller au lit avec moi ?

— Pourquoi ? »

Il n'y a toujours eu qu'une seule bonne réponse à la question, « Pourquoi ? », et nous devrions peut-être l'inclure elle aussi dans l'alphabet. Il y a la place. « Pourquoi ? » n'a pas besoin d'être le dernier mot, puisque ce n'est même pas la dernière lettre. Et si l'alphabet ne se terminait pas par « V W X Pourquoi ? Z » mais par « V W X Pourquoi pas ? ».

Arrête de poser des questions idiotes.

Extrait de *Hockney's Alphabet*
(Faber & Faber)

The Meaning of Liff⁽⁶⁾ est né d'un exercice qu'on m'a imposé à l'école, en cours d'anglais, puis que John Lloyd et moi-même avons transformé en jeu quinze ans plus tard. On tuait le temps dans une taverne, en Grèce, avec quelques copains, en jouant aux charades et en buvant du retsina ; à un moment, on a ressenti le besoin d'un jeu qui demandait de se lever moins souvent.

Ç'a été tout simple (il le fallait : la journée était bien trop avancée pour des règles compliquées) : quelqu'un dirait un nom de ville et quelqu'un d'autre lui inventerait une définition. Il fallait être là pour apprécier toute la saveur de la chose.

On s'est vite aperçu qu'il existe une infinité d'idées, d'expériences et de situations que chacun connaît mais qui ne sont jamais identifiées correctement parce qu'on n'a pas de mot pour les désigner. Tous les : « Est-ce que tu t'es déjà trouvé dans une situation où... ? », ou bien « Tu sais le sentiment que tu éprouves quand... ? », ou encore « J'ai toujours cru que c'était juste à moi que... ». Or pour identifier ces choses-là, un mot suffit.

Le vague sentiment d'inconfort que vous éprouvez en vous asseyant sur un siège où demeure la chaleur des fesses de quelqu'un d'autre est tout aussi réel que celui que vous ressentez lorsqu'un éléphant furieux fonce sur vous en jaillissant de la jungle, mais jusqu'ici, seul le second avait un nom. À présent, ils en ont un tous les deux. Le premier, c'est la « shoeburyness » ; le second, bien entendu, la « peur ».

À force de noter des mots et des concepts, on s'est aperçu que l'*Oxford English Dictionary*⁽⁷⁾ offre finalement un choix très arbitraire. Il

ignore purement et simplement des pans entiers de l'expérience humaine.

Par exemple le fait de se retrouver dans la cuisine en se demandant ce qu'on est venu y chercher. Ça arrive à tout le monde, mais comme il n'y a – ou n'y avait – pas de mot pour ça, chacun croit que ça n'arrive qu'à lui, qu'il est donc plus bête que la moyenne. Il est rassurant de s'apercevoir que les autres sont aussi bêtes que nous, et que quand nous nous retrouvons dans la cuisine en nous demandant ce que nous sommes venus y chercher, nous faisons tout simplement du « *woking* ».

Graduellement, de petites piles de fiches portant ces mots ont grandi dans le tiroir du bas de John Lloyd, et tous ceux qui en entendaient parler ajoutaient des concepts de leur cru.

Elles ont vu le jour pour la première fois alors que John préparait le calendrier *NOT 1982*, un produit dérivé de la série culte *Not the Nine O'Clock News* dont il était le producteur, et manquait de matière pour remplir le bas de ses pages (et aussi le haut, et une bonne partie du milieu). Il a retourné le tiroir, choisi une dizaine des meilleurs mots nouveaux et il les a insérés dans le calendrier sous le titre *Oxtail English Dictionary*⁽⁸⁾. Cet élément s'est avéré l'un des plus appréciés de *NOT 1982*, et ce succès à petite échelle nous a donné l'idée d'en faire un livre – que voici : *The Meaning of Liff*, le produit de toute une vie de labeur à étudier et à chroniquer le comportement humain.

Tiré de *Pan Promotion News 54*,
Octobre 1983

Mon Nez

Ma mère avait le nez long, mon père l'avait large, et moi je tiens des deux. En clair, j'ai un gros nez. Le seul individu que j'aie jamais rencontré à avoir un nettement plus gros nez que moi était un instituteur de mon école primaire, qui avait aussi les yeux minuscules, presque pas de menton, et qui était ridiculement maigre. On aurait dit le croisement d'un flamant et d'un outil agricole primitif. En plein vent, il marchait rarement droit. Par ailleurs, il avait tendance à se cacher.

Moi aussi, j'ai eu envie de me cacher. Enfant, mon nez m'a valu des moqueries impitoyables pendant des années, jusqu'à ce que je réussisse à observer mon profil grâce à deux miroirs habilement disposés, et sois forcé d'admettre qu'il était de fait assez drôle. Dès lors, on a arrêté de se moquer de mon nez. À la place, on s'est impitoyablement moqué de mon emploi d'expressions telles que « en tout état de cause », et on continue au jour d'aujourd'hui.

L'un des traits les plus curieux de mon nez est qu'il ne laisse pas passer l'air. C'est assez difficile à saisir, voire à croire. Le problème remonte à l'époque où, petit garçon, je vivais chez ma grand-mère, laquelle était la représentante locale de la RSPCA (équivalent anglais de la SPA), si bien que la maison était toujours pleine de chiens et de chats gravement blessés, parfois d'un blaireau, d'une hermine ou d'un pigeon.

Certains étaient amochés physiquement, d'autres psychologiquement, mais tous ont produit sur moi le même effet : raccourcir de manière notable ma capacité d'attention. L'atmosphère étant chargée de poils et de poussière, j'avais en permanence le nez pris, enflammé, et j'éternuais toutes les quinze secondes. Toute pensée qu'il m'était impossible d'explorer, de développer et de mener à une conclusion logique en moins de quinze secondes se voyait donc expulsée de ma tête avec force, en compagnie d'une bonne quantité de morve.

Certains disent que j'ai tendance à penser et à écrire en phrases lapidaires. Si cette critique possède le moindre fondement, c'est presque à coup sûr lorsque je vivais avec ma grand-mère que j'en ai contracté l'habitude.

Je me suis échappé de cette ménagerie pour aller en pension où, pour la première fois de ma vie, j'ai pu respirer. J'ai joui de cette liberté aussi nouvelle que délicieuse pendant deux bonnes semaines, jusqu'à ce que je sois obligé d'apprendre à jouer au rugby. Dans les cinq premières minutes de mon tout premier match, j'ai réussi à me casser le nez sur mon propre genou, ce qui – tout en constituant un exploit – a eu sur moi le même effet que les bouleversements géologiques sur des civilisations entières dans les romans de Rider Haggard : cela m'a isolé à tout jamais du monde extérieur.

Divers spécialistes des voies respiratoires, à différentes époques, ont entrepris des expéditions spéléologiques de grande envergure dans mes cavités nasales, mais la plupart sont ressortis perplexes. Ceux qui ne sont pas ressortis perplexes ne sont pas ressortis du tout, si bien qu'ils participent désormais plus du problème que de la solution.

Le seul argument qui m'ait jamais donné envie d'essayer la cocaïne, c'est le fait qu'elle soit censée ronger le septum. Si je la croyais réellement capable de se frayer un chemin à travers mon septum, je me ferais un plaisir d'en inhaler des seaux et de la laisser dévorer tout ce qu'elle voudrait. J'ai toutefois été refroidi en m'apercevant que ceux de mes amis qui en inhalent bel et bien des seaux ont une capacité d'attention encore plus courte que la mienne.

En conséquence, à l'heure qu'il est, je me suis plus ou moins résigné à ce que mon nez soit décoratif plutôt que fonctionnel. Tel le télescope spatial Hubble, il s'agit d'une fantastique réalisation

technique mais qui ne sert en fait strictement à rien, sinon parfois à faire rire.

Esquire, été 1991

Le Livre Qui a Changé ma Vie

1. Titre :

L'Horloger aveugle⁽⁹⁾.

2. Auteur :

Richard Dawkins.

3. Quand l'avez-vous lu pour la première fois ?

À sa sortie. Vers 1990, je crois.

4 Pourquoi vous a-t-il marqué à ce point ?

Ça revient à ouvrir en grand portes et fenêtres d'une pièce sombre et encombrée. On se rend compte du fatras d'idées mal digérées qu'on entretient en général, surtout si on a fait des études de lettres. On comprend « plus ou moins », l'évolution, mais on estime en secret qu'il doit y avoir quelque chose de plus. Certains pensent même qu'il existe « une espèce » de dieu pour gérer les portions qui paraissent un brin improbables. Dawkins apporte un déferlement de lumière et d'air frais, nous montre que la structure de l'évolution est d'une clarté éblouissante – et lorsqu'on découvre soudain cette clarté, on en a le souffle coupé. Et si on ne la voit pas, alors, de manière tout à fait littérale, on ne sait pas le premier mot de ce qu'il y a à savoir sur notre nature et nos origines.

5. L'avez-vous relu ? Si oui, combien de fois ?

Oui, une ou deux fois en entier. Mais il m'arrive aussi souvent d'en relire des passages.

6. L'effet est-il le même que la première fois ?

Oui. Le principe de l'évolution contredit tellement nos suppositions intuitives à propos du monde que le choc de la compréhension demeure toujours aussi violent.

7. En recommandez-vous la lecture ou s'agit-il d'une passion privée ?

J'en recommande la lecture à tout le monde et à n'importe qui.

Maggie et Trudie

Il me faut tout d'abord signaler que je n'entretiens aucune relation officielle avec les chiens. Je ne les nourris pas, je ne les loge pas, je ne

les brosse pas, je ne trouve pas de chenil pour les garder quand je suis absent, je ne les débarrasse pas de leurs tiques ni ne m'arrange pour qu'on leur fasse l'ablation des organes internes qui me déplaisent. Bref, je n'ai pas de chien.

Toutefois, j'entretiens une espèce de relation illicite et furtive avec deux d'entre eux – deux chiennes. En conséquence, je crois avoir une petite idée de ce que cela fait d'être la maîtresse de quelqu'un.

Elles n'habitent pas la maison d'à côté. Elles n'habitent même pas dans la même... eh bien, j'allais dire « rue » et faire durer un peu le plaisir, mais venons-en directement au fait. Elles habitent Santa Fe, au Nouveau-Mexique, qui est un endroit absolument rêvé pour un chien, ou n'importe qui d'autre d'ailleurs. Si vous n'avez jamais visité Santa Fe, si vous n'y êtes même jamais passé, laissez-moi vous dire que vous êtes un parfait crétin. J'étais moi-même un parfait crétin jusqu'à il y a environ un an, quand un concours de circonstances que je ne me fatiguerai pas à relater m'a conduit à emprunter une maison au nord de la ville, en plein désert, afin d'y écrire un scénario. Pour vous donner une idée de ce qu'est Santa Fe, je pourrais délirer sur le désert, l'altitude, la lumière, les bijoux en argent et en turquoise, mais le plus simple est encore de mentionner un panneau indicateur qu'on peut voir sur l'autoroute quand on vient d'Albuquerque. Il dit en grandes lettres : RISQUE DE, et en lettres plus grandes encore : VENT VIOLENT.

Je n'ai jamais rencontré mes voisins. Ils vivaient à un kilomètre de chez moi, au sommet de la dune suivante. Dès que j'attaquais mon sprint, mon jogging ou ma promenade du matin, je rencontrais en revanche leurs chiennes, lesquelles se montraient aussi follement heureuses de me voir que si elles pensaient m'avoir croisé dans une vie précédente (Shirley MacLaine habitait la région ; sa seule proximité pouvait leur avoir donné tout un tas d'idées bizarres).

Elles s'appelaient Maggie et Trudie. Trudie avait l'air exceptionnellement farfelu. C'était un grand caniche noir qui bougeait exactement comme s'il avait été animé par Walt Disney : une sorte de galop bondissant, souligné par ses grandes oreilles tombantes à l'avant et une minuscule queue parée d'une touffe de poils bien taillée à l'arrière. Sa robe consistait en un agglomérat de boucles noires serrées, ce qui contribuait à l'aspect Disney précité en la faisant paraître dépourvue de parties intimes. Pour me montrer chaque matin qu'elle était follement heureuse de me voir, elle se livrait à ce que j'avais toujours appelé « faire le beau » mais qui constitue en fait du « stotting ». (Venant de découvrir mon erreur, je vais être obligé de revisionner mentalement des séquences entières de mon existence, afin de voir quels malentendus elle a pu me faire provoquer ou subir.) Le « stotting » consiste à bondir en décollant simultanément les quatre

pattes. Un conseil : arrangez-vous pour voir un grand caniche noir faire du « stotting » dans la neige avant de mourir.

Maggie, elle, me montrait chaque matin qu'elle était follement heureuse de me voir en mordant Trudie à la nuque. C'était aussi sa manière de montrer qu'elle était follement excitée par la perspective d'une promenade, ou qu'elle était en train de se promener et qu'elle adorait ça, ou bien qu'elle voulait rester à la maison, ou encore qu'elle voulait en sortir. Mordre continuellement Trudie, dans la joie et la bonne humeur, constituait en bref son style de vie.

Maggie n'était pas un caniche. C'était un très bel animal. Le nom de sa race, cependant, m'est toujours resté sur le bout de la langue. Je ne suis pas un spécialiste des races de chiens mais elle appartenait à une des classiques, des plus connues : une sorte de gros beagle noir et fauve, au poil brillant, avec un vague air de retriever. Qu'est-ce que c'est ? Un labrador ? Un épagneul ? Un chien d'élan ? Un samoyède ? J'ai posé la question à mon copain Michael, le producteur du film que j'écrivais, quand j'ai estimé assez bien le connaître pour avouer mon incapacité à identifier la race de la chienne, même si l'évidence sautait aux yeux.

« Maggie, c'est un clébard, m'a-t-il répondu très sérieusement, avec son accent traînant du Texas. »

Chaque matin, nous partions donc tous les trois : moi, l'écrivain anglais corpulent, Trudie le caniche et Maggie le clébard. Je courais-trottinais-marchais sur le large chemin de terre qui traversait les dunes rouges desséchées. Trudie gambadait avec vivacité, de-ci de-là, les oreilles battantes, et Maggie bondissait derrière elle, la mordant joyeusement à la nuque. La première supportait cela avec une patience et un bon caractère extraordinaires, mais de temps à autre, d'un seul coup, une monumentale lassitude la prenait. Dans ces moments-là, elle exécutait un demi-tour en plein bond, atterrissait droit devant sa compagne et lui lançait un regard extrêmement contrarié. Maggie, alors, s'asseyait pour se récurer la patte arrière droite avec les crocs, comme si Trudie, de toute manière, ne l'avait pas amusée.

Ensuite, elles recommençaient, couraient, roulaient, se bouscullaient, se poursuivaient ou se mordaient à travers les dunes, l'herbe rabougrie et les broussailles. Parfois, de manière aussi soudaine qu'inexplicable, elles se figeaient, comme tombées simultanément à court de mouvements. Elles regardaient dans le vague un instant, gênées, avant de reprendre leurs folles évolutions.

Quel rôle jouais-je dans tout cela ? Pas le moindre, en fait. Elles m'ignoraient totalement durant les vingt à trente minutes que durait ma sortie. Ce qui ne me dérangeait pas du tout, bien sûr, mais m'étonnait quand même un peu, car chaque matin, elles venaient japper et gratter autour de mes portes et fenêtres, jusqu'à ce que je me

lève pour les emmener en promenade. Si quoi que ce soit dérangeait ce rituel quotidien, comme l'obligation d'aller en ville, de me rendre à une réunion, de prendre l'avion pour l'Angleterre, etc., elles étaient terriblement malheureuses et ne savaient tout bonnement pas quoi faire. Alors qu'elles ne me prêtaient aucune attention quand nous nous promenions, elles s'avéraient incapables de se promener sans moi. Voilà qui dénotait chez ces chiennes qui n'étaient pas à moi une profonde tendance à la philosophie : elles avaient compris que je devais être présent afin qu'elles puissent m'ignorer proprement. Il s'avère en effet impossible d'ignorer quelqu'un qui n'est pas là, parce que le mot « ignorer » n'a tout bonnement pas ce sens.

De nouvelles profondeurs de leur pensée me furent révélées lorsque Victoria, la copine de Michael, me raconta qu'un jour, en venant me rendre visite, elle avait voulu leur lancer une balle pour les faire jouer. Les chiennes étaient restées assises, imperturbables, tandis que la balle montait vers le ciel, redescendait, rebondissait et finissait par s'immobiliser. D'après Victoria, le message qu'on lui adressait était : « On ne fait pas ce genre de choses. Nous, on traîne avec des écrivains. »

Ce qui était vrai. Elles traînaient avec moi toute la journée, tous les jours. Semblables aux écrivains, toutefois, les chiens qui traînent avec des écrivains n'aiment pas le fait d'écrire. En conséquence, lorsque je travaillais, elles demeuraient à mes pieds, moroses, n'arrêtant pas de pousser mon coude pour poser la tête sur mes genoux et me lancer des regards malheureux dans l'espoir que je me rende enfin à la raison et parte faire une promenade durant laquelle elles pourraient m'ignorer dans les règles.

Le soir, elles retournaient chez elles au petit trot pour y être nourries, abreuvées et mises au lit. L'arrangement me convenait à merveille : j'avais le considérable plaisir de leur compagnie sans la moindre responsabilité. Et ledit arrangement a continué de me convenir jusqu'au matin où Maggie est arrivée toute pimpante, impatiente de m'ignorer. Pas Trudie. Trudie ne l'accompagnait pas. J'en ai été abasourdi. J'ignorais ce qui lui était arrivé et n'avais nul moyen de l'apprendre, puisqu'elle ne m'appartenait pas. Avait-elle été écrasée par un camion ? Était-elle en train d'agoniser, sanglante, au bord d'une route ? Maggie semblait nerveuse, inquiète. Songeant qu'elle savait où se trouvait sa compagne, j'ai décidé de la suivre, comme dans les films de Lassie. J'ai mis mes chaussures de marche et je suis sorti aussitôt. On a parcouru des kilomètres, quadrillé le désert par les chemins les plus détournés. J'ai fini par me rendre compte que Maggie ne cherchait pas du tout Trudie mais se contentait de m'ignorer, tâche que je compliquais en essayant de la suivre plutôt que d'emprunter mon habituel circuit matinal. En définitive, je suis

donc rentré à la maison. La chienne s'est assise à mes pieds et s'est mise à broyer du noir. Je ne pouvais rien faire, je n'avais personne à qui téléphoner, puisque Trudie n'était pas à moi. Telle une maîtresse, je ne pouvais que rester assis et m'inquiéter en silence. J'ai perdu l'appétit. Une fois Maggie rentrée chez elle, ce soir-là, j'ai mal dormi.

Et le lendemain matin, elles étaient de retour. Toutes les deux. Mais il était arrivé quelque chose de terrible : Trudie avait été toilettée. L'essentiel de sa robe avait été tondu à une longueur d'environ deux millimètres, tandis qu'on lui laissait de petites touffes sur la tête, les oreilles et la queue. J'en ai été indigné. Elle avait l'air totalement ridicule. Quand on est allé se promener, en toute franchise, j'étais gêné pour elle. Elle n'aurait pas ressemblé à cela si j'avais été son maître.

Quelques jours après, j'ai dû rentrer en Angleterre. J'ai tenté de l'expliquer aux chiennes, de les préparer, mais elles étaient dans une attitude de refus de la réalité. Le matin de mon départ, en me voyant mettre mes valises à l'arrière du 4 x 4, elles ont gardé leurs distances, se passionnant à la place pour un autre chien. Elles m'ont ignoré pour de bon. Ça m'a laissé une impression bizarre durant tout le vol qui m'a ramené chez moi.

Six semaines plus tard, je suis retourné là-bas pour mettre au point une deuxième version du scénario. Bien sûr, je ne risquais pas de les trouver en train de m'attendre. Il a fallu que je me balade dans le jardin en me faisant remarquer le plus possible et en émettant un tas de bruits aigus du genre que les chiens ont tendance à remarquer. Brusquement, elles ont reçu le message et se sont élancées à travers le désert enneigé (on était à la mi-janvier) pour me rejoindre. À leur arrivée, elles ont passé un bon moment à se jeter contre les murs, tout excitées qu'elles étaient, mais ensuite, il ne nous est plus resté qu'à partir pour une petite séance d'Ignores-Moi vivifiante dans la neige. Trudie a fait du « stotting », Maggie l'a mordue à la nuque, et les choses ont repris leur cours. Au bout de trois semaines, je suis reparti. Je retournerai les voir cette année, mais je ne me dissimule pas le fait que, pour elles, je ne suis que l'Autre Humain. Tôt ou tard, il faudra que je m'engage vraiment envers un chien qui sera tout à moi.

Animal Passions
(éd. Alan Coren ; Robson Books),
Septembre 1994

Les Règles

Dans l'ex-Union soviétique, on avait coutume de dire que tout ce qui n'était pas interdit était obligatoire. Il fallait juste se rappeler ce qui tombait dans chaque catégorie. En Occident, nous nous sommes

toujours vantés de voir les choses avec un rien plus de décontraction et de bon sens, en oubliant que le bon sens est souvent tout aussi arbitraire. Il faut connaître les règles. Surtout si on voyage.

Il y a quelques années – d’ailleurs, je peux préciser la date : c’était au début 1994 –, j’ai eu un petit différend avec la police. Je gagnais le centre de Londres par la voie rapide Westway, en compagnie de mon épouse enceinte de six mois, et j’ai doublé à gauche⁽¹⁰⁾. Compte tenu des circonstances, il ne s’agissait pas d’une grosse infraction au Code de la route. Honnêtement, c’était juste le cours naturel de la circulation. Quoi qu’il en soit, j’ai soudain vu une voiture de police me faire des signes. Les flics m’ont intimé de les suivre hors de la voie rapide et – à ma stupéfaction – de me garer derrière eux *dans un virage, au milieu de la voie de décélération*, afin que nous sortions discuter posément de mon crime odieux. J’étais livide. Des voitures, des camions et, pire que tout, des vans blancs empruntaient ladite voie, et je suis sûr qu’aucun de leurs conducteurs ne s’attendait à trouver deux voitures *garées* là, en plein virage. N’importe lequel aurait fort bien pu percuter mon véhicule par l’arrière – avec mon épouse enceinte à l’intérieur. C’était une situation démente, terrifiante. J’en ai fait la remarque à un policier, lequel, comme c’est souvent le cas avec ces gens-là, a vu les choses différemment.

Selon lui, doubler à gauche était dangereux. Pourquoi ? Parce que c’était interdit. Mais se garer en plein virage sur une voie de décélération n’avait rien de dangereux, car j’y étais sur ordre de la police, ce qui rendait la chose légale et donc (c’était là le point le plus difficile à assimiler) sans danger.

Quant à moi, je reconnaissais avoir (en toute sécurité) exécuté une manœuvre illégale selon la loi anglaise, mais je soutenais que notre situation actuelle, être arrêtés dans un virage sans visibilité sur le chemin d’une circulation rapide, me semblait suicidaire en vertu des lois physiques pures et simples de l’univers.

L’argument suivant de mon interlocuteur a été que je ne me trouvais pas dans l’univers mais en Angleterre, argument qui m’avait parfois déjà été opposé. J’ai renoncé à avoir le dernier mot et accepté tout ce qu’il voulait, juste pour qu’on puisse se tirer de là.

Soit dit en passant, la raison pour laquelle j’avais doublé à gauche avec tant de décontraction est que j’ai l’habitude de conduire aux États-Unis, où chacun exerce de manière routinière son droit constitutionnel d’emprunter la voie qui lui fait plaisir, non mais des fois. D’après la loi américaine, doubler à droite ou à gauche (quand la circulation le permet) est parfaitement légal, parfaitement normal, donc parfaitement sans danger.

Mais je vais vous dire ce qui ne l’est pas.

Un jour, à San Francisco, je me suis garé sur la seule place

disponible, laquelle se trouvait être de l'autre côté de la route. La loi a fondu sur moi.

Avais-je conscience du danger de la manœuvre que je venais d'exécuter ? J'ai considéré la loi d'un œil un peu ahuri. Qu'avais-je fait de mal ?

Je m'étais garé en sens contraire de la circulation, m'a appris la loi.

Perplexe, j'ai regardé vers le haut de la rue, puis vers le bas. Quelle circulation ? ai-je demandé.

La circulation qui serait là s'il y avait de la circulation, a répondu la loi.

Ce point étant un peu métaphysique, même pour moi, j'ai expliqué sans grande conviction qu'en Angleterre, on se gare tout bonnement là où on trouve une place, et qu'on n'est pas si regardant que ça sur le côté de la route qu'elle occupe. J'ai eu droit à un regard atterré, comme si j'avais eu beaucoup de chance de quitter vivant un pays empli de conducteurs aussi irresponsables, puis j'ai promptement reçu une contravention. À l'évidence, on aurait préféré me faire rapatrier avant que mes idées subversives n'apportent chaos et anarchie en des rues n'accueillant d'ordinaire rien de plus alarmant que quelques fusils d'assaut. Lesquels, comme on le sait, sont parfaitement légaux aux États-Unis, faute de quoi ces derniers seraient envahis par des hordes de daims, d'agents du gouvernement autoritaires et d'importateurs de thé anglais sans foi ni loi.

Mon ami, feu Graham Chapman, qui avait dans le meilleur des cas une conception très personnelle de la conduite, exploitait l'incompréhension mutuelle des codes de la route anglais et américain en gardant toujours sur lui un permis britannique et un permis californien. Quand il se faisait arrêter aux États-Unis, il sortait son permis anglais et vice versa. Et il se déclarait en route pour l'aéroport afin de quitter le pays, ce qui était invariablement considéré comme une si bonne nouvelle que les policiers soupiraient de soulagement et lui disaient de circuler.

Mais s'il se produit de fréquents malentendus entre Européens et Américains, nous avons au moins en commun plusieurs décennies de films et de programmes télévisés qui nous aident à nous familiariser les uns avec les autres. Hors de ces frontières, il est impossible de tenir quoi que ce soit pour acquis. En Chine, par exemple, le poète James Fenton a été un jour arrêté parce qu'il avait une lumière sur son vélo. « Où irions-nous si tout le monde en faisait autant ? » lui a demandé sévèrement l'agent de police.

Toutefois, le comble de l'acte absolument interdit dans un pays et tout à fait banal dans un autre est un incident que je n'arrive pas tout à fait à croire authentique – mais ma cousine jure qu'il l'est. Ayant

vécu plusieurs années à Tokyo, elle m’a raconté un procès dans lequel un chauffard accusé d’avoir roulé sur le trottoir, défoncé une vitrine de magasin et écrasé deux piétons s’est vu accorder les circonstances atténuantes parce qu’il était alors saoul comme un cochon.

Quelles règles avez-vous besoin de connaître si vous voyagez à l’étranger ? Quelles sont les choses obligatoires dans tel pays et interdites dans tel autre ? Le bon sens ne vous le dira pas. Il faut qu’on s’informe les uns les autres.

The Independent on Sunday,
Janvier 2000

*Discours de présentation,
Procol Harum au Barbican*

Mesdames et messieurs,

Ceux qui me connaissent savent quelle émotion j’éprouve à me trouver ici ce soir pour vous présenter ce groupe. Je suis un grand fan de Gary Brooker et Procol Harum depuis que, il y a trente ans, ils ont surpris le monde entier en surgissant de nulle part avec l’un des plus gros tubes jamais produits par qui que ce soit, où que ce soit. Ensuite, ils ont encore plus surpris le monde entier en s’avérant venir de Southend et non de Detroit, comme on en était persuadé. Ensuite, ils ont continué de surprendre le monde entier en évitant brillamment de sortir un album dans les quatre mois ayant suivi le 45 tours, sous prétexte qu’il n’était pas encore écrit. Enfin, en une manœuvre sans égale de ruse et d’ingéniosité commerciale, ils n’ont carrément pas fait figurer *A Whiter Shade of Pale* sur l’album. Ils n’ont de toute façon jamais rien fait de manière conventionnelle, comme le sait quiconque ayant jamais tenté de reproduire les accords de *A Rum Tale*.

Ces gens-là ont eu un impact très particulier sur ma vie. Une de leurs chansons – je pense que certains d’entre vous la connaissent – s’appelle *Grand Hotel*. Quand j’écris, je mets en général de la musique en fond sonore, et une fois, c’est ledit *Grand Hotel* qui s’est retrouvé sur la platine. Cette chanson m’avait toujours intrigué, parce que les paroles de Keith Reid parlent d’un hôtel magnifique – l’argenterie, les lustres, tous ces trucs-là – et que d’un seul coup, au beau milieu du morceau, il y a cette gigantesque explosion orchestrale jaillie du néant, qui semble n’avoir ni rime ni raison. Je n’arrêtais pas de me demander ce que pouvait bien être l’événement colossal qui se déroulait dans le décor. Et puis finalement, je me suis dit : « Il y a sans doute une espèce d’attraction. Quelque chose de monstrueux, d’extraordinaire, comme, disons, la fin de l’univers. » Et voilà d’où vient l’idée du *Dernier restaurant avant la fin du monde* – de *Grand Hotel*.

Quoi qu'il en soit, assez parlé. Nous allons tous passer un moment exceptionnel, aujourd'hui. Aucun groupe n'est tout à fait l'égal de celui-là. Et j'ai la joie de vous annoncer que ce soir, il sera accompagné par le London Symphony Orchestra. Je vous demande donc d'applaudir... Le London Symphony Orchestra ; le Chameleon Arts Chorus ; Procol Harum ; le grand chef d'orchestre Nicholas Dodd ; ainsi que le gentleman-érudit-musicien – et désormais aussi contre-amiral, si je ne m'abuse – Gary Brooker. Merci beaucoup.

À l'occasion du concert de
Procol Harum et du
London Symphony Orchestra,
9 février 1996

Soigner sa Gueule de Bois

Qu'allons-nous donc tenter de faire samedi prochain ? Si nous avons deux sous de jugeote, nous ne prendrons pas de Bonnes Résolutions pour la Nouvelle Année. Elles se voient transgresser si tôt que rares sont ceux d'entre nous qui risqueront d'accroître le sentiment de leur futilité en prenant de Bonnes Résolutions pour le Nouveau Millénaire – lesquelles, relativement parlant, seront transgressées mille fois plus tôt que d'habitude.

En fait, si je puis me permettre une petite digression – et si vous n'aimez pas les digressions, il n'est pas impossible que vous ayez choisi de lire la mauvaise chronique –, il s'avère qu'il existe peut-être une excellente raison, en dehors de notre abject manque de volonté, pour laquelle nous échouons à honorer nos Bonnes Résolutions : nous ne nous rappelons plus de quoi il s'agissait. C'est simple. Et si nous sommes allés jusqu'à les noter, il est probable que nous ayons aussi oublié où nous avons mis le papier. Étrangement, il arrive audit papier de refaire surface exactement un an plus tard, alors que nous cherchons partout un support où noter nos futures tentatives avortées pour remettre de l'ordre dans notre vie. Il s'avère que ce n'est pas une coïncidence.

Incidemment, suis-je le seul à juger incroyablement utile l'expression « Il s'avère que » ? Elle permet d'opérer des connexions rapides, succinctes et péremptoires entre des déclarations par ailleurs dépourvues de tout rapport, sans avoir besoin de préciser de quelle source exactement on tient cette autorité. Elle est géniale, très supérieure aux formules qui l'ont précédée : « J'ai lu quelque part que », ou la très lâche « Il paraît que », car elle suggère non seulement que le vague point de mythologie urbaine qu'on est en train de transmettre se fonde sur des recherches neuves et révolutionnaires mais aussi qu'on est soi-même étroitement impliqué dans lesdites

recherches. Mais, répétons-le : sans la moindre autorité *réelle* à l'horizon. Bref, où en étais-je ?

Il semble que le cerveau soit affecté par l'alcool. Il s'agit certes là d'une chose que nous savons – et ceux qui ne le sauraient pas encore ne vont pas tarder à l'apprendre. Mais cet effet possède diverses gradations, et là se situe le nœud du problème. (Il s'avère que) le cerveau organise la mémoire comme une sorte d'hologramme. Pour retrouver une image, il convient de recréer les conditions exactes dans lesquelles elle a été enregistrée. Pour un hologramme, c'est une question de lumière ; pour le cerveau (il s'avère que) c'est, ou (que) cela peut être la quantité d'alcool qui y circule. Les choses qui nous arrivent ou – c'est le plus effrayant – que nous disons et faisons sous l'influence de l'alcool ne nous reviennent en mémoire que lorsque nous en avons ingéré à nouveau la même quantité. Ces souvenirs sont totalement hors de portée de notre esprit dans son état normal – c'est-à-dire sobre. Voilà pourquoi, après une soirée de beuverie mal avisée, vous seul serez totalement inconscient de la remarque d'une stupidité crasse adressée par vos soins à une personne dont la sensibilité vous est chère – même un tout petit peu. Ce n'est que plusieurs semaines, plusieurs mois ou, dans le cas de la Saint-Sylvestre, très exactement un an plus tard, que l'incident vous revient soudain avec un impact écœurant, vous faisant enfin comprendre pourquoi on vous évite ou vous considère d'un œil vitreux depuis si longtemps. Voilà qui vous conduit souvent à vous exclamer « Bon Dieu de bon Dieu ! » et à vous servir un verre de raide, lequel vous emporte au stade d'intoxication suivant où, bien entendu, de nouveaux chocs n'attendent que votre bon plaisir.

Cette règle s'applique également sur le chemin de la redescente. Certains souvenirs ne sont redéclenchés qu'au stade exact de déshydratation dans lequel a eu lieu l'événement d'origine. D'où le problème des Bonnes Résolutions, la raison pour laquelle on ne peut jamais se rappeler leur nature ni même où on les a notées jusqu'à l'année suivante, moment où l'on réalise avec horreur qu'on a totalement échoué à les respecter plus de sept minutes environ.

Quelle est donc la solution de ce terrible problème qui se perpétue spontanément ? À l'évidence, une autodiscipline rigoureuse. L'adhésion monastique à un régime de légumes à la vapeur, d'eau plate, de longues promenades à pied, d'exercices réguliers, de bonnes nuits de sommeil, et sans doute d'une huile parfumée ou d'un quelconque élément du même type. Mais sérieusement, le jour de l'an, ce dont nous aurons le plus envie, ce dont nous tenterons désespérément de nous rappeler le secret, c'est d'un bon remède contre la gueule de bois, surtout s'il n'implique pas de casser la glace du lac Serpentine pour y piquer une tête. Ces remèdes-là, on ne s'en

souvient jamais quand on en a besoin ; on ne sait même jamais où les retrouver. Et la raison pour laquelle on ne s'en rappelle jamais quand on en a besoin, c'est qu'on en a entendu parler à un moment où on n'en avait pas besoin le moins du monde, ce qui, en vertu du principe évoqué plus haut, ne sert à rien. Des images répugnantes à base de jaune d'œuf et de Tabasco nous viennent à l'esprit, mais nous ne sommes vraiment pas en état d'organiser nos pensées. Voilà pourquoi il nous faut les organiser dès à présent, d'urgence, pendant qu'il en est encore temps. Ceci constitue donc une demande de recettes efficaces pour se rafraîchir le cerveau le jour de l'an sans aller jusqu'à la chirurgie. Si vous connaissez ce genre de recettes, envoyez-les à www.h2g2.com. Et que les mille prochaines années vous soient particulièrement douces, à vous et à vos descendants.

The Independent on Sunday,
Décembre 1999

Mes Gnôles Favorites

J'adore le whisky à tous points de vue. J'adore l'aspect qu'il présente au sein de sa bouteille – cette riche couleur dorée. J'adore contempler les étiquettes alignées sur l'étagère – les kilts, les claymores et les moutons légèrement flous. J'adore me dire qu'il s'agit d'une boisson profondément ancrée dans l'histoire et la culture du lieu où on la distille – contrairement, par exemple, à la vodka de Warrington, dans le Cheshire. J'adore en particulier les arômes de fumée et de tourbe des *single malt*. En fait, la seule chose qui me déplaît dans le whisky, c'est qu'en boire la moindre gorgée fait fulgurer une douleur aiguë de mon globe oculaire gauche à mon coude droit et me conduit à marcher d'un pas très particulier, en me cognant aux gens et en adressant des grognements aux meubles. J'ai donc appris à apprécier d'autres types de gnôle.

J'aime beaucoup les margaritas, mais elles me font acheter des choses totalement stupides. Chaque fois que j'en ai bu plusieurs, je m'éveille le matin avec l'angoisse de ce que je vais trouver au rez-de-chaussée. Le pire exemple ? Un crayon à papier de deux mètres et une gomme de soixante centimètres de long que je me suis expédiés de New York pendant une bringue fort peu judicieuse. Le plus étonnant, c'est qu'ils sont arrivés en Angleterre plusieurs semaines après moi, si bien que je les ai découverts dans mon entrée un beau matin, alors que la veille, je n'avais bu qu'un verre de chianti avec ma pizza.

Désormais, à New York, je m'enfile des vodkas-martinis à la Stolichnaya, parce que c'est un cocktail très classe, très sophistiqué, très new-yorkais, mais surtout parce que ça m'empêche de faire des bêtises, voire quoi que ce soit d'autre, encore qu'il m'arrive sous cette

influence de dissenter avec beaucoup d'érudition sur la chromodynamique quantique et l'élevage des porcs.

J'aime assez les bloody mary, mais je n'en bois que dans les aéroports. Je ne l'explique pas. En temps normal, il ne me vient jamais à l'idée de boire un bloody mary, mais larguez-moi dans un bar d'aéroport, vous me verrez fondre sur la Stolichnaya et le jus de tomate à la vitesse d'un rat quittant un navire éventré. Quelques heures plus tard, j'arrive à destination tout vibrant d'une fatigue due, bien sûr, au décalage horaire.

Chez moi, j'ai tendance à boire ce qui se trouve dans mon réfrigérateur – soit, la plupart du temps, pas grand-chose. Mon frigo possède une caractéristique étonnante : mettez-y une bonne bouteille de champagne ; quand vous viendrez la chercher, vous trouverez en son lieu et place une bouteille de vin blanc bon marché imbuvable. Je n'ai toujours pas compris comment cela se produit, mais je me console en général avec le cocktail le plus triste du monde, le seul que je puisse boire sans le moindre effet secondaire désagréable : un gintonic.

The Independent on Sunday,
Décembre 1990

Préface aux Scénarios Radiophoniques

J'aime beaucoup ces petites causeries qu'on met au début des livres. Bon, d'accord, je viens d'écrire un gros mensonge. En réalité, voilà comment les choses se passent : je suis en train de batailler pour terminer, ou à tout le moins commencer, le livre que j'ai promis de rendre sept mois plus tôt, et je reçois un fax me demandant s'il me serait possible d'écrire aussi une petite préface pour un ouvrage à la fin duquel je me rappelle clairement avoir marqué « FIN » aux alentours de 1981. Ça ne me prendra pas deux minutes, assure le fax. Tu parles que ça ne prend pas deux minutes ! En fait, ça prend aux alentours de treize heures pleines, si bien que je rate encore un dîner chez des amis, que ma femme ne me parle plus, que mon livre se retrouve tellement en retard qu'il me faut annuler ma partie de camping dans les Pyrénées, et que ma femme ne me parle plus, d'autant que cette partie de camping était mon idée, pas la sienne, qu'elle y allait juste pour me faire plaisir et que maintenant, elle doit y aller seule, alors que je sais pertinemment qu'elle a horreur du camping. (Moi aussi, soit dit en passant. J'invente cet exemple de bout en bout.)

Ensuite, arrive un autre fax qui exige encore une autre préface, cette fois en vue de l'édition omnibus de livres pour chacun desquels j'ai déjà écrit une préface individuelle. Au bout d'un moment, je

m'aperçois que j'ai écrit tellement de préfaces que quelqu'un en a fait un recueil et me demande d'en écrire la préface. Donc, je rate encore un dîner chez des amis, sans parler d'un stage de plongée sous-marine aux Açores, et je m'aperçois que si ma femme ne me parle plus, c'est qu'elle est désormais mariée à quelqu'un d'autre. (Ça aussi, je l'invente, pour autant que je sache.)

À l'époque où je réussissais encore à me rendre à des réceptions – en d'autres termes à l'époque où je n'avais écrit qu'un ou deux livres et où le travail consistant à leur pondre des préfaces ne m'accaparait pas à temps complet –, quand je constatais que deux de mes amis ne se connaissaient pas, j'avais coutume d'économiser énormément d'énergie en leur disant : « Lui, c'est Peter ; elle, c'est Paula ; faites donc connaissance. » En général, ça marchait comme sur des roulettes, et avant que j'aie le temps dire ouf, Peter et Paula formaient un couple heureux qui partait aux sports d'hiver avec ma femme et son deuxième mari.

Donc, cher lecteur, voici la réédition anniversaire des scénarios radiophoniques du *Guide galactique*. Faites donc connaissance.

J'ai beaucoup apprécié cette petite causerie.

Introduction à
The Original Hitchhiker Scripts,
édition du 10^e anniversaire
(Harmony Books, mai 1995)

*

Comment un écrivain potentiel doit-il s'y prendre pour devenir un auteur ?

Tout d'abord, prenez conscience du fait que c'est très difficile, qu'écrire est un travail éreintant, solitaire et, sauf si vous avez beaucoup de chance, mal payé. Vous avez vraiment, vraiment, vraiment intérêt à en vouloir. Ensuite, il faut que vous écriviez quelque chose. À moins que vous ne soyez exclusivement intéressé par le roman, je vous suggère de commencer par travailler pour la radio. C'est un médium où il est encore *relativement* facile de se faire une place, parce qu'il paie très mal. Mais il est aussi très gratifiant pour les auteurs, parce qu'il fait énormément appel à l'imagination.

Les Affaires en Cours du Siècle

Plus que quelques jours. Je crois qu'il est important de ne pas quitter un siècle, encore moins un millénaire, sans nettoyer derrière soi, et nous avons à l'évidence un certain nombre d'affaires en cours.

Je suggère que la communauté Internet tente de les identifier, afin de voir si, à nous tous, nous ne pourrions pas les régler, ce qui nous permettrait de profiter des fêtes du Nouvel An avec le sentiment d'un siècle bien achevé.

Mais d'abord, un mot aux pédants.

Oui, je sais : vous estimez que nous n'entrerons pas dans le nouveau millénaire avant encore un an, vous nous fatiguez assez à le répéter. En fait, vous êtes tellement contents d'avoir une excuse pour agiter doctement le doigt à la face du monde que vous vous le mettez dans l'œil jusqu'au coude. ÇA NE VEUT ABSOLUMENT RIEN DIRE ! C'est juste une excuse pour s'exclamer : « Ouahou ! Regardez ! Ça y est ! » en voyant changer les chiffres lumineux sur le cadran.

Qu'est-ce que ça pourrait bien vouloir dire d'autre ? Dix (comme ses multiples) est un nombre arbitraire. Le 1^{er} janvier est une date arbitraire. Et si jamais vous pensez que la naissance du Christ est significative, tout ce qu'on peut dire avec certitude, c'est qu'elle ne s'est pas produite en l'an 1. Ni en l'an 0, si l'année précédente s'appelait ainsi (ce qui, nous le savons, puisque les pédants n'arrêtent pas de le seriner, n'est pas le cas).

Ensuite, comme nous l'apprennent les historiens (des individus *nettement* plus intéressants que les pédants), on a depuis si souvent tripataillé le calendrier que tout ça est doublement vide de sens.

Réfléchissez un peu : nous n'avons qu'assez récemment défini avec précision et fixé notre mesure du temps et des dates, à l'aide des horloges atomiques et autres engins du même genre. Or, le 1^{er} janvier 2000 (s'il faut en croire les alarmistes), tous nos ordinateurs vont se mettre en rideau et nous replonger dans l'âge de pierre (ou pas, on verra bien). Il me semble donc que minuit le 31 décembre est le seul point solide et fiable dont nous disposons au milieu de ce regrettable foutoir. En conséquence, on devrait peut-être quand même le fêter un peu. Plutôt que de dire qu'on se plante sur la fin du millénaire (ou du bimillénaire), on devrait dire que nos ancêtres se sont plantés sur le début, et qu'on vient de mettre leur foutoir en ordre avant d'en créer un de notre propre cru. Quelle importance cela a-t-il, de toute manière ? Ce n'est qu'une excuse pour faire la fête.

Mais revenons-en à nos affaires en cours.

Parmi les Affaires en Cours particulièrement criantes, m'est-il apparu l'autre jour au beau milieu d'une séance de chant avec ma fille de cinq ans, on compte les paroles de la chanson *Do-Ré-Mi*, de *La mélodie du bonheur*. Ça n'est pas tout à fait aussi important qu'une crise économique mondiale, mais ça m'agace néanmoins chaque fois que je l'entends, et ça ne devrait pas être si difficile que ça à régler.

Pourtant, ça l'est.

Examinons le problème.

Chaque vers prend le nom d'une note de la gamme et lui donne un sens : « *Do* (dos), toujours derrière nous ; *Ré* (rai), du soleil, il descend. » Jusqu'ici, tout va très bien. « *Mi* (mie), au milieu du bon pain ; *Fa* (fat) vaniteux, suffisant. » Parfait. Je ne dis pas que c'est du Keats, mais c'est un concept tout à fait honnête qui fonctionne à merveille. Attaquons donc la dernière ligne droite. « *Sol*, la terre que nous foulons. » Oui, très bien. « *La*, la note qui suit sol... » Pardon ? Excusez-moi ? « *La*, la note qui suit sol... » Qu'est-ce que c'est que ce vers à la noix ?

Eh bien, c'est évident. Il s'agit d'un bouche-trou. Un bouche-trou est ce qu'emploie un auteur quand le vers ou l'idée convenable ne lui vient pas sur le moment mais qu'il veut tout de même inscrire quelque chose, quitte à corriger le tir plus tard. Je suppose donc qu'Oscar Hammerstein a écrit « la note qui suit sol » et s'est dit qu'il y reviendrait après une bonne nuit de sommeil.

Sauf que quand il y est revenu le lendemain matin, il n'a rien trouvé de mieux. Ni le surlendemain. Allons, a-t-il dû se dire, c'est pourtant simple, non ? « *La*... un machin, machin... quoi, à la fin ? »

On l'imagine voyant approcher la date des répétitions. La date de l'enregistrement. Peut-être trouverait-il quelque chose le jour même. Peut-être un des acteurs aurait-il la réponse. Mais non. Personne ne réussit à corriger le tir. Et voilà qu'un minable vers bouche-trou se retrouve figé sur place et fait désormais officiellement partie de la chanson, du film, et ainsi de suite.

Est-ce vraiment si ardu ? Tiens, une suggestion : « *La*, un..., un... » – bon, je n'en trouve pas pour le moment, mais je crois que si le monde entier s'y colle, on peut y arriver. Et je crois qu'on ne devrait pas laisser le siècle s'achever avec un vers aussi gênant dans une chanson populaire d'une telle importance⁽¹¹⁾.

Que reste-t-il encore ? Eh bien, qu'en pensez-vous ? Quelles sont les choses que nous devons *vraiment* corriger dans les mois qui viennent, avant que les chiffres du cadran ne changent et que nous nous retrouvions avec une série flambant neuve de problèmes du XXI^e siècle sur les bras ? La faim dans le monde ? Lord Lucan ? Jimmy Hoffa ?⁽¹²⁾ Où mettre les vieilles bandes huit pistes pour que personne n'ait plus jamais à en voir une au siècle prochain ? Envoyez donc vos suggestions et vos réponses à www.h2g2.com.

The Independent on Sunday,
Novembre 1999

MA DISTRIBUTION IDÉALE : Sean Connery dans le rôle de Dieu, John Cleese dans celui de l'ange Gabriel, et Goldie Hawn incarnant Trudie, la sœur cadette de mère Teresa. Avec une apparition de Bob Hoskins dans le rôle de l'inspecteur Phil Makepiece.

MON GROUPE DE ROCK IDÉAL : Mon groupe de rock idéal n'existe plus depuis que son guitariste rythmique s'est fait descendre. Mais je prendrai son bassiste, parce que c'est indiscutablement le meilleur. Il en est peut-être de plus spectaculaires, mais pour ce qui est de la musicalité pure, de l'invention et de l'énergie, McCartney n'a pas son pareil. Il partagerait le micro avec Gary Brooker qui possède la plus grande voix *soul* du rock'n'roll anglais en plus d'être un sacré pianiste. Deux guitaristes solo (ils se relaieraient pour la partie de guitare rythmique) : Dave Gilmour, que j'ai toujours eu envie d'entendre jouer avec Gary Brooker, parce qu'ils partagent un goût immodéré du drame et des envolées mélodiques ; et Robbie McIntosh, qui est à la fois un grand rocker/bluesman et un délicieux guitariste acoustique. Batteur : Steve Gadd (vous vous rappelez *50 Ways* ?). Avec un groupe de cette taille-là, on a plus ou moins besoin d'inclure aussi le maestro Ray Cooper aux percussions, même s'il serait extrêmement tentant de faire appel à l'incroyable percussionniste féminine, dont j'ignore le nom, du groupe de Van Morrison. Des cordes ? Une section cuivres ? Le Royal Philharmonie ? Une formation de jazz New Orleans ? Pour tout ça, il nous faut le magicien du synthétiseur qu'est Paul « Wix » Wickens. Plus un gros camion.

MA MAÎTRESSE IDÉALE : Les *Dagenham Girl Pipers*. Malgré tout le respect et l'amour que j'éprouve pour ma chère épouse, il est certaines choses que seul peut vous apporter, si tendre et aimante que soit votre femme, un important groupe de joueuses de cornemuse.

MON PROJET IDÉAL : Si je disposais de ressources illimitées, j'adorerais fonder un grand projet de recherche sur les origines de l'espèce humaine, la transition du singe à l'homme. Il y a deux ans, j'ai été fasciné par l'Hypothèse du Singe Aquatique, selon laquelle nos ancêtres transitoires auraient passé une période dans un environnement semi-aquatique. Elle a souvent été tournée en dérision mais jamais réfutée de manière convaincante, et j'adorerais découvrir la vérité.

MES CARRIÈRES DE REMPLACEMENT IDÉALES : Zoologue, musicien de rock, concepteur de systèmes informatiques.

MES VACANCES IDÉALES : Un stage intensif de plongée sous-marine en Australie, au-delà de la Grande Barrière, dans la clarté de la mer de Corail ; à Cod Hole, pour chercher des requins ou des épaves ; ensuite en Australie-Occidentale pour suivre les grands requins-baleines, et enfin dans la baie de Shark pour plonger avec les dauphins. Et puis je m'arrêteraïs dîner à Hong Kong avant de rentrer à la maison.

MA MAISON DE RÊVE : Quelque chose de grand, rempli de coins et de recoins, quelque part sur une plage, probablement dans le Far North Queensland, avec des animaux sauvages tout autour et des connexions informatiques à haut débit pour me relier au reste du monde. Je voudrais aussi un bateau et un camion pick-up.

MA CUISINE DE RÊVE : Si on me forçait à ne plus manger que la cuisine d'un seul pays durant le restant de mes jours, je prendrais la japonaise.

MA SORTIE IDÉALE : Ça, je l'ai déjà vécu. C'était en 1968 : avec un copain, j'ai séché une journée d'école, je suis allé à Londres et j'ai vu *2001* en Cinéma dans l'après-midi, Simon et Garfunkel en concert au Royal Albert Hall le soir.

The Observer,
10 mars 1995

*

Comment trouvez-vous l'inspiration pour vos livres ?

Je m'interdis de reprendre une tasse de café avant d'avoir trouvé une idée.

Préface au volume 1 des Comic Books

On me demande souvent, jusqu'à quatre-vingt-sept fois par jour, où je trouve mes idées. Il s'agit là d'une épreuve bien connue des écrivains. La réaction correcte consiste à prendre une profonde inspiration, à calmer ses battements de cœur, à s'emplir l'esprit d'images apaisantes, tranquilles, d'oiseaux et de boutons d'or dans les prés printaniers, puis d'essayer de dire : « Eh bien, voilà une question intéressante... », avant de craquer et de se mettre à sangloter de manière irrépessible.

Le fait est que je ne sais pas d'où viennent les idées, ni même où les chercher. Aucun écrivain ne le sait. Bon, ce n'est pas tout à fait vrai : si vous écrivez un livre sur le comportement amoureux des cochons, vous trouverez sans doute une ou deux idées valables en traînant

autour d'une porcherie avec un bon imper sur le dos, mais si vous êtes spécialisé dans la fiction, la seule solution consiste à boire trop de café et à acheter un bureau qui ne s'effondre pas quand vous vous cognez la tête dessus.

J'exagère, bien sûr. C'est mon boulot. Il y a certaines idées spécifiques dont je me rappelle fort bien l'origine. Du moins je le crois, mais il est possible que j'invente. C'est aussi mon boulot. Quand j'ai un gros travail à accomplir, j'écoute souvent le même morceau de musique en boucle. Pas pendant l'écriture proprement dite, bien sûr : pour ça, il faut du calme ; mais pendant que je vais me chercher un autre café, que je me fais griller des toasts, que je nettoie mes lunettes, que j'essaie de trouver une cartouche neuve pour l'imprimante, que je change les cordes de ma guitare, que je débarrasse mon bureau des tasses à café et des miettes des toasts, ou que je me retire dans les toilettes afin de rester assis à réfléchir pendant une demi-heure – soit durant l'essentiel de la journée. En conséquence, beaucoup de mes idées proviennent de chansons. Enfin, au moins une ou deux. Pour être tout à fait exact, une seule de mes idées m'est venue d'une chanson, mais je conserve cette habitude au cas où ça remarcherait. Ça ne sera pas le cas, mais on s'en fiche.

Voilà, maintenant, vous savez comment on fait. C'est simple, non ?

Tiré de The Hitchhiker's Guide to the Galaxy
(collected edition), DC Comics, mai 1997

Interview sur Virgin.net

S'il est un homme qui s'y connaît en voyages, c'est bien celui qui a mangé des hamburgers et des frites dans le dernier restaurant avant la fin du monde. Nous avons suivi la piste de Douglas Adams jusqu'à son nouveau domicile, aux États-Unis, où il s'est récemment installé pour le tournage du Guide galactique.

Quel est votre souvenir de vacances d'enfance préféré ?

Quand j'étais enfant, mes vacances étaient assez modestes – la plus exotique ayant consisté en quinze jours sur l'île de Wight, à l'âge de six ans. Je me rappelle avoir attrapé un poisson dont j'étais persuadé qu'il s'agissait d'une plie, même s'il était de la taille d'un timbre-poste. J'ai essayé de le conserver comme animal familier mais il n'a pas tardé à mourir.

Y êtes-vous retourné, adulte ?

Je suis retourné une fois sur l'île de Wight. J'ai séjourné dans un hôtel où la distraction du soir consistait à éteindre les lumières du

restaurant et à regarder une famille de blaireaux jouer sur la pelouse.

Où êtes-vous allé la première fois que vous avez pris des vacances sans vos parents ?

À dix-huit ans, j'ai visité l'Europe en stop.

Qu'y avez-vous fait ?

Je suis allé en Autriche, en Italie, en Yougoslavie et en Turquie, dormant dans des auberges de jeunesse ou des campings, et améliorant mon ordinaire en écumant les dégustations gratuites dans les brasseries. Istanbul était particulièrement splendide, mais j'ai fini par y être victime d'une terrible intoxication alimentaire, et j'ai dû rentrer en Angleterre par le train, où j'ai dormi dans le couloir, juste à côté des toilettes. Ah ! Quelle époque magique...

Y êtes-vous retourné depuis ?

Je suis retourné une fois à Istanbul. Je revenais d'Australie en avion et j'ai décidé arbitrairement d'y faire escale. Mais le fait de héler un taxi à l'aéroport et de descendre dans un bon hôtel plutôt que d'être pris en stop par un camion et de dormir dans l'arrière-salle d'une auberge miteuse retirait un peu de sa magie à l'expérience. J'ai erré pendant deux jours en essayant d'éviter les marchands de tapis, et puis j'ai laissé tomber.

Quel est l'endroit le plus reculé ou le plus bizarre où vous vous soyez jamais retrouvé ?

L'île de Pâques, bien sûr, l'endroit le plus reculé au monde, célèbre pour être plus loin de tout que quoi que ce soit d'autre. Voilà pourquoi il est fort étrange que je m'y sois retrouvé complètement par accident et pour une heure environ. J'ai tiré de cette expérience une leçon très importante : lis ce qui est écrit sur ton billet.

Quand y êtes-vous allé et pourquoi ?

J'allais de Santiago à Sydney en avion et j'étais un peu fatigué, venant de consacrer deux semaines à chercher des phoques à fourrure, si bien que je n'ai pas fait attention à l'itinéraire avant que le pilote n'annonce que nous entamions notre descente vers l'île de Pâques pour une escale d'une heure.

Il y avait à l'aéroport une petite flottille de minibus qui emmenaient les passagers jeter un coup d'œil rapide sur la statue la plus proche pendant que l'appareil faisait le plein. C'était incroyablement frustrant, parce que si je m'en étais aperçu la veille, j'aurais facilement pu changer mon billet et rester un ou deux jours.

Quelle est votre ville favorite ? Qu'est-ce qui vous fascine le plus en elle ?

Dans ma tête, c'est Florence, mais seulement parce que je me rappelle y être allé quand j'étais étudiant et y avoir passé des journées idylliques grâce au soleil, au vin bon marché et aux œuvres d'art. Mes visites récentes ont occulté ces souvenirs en leur superposant des bouchons sur les routes et du brouillard.

À présent, je dirai que ma ville favorite est la petite agglomération de Santa Fe, au Nouveau-Mexique. J'adore l'air du désert en altitude, les margaritas et le guacamole, les boucles de ceinturon en argent et la sensation que les gens qui sont assis près de moi au café sont probablement des lauréats du prix Nobel.

Quand avez-vous fait du stop pour la dernière fois ?

Il y a environ dix ans, sur l'île de Rodrigues, dans l'océan Indien. Le stop était le seul moyen de traverser l'île. Il n'y avait pas de transports en commun mais une ou deux personnes disposaient d'une Land Rover : il nous suffisait d'espérer qu'elles passent par là. J'ai fini par me retrouver dans une forêt, en short et sans produit répulsif contre les moustiques. J'ai ainsi vécu la nuit la plus désagréable de toute mon existence.

Quel est l'endroit que vous avez préféré lorsque vous avez sillonné la planète pour écrire Last Chance to See ?

Madagascar, même s'il s'agissait en fait d'une sorte de prélude à *Last Chance to See*. J'ai adoré la forêt, les lémuriers et le caractère chaleureux des habitants.

Quelle est selon vous la réalisation humaine la plus intéressante de la galaxie ?

Le barrage en cours de construction dans les Trois Gorges, sur le Yangzi. Encore que « stupéfiante » serait peut-être plus approprié. Les barrages ne font presque jamais ce qu'ils sont censés faire ; au lieu de cela, ils provoquent d'incroyables dévastations. Pourtant, nous continuons à en bâtir et je ne puis m'empêcher de me demander pourquoi. Je suis convaincu que si on remontait assez loin dans l'histoire de l'espèce humaine, on trouverait des gènes de castor enfouis quelque part. Je ne vois pas d'autre explication rationnelle.

Y êtes-vous déjà allé ?

Je ne suis pas retourné sur le Yangzi depuis le début de la construction. Je ne veux pas voir ça.

Et la réalisation naturelle la plus intéressante ?

Un poisson long de trois mille cinq cents kilomètres, en orbite autour de Jupiter, s'il faut en croire un rapport du *Weekly World News*. La photo était très convaincante, et je m'étonne que des journaux à la réputation plus flatteuse, comme *New Scientist*, ou ne serait-ce que *The Sun*, n'aient pas donné d'autres détails sur l'affaire. Nous avons le droit de savoir.

Si on vous demandait de désigner un endroit qui « a l'air d'avoir été parachuté là depuis l'espace », auquel songeriez-vous ?

Fjordland, sur l'île du Sud, en Nouvelle-Zélande. Un incroyable agglomérat de montagnes, de cascades, de lacs et de glace – l'endroit le plus extraordinaire que j'aie jamais vu.

Si vous pouviez aller n'importe où dans l'univers en un instant, où iriez-vous, comment, et avec qui ou quoi ?

Dans les environs immédiats, je dirai sur Europe, l'une des seize lunes de Jupiter. L'un des corps célestes les plus mystérieux du système solaire, cher au cœur des auteurs de science-fiction parce que c'est l'un des rares endroits qui pourraient éventuellement abriter une certaine forme de vie, et parce que certaines curiosités de sa structure ont conduit à de fabuleuses spéculations quant à son éventuelle nature artificielle. En plus, de là, les nuits où l'alignement orbital le permet, on doit avoir une vue superbe sur le poisson.

Interview réalisée par Claire Smith,
Virgin.net, Ltd., 22 septembre 1999

Chevaucher les Raies

Chaque pays évoque un type de personne particulier. L'Amérique un adolescent agressif, le Canada une femme intelligente de trente-cinq ans. L'Australie, elle, évoque Jack Nicholson : elle vient droit sur vous et vous rit au nez très fort, aussi menaçante que sympathique. En fait, ce n'est pas tant un pays qu'une sorte de fine croûte de civilisation à moitié folle autour de vastes étendues sauvages et brutes, pleines de chaleur, de poussière et de bestioles qui sautent.

Dites à la plupart des Australiens que vous aimez leur pays, et ils vous répondront avec un rire sec : « Ben, c'est le seul endroit qui reste, maintenant, non ? » Les Australiens ont tendance à prononcer ce genre de phrases inquiétantes. On ne voit pas *tout à fait* ce qu'ils entendent par là, mais on se demande avec angoisse si, par hasard, ils n'auraient pas raison.

Le simple fait de savoir qu'un tel endroit rôde à l'autre bout du monde, hors de vue, est étrangement déstabilisant, si bien que je cherche toujours une bonne excuse pour m'y rendre, ne serait-ce qu'afin de le surveiller un peu. Il se trouve aussi que je m'y plais beaucoup. La plus grande partie du territoire m'est encore inconnue, mais il est un lieu où je désirais retourner depuis très longtemps, car j'y avais laissé à ma grande frustration des affaires en plan.

Et il y a quelques semaines, j'ai soudain trouvé l'excuse que je cherchais.

Je me trouvais alors en Angleterre. J'avais la certitude de me trouver en Angleterre, parce que j'étais assis sous la pluie, enveloppé dans une couverture mouillée, au milieu d'un pré boueux, à écouter un orchestre à la con jouer sous une espèce de tente rouge des tubes tirés de films américains. *Y a-t-il un seul autre endroit au monde où on ferait une chose pareille ? Un seul ? Est-ce qu'on ferait ça en Italie ? En Terre de Feu ? Est-ce qu'on ferait ça sur l'île de Baffin ? Non. Même au Japon, où la distraction nationale consiste à découper ses propres intestins au couteau, je crois qu'on n'irait pas jusque-là.*

Entre deux déluges de pluie et de trompettes, je me suis retrouvé à causer avec un type sympa qui s'est révélé être le voisin de ma sœur dans le Warwickshire – où était situé le pré détrempe en question. Il s'appelait Martin Pemberton et il était inventeur, concepteur. Parmi les choses qu'il avait inventées ou conçues, m'a-t-il appris, on comptait diverses portions cruciales des rames de métro, une merveilleuse nouvelle variété de grille-pain pensant, et aussi un *Sub Bug*.

Qu'était-ce, ai-je demandé poliment, qu'un *Sub Bug* ?

Un *Sub Bug*, m'a-t-il expliqué, était une espèce de véhicule sous-marin propulsé par des hélices qui évoquait un peu la moitié antérieure d'un dauphin et qui, quand on le tenait par l'arrière, permettait de se laisser tracter dans la mer jusqu'à une profondeur de dix mètres. Vous vous rappelez ce passage du film *Opération Tonnerre* ? Quelque chose dans ce genre-là. C'était génial pour explorer les récifs de corail.

Je ne suis pas sûr qu'il ait employé ces mots-là. Il a peut-être dit « les flots bleus » ou « les profondeurs limpides ». Encore que sans doute pas, mais c'est là tout à fait l'image qui s'est formée dans mon esprit tandis que, assis sous la pluie battante, je regardais un parapluie échappé à son propriétaire rouler devant la scène.

Il fallait que j'essaie ça. Je m'en suis ouvert à Martin. Il n'est même pas impossible que je l'aie jeté à terre et lui aie comprimé la gorge sous mon genou – tout ça est un peu flou dans mon souvenir, pour être franc –, mais en tout cas, il a répondu qu'il serait ravi de me donner satisfaction. La question était « où ? ». J'aurais pu l'essayer n'importe où, y compris à la piscine municipale. Mais non. Ce que je

voulais, c'était l'essayer en Australie, sur la Grande Barrière de corail. J'avais cependant besoin d'un angle d'attaque si je voulais convaincre un magazine innocent de me payer le voyage – la seule manière raisonnable de voyager, croyez-moi.

Je me suis alors rappelé mes affaires inachevées en Australie.

Il y a dix ans, j'ai visité brièvement une île, dans les Whitsundays, à l'extrémité sud du récif. C'était un endroit assez sinistre qui s'appelait Hayman Island. L'île elle-même était très belle, mais pas le complexe touristique qu'elle accueillait. J'étais arrivé là par erreur, après une tournée de promotion de mes livres, et j'ai détesté. La brochure regorgeait de mots tels que « international », « superbe » et « sophistiqué », ce qui signifiait qu'on avait accroché des haut-parleurs aux palmiers pour passer de la muzak et qu'on organisait des bals costumés à thème tous les soirs. De jour, assis près de la piscine, je me torchais lentement à coups de tequila Sunrise et j'écoutais les conversations des tables voisines, lesquelles semblaient surtout porter sur des accidents de la route mettant en jeu des poids lourds. Le soir, un peu envapé, je me retirais dans ma chambre pour éviter de croiser des Australiens bourrés qui foutaient le bordel en pagne, en chapeau de cow-boy ou en quoi que ce soit d'autre collant avec le thème de la soirée, pendant que je regardais les films de la série *Mad Max* sur la vidéo de l'hôtel. Films qui comprenaient aussi leur lot d'accidents de la route mettant en jeu des poids lourds. Je n'avais même rien trouvé à lire. Le kiosque de l'hôtel n'abritait que deux livres corrects, et je les avais écrits tous les deux.

Une fois, j'ai discuté avec un couple d'Australiens, sur la plage. Je leur ai dit : « Salut, je m'appelle Douglas, vous ne trouvez pas que la muzak est atroce ? » Ils m'ont dit que non, en fait, ils la trouvaient très chouette, très internationale et sophistiquée. Ils élevaient des moutons à quelque mille deux cents kilomètres à l'ouest de Brisbane, et tout ce qu'ils écoutaient là-bas, m'ont-ils assuré, c'était rien du tout. J'ai remarqué que ça devait être sympa, mais ils ont répondu que ça devenait un brin ennuyeux, au bout d'un moment, et qu'un peu de muzak légère était comme un baume à leurs oreilles. Ils ont refusé d'admettre mon point de vue selon lequel ça équivalait à s'y faire enfoncer du pâté bon marché à longueur de journée, et au bout d'un moment, la conversation s'est enlisée.

J'ai fini par m'échapper de Hayman Island pour me retrouver sur un bateau de plongée sous-marine sur Hook Reef, où j'ai passé la meilleure semaine de mon existence à explorer les coraux, à plonger avec une grande variété de poissons, de dauphins, de requins, et même avec un petit rorqual.

C'est seulement après mon départ qu'on m'a informé de ce que j'avais raté de vraiment important sur Hayman Island.

De l'autre côté, il y avait une baie appelée baie de la Raie Manta qui, on s'en doute, regorgeait de raies manta : de colossaux et gracieux tapis volants sous-marins, l'un des plus beaux animaux du monde. Le type qui m'en a parlé me les a décrits comme tellement placides et bienveillants qu'ils se laissaient même chevaucher sous l'eau.

Et j'avais raté ça. Ça m'a agacé pendant dix ans.

Dans l'intervalle, j'ai appris qu'Hayman Island elle-même avait changé du tout au tout. La compagnie aérienne australienne Ansette, qui l'avait achetée, avait dépensé un gros paquet de dollars pour arracher les haut-parleurs à muzak des palmiers et bâtir un nouveau complexe, non seulement international, superbe et sophistiqué mais aussi terriblement dispendieux et fort agréable à tout point de vue.

Voilà, ai-je songé, mon angle d'attaque. J'allais emporter un *Sub Bug* sur Hayman Island, dénicher une raie manta serviable et procéder à une étude comparative.

Bon. Tout individu rationnel, sain d'esprit, aurait dit qu'il s'agissait d'une idée absolument stupide, et d'ailleurs, un certain nombre de personnes ne s'en sont pas privées. Voici cependant mon article : une étude comparative entre un *Sub Bug* individuel jaune et bleu et une raie manta géante.

Est-ce que ça a fonctionné ?

À votre avis ?

L'irréalité et la fatuité de l'idée m'ont frappé avec force tandis que nous regardions la colossale caisse argentée de quarante kilos qui renfermait le *Sub Bug* se faire convoyer sur le tarmac de l'aéroport d'Hamilton Island. Il y avait, ai-je compris, une différence monumentale entre annoncer à des Anglais que *j'allais me rendre* en Australie afin d'effectuer une étude comparative entre un *Sub Bug* et une raie manta, et annoncer à des Australiens que *j'étais venu* effectuer, etc. D'un seul coup, je me suis vu comme un Anglais très bête que chacun allait détester, mépriser, montrer du doigt et ridiculiser.

Mon épouse, Jane, m'a expliqué calmement que j'étais toujours complètement parano quand je souffrais du décalage horaire, que je n'avais qu'à boire un verre et me détendre.

Hamilton Island constitue un fort bel exemple de ce qu'il ne faut pas faire à une île tropicale magnifique, voisine d'une des grandes merveilles de la nature, à savoir la recouvrir de gratte-ciels minables, hideux, et y vendre de la bière, des T-shirts, ainsi que des cartes postales montrant combien elle était belle avant que n'arrivent les boutiques de cartes postales. Toutefois, nous ne devons y rester que quelques minutes. Amarré à la jetée qui jouxtait le petit aéroport, attendait la *Sun Goddess*, un bateau blanc luisant et luxueux du genre

de ceux sur lesquels James Bond passe un temps déraisonnable, compte tenu du fait qu'il est censé travailler pour l'État. Venue accueillir les voyageurs se rendant sur Hayman Island, elle constituait le premier indice prouvant à quel point l'endroit avait changé.

On nous a gracieusement fait monter à bord. Un steward nous a offert des coupes de champagne. Un autre montait la garde près des portes vitrées coulissantes qui menaient à l'intérieur climatisé.

Son travail était de nous les ouvrir. Il nous a expliqué que c'était devenu nécessaire car elles ne s'ouvraient hélas pas automatiquement lorsqu'on s'en approchait, et certains visiteurs japonais passaient parfois là de longues minutes, de plus en plus interloqués et affolés, jusqu'à ce qu'on les leur pousse.

Le voyage a duré environ une heure ; une heure de navigation aisée sur une mer sombre et luisante, sous un soleil ardent. Nous dépassions des îles luxuriantes, plus petites, dans le lointain. Je contemplais le long sillage qui se repliait derrière nous en sirotant mon champagne et en songeant à un vieux pont de ma connaissance, à Sturminster Newton, dans le Dorset, où reste vissée une plaque en fer forgé informant quiconque envisageant de l'endommager ou de le défigurer qu'il risque la déportation. En Australie. Sturminster Newton est certes une très jolie petite ville, mais je m'étonne tout de même que le pont soit encore là.

Jane, qui est beaucoup plus douée que moi pour lire les guides touristiques (je les lis toujours pendant le voyage de retour, pour savoir ce que j'ai raté, et ça me cause souvent un choc), a découvert quelque chose de fantastique dans celui qu'elle feuilletait alors. Savais-je, m'a-t-elle demandé, que, à l'origine, Brisbane était une colonie pénitentiaire pour les condamnés ayant commis de nouveaux crimes *après leur arrivée en Australie* ?

Cette information m'a mis en joie pour une bonne demi-heure. C'était fabuleux. Nous autres Britanniques, pauvres créatures grises et trempées jusqu'aux os, recroquevillées sous notre ciel gris du Nord dégoulinant comme un vieux torchon rance, nous nous employions à envoyer ceux que nous souhaitions punir avec le plus de sévérité sous un soleil de plomb, au bord de la mer de Tasmanie, à la pointe sud de la Grande Barrière de corail. Pas étonnant que les Australiens aient un sourire bien particulier qu'ils nous réservent en exclusivité.

Du large, Hayman Island paraît déserte : on n'aperçoit qu'une grande colline verdoyante, bordée de plages pâles, au milieu d'une mer bleu sombre. Ce n'est que de très près qu'on remarque le long hôtel bas niché entre les palmiers. On ne peut en avoir une bonne vue de presque nulle part, car il est littéralement étouffé par ce qui ressemble à des plantes d'intérieur carnivores géantes. Il sinue à travers la végétation : piliers, fontaines, places ombragées, terrasses

ensoleillées, boutiques discrètes vendant de petites choses affreusement chères, revêtues d'étiquettes de fabricant qu'il est nécessaire de découdre avec soin, et gigantesques piscines indiscretes.

C'était fabuleux. On a adoré au premier coup d'œil. Exactement le genre d'endroit dont j'aurais méprisé tous les clients vingt ans plus tôt. Un des grands avantages de vieillir et de se faire payer ses vacances, c'est qu'on peut enfin s'adonner à tout ce qu'on jugeait méprisables quand on était jeune : bronzer sur des terrasses en portant des lunettes qui coûtent environ un an de bourse universitaire, commander des produits grotesquement dispendieux au service de chambre, et se faire servir par – notez : c'est un élément très significatif et très important de la vie sur Hayman Island – des employés qui ne disent pas juste « pas de problème » quand vous les remerciez d'avoir rempli votre coupe de champagne, mais bien « pas de problème *du tout* ». Ils désirent en toute honnêteté, en toute sincérité, que vous (vous spécifiquement, pas l'autre vieux connard obèse en train de bronzer avec un chapeau de paille sur la tête, mais vous *personnellement*) ayez le sentiment qu'il n'est rien en ce monde idyllique dont vous deviez vous préoccuper le moins du monde. Vraiment. Vraiment. On ne vous méprise même pas. *Vraiment*. Pas de problème *du tout*.

Si seulement ç'avait été vrai. Moi, j'avais mon *Sub Bug* qui me préoccupait, bien sûr. Ce *machin* monstrueux que j'avais emporté dix fois plus loin que Moïse n'avait entraîné les enfants d'Israël, juste histoire de voir s'il se comparait à la raie manta en tant que mode de transport sous-marin. On l'avait discrètement descendu du bateau, sorti de sa caisse argentée, et tout aussi discrètement entreposé au centre de plongée, là où nul ne pouvait le voir ni en deviner la fonction.

Le téléphone a sonné dans notre chambre, laquelle était incidemment très agréable. Je vous sens impatients de savoir à quoi elle ressemblait, vu qu'on y résidait à vos frais. À défaut d'être gigantesque, elle était confortable, ensoleillée, et décorée avec goût de pastels californiens. L'élément que nous préférons était le balcon qui donnait sur la mer, car il disposait d'un auvent commandé par un interrupteur à deux positions. On pouvait le régler sur AUTO, auquel cas l'auvent s'abaissait de lui-même quand le soleil sortait, ou bien sur MANUEL, auquel cas, nous le supposons, un petit serveur espagnol incompetent arrivait pour le faire à votre place⁽¹³⁾. Nous jugions cela terriblement drôle. Nous avons ri, nous avons ri, nous avons ri, nous avons rebu une coupe de champagne, nous avons ri encore un peu, et puis le téléphone a sonné.

« On a récupéré votre *Sub Bug*, a dit une voix.

— Ah, oui, ai-je répondu. Oui, le... euh, le *Sub Bug*. Merci beaucoup. Oui, est-ce que tout va bien ?

— Pas de problème du tout, a dit la voix.

— Ah ? Très bien.

— Si vous voulez, vous n'avez qu'à passer au centre de plongée dans la matinée. On jettera un coup d'œil, on verra comment ça marche, de quoi vous avez besoin. Si vous voulez aussi, on fera un essai, et puis tout ce qu'on pourra pour vous rendre service.

— Ah, merci. Merci beaucoup.

— Pas de problème du tout. »

La voix était très amicale, très rassurante. Ma paranoïa due au décalage horaire s'est un peu apaisée. Nous sommes allés dîner.

L'hôtel disposait de quatre restaurants. Nous avons choisi le restaurant oriental de fruits de mer. En Australie, les fruits de mer semblent essentiellement constitués par les barramundis, les insectes de la baie de Morton et tout le reste.

« Les insectes de la baie de Morton, nous a annoncé une serveuse chinoise souriante, c'est comme des homards mais gros comme ça. » Elle a écarté deux doigts d'environ huit centimètres. « On leur écrase la tête. C'est très bon. Vous allez aimer. »

En fait, nous n'avons pas tellement aimé. Le restaurant était très joliment décoré en noir et blanc, façon japonaise, mais l'aspect des plats était plus réussi que leur goût, et on nous a passé de la muzak. Un moment, j'ai senti le fantôme de l'ex-Hayman Island ringarde hanter ce nouveau domicile au bon goût éblouissant. Il y avait aussi un restaurant polynésien, un italien et, le plus coté, *La Fontaine*, un restaurant français que nous avons décidé de garder pour le dernier de nos quatre dîners sur l'île, en dépit de doutes sérieux. À moins de me trouver au pays de Galles, j'ai tendance à apprécier la cuisine locale, et l'idée qu'on ait transplanté ici la grande cuisine française ne m'emplissait pas de confiance. Je voulais toutefois me garder de tout préjugé, car un des meilleurs repas que j'aie jamais pris, dans le sud de Madagascar, se composait d'un crabe à la vapeur et d'un châteaubriant de zébu cuisinés par un chef éduqué en France. Cela dit, les Français ont infesté Madagascar pendant soixante-quinze ans et y ont laissé un riche héritage de compétences culinaires et d'affreuse bureaucratie. Ce soir-là, nous avons décidé de jeter un petit coup d'œil à *La Fontaine*. En chemin, nous avons traversé des arpents entiers de tapis superbes, dépassé des pianos à queue, des lustres et des reproductions de meubles Louis XVI. Je me suis creusé la tête à la recherche du moindre souvenir de quoi que ce soit ressemblant à une cour royale française schismatique du XVIII^e siècle qui se serait installée, même brièvement, sur la Grande Barrière de corail. J'ai posé la question à Jane, qui est historienne, et elle m'a assuré que je disais

n'importe quoi. Nous sommes donc allés nous coucher.

Nous avons été réveillés à sept heures et demie précises le lendemain matin, ainsi d'ailleurs que les matins suivants, par une mouette perchée sur notre balcon pour y travailler ses hurlements matinaux. Après le petit déjeuner, nous nous sommes rendus au centre de plongée, à moins d'un kilomètre de l'hôtel, et j'ai rencontré Ian Green.

C'était lui qui avait appelé la veille au soir. Ian était le responsable local de tout ce qui touchait à la plongée, et il serait difficile d'imaginer un être plus serviable et plus aimable. Ayant déballé le *Sub Bug*, nous l'avons examiné sous les rayons déjà ardents du soleil.

Je l'ai dit, l'appareil rappelle la portion antérieure d'un dauphin. Sa coque est bleue, mais il possède vers l'avant deux petites nageoires jaunes pivotantes qui le font monter ou descendre. À l'arrière, sont fixées deux grosses poignées qu'on tient pour se faire remorquer. On manœuvre avec le pouce les boutons qui contrôlent poussée, montée et descente. À l'intérieur du *Bug*, une bouteille d'air comprimé – une bouteille de plongée classique – fournit l'énergie aux deux hélices qui poussent l'engin en avant, et envoie aussi de l'air dans un tube flexible relié à un régulateur. Le régulateur, c'est le truc qu'on se met dans la bouche et qui permet de respirer quand on plonge. L'avantage, c'est qu'on n'a besoin que d'un masque et de palmes, pas de bouteilles sur le dos, puisqu'on obtient l'air directement grâce au *Sub Bug*. Ce dernier est conçu pour permettre de régler la profondeur maximale à laquelle il doit descendre. Le maximum absolu, toutefois, est de dix mètres.

Ian, qui avait reçu fax sur fax de Martin Pemberton sur la mise en service de l'appareil, ne doutait pas de son succès en la matière.

« Pas de problème du tout », m'a-t-il assuré, avant de me demander ce que j'avais en tête.

J'ai répondu qu'il serait peut-être préférable de faire un essai dans les hauts-fonds sur place avant d'aller en eaux plus profondes.

« Pas de problème. »

J'ai ajouté qu'ensuite, j'aimerais l'emporter pour l'expédition de plongée qui quittait l'île le lendemain matin.

« Pas de problème.

— Je passerai un peu de temps à l'essayer autour de la barrière, à m'y habituer, à voir de quoi il est capable.

— Pas de problème.

— Et puis ensuite, ahem... pour l'article que je dois écrire, qui équivaut soit dit en passant à une espèce de test comparatif, je veux essayer de faire la même chose sur une raie manta.

— Pas possible, a dit Ian. Pas possible *du tout*. »

Je suppose que j'aurais dû le prévoir.

Mais c'était peut-être aussi bien comme ça. Si je l'avais prévu, je n'aurais pas été là, à enfiler une combinaison de plongée, en regardant la mer de Tasmanie étincelante et en me disant « Oh, merde ». J'aurais été dans mon bureau d'Islington, à me demander si j'avais assez « travaillé » pour me permettre de sortir m'acheter un pain au lait.

Le problème était fort simple. Ayant passé plus de deux ans à m'occuper de problèmes écologiques, j'aurais dû me rappeler dès le début qu'on ne dérange pas les animaux. Chevaucher une raie manta était peut-être envisageable dix ans plus tôt, quand j'avais entendu parler de la chose, mais plus maintenant. Pas question. On ne touche pas à la barrière. On n'emporte rien. Ni coquillages ni corail. On ne touche pas aux poissons, à part aux quelques-uns qu'on a le droit de nourrir. Et en tout cas, on ne fait pas chier son monde à vouloir chevaucher des raies manta.

« Vous auriez peu de chances de réussir à en approcher une, de toute façon, a dit Ian. Elles sont très timides. Je crois que des gens ont réussi à en chevaucher, autrefois, mais ç'a dû être très difficile. Et aujourd'hui, je ne peux pas l'autoriser.

— Bien sûr, ai-je admis, un peu honteux. Je comprends ça, croyez-moi. C'est juste que je n'y avais pas vraiment réfléchi.

— Mais on peut s'amuser avec le *Sub Bug*, a dit Ian. Pas de problème. Et on peut prendre des photos, aussi. C'est un sacré appareil que vous avez là. »

J'en arrive maintenant à un autre élément assez gênant de mon histoire, sur lequel je suis pour l'instant resté très discret. De fort braves employés de Nikon, en Angleterre, m'avaient prêté pour ce voyage un Nikonos AF SR tout neuf, un appareil autofocus sous-marin, le matériel photo le plus fabuleux, le plus désirable, le plus séduisant qui soit, d'une valeur d'environ quinze mille livres (plus de vingt mille euros). Il relève d'une technologie tout à fait brillante, merveilleuse. Vraiment. Pour prendre une photo sous l'eau, c'est l'outil idéal. Une réalisation en tout point ahurissante. Mais pourquoi est-ce que j'en parle autant ? Eh bien, je passe beaucoup de temps à travailler sur un ordinateur, et comme c'est un Macintosh, j'ai rarement besoin de lire des manuels d'instructions, donc... je ne me suis pas préoccupé de lire celui de cet appareil photo.

Je m'en suis aperçu quand les pellicules sont revenues du labo.

Bon, s'il vous plaît. Je n'ai vraiment pas envie d'en dire plus, sinon merci beaucoup, Nikon, c'est vraiment un super appareil, et j'espère très fort que vous me laisserez vous l'emprunter à nouveau un de ces jours. Mais je ne le mentionnerai plus du tout dans cet article.

On a pris un petit dinghy pour rejoindre une minuscule île déserte, à environ dix minutes de là. Ian et moi avons passé une heure très agréable à nous amuser avec le *Sub Bug*. On a réglé un ou deux problèmes – un grain de sable dans une valve, et ainsi de suite. On s'est aperçu que le *Bug* n'était pas efficace dans de très hauts-fonds ni quand il avançait contre la marée. Bref, on l'emmènerait en eaux plus profondes le lendemain. Jane a passé le temps à lire sur la plage en se faisant dorer au soleil. Au bout d'un moment, on est remonté dans le dinghy et on est rentré sur Hayman Island. Ce n'est pas vraiment passionnant, comme histoire, je suppose, mais j'en parle parce que j'en garde un souvenir ému. L'une des choses qu'il m'arrive de reprocher aux endroits comme, par exemple, Islington, c'est l'absence de petites îles aisément accessibles où passer l'après-midi à s'amuser avec un *Sub Bug*. C'est absolument poignant, quand on y pense. On n'a même pas de pont correct à défigurer.

Nous étions dix sur le bateau, le lendemain matin. L'hôtel est tellement spacieux, tellement étendu, qu'on ne voit pas très souvent les autres visiteurs, aussi avons-nous réalisé avec intérêt que nombre d'entre eux étaient des Japonais. Non seulement ça, mais des Japonais qui se tenaient la main et se regardaient énormément dans les yeux. Hayman Island, nous l'avons découvert, était un site de voyage de noces très prisé au Japon.

Le *Sub Bug* reposait à l'arrière du bateau, et j'ai passé mon heure de trajet jusqu'à la barrière assis à le regarder. Presque aucune île de la Grande Barrière ne se trouve sur le récif lui-même – il n'y a que Heron Island – aussi faut-il y aller en bateau. J'étais très excité. À part un ou deux sauts dans des piscines pour me rafraîchir, c'était ma première plongée depuis des années. Or j'adore positivement ça. Je fais partie de ces gens qui ont toujours rêvé de voler, et plonger est ce que je connais de plus proche. En outre, pour quelqu'un qui mesure plus d'un mètre quatre-vingt-dix et qui est moins diaphane que, prenons un exemple au hasard, la princesse de Galles, la sensation de ne rien peser est absolument extatique. De plus, en général, après, je vomis, ce qui est un excellent moyen de s'ouvrir l'appétit.

On est arrivé à destination, on a jeté l'ancre, enfilé une combinaison, et on s'est préparé à plonger. À marée basse, la mer découvre le haut de la barrière, sur laquelle on peut marcher, encore que cela soit désormais peu recommandé en raison des dégâts possibles. Même à marée haute, toutefois, il n'est pas question de plonger profond : l'essentiel de ce qu'il y a à voir se trouve à moins de dix mètres, et on a rarement besoin de descendre à plus de vingt. Un plongeur peut aller jusqu'à trente, mais ça n'a qu'un intérêt limité. À pareille profondeur, on trouve plus de roc nu que de coraux, et la loi

de Boyle implique qu'on utilise beaucoup plus vite son air. En outre, il faut passer bien plus de temps à la surface entre les plongées si on ne veut pas attraper la maladie des caissons. Le *Sub Bug*, très raisonnablement, ne descend pas en dessous de dix mètres.

Je voulais d'abord plonger selon la méthode classique, histoire de me repérer. Deux par deux, nous avons enfilé masques et régulateurs, fait le Grand Saut à l'arrière du bateau et nous sommes retrouvés dans l'eau, entourés par une éruption de bulles. Un navire amarré attire toujours un grand nombre de poissons qui s'attendent, non sans raison, à être nourris. Avec de la chance, on arrive à voir des vieilles Maories, d'extraordinaires créatures vert olive, de la taille d'une valise Samsonite. Elles ont de grandes bouches lippues et des arcades sourcilières protubérantes, très marquées, mais si on les appelle *Maories*, comme vous l'expliquera n'importe quel Australien d'un air contrit, c'est en raison de marques sur le front qui rappellent des peintures rituelles. Les Australiens ne sont plus racistes.

Il y avait un bon nombre de vieilles alentour. J'ai commis l'erreur de me placer entre deux d'entre elles et quelques morceaux de pain lancés du bateau. Elles m'ont foncé dessus et bousculé joyeusement pour atteindre la nourriture.

Je suis descendu jusqu'à la barrière, dans le gigantesque espace d'eau et de lumière que surmontait le bateau, et j'ai nagé un moment sur ses bords afin de me réhabituer au milieu. Ensuite, je suis remonté à l'air libre pour me défaire de mes bouteilles et récupérer le *Sub Bug*. Ian m'a aidé à le mettre à flot. Je me suis installé derrière l'appareil, et je l'ai démarré. Un phénomène étonnant, en plongée sous-marine est que, à la surface, la combinaison et l'équipement semblent très lourds, encombrants, peu pratiques – c'est souvent ce qui effraie les débutants – mais dès qu'on se retrouve immergé, tout devient aisé, fluide, le secret étant de se dépenser le moins possible pour économiser l'oxygène. La plongée est presque par définition le sport le moins « aérobic » qui soit. Ça ne vous remettra pas en forme.

Au début, j'ai été déçu que le *Sub Bug* ne me traîne pas plus vite que je ne pouvais nager. Nous descendions très doucement, mais tandis que je me réhabituais à la lenteur inhérente au monde sous-marin, j'ai commencé à apprécier les longues et lentes courbes, dignes d'un ballet, que permet l'appareil, alors qu'on est étendu de tout son long derrière lui au lieu de nager dans la position habituelle, les bras sur les flancs ou sur la poitrine. Suivre les contours de la barrière revenait presque à faire du ski au ralenti – une idée proche du Zen. J'ai vraiment beaucoup apprécié l'expérience, mais au bout d'un quart d'heure d'essais, il m'a semblé avoir épuisé le répertoire du *Sub Bug* et l'envie m'est venue de nager à nouveau. Je soupçonne cet engin d'être plutôt destiné à ceux qui veulent essayer la plongée mais pas

s'embêter à apprendre l'utilisation des gilets et autres accessoires.

Je suis remonté et on a sorti l'appareil de l'eau. Bon, voilà, j'avais conduit un *Sub Bug*. Pendant le déjeuner, le total effondrement de mon absurde projet d'étude comparative m'a frappé de plein fouet, et je m'en suis ouvert à Ian et Jane.

« Je crois qu'il faut considérer cette étude comparative sur une espèce de base conceptuelle, ai-je dit. Et il faut attribuer des points. À l'évidence, le *Sub Bug* en mérite quelques-uns du fait qu'on peut le transporter. On peut l'emporter en avion, ce qu'on ne ferait pas à une raie manta, du moins pas à une raie manta qu'on aime bien, et par principe, on aime bien toutes les raies manta, hein ? En revanche, la raie est nettement plus rapide, nettement plus manœuvrable, et il n'y a pas besoin d'en changer le réservoir toutes les vingt minutes. Mais le *Sub Bug* marque surtout des points du fait qu'il se laisse utiliser. Je crois qu'il y a beaucoup à dire en sa faveur à cet égard si on veut s'en servir comme moyen de transport. Cela dit, retournons à nouveau le problème : on ne chevauche pas les raies manta pour une raison écologique tout à fait justifiée, et en matière de critères écologiques, la raie est vainqueur haut la main. Est-ce que vous ne croyez pas, même, que tout moyen de transport *qu'on ne pourrait pas du tout utiliser* serait un grand progrès écologique ? »

Ian a hoché la tête, compréhensif.

« Bon, je peux continuer à lire, maintenant, s'il te plaît ? » a demandé Jane.

L'après-midi, Ian a dit vouloir m'emmener dans une autre direction. Quand je lui ai demandé pourquoi, il a fait son mystérieux. Je l'ai suivi dans l'eau et, lentement, nous avons battu des palmes pour explorer une nouvelle portion de la barrière. Quand nous y sommes arrivés, le sommet plat du récif était submergé de plus d'un mètre ; le soleil tachetait de lumière douce le corail cerveau, le corail corne-de-cerf, les fougères et les anémones de mer aux formes et aux couleurs fantastiques. Ce qu'on voit sous l'eau évoque souvent une parodie délirante de ce qu'on voit au-dessus. La première fois que j'ai plongé près de la Grande Barrière, il y a des années, je me suis dit qu'elle rappelait les bibelots que les gens mettaient sur leur cheminée dans les années cinquante. Il m'a fallu un bon moment pour éliminer l'impression que le récif n'était qu'une gigantesque masse de kitsch.

Je ne connais pas le nom de tellement de poissons. Je les étudie toujours sur le bateau et je les oublie une semaine plus tard. Mais je suis capable d'observer leur incroyable variété de formes et de mouvements pendant des heures, fasciné – du moins j'en serais capable pour peu que l'oxygène le permette. Si je n'étais pas athée, je pense que je serais catholique, parce que si ce ne sont pas les forces de

la sélection naturelle qui ont conçu les poissons, c'est fatalement un Italien.

J'avancais lentement en eaux peu profondes. À quelques mètres de moi, la barrière plongeait progressivement vers une large vallée. Le fond en était sombre, plat, et Ian m'a fait signe d'y prêter attention. Je n'ai pas compris. Il paraissait n'y avoir là qu'une totale absence de coraux intéressants. Et soudain, sous mes yeux ébahis, tout le fond noir de la vallée s'est soulevé et éloigné lentement. Ses bords se retroussaient un peu dans le mouvement, et j'ai pu constater qu'en dessous, il était d'un blanc éclatant. Pétrifié, j'ai compris que j'observais une raie manta géante de deux mètres cinquante d'envergure.

Elle a exécuté un virage sur l'aile large et majestueux pour gagner de plus bas fonds. Elle semblait se déplacer avec une lenteur fascinante. Voulant à tout prix la garder en vue, je suis descendu à sa suite le long de la barrière. Ian m'a fait signe de ne pas l'affoler, d'avancer doucement. J'ai vite réalisé que sa taille était trompeuse et que la raie avançait bien plus vite qu'on pouvait le croire. Elle a viré à nouveau, contournant la barrière, et j'ai distingué plus clairement sa forme : grosso modo, un losange. Sa queue n'était pas longue comme celle d'une pastenague. Le plus extraordinaire, c'était la tête. On avait presque l'impression que quelque chose avait arraché un morceau de chair avec les dents là où on se serait attendu à la trouver. Des deux points les plus antérieurs – les extrémités de la « morsure », si vous voyez ce que je veux dire – portaient deux cornes, repliées vers le bas. Et sur chacune de ces cornes s'attachait un grand œil noir.

Tandis qu'elle avançait, miroitante, ondulant de ses ailes géantes, se pliant et se dépliant à travers les flots, j'ai eu la sensation de n'avoir jamais rien observé de plus beau ni de plus incroyable. On a dit que les raies ressemblent à des bombardiers furtifs vivants, mais c'est là une image bien maléfique pour une créature aussi majestueuse, gracieuse et inoffensive.

Je l'ai accompagnée du côté externe de la barrière. Je n'arrivais pas à la suivre très vite, ni très bien, mais elle exécutait des virages si larges que parcourir d'assez courtes distances me suffisait à la garder en vue. Deux fois, trois même, elle a contourné le récif, puis elle a disparu, et j'ai cru l'avoir perdue pour de bon. Je me suis arrêté pour regarder autour de moi. Non. Elle était bel et bien partie. Ça m'a attristé, mais ce que j'avais vu me rendait néanmoins euphorique. Et soudain, j'ai surpris du coin de l'œil une ombre qui se déplaçait au fond de la mer. J'ai levé la tête, ne m'attendant nullement à ce que j'allais voir.

La raie manta s'est élevée d'un coup au-dessus de moi, franchissant le sommet de la barrière. Cette fois, il y en avait deux autres dans son

sillage. De conserve, les trois gigantesques créatures, alignées avec une parfaite harmonie ondulante, comme si elles avaient suivi d'invisibles rails de montagnes russes, ont pris de la vitesse et se sont éloignées jusqu'à se perdre dans l'obscurité des eaux.

Ce soir-là, quand nous avons rangé le *Sub Bug* dans sa grande boîte argentée, j'étais encore un peu sous le choc. J'ai remercié Ian d'avoir trouvé les raies manta. J'ai dit que je comprenais fort bien pourquoi il était impossible de les chevaucher.

« Ah, pas de problème, mon pote, a-t-il répondu. Pas de problème du tout. »

*

Qui sont vos auteurs préférés ?

Charles Dickens, Jane Austen, Kurt Vonnegut, P.G. Wodehouse, Ruth Rendell.

Sunset at Blandings

Voici le dernier livre – inachevé – de P.G. Wodehouse. Je parle d'inachevé non seulement au sens où soudain, au grand désarroi de ceux d'entre nous qui aiment cet homme et son œuvre, il s'arrête en plein élan, mais au sens plus important où le texte, à ce point, est lui aussi inachevé. Pour Wodehouse, le premier jet consistait à organiser les ingrédients essentiels de l'histoire : sa structure, ses personnages, leurs allées et venues, les montagnes qu'ils escaladent et les falaises du haut desquelles ils tombent. C'est l'étape suivante – d'impitoyables révisions, raffinages et polissages – qui faisait de ses œuvres les merveilles de style que nous connaissons et aimons. Lorsqu'il écrivait un livre, il avait l'habitude d'en épingler les pages en vagues ondulantes sur les murs de son bureau. Celles dont il était satisfait en hauteur, celles qui nécessitaient encore du travail plus bas. Son but était de hisser l'ensemble du manuscrit à la hauteur des tableaux avant de le rendre. Une bonne partie de *Sunset at Blandings* aurait probablement encore été cachée par le dossier des sièges. C'est une œuvre en chantier. Nombre des phrases qu'il contient ne sont que des bouche-trous attendant d'être remplacés au cours des révisions par les images et concepts éblouissants qui auraient propulsé les pages vers le haut.

Trouverez-vous néanmoins ici de grandes preuves du génie de Wodehouse ? Eh bien, pour être franc, non. Pas seulement parce qu'il s'agit d'un roman inachevé, mais aussi parce qu'au moment de sa rédaction, l'auteur avait tout bonnement quatre-vingt-treize ans. À cet âge-là, j'estime qu'on a le droit d'avoir le meilleur de son œuvre

derrière soi. D'une certaine manière, Wodehouse a été condamné par son extrême longévité (né l'année de la mort de Darwin, il travaillait encore bien après la séparation des Beatles) à devenir le Pierre Ménard de son propre Cervantès. (Je ne compte pas développer ce point. Si vous ne savez pas de quoi je parle, vous devriez lire la nouvelle de Jorge Luis Borges intitulée *Pierre Ménard, auteur de Don Quichotte*. Elle n'est longue que de six pages, et ensuite, vous aurez envie de m'envoyer une carte postale pour me remercier de vous l'avoir signalée.) Il faut néanmoins lire *Sunset at Blandings*. Pour avoir lu l'œuvre complète et pour le sentiment qu'inspire le roman, de par son état inachevé lui-même, de surprendre soudain un maître en plein travail – ce qu'on aurait éprouvé en voyant arriver des pots de peinture et des échafaudages dans la chapelle Sixtine.

Maître ? Génie ? Oh, que oui ! L'une des plus grandes joies qu'apporte la langue anglaise est le fait qu'un de ses plus grands disciples de tous les temps, un de ceux qui résident tout en haut du panier, était un humoriste. Mais est-ce là si surprenant ? Qui d'autre se trouverait au même niveau ? Austen, bien sûr, Dickens et Chaucer. Le seul qui n'aurait pas su raconter une blague correctement même si sa vie en avait dépendu, c'est Shakespeare.

Oh, allez, soyons francs et courageux un petit instant. Il n'y a rien de plus pénible que de voir un certain type d'acteur anglais tenter vaillamment d'en faire des tonnes, comme par exemple Dogberry dans *Beaucoup de bruit pour rien*. Le cas est désespéré. Nous tirons même un voile pudique sur toute cette histoire de malaxage de fesses en appelant *malapropisme* le ressort comique qu'emploie alors l'auteur – par référence au personnage de Sheridan, M. Malaprop, qui fait exactement la même chose dans *The Rivals*, sauf que c'est drôle. Et rappeler que Shakespeare date du XVI^e siècle ne sert à rien. Qu'est-ce que ça change ? Chaucer n'avait aucun mal à être furieusement drôle au xive alors que l'orthographe était encore pire.

Peut-être parce que notre plus grand écrivain était incapable d'être drôle, nous avons décidé que cela ne comptait pas. Ce qui est dur pour Wodehouse (encore qu'il s'en soit moqué comme de l'an quarante) car tout son génie consiste à être drôle, et d'une manière si sublime qu'elle fait de l'ombre à la simple poésie. La précision avec laquelle il joue simultanément de tous les aspects d'un mot – son sens, sa sonorité, son rythme, l'étendue de ses connexions et de ses parfums idiomatiques, aurait fait siffler Keats d'admiration. Keats aurait été fier d'avoir écrit « le sourire s'évapora sur son visage telle la buée du souffle sur une lame de rasoir » ou, du rire d'Honoraria Glossop, qu'il ressemblait à « une charge de cavalerie sur un pont métallique ». Et puisqu'on en parle, Shakespeare, lorsqu'il écrivit « Un homme peut sourire, sourire, et n'être qu'un scélérat », aurait pu être tout aussi

impressionné par « Bien des hommes à l'air respectable peuvent se cacher à volonté derrière un escalier en spirale ».

L'écriture de Wodehouse est une pure musique réalisée avec des mots. Qu'il écrive d'éternelles variations sur cochons kidnappés, majordomes hautains et impostures farfelues n'a pas la moindre importance. Il est le plus grand *musicien* de la langue anglaise, et les musiciens ne font rien d'autre de leurs journées qu'explorer des variations sur des thèmes connus. En fait, le sujet de l'œuvre me semble absolument accessoire. La beauté n'a pas besoin de parler de quoi que ce soit. De quoi parle un vase ? De quoi parlent un coucher de soleil ou une fleur ? Et tant qu'on y est, de quoi parle le vingt-troisième concerto pour piano et orchestre de Mozart ? On dit que tout art tend vers l'état de musique, et la musique ne parle de rien du tout – sauf si elle n'est pas très bonne. La musique de film parle de quelque chose. *La Marche des Briseurs de Barrages* parle de quelque chose. Une fugue de Bach, en revanche, n'est que forme pure, beauté, jeu, et à mon sens, peu d'œuvres humaines, artistiques ou non, surpassent une fugue de Bach. Peut-être la théorie électrodynamique quantique de la lumière. Peut-être *Uncle Fred Flits By*, de Wodehouse, je ne sais pas.

C'est je crois Evelyn Waugh qui a comparé l'univers de notre auteur à l'Éden d'avant la chute, et il est exact qu'à Blandings, Plum – si je puis l'appeler ainsi – a su créer et préserver un paradis totalement innocent, bienveillant, tâche que, on s'en souvient, Milton n'a su accomplir, sans doute parce qu'il faisait trop d'efforts en ce sens. Tel Milton, Wodehouse extrait du monde extérieur à son paradis les métaphores qui le font paraître réel à ses lecteurs. Mais là où le premier, assez brouillon, puise ses images dans l'univers des dieux et des héros classiques (un peu comme un scénariste de série télé ne tirant ses références que d'autres séries télé), Wodehouse fait preuve d'un réalisme flagrant. « Debout, elle contemplait le coffre en palpitant comme un toast au fromage gallois qui arrive au paroxysme de sa fièvre. » « La moustache du duc se soulevait et retombait telles des algues à marée descendante. » En matière de métaphores (bon, d'accord, de comparaisons, si vous voulez), on n'affronte pas le Maître. Bien sûr, Wodehouse n'a jamais prétendu justifier pour l'Homme les voies de Dieu, seulement rendre parfois l'Homme follement heureux durant quelques heures.

Wodehouse supérieur à Milton ? C'est naturellement une comparaison absurde, mais je sais bien lequel des deux je garderais dans le ballon. Et pas seulement pour sa compagnie : pour son œuvre aussi.

Nous autres, fans de Wodehouse, aimons beaucoup nous téléphoner pour partager de nouvelles découvertes. Toutefois, nous ne rendons

pas forcément service à notre idole en exhibant nos citations favorites en public, comme par exemple « De la glace se forma sur les sommets du majordome » ou « ... comme tant de riches Américains, il s'était marié jeune et en avait conservé l'habitude, bondissant de blonde en blonde tel le chamois des Alpes de rocher en rocher » ou encore (Et voilà que je continue !) ma préférée du moment : « Il pivota en une sorte de bond coupable, tel un danseur d'adagio surpris à couper d'eau le lait du chat », car aussi irrévocablement géniales qu'elles soient, une fois sorties de leur contexte, elles ressemblent un peu à des poissons empaillés sur une cheminée. Il faut les voir en situation pour en tirer tout l'effet. On ne peut se rendre compte en lisant isolément cette réplique de Freddie Threepwood : « J'ai ici dans ce sac quelques simples rats » combien elle apparaît comme le sommet d'un des passages les plus sublimes de toute la littérature anglaise lorsqu'on la lit dans le contexte.

Shakespeare ? Milton ? Keats ? Comment puis-je donc mentionner l'auteur de *Pearls, Girls and Monty Bodkin* ou de *Pigs Have Wings*⁽¹⁴⁾ au côté de ces hommes-là ? Il n'est tout bonnement pas sérieux.

Il n'a pas besoin de l'être. Il est bien mieux que cela. Il flotte dans la stratosphère de ce que peut générer l'esprit humain, au-delà de la tragédie et de la réflexion poussée, là où planent aussi Bach, Mozart, Einstein, Feynman et Louis Armstrong, dans le domaine de la pure joie créative.

Extrait de l'introduction
de *Sunset at Blandings*
(Penguin Books)

Le Thé

Un ou deux Américains m'ont demandé pourquoi les Anglais aiment à ce point le thé, alors que ça n'est pas très bon. Pour comprendre, il faut le préparer correctement.

Cette préparation relève d'un principe très simple. Le voici : afin d'obtenir le parfum convenable, l'eau doit être bouillante (pas bouillie) quand elle touche les feuilles de thé. Si elle est simplement chaude, le résultat sera insipide. Voilà pourquoi nous autres Anglais pratiquons tous ces rituels étranges tels qu'ébouillanter la théière (afin que l'eau ne refroidisse pas trop vite une fois versée). Et voilà pourquoi l'habitude américaine d'apporter à table une tasse, un sachet de thé et un petit pot d'eau chaude est le meilleur moyen d'obtenir un liquide clair, insipide, qu'aucun individu sain d'esprit n'envisagerait de boire. Si les Américains sont abasourdis que les Anglais soient tellement attachés au thé, c'est parce que la plupart d'entre eux N'ONT JAMAIS BU UNE BONNE TASSE DE THÉ. Voilà pourquoi ils ne comprennent

rien. En fait, pour être franc, la plupart des Britanniques ne savent plus faire le thé non plus et le remplacent par du café instantané bon marché, ce qui est bien dommage et donne aux Américains l'impression que les Anglais n'y connaissent strictement rien en boissons chaudes stimulantes.

Le meilleur conseil que je puisse donner à un Américain arrivant en Angleterre est le suivant : allez chez Marks & Spencer et achetez un paquet de thé Earl Grey. Retournez à votre logement et mettez une bouilloire sur le feu. Pendant que l'eau chauffe, ouvrez le paquet et humez. Attention : vous risquez d'éprouver un léger étourdissement mais ceci est parfaitement légal. Quand l'eau a bouilli, versez-en un peu dans la théière, faites-la circuler à l'intérieur puis videz-la. Mettez deux sachets de thé dans la théière – trois si elle est très grande. (Pour vraiment vous guider sur le droit chemin, je devrais vous dire d'utiliser du thé en vrac, pas des sachets, mais procédons par étapes.) Ramenez l'eau à ébullition, puis versez-la aussi vite que possible sur le thé. Laissez infuser deux ou trois minutes et servez. Certains vous diront qu'on ne doit pas mettre de lait dans le Earl Grey, juste une tranche de citron. Qu'ils aillent se faire foutre. Moi, je l'aime avec du lait. Si vous pensez vous aussi l'aimer de cette manière, il est sans doute préférable de verser un peu de lait au fond de la tasse avant le thé(☺). L'inverse ébouillante le lait. Et si vous croyez que vous l'apprécieriez plus avec une tranche de citron, ma foi, allez-y, ajoutez une tranche de citron.

Buvez. Au bout de quelques instants, vous commencerez à vous dire que ce pays n'est peut-être pas si étrange et si dingue que ça, finalement.

12 mai 1999

Le Rhino Grimpeur

De grandes bouffées de chaleur équatoriale s'échappent du macadam pour monter vers moi. Au Kenya, c'est la courte saison des pluies, mais le soleil a vaporisé en quelques minutes l'humidité matinale. Je suis tartiné de crème solaire ; mes jambes se dégourdissent agréablement sur la route qui, au loin, se perd dans une brume de chaleur. Devant moi, derrière moi, vont d'autres personnes. Certaines paraissent marcher d'un pas décidé, d'autres simplement flâner, mais toutes avancent en fait à la même vitesse. L'une d'elles transporte un volumineux objet gris en tissu plastifié peint tendu sur une armature métallique, à l'avant duquel danse une grande corne. Une caricature de rhinocéros, grotesque mais étrangement belle, qui avance à rapides enjambées. Le soleil nous écrase. Des camions bancals, grinçant de partout, nous dépassent en prenant des risques.

Les chauffeurs poussent des cris et éclatent de rire devant notre rhinocéros. Quand nous dépassons à notre tour – c'est assez fréquent – des camions qui viennent à l'évidence de se retourner sur le bord de la route, nous nous demandons si nous y sommes pour quelque chose.

Les autres marchent depuis plusieurs jours, à présent, partis de la côte de Mombasa, sur la grand-route qui mène au relais routier de Voi, le centre local de l'univers. Je les ai rejoints hier soir, de Nairobi, dans une Land Rover cahotante, en compagnie de ma sœur Jane, laquelle travaille un peu pour l'organisation *Save the Rhino International* que nous sommes venus soutenir. Désormais, nous suivrons la route dont le macadam se perd peu à peu en direction de la frontière tanzanienne.

De l'autre côté de ladite frontière s'élève le Kilimandjaro, la plus haute montagne du monde. C'est à son sommet que compte monter l'expédition – un petit groupe d'Anglais qui parcourent des kilomètres à pied, jour après jour, en se relayant pour porter une grande panoplie de rhinocéros. Les chiens enragés ont jeté l'éponge depuis longtemps.

Vous devez vous dire : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire de plus haute montagne du monde ? A priori, l'Everest mérite au moins une mention honorable dans cette catégorie-là, non ? » Eh bien, ça dépend du point de vue. Certes, l'Everest culmine à 8 848 mètres au-dessus du niveau de la mer, ce qui est en soi impressionnant. Toutefois, si vous voulez l'escalader, et si vous employez un bon guide, vous partirez sans doute de quelque part dans l'Himalaya. Or, n'importe quel point de l'Himalaya est déjà salement élevé, et d'aucuns affirment que parcourir le reste du chemin jusqu'au sommet de l'Everest n'a rien de si extraordinaire. Pour que ça reste un défi, de nos jours, il faut le faire sans oxygène, ou en slip, ou quelque chose comme ça.

Le Kilimandjaro, lui, ne fait pas partie d'une vaste chaîne. Il a fallu bien longtemps pour déterminer lequel des pics de l'Himalaya était effectivement le plus haut et, si mes souvenirs sont bons, la découverte s'est effectuée sur un bureau londonien. Ce problème ne s'est jamais posé dans le cas du Kilimandjaro. D'origine volcanique, il se dresse seul, entouré de petits contreforts. Quand on l'aperçoit enfin, après s'être crevé les yeux sur des nuages trompeurs à l'horizon, on en a le sang qui gèle dans les veines. « Oh, articule-t-on enfin. Vous voulez dire : *au-dessus* des nuages. » Et alors qu'on incline la tête en arrière : « Oh, mon Dieu... » De la base au sommet, c'est bel et bien la plus haute montagne du monde. Et ça représente de toute façon une sacrée grimpe quand on est déguisé en rhinocéros. Cette idée farfelue m'a été exposée pour la première fois il y a plusieurs mois par les fondateurs de *Save the Rhino International*, David Stirling et Johnny Roberts. Au début, je n'ai pas compris qu'ils étaient sérieux. Ils ont

déliré un moment sur leur dernière acquisition : un lot de costumes de rhino conçus par Ralph Steadman pour un opéra – selon eux, la tenue idéale pour escalader le Kilimandjaro. Afin de me rassurer, David m’a informé que lesdits costumes avaient déjà été portés lors du marathon de New York. « Ça aura un impact incroyable, croyez-nous, m’ont-ils dit. C’est sûr. »

J’ai commencé à réaliser que c’était vrai à proximité de notre premier village de la journée, et il est sans doute temps pour moi de révéler le but de toute cette expédition. Il ne s’agissait pas de réunir des fonds directement destinés à la protection des rhinocéros, naguère nombreux dans les plaines d’Afrique orientale, désormais affreusement rares. Au Kenya, cela dit, ils sont à peu près aussi bien protégés qu’ils peuvent l’être sur le continent africain. Le *Kenya Wildlife Service* de Richard Leakey, huit mille soldats bien entraînés, bien équipés, bien armés et très motivés, représente une force considérable. Trop considérable au goût de ses adversaires. Le braconnage, au Kenya, n’est officiellement « plus un problème ». La protection des espèces, toutefois, est une tâche en perpétuelle évolution, et nous nous sommes rendu compte que l’attitude consistant à dire aux Africains qu’ils ne devaient pas faire à leurs animaux sauvages ce que nous avions fait aux nôtres, et que nous étions là pour nous assurer qu’ils ne le fassent pas, avait pour le moins besoin d’un peu de raffinement.

Les communautés établies au bord des grands parcs nationaux n’ont pas la vie facile. Les gens y sont pauvres, mal nourris, leurs terres réduites par les parcs, et quand un lion ou un éléphant s’en échappe, ce sont eux qui en pâtissent. Préserver la diversité génétique de la planète peut paraître un but quelque peu abstrait à qui vient de voir ravagées les récoltes dont il a besoin pour nourrir sa famille ou, pire, de perdre un membre de ladite famille. À long terme, la protection de la nature ne peut être imposée par des étrangers au mépris des besoins locaux. Si quelqu’un doit s’occuper des animaux sauvages, ce sera au bout du compte les habitants du coin – il faut donc que quelqu’un s’occupe d’eux.

Notre route nous faisait longer, parfois traverser, les grands parcs nationaux de Tsavo Est et Tsavo Ouest. C’étaient les gens vivant sur leur périmètre que nous étions venus voir et secourir. Les cent mille livres que nous espérions recueillir par notre marche serviraient à construire des écoles, des bibliothèques, et à financer d’autres projets communautaires. Nous voulions encourager les habitants à comprendre qu’en dépit des problèmes que posent les animaux, il serait tout de même dans leur intérêt de les protéger.

Le rhinocéros en tête, avec Todd Jones à l’intérieur, nous approchions donc du premier village de la journée. Tous les participants se relayaient d’heure en heure pour porter le costume, et

on finissait vite par reconnaître à sa démarche la personne qui s'y trouvait. Si le rhino allait d'un pas nonchalant, il s'agissait de Giles. Giles était un ancien de l'école Gordonstoun, un sosie de Hugh Grant qui avait passé les dernières années en Afrique, à faire du stop avec son parachute. Sa technique était la suivante : trouver sur un aérodrome quelqu'un partant dans la direction générale du lieu où il se rendait, se faire admettre à bord et, quand l'envie l'en prenait, simplement sauter de l'avion. Sa copine était apparemment un super top-model qui, une fois tous les deux ou trois mois, réussissait à apprendre où il se trouvait, l'y rejoignait en avion et (il s'agit là de pures conjectures) le faisait laver et escorter à sa chambre d'hôtel.

Si le rhino avançait d'un pas confiant et régulier, il y avait Tom à l'intérieur. Tom était un type de grande taille, très Wodehousien, doté exactement du genre de peau qui ne convient pas à l'Afrique. Il possédait l'air aimable d'un membre de la petite noblesse, et lorsque je lui ai demandé où il habitait, il m'a répondu vaguement : « Dans le Shropshire. »

Si le rhino déambulait allègrement, il y avait Todd à l'intérieur. Todd n'était pas un Anglais dément car il était gallois. Responsable des costumes de rhino, c'était lui qui les portait à l'origine pendant l'opéra ayant nécessité leur conception, ce qui lui avait aussi valu de trimballer des sopranos terriblement pesantes. Il m'a confié qu'au départ, il voulait être vétérinaire, mais qu'il avait fini par devenir une succession d'animaux. Chaque fois que vous voyez un film, une série télé ou une pub avec un type habillé en animal, c'est probablement lui. « J'étais dans *Le lion, la sorcière et la garde-robe*, m'a-t-il déclaré. Devine lequel je jouais. » Un soir, il m'a montré les photos de sa famille. Il y en avait une très belle de sa femme, une de sa fille, une troisième, charmante, de son fils nouveau-né. Et il y en avait aussi une de Todd lui-même : déguisé de manière très convaincante en centaure bleu vif.

Tandis que déambulait allègrement le rhino/Todd, de gigantesques nuées d'enfants ont surgi devant nous, couru à notre rencontre en chantant, en dansant et en psalmodiant « Rhino ! Rhino ! Rhino ! ». Ils nous ont vite entourés puis escortés sur les quelques centaines de mètres nous séparant de la place du village où était organisée une réception. Tous les habitants étaient sortis nous souhaiter la bienvenue avec un énorme enthousiasme. Nous nous sommes assis, haletants, nous aspergeant d'eau en bouteille, pour regarder les enfants nous faire une démonstration franchement étonnante de danse et de chant choral. Quand je dis « enfants », je ne parle pas seulement des petits mais aussi d'adolescents de dix-sept ans. Il est étrange que nous n'ayons plus de mot couvrant de manière satisfaisante la totalité du spectre. « Juniors » ? Paternaliste. « Gamins » ? Non. « Jeunes » ? On

dirait qu'ils viennent d'entrer par effraction dans un entrepôt pour le cambrioler. Les enfants, donc. Ils avaient composé une chanson sur les rhinocéros qu'ils nous ont donc chantée. De notre côté, Giles avait tranquillement pris la place de Todd sous la panoplie et, au bout d'un moment, il s'est mis lui aussi à danser, à galoper et à se déhancher, poursuivant les enfants et jouant avec eux, avant de se réfugier derrière un arbre pour fumer une petite cigarette. Ensuite, avec un rien moins d'enthousiasme, nous avons supporté une série de discours préparés par des dignitaires locaux. Partout où nous passions, les dignitaires locaux étaient anxieux de se montrer avec nous.

Progressivement, tout l'intérêt du costume de rhino m'apparaissait. Le village préparait depuis des mois son arrivée et celle de l'expédition *Rhino Climb* ; il l'attendait avec impatience. C'était l'événement de l'année, le carnaval, la fête, les vacances. Les villageois, en particulier les enfants, se souviendraient pendant des années d'avoir reçu la visite d'un rhinocéros, alors qu'ils auraient oublié très vite celle d'une bande de riches Anglais avec des chapeaux.

On nous a fait visiter l'école. Telle la plus grande partie du village, elle était en parpaings et à moitié inachevée. Les portes et fenêtres ne présentaient que des ouvertures béantes, les meubles consistaient en bancs branlants et tables à tréteaux, sur lesquelles s'étaient posés des dizaines de dessins d'enfants illustrant la faune locale, dessins que nous devons juger afin de leur attribuer des prix. Les prix étaient des casquettes de base-ball *Rhino Climb* et, quels que soient les lauréats, il fallait s'arranger pour que chaque habitant du village en reçoive une. Une fois l'argent de nos commanditaires réuni, nous pourrions faire en sorte que l'école soit terminée.

Quand nous sommes enfin partis, les enfants nous ont accompagnés sur plusieurs kilomètres en dansant, en riant et en chantant des chansons improvisées – l'un d'entre eux commençait et les autres se joignaient aussitôt à lui.

Les mots semblent étrangement datés, ne trouvez-vous pas ? Il paraît assez naïf et sentimental de parler d'enfants qui rient, qui dansent et qui chantent en chœur, alors que nous savons fort bien que, dans la vie réelle, les enfants ne font que grimacer d'un air menaçant et se droguer. Mais ces enfants/gamins/jeunes, tous ceux que nous avons croisés durant le voyage, étaient heureux d'une manière dont nous autres Occidentaux sommes presque gênés.

Les derniers enfants disparaissent derrière nous. Notre Land Rover logistique nous double avec lenteur, distribuant Coca et Fanta. Jim, notre photographe, assis à l'arrière, les jambes dans le vide, nous mitraille avec son Canon EOS 1 que je convoite depuis que j'ai posé les yeux dessus. Keis, notre cameraman vidéo hollandais, pose son ultraléger Sony *three-chip* sur son épaule et fait un plan panoramique

du groupe. Je me demande s'il existe un seul endroit en Occident où l'on trouverait une centaine d'enfants capables de chanter et de danser comme ça.

Le lendemain, je passe pour la première fois sous le costume de rhino. Je suis trop grand, si bien que mes jambes s'étirent ridiculement en dessous, ce qui me fait ressembler à un beignet de crevettes japonais géant. À l'intérieur, la chaleur ainsi que la puanteur de sueur rance et de Synthol sont presque insupportables à moins de s'investir totalement dans l'entreprise. Todd, qui marche à mon côté, s'arrange pour que notre conversation ne retombe jamais. Au bout d'un moment, je réalise qu'il me surveille pour s'assurer que je ne m'évanouis pas. Todd est un type bien et je l'apprécie beaucoup. Il prend soin des gens et encore plus de sa panoplie de rhino bien-aimée.

M'arrêtant un instant pour verser un peu d'eau dans la tête du rhino, sur mon visage, j'aperçois mon reflet dans une vitre de la Land Rover. J'ai l'air incroyablement bête, et j'en conclus que ces marches sponsorisées recèlent un élément très étrange. Elles sont toujours organisées pour de bonnes causes : la recherche contre le cancer, la lutte contre la famine, la protection des animaux et ainsi de suite, mais l'arrangement semble être le suivant : « OK, vous réunissez des fonds pour cette fort noble cause, je suis conscient que c'est très important, voire crucial, que des vies ou des espèces entières sont en jeu et qu'il faut agir d'urgence mais... je ne sais pas... liens, je vais vous dire un truc : faites donc quelque chose de totalement inutile, stupide, peut-être même un peu dangereux, et là, je vous donnerai de l'argent. »

Je n'ai passé qu'une semaine avec l'expédition. Je n'ai pas escaladé le Kilimandjaro, mais je l'ai vu. J'étais désolé de ne pas monter tout en haut – mais l'ayant vu, je dois admettre que je n'étais pas si désolé que ça. J'ai aperçu un rhinocéros, brièvement, alors qu'il y en avait naguère des milliers dans cette région, et je me suis demandé s'il avait la moindre idée du fait que tout ne se déroulait pas au mieux dans son univers. Les humains sont sur cette planète depuis environ un million d'années, période durant laquelle ils ont affronté un grand nombre de menaces : la famine, la peste, la guerre, le sida. Les rhinocéros sont là depuis quarante millions d'années, et une menace unique les a menés au bord de l'extinction : l'être humain. Nous ne sommes pas la seule espèce à avoir dévasté le monde, et on doit dire en notre faveur que nous sommes en revanche la seule à se rendre compte des conséquences de sa conduite, à tenter de corriger le tir. Toutefois, me dis-je en repositionnant mon costume pour être plus à l'aise, tandis que la corne en plastique tressaute devant mes yeux plissés, nous nous y prenons de manière bien étrange, parfois.

Réservé aux Enfants

Il est nécessaire de connaître la différence entre samedi et salmis. Elle est tout à fait simple mais capitale. Le samedi vient après le vendredi, alors que le salmis vient après le ventre vide. Comme la plupart des choses, toutefois, ce n'est pas si facile. Le salmis n'est pas à proprement parler un salmis avant d'avoir été mis dans une cocotte à mijoter. Voilà certes une chose qu'on ne ferait pas à un samedi, quoique on pourrait fort bien la faire le samedi. D'ailleurs, si on veut, on peut aussi faire mijoter un salmis le jeudi, ou le temps qu'il faut. C'est assez compliqué, mais si on y réfléchit bien, on finit par comprendre à peu près.

Il est également bon de connaître la différence entre un lézard et un blizzard. Celle-là est très simple. Quoique le nom de ces deux choses sonne presque pareil, on les rencontre dans des milieux si différents qu'il est très facile de les distinguer. Si vous vous trouvez à l'intérieur du cercle polaire, ce que vous contemplez est sans doute un blizzard, alors que si vous vous trouvez dans un endroit chaud et sec comme Madagascar ou le Mexique, il y a plus de chances pour que ce soit un lézard.

Cet animal est un lémurien. Il existe énormément de sortes de lémuriens, et presque tous vivent à Madagascar. Madagascar est une île – une très grande île : très très nettement plus grande que votre chapeau mais moins que la lune.

La lune est bien plus grande qu'il n'y paraît. Ça vaut le coup de vous en souvenir, parce que la prochaine fois que vous la regarderez, vous pourrez dire d'une voix profonde et mystérieuse : « La lune est *bien* plus grande qu'il n'y paraît » et les gens sauront que vous êtes un sage ayant beaucoup réfléchi au problème.

Ce lémurien-là s'appelle le « lémurien à queue annelée » (les Français le dénomment maki – à ne pas confondre avec maquis⁽¹⁵⁾). Personne ne sait pourquoi on l'appelle comme ça, les scientifiques demeurent perplexes à son sujet depuis des générations. Un jour, un très grand sage découvrira sûrement pourquoi on appelle cet animal lémurien à queue annelée. S'il est vraiment *excessivement* sage, il ne le révélera qu'à ses meilleurs amis, en *secret*, car sinon, tout le monde le saura et personne ne comprendra combien la personne à l'avoir découvert était sage.

Voici encore deux choses qu'il ne faut pas confondre : guêpe et guède. La première est un insecte jaune qui fait zon-zon, la seconde

une espèce de peinture corporelle bleue que les Anglais portaient il y a des milliers d'années en guise de vêtements. En général, il est assez facile de les différencier, mais si vous avez un peu de mal à prononcer les « p », imaginez la confusion ! Imaginez une petite tache de peinture bleue qui butine les fleurs en faisant zon-zon, ou bien devoir vous écraser des insectes piquants sur le corps pour être habillé décemment s'il vous prend l'envie de passer la soirée avec des druides.

Les druides vivaient il y a des milliers d'années. Ils portaient des robes blanches et avaient des opinions bien arrêtées sur la merveille qu'est le soleil. Vous savez ce que c'est, une opinion ? Il est probable qu'un membre de votre famille en ait une : vous pourrez donc la lui demander. Demander son opinion à quelqu'un est un excellent moyen de se faire un ami. Lui donner la vôtre peut fonctionner aussi, mais pas toujours aussi bien.

De nos jours, la plupart des gens savent que le soleil est une merveille, si bien qu'on ne rencontre plus beaucoup de druides, mais il en reste quelques-uns, au cas où cette vérité nous échapperait parfois. Si vous croisez une personne qui porte une robe blanche et parle beaucoup du soleil, il s'agit peut-être d'un druide. Si cette personne se révèle avoir environ deux mille ans, c'est une certitude.

Si elle porte un vêtement blanc légèrement plus court, avec des boutons sur le devant, il est possible qu'il ne s'agisse pas d'un druide mais d'un astronome. En ce cas, parmi d'autres choses vous pouvez lui demander à quelle distance se trouve le soleil. La réponse devrait beaucoup vous surprendre. Si elle ne vous surprend pas, dites de ma part à ce monsieur qu'il n'explique pas très bien. Quand il vous aura dit à quelle distance se trouve le soleil, demandez-lui à quelle distance se trouvent les autres étoiles. Ça, ça va *vraiment* vous surprendre. Pour peu que vous ne réussissiez pas à trouver un astronome vous-même, demandez à vos parents de vous en trouver un. Tous ne portent pas de vêtements blancs, ce qui les rend parfois difficiles à reconnaître. Certains portent des jeans, ou même des costumes.

Quand nous disons « l'olifant », nous parlons d'un instrument de musique du Moyen Âge. Quand nous disons « l'éléphant », nous parlons d'un animal proboscidien. « Animal » est un mot que nous employons assez souvent ; voilà pourquoi il est si facile à prononcer. La plupart des mots que nous employons souvent, comme *maison*, *voiture* ou *arbre*, sont faciles à prononcer. *Proboscidien* est un mot que nous utilisons légèrement moins, et quand on le prononce, on a un peu l'impression d'avoir du caramel entre les dents. Si les animaux s'appelaient « proboscidien » et non « animaux », nous n'en parlerions probablement pas aussi souvent. Nous dirions : « Regardez : un train ! » ou « Regardez : une moto ! », mais si un proboscidien passait, nous dirions plutôt : « Ça serait pas l'heure d'aller goûter ? » et nous

n'en parlerions pas du tout, aussi pimpant qu'il soit.

Toutefois, contrairement à ce qu'on pourrait croire, *proboscidien* ne signifie pas que l'éléphant soit collé par du caramel. Ça signifie qu'il a une longue trompe à la place du nez.

Le Brandebourgeois n° 5

Quelles que soient les nouvelles frontières de découverte ou d'entendement que nous franchissions, il semble que nous trouvions toujours les pas de Bach imprimés de l'autre côté. Quand nous voyons l'image des étranges bêtes mathématiques qui rôdent au cœur du monde naturel – les paysages fractals, les infinies volutes en cachemire des Mondes de Mandelbrot, la suite de Fibonacci qui décrit la disposition des feuilles poussant sur une tige, les Attracteurs Étranges qui battent au cœur du chaos – ce sont toujours les éblouissantes et complexes spirales de Bach qui viennent à l'esprit.

Certains disent que la complexité mathématique de Bach lui retire toute émotion. Je pense tout le contraire. Quand j'écoute s'entrelacer les différentes parties d'un de ses morceaux polyphoniques, chaque ligne musicale se pare pour moi d'un sentiment différent. Toutes sont emportées sur des montagnes russes d'émotion simultanées, enchevêtrées. Un instrument chante doucement pour lui-même, un autre se déchaîne avec ardeur, un troisième sanglote dans le lointain, un quatrième danse. Des disputes se créent, il y a des rires, de la rage. Puis la paix revient. Les parties sont totalement différentes mais indissociables. Le résultat possède la complexité émotionnelle d'une famille.

Et aujourd'hui, alors que nous découvrons tout juste que chaque esprit individuel est formé de différentes parties qui travaillent séparément mais simultanément à créer les miroitements fluctuants que nous appelons conscience, il semble que, une nouvelle fois, Bach soit arrivé là avant nous.

Quand on écoute le *Cinquième Concerto brandebourgeois*, on n'a pas besoin d'un musicologue pour savoir qu'il introduit quelque chose de neuf, de différent. Presque trois siècles après son apparition, on entend l'énergie caractéristique bouillonnante d'un maître au sommet de son art, créant avec une confiance totale une œuvre audacieuse et débridée. Quand Bach l'a composé, il s'est installé au clavecin plutôt qu'à la viole dont il jouait en général dans les orchestres. C'était une période de sa vie heureuse et productive, durant laquelle de bons musiciens l'entouraient enfin. Dans ce genre d'ensemble, le clavecin jouait un rôle d'accompagnement. Pas cette fois. Bach a donné libre cours à sa fantaisie.

Au cours du premier mouvement, on entend quelque chose d'étrange, de nouveau et de terrifiant accoucher de lui-même. Ou peut-être est-ce un moteur géant, ou encore un grand étalon qu'on prépare pour une tâche herculéenne, entouré par (quand le langage tente de suivre la musique, on n'échappe pas aux métaphores confuses) une flottille d'assistants qui s'agitent. On l'entend tourner au ralenti, trotter, s'offrir ici et là un petit galop, s'emballer un peu puis, à titre d'essai, s'élancer à pleine vitesse, encouragé par ses aides au souffle contenu, oppressé. Il ralentit, exécute un nouveau tour de piste rapide... puis les autres instruments se taisent. Il demeure seul, libre, frappant la terre de ses sabots, respirant profondément, rassemblant ses forces, trottant...

Et soudain, il s'élance – courant... filant... volant... escaladant... grim pant... poussant... haletant... se tordant... se débattant... martelant la terre... martelant... martelant... s'échappant soudain à toute vitesse, éperdu, puis, après un dernier petit pas inattendu dans les basses, il rejoint son foyer, libre ; la mélodie principale charge triomphalement et tout est consommé, sinon les larmes et la danse (soit le deuxième et le troisième mouvement).

Le fait que les concertos brandebourgeois nous soient si familiers ne doit pas nous masquer leur importance. J'ai la conviction que Bach est le plus grand génie à avoir jamais foulé notre terre, et à l'époque où il était heureux, voilà ce qu'il a composé.

Penguin Classics, vol 27 : Bach
Concertos brandebourgeois nos 5 & 6,
Concerto pour violon en la mineur (English Chamber Orchestra, dirigé
par Benjamin Britten)

L'UNIVERS

FRANK LE VANDALE

Voilà cinq ans que le Macintosh est sorti, et il me semble avoir des ouvriers chez moi depuis presque aussi longtemps. Quelqu'un m'a demandé l'autre jour ce qu'ils fabriquaient ; je lui ai expliqué que j'essayais de réunir le courage de leur poser la même question.

La situation se corse un peu du fait que l'un d'entre eux est un électricien dénommé Frank le Vandale. Ou plutôt ses amis, s'il en a hors de l'hôpital, l'appellent Frank, et moi, je l'appelle Frank le Vandale, parce que chaque fois qu'il doit atteindre un fil quelconque, il se fraye un chemin à travers tout ce qui se trouve sur son passage – plâtre, boiserie, plomberie, ligne téléphonique, meuble, voire les fils qu'il a lui-même posés lors de raids précédents. On m'assure que c'est un très bon électricien, mais je le soupçonne de ne pas atteindre des sommets en tant qu'être humain. Toutefois, je m'écarte de mon sujet – et j'ai un peu perdu le fil, parce que Frank a coupé le courant depuis ma dernière sauvegarde. Donc, où en étais-je ? Ah, oui.

Quand j'ai acheté cette maison, elle était une quasi-ruine. Pas tout à fait autant qu'après le passage de Frank, mais c'était en gros une coquille vide dans laquelle il fallait insérer cloisons, planchers, plomberie et ainsi de suite. Lorsqu'il a fallu bâtir des murs, un maître maçon (paraît-il – je n'en suis personnellement pas si sûr, mais en principe, c'est un expert) est venu s'en charger. Comme j'avais besoin de parquets, d'escaliers, de placards et de trucs dans ce genre-là, un charpentier est venu à son tour exercer son art en sifflotant une joyeuse chanson de charpentier. Ensuite, ç'a été le tour du plombier. Et puis Frank le Vandale est arrivé pour poser quelques fils. Bien sûr, le charpentier et le plombier ont dû revenir procéder à des réparations non négligeables. Il faut que j'arrête de parler de Frank, car il ne joue aucun rôle dans l'analogie que je cherche à construire élégamment par petites étapes. C'est juste qu'il m'obsède un peu, en ce moment, et que j'ai du mal à ne pas me sentir nerveux quand il est à la maison. Donc, oubliez Frank. Vous avez de la chance : vous, ça vous est possible.

Voilà où je veux en venir. La maison est là. L'exercice consiste à l'équiper. Si j'ai besoin qu'on y fasse quoi que ce soit, je décroche mon téléphone (en supposant que Frank n'ait pas coupé les fils pour atteindre un interrupteur) et quelqu'un vient s'en charger.

Si j'ai par exemple envie d'installer des placards, voici les mesures

que je n'ai pas besoin de prendre : je n'ai pas besoin de faire entièrement démonter la maison, de l'envoyer à Birmingham, où habite le charpentier, de la remonter d'une manière que le charpentier comprend, puis d'attendre qu'il y travaille, de la démonter une nouvelle fois, de la renvoyer à Islington, et de la remonter encore pour en faire une maison dans laquelle il m'est possible de vivre.

Alors, pourquoi suis-je obligé de faire tout ça avec mon ordinateur ? Laissez-moi le formuler d'une autre manière afin que ça ait l'air sensé. Quand je travaille sur un document avec un logiciel de traitement de texte, pourquoi m'aperçois-je sans cesse que si je veux faire autre chose avec ledit document, je suis littéralement obligé de le démonter et de l'envoyer à un deuxième traitement de texte, lequel possède, contrairement au premier, la fonction dont j'ai besoin ? (Pourquoi ne pas utiliser le deuxième dès le départ ? demanderez-vous. Parce qu'il est dépourvu de certaines autres fonctions que le premier possède, bien sûr.) De la même manière, si je veux insérer une image dans mon document, pourquoi dois-je utiliser un programme totalement différent, y réaliser mon image, puis me rendre compte avec exaspération que, pour une raison que j'ignore, mon traitement de texte ne sait pas gérer les images de ce format-là, ou qu'il prétend en être capable mais me donne juste un écran noir boudeur ou bien conduit la machine à émettre des « bip » stridents lorsque je le lui demande ? Au bout du compte, je suis obligé de recoller les morceaux dans PageMaker, lequel, toujours pour une raison que j'ignore, refuse alors d'imprimer le document. Je sais que MultiFinder a un peu simplifié les choses, mais ça revient à simplifier l'accès à Birmingham, si vous voyez ce que je veux dire.

Je ne veux pas entendre parler de fichiers PICT. Je ne veux pas entendre parler de fichiers TIFF. (Vraiment pas. Ils me foutent les foies.) Je ne veux pas avoir à me demander sous quel format sauvegarder mon fichier MacWrite II afin que Nisus puisse le lire et y appliquer une de ses interminables macros. J'utilise un Mac, nom d'un chien ! C'est censé être facile.

Le Mac est parti d'une idée merveilleusement simple et élégante (donnons-lui tellement peu de mémoire qu'il sera incapable de faire quoi que ce soit). Il est temps que ce degré de simplicité soit appliqué au système nettement plus puissant et plus complexe qu'il est devenu.

Ce que je veux pouvoir faire est ceci :

1. Allumer la machine.

2. Travailler.

3. M'amuser un peu, à condition d'avoir abattu assez de 2, ce qui arrive rarement, mais c'est une autre histoire.

Quand je dis « travailler », j'entends commencer à taper mon texte à l'écran et, si j'ai envie d'y insérer un dessin, dessiner directement sur l'écran. Ou bien faire apparaître à l'écran des données qui viennent de mon scanner, ou encore envoyer à quelqu'un d'autre un élément affiché sur mon écran. Ou bien faire jouer par le Mac la chanson que je viens d'écrire à l'aide du synthétiseur intégré. Ou bien... la liste est naturellement infinie. Et si j'ai besoin d'un outil particulier pour accomplir une tâche compliquée, je veux simplement l'appeler. Et je dis bien « simplement ». Je ne devrais jamais avoir à ranger le document sur lequel je suis en train de travailler avant d'avoir terminé (aucune chance, hurlent mes éditeurs) ou d'avoir envie de faire tout à fait autre chose.

Ce dont je vous parle, c'est de la mort des « applications ». Je ne pense pas seulement aux moments où elles quittent de manière « inattendue », je veux dire qu'il est tout simplement temps de s'en débarrasser pour de bon. Mettre la main sur les outils dont j'ai besoin devrait être aussi simple que de coller un bouton dans HyperCard.

Ah ! HyperCard !

Je sais que dire ça fait un peu vieux jeu : bien des gens estiment qu'HyperCard manque tout bonnement de puissance pour être utile. C'est après tout le premier essai d'application d'une idée qui s'en trouve à ses balbutiements. La liste des choses qu'on ne peut pas faire avec ce programme est presque aussi longue que celle des macros dans Nisus. (Qu'est-ce que c'est que tous ces trucs ? Le simple fait d'afficher le menu à l'écran fait baisser les lumières dans tout le nord de Londres.) Mais c'est une idée sensationnelle, et j'adorerais que quelque chose comme ça devienne l'environnement de travail du Mac. Vous voulez la puissance de calcul d'Excel ? Collez-la. Vous voulez de l'animation ? Collez Director. Vous n'aimez pas le principe de Director ? (Vous êtes dingue. C'est génial.) Collez les fonctions qui vous plaisent tirées de tous les logiciels d'animation que vous voulez.

Ou même réécrivez-en un.

Si c'est correctement rédigé en code orienté objet ça devrait être aussi facile qu'écrire en HyperTalk. (Vous ne savez pas écrire en HyperTalk ? D'accord. Ça devrait être plus facile qu'écrire en HyperTalk. Mettre le pointeur de la souris sur les portions qui nous plaisent et cliquer.) Nous ne devrions pas nous laisser tyranniser par des concepteurs d'applications n'ayant pas la moindre idée de la façon dont les gens travaillent dans la vraie vie ; nous devrions juste pouvoir prendre les fonctions qui nous plaisent ici et là et les coller ensemble.

J'ai un peu disserté sur les électriciens, je voudrais à présent dissenter sur les placards. Sur un placard en particulier. Celui qui se trouve à l'angle de mon bureau. Je n'ose y entrer, car je sais que je n'en ressortirais pas avant la fin de l'après-midi – et j'en ressortirais

triste, amer, tel un homme venant de perdre une bataille contre un monstre ophidien noir et grimaçant. Ledit monstre noir est un amoncellement de câbles d'un mètre de haut qui me nargue et me hante. Il me nargue parce qu'il sait que le câble dont j'ai besoin pour relier un dispositif ésotérique donné à un autre dispositif ésotérique donné se révélera introuvable dans ses entrailles enchevêtrées, et il me hante parce que je sais qu'il a raison.

Je hais les câbles. Ils me haïssent aussi : ils n'ignorent pas que, un jour, je vais tout bêtement entrer dans le placard avec un lance-flammes et me débarrasser d'eux. Entretemps, ils sont décidés à tirer de moi toute la frustration et tout le désespoir possibles. Nous n'avons pas besoin de ces salopards. Nous ne devrions pas en avoir besoin.

Prenez ma situation actuelle. Pour contrer Frank le Vandale, j'ai transféré cet article sur mon Mac portable (Je sais, je sais, vous me détestez. Écoutez : on en aura tous un, un jour. Les prix vont baisser, faites-moi confiance. Ou plutôt non, ne me faites pas confiance, faites confiance à Apple. Oui, je vois ce que vous voulez dire. Je peux continuer mon histoire, maintenant ?) et j'ai pris la précaution supplémentaire de l'emporter chez un ami dont la maison est isolée électriquement de tout ce que pourrait bien toucher Frank.

Quand je rentrerai chez moi, mon article terminé, je le copierai sur une disquette, en supposant que j'en trouve une vierge sous les débris de chapitres à moitié achevés qui encombrant mon bureau, puis le rechargerai dans mon Mac principal et l'imprimerai (en supposant, cette fois, que Frank n'ait pas attaqué mon réseau AppleTalk à la tronçonneuse). Ou bien j'affronterai le monstre du placard jusqu'à découvrir quelque part dans ses entrailles un autre connecteur AppleTalk. Ou encore je ramperai sous mon bureau afin de déconnecter AppleTalk du IIX et le reconnecter à mon portable. Ou... vous voyez le tableau ? C'est ridicule. Dickens n'a jamais eu besoin de ramper sous son bureau pour essayer de déterminer quelle prise allait dans quelle autre. Il suffit de regarder la place que prend son œuvre sur une étagère pour savoir qu'il n'a jamais eu besoin d'assembler des prises.

Tout ce que je veux, c'est imprimer à partir de mon portable. (Pauvre chéri.) Non, en fait, ça n'est pas tout ce que je veux. Je veux pouvoir régulièrement faire passer du portable au IIX et réciproquement mon carnet d'adresses et mes piles de journal de bord. Et aussi tous mes chapitres inachevés. Et tous les trucs que je tripatouille à un moment ou un autre, raison pour laquelle mes chapitres inachevés sont inachevés. En d'autres termes, je veux que le portable apparaisse sur le bureau du IIX. Je ne veux pas être obligé de batailler contre des monstres dans des placards puis de m'embarlificoter avec TOPS chaque fois que j'ai envie que ça arrive.

Je vais vous dire ce que je veux bien faire pour que mon portable apparaisse sur le bureau de mon IIX.

Je veux bien l'emporter dans la même pièce.

Pan. Ça y est. Il est sur le bureau.

Langage par infrarouges ? Langage par micro-ondes ? Je m'en fous à peu près autant que des PICT, des TIFF, des RTF des SYLK et autres acronymes, qui signifient juste : « Tu nous poses un problème compliqué, donc on te donne une solution compliquée. »

Qu'une chose soit bien claire : j'adore mon Macintosh, ou plutôt ma famille nombreuse de Macintosh accumulée au cours des années. Je l'ai adoré depuis que j'en ai vu un pour la première fois chez Infocom, à Boston, en 1983. Ce qui me fascine, ce qui m'hypnotise depuis si longtemps, c'est la réflexion sur laquelle repose sa conception, à savoir : « Il n'est pas de problème si compliqué qu'on ne puisse y apporter une solution très simple si on le prend par le bon bout. » Ou, pour le dire autrement : « Le futur de la puissance informatique est la simplicité pure et simple. » Mes deux souhaits principaux pour les années quatre-vingt-dix sont donc que les concepteurs de systèmes Macintosh retournent vers ce futur-là et que Frank le Vandale disparaisse de chez moi.

MacUser magazine, 1989

Construisez et Nous Viendrons

Je me rappelle quand j'ai vu pour la première fois un ordinateur personnel. C'était chez Lasky, sur Tottenham Court Road, et ça s'appelait un PET Commodore. Une espèce de grande pyramide, avec au sommet un écran de la taille d'une tablette de chocolat. J'ai tourné autour un bon moment, fasciné. Mais en vain. J'étais incapable d'imaginer en quoi un ordinateur pourrait rendre le moindre service à un écrivain. En revanche, j'ai senti les premiers signes à peine perceptibles d'une sensation qui finirait par donner un sens tout nouveau à l'expression « jeter l'argent par les fenêtres ».

Pourquoi étais-je incapable d'imaginer que ça puisse m'être utile ? Parce que je n'avais qu'une idée très vague des possibilités d'un ordinateur – comme nous tous. Dans ma tête, c'était une espèce de calculatrice sophistiquée. Et c'est exactement ainsi qu'ont longtemps été développés les ordinateurs « personnels » (terme trompeur en ce qui concerne presque toutes les machines apparues jusqu'ici) : pour constituer de supercalculatrices avec une longue liste de fonctions.

Ensuite, quand on a su manipuler les chiffres de manière sophistiquée grâce à ces machines, on s'est demandé si on ne pourrait pas se servir desdits chiffres pour représenter autre chose, par exemple

les lettres de l'alphabet.

Bingo ! Cette découverte extraordinaire a changé la face du monde. Comment avons-nous pu être assez aveugles pour croire tenir une simple calculette ? C'était bien plus que cela. C'était une machine à écrire !

Donc, on s'est mis à construire des ordinateurs comme de supermachines à écrire. Avec une liste de fonctions de plus en plus longue et incompréhensible. Les habitués de Microsoft Word sauront de quoi je parle.

L'étape suivante est arrivée quand on a utilisé les chiffres, qui volaient désormais dans les machines à une vitesse délirante, pour représenter les éléments d'une image. Les pixels.

Ah ah ! a-t-on pensé. Cet objet se révèle être bien plus qu'une machine à écrire. C'est un téléviseur ! Avec une machine à écrire fixée devant.

Et maintenant, on a le World Wide Web (la seule chose à ma connaissance dont l'abréviation – www – est trois fois plus longue à prononcer que le nom lui-même) et on dispose à nouveau d'une réalisation enthousiasmante. C'est une brochure. Une énorme brochure cahotante, dansante, bondissante, bipante, clignotante à tout-va.

Bien sûr, l'ordinateur n'est rien de tout cela. Ces choses nous étaient auparavant familières dans le monde réel et nous l'avons façonné sur leur modèle afin, tout bêtement, de pouvoir l'utiliser.

Ce qui devrait nous donner matière à réflexion.

L'ordinateur, en fait, est une machine façonnable.

Une fois qu'on a compris cela, on doit comprendre qu'il est possible de le façonner à volonté. Non seulement pour reproduire des choses qu'on a l'habitude de faire dans le monde réel mais aussi pour en accomplir d'autres que le monde réel lui-même nous empêche de faire.

En quoi une brochure nous limite-t-elle ?

Tout d'abord, son boulot consiste à persuader les gens d'acheter ce qu'elle a à vendre. Elle s'y emploie en se montrant aussi luxueuse et séduisante que possible, et en disant uniquement ce qu'elle veut bien qu'on sache. Il est impossible d'interroger une brochure. La plupart des sites Internet commerciaux sont conçus ainsi. Prenez celui de BMW, par exemple. Il est magnifique, hyperrapide, et il ne répond pas aux questions. Il ne permet pas de découvrir ce qu'a été l'expérience des précédents propriétaires de BMW, quels défauts peut posséder tel ou tel modèle, quelle en est la fiabilité, ce qu'il coûte à l'entretien, comment il se comporte sous la pluie, ni quoi que ce soit de ce genre-là. En d'autres termes, il ne dit rien de ce qu'on aurait envie de savoir. Il est possible d'envoyer un e-mail aux responsables mais question et

réponse n'apparaîtront pas sur le site. Bien sûr, il existe beaucoup d'autres sites sur lesquels les gens partagent justement ce genre d'information, et ils ne sont qu'à quelques clics de souris de là, mais on ne trouve pas un mot à leur sujet sur le site de BMW. En fait, si on veut des informations fiables, adultes, sur les véhicules de cette marque, le dernier endroit où les chercher est www.bmw.com. C'est une brochure.

Pareil pour British Airways. Le site donne tous les détails sur les vols, hormis le nom des autres compagnies couvrant les mêmes lignes. Alors, pour connaître l'éventail des choix disponibles, on ira plutôt sur un des nombreux autres sites qui le fournissent. Ce qui n'est pas à l'avantage de British Airways, car ainsi, la société ne saura jamais ce qu'on cherchait exactement ni comment s'alignait son offre par rapport à la concurrence. Comme il s'agit de données importantes, elle est obligée d'envoyer à leur recherche des gens munis de planchettes porte-papier, en dépit du fait que tout le monde ment aux gens munis de planchettes porte-papier.

Les seuls qui aient compris cela, pour l'instant, sont les gars d'Amazon. On va sur leur site parce qu'il est rempli d'informations partagées. Plus il y a d'informations, plus on y va ; plus on y va, plus on génère d'informations, et plus Amazon vend de livres. Bien sûr, ces gens-là ne craignent pas les débats ouverts car, contrairement à BMW, ils ne fabriquent pas ce qu'ils vendent. Il faudra très longtemps et énormément de réflexion à BMW ou à British Airways pour réaliser qu'ils *font partie* de la communauté à laquelle ils vendent leurs produits.

Même Amazon, cependant, n'a pas accès à l'ensemble du tableau. Tout comme les magasins du monde réel, la librairie virtuelle ne peut enregistrer que les ventes qu'elle opère bel et bien. Que se passe-t-il pour les ventes qu'elle rate – et qu'elle ignore avoir ratées puisqu'elle les a ratées ? L'autre jour, je suis allé sur le site d'Amazon parce que je voulais commander le *Roméo et Juliette* de Zeffirelli, 1968, en DVD. Il s'avère que ça n'existe pas. Je pouvais l'acheter en VHS mais je ne voulais pas de VHS. Donc, toute l'opération a eu un effet nul. Il n'y avait aucun moyen d'enregistrer le fait que j'étais venu acheter quelque chose mais que l'objet de mon désir n'était pas disponible. On m'a donné la possibilité de sélectionner un des articles proposés, pas de dire ce que je cherchais. Alors, j'ai fait part de mon impression aux responsables et, devinez quoi : maintenant, c'est possible. Ils sont très malins, je vous assure. Ils sont désormais capables de signaler aux studios les titres qui sont réellement *recherchés*. Sur la base d'une autre suggestion de ma part – pas totalement désintéressée –, ils vont lancer un sondage sur les livres que les gens aimeraient le plus voir adapter au cinéma. Ça, c'est une information que nul n'a encore jamais été

capable de fournir.

Franchissons encore une étape. Combien de fois vous est-il arrivé, en feuilletant une brochure ou un catalogue, de vous dire : « Je voudrais bien que quelqu'un écrive un livre sur... », ou : « Pourquoi est-ce que personne ne fabrique un tournevis qui... », ou encore : « Pourquoi est-ce que ce machin-là n'existe pas en bleu ? » Une brochure ne peut pas vous répondre ; le Web, si.

Qu'adoreriez-vous posséder si seulement quelqu'un avait le bon sens de le fabriquer ? Envoyez-nous donc vos suggestions sur www.h2g2.com.

The Independent on Sunday,
Novembre 1999

*

J'ai fini par édicter une série de règles décrivant notre réaction face à la technologie :

1. Tout ce qui existe déjà quand on naît est normal, ordinaire, et s'intègre dans le fonctionnement naturel du monde.

2. Tout ce qui est inventé alors qu'on a entre quinze et trente-cinq ans est nouveau, enthousiasmant, révolutionnaire, et on peut probablement y faire carrière.

3. Tout ce qui est inventé alors qu'on a plus de trente-cinq ans est contraire à l'ordre naturel.

Interview, American Atheists(16)

AMERICAN ATHEISTS : *Monsieur Adams, on vous décrit comme un « athée radical ». Est-ce exact ?*

D.N.A. : Oui. J'utilise le terme *radical* assez libéralement, pour l'emphase. Si on se présente comme « athée », il y a toujours quelqu'un pour demander si on ne veut pas plutôt dire « agnostique ». Il me faut donc répondre que je veux bel et bien dire *athée*. Je ne crois vraiment pas qu'il y ait un dieu – en fait, je suis convaincu qu'il n'y en a pas (subtile différence). Je ne vois pas le moindre indice suggérant son existence. Il est donc plus facile de me dire athée radical, juste pour signaler que je suis sincère, que j'ai beaucoup réfléchi au problème, et que c'est tout à fait sérieux. Il est amusant de constater à quel point nombre de personnes sont authentiquement surprises d'entendre une opinion exprimée de manière aussi forte. En Angleterre, il semble que nous ayons dérivé d'un vague et fade anglicanisme vers un vague et fade agnosticisme – les deux provenant selon moi du désir de ne pas trop se poser de questions.

On entend souvent : « Il est sûrement préférable de rester agnostique, au cas où. » Cette phrase me paraît motivée par une telle inconséquence, une telle confusion, qu'en général, je m'arrange pour fuir la conversation avant de m'y enliser. (S'il s'avère que je me suis trompé de bout en bout, qu'il y a bel et bien un dieu, et qu'en plus il est du genre à se laisser impressionner par ce genre de coupage de cheveux en quatre à la Clinton, de loyauté à la croisons-les-doigts-derrrière-le-dos, je choisirai de ne pas l'adorer, de toute manière.)

D'autres personnes me demandent comment je peux bien prétendre détenir la vérité. La *croiance-qu'il-n'y-a-pas-de-dieu* n'est-elle pas aussi irrationnelle, arrogante, etc. que la *croiance-qu'il-y-a-un-dieu* ? Ma réponse est non pour plusieurs raisons. Tout d'abord je ne *crois* pas qu'il n'y a pas de dieu.

Je ne vois pas ce que la croiance vient faire là-dedans. Je crois ou ne crois pas ma fille de quatre ans quand elle nie avoir renversé tout ça par terre.

Je crois en la justice et au fair-play (encore que je ne voie pas bien comment les atteindre, sinon en essayant continuellement, à la moindre occasion).

Je crois aussi que l'Angleterre devrait entrer dans l'Union Monétaire Européenne. Je suis loin d'être assez calé en économie pour en discuter sérieusement avec un spécialiste de la question, mais le peu que je sais, renforcé d'un profond sentiment viscéral, me suggère avec force qu'il s'agit de la bonne démarche. Il se pourrait fort bien que j'aie tort, et j'en suis conscient. Voilà des utilisations du verbe *croire* qui me paraissent légitimes. Il s'agit d'une carapace servant à protéger les notions irrationnelles des questions qu'elles suscitent. Toutefois, ce mot doit à mon avis répondre d'un grand nombre de mauvaises actions. Donc, je ne *crois* pas qu'il n'y a pas de dieu. J'en suis toutefois *convaincu*, ce qui est totalement différent et me conduit à ma deuxième raison.

Je n'accepte pas l'assertion à la mode selon laquelle tout point de vue est par définition aussi digne de respect que le point de vue diamétralement opposé. De mon point de vue, la lune est faite de roche. Si on m'objecte : « Hé, tu n'y es pas allé, tu ne l'as pas vue de tes yeux, donc mon point de vue selon lequel elle est faite de fromage de castor norvégien est tout aussi valide », je ne me fatigue même pas à répondre. Le poids des preuves est une chose réelle, et dans le cas de Dieu comme dans celui de la composition de la lune, il a évolué radicalement au cours de l'histoire. Dieu était autrefois la meilleure explication dont nous disposions ; on en possède désormais de bien meilleures. Dieu n'explique plus rien du tout mais nécessite au contraire en lui-même une insurmontable masse d'explications. Donc, je ne pense pas qu'être convaincu de la non-existence de Dieu soit

aussi irrationnel ou arrogant qu'être convaincu de son existence. Je ne pense pas que ce soit comparable.

AMERICAN ATHEISTS : *Depuis combien de temps êtes-vous incroyant et qu'est-ce qui vous a amené là ?*

D.N.A. : C'est une histoire assez banale. Quand j'étais adolescent, j'étais un chrétien actif La religion faisait partie intégrante de ma vie. En fait, je travaillais pour la chapelle de l'école. Un jour, alors que j'avais environ dix-huit ans, je me promenais dans la rue quand j'ai aperçu un prédicateur en action. Je me suis fait un devoir de m'arrêter pour l'écouter. Plus je l'ai écouté, plus j'ai compris qu'il racontait n'importe quoi et que je ferais sans doute mieux de réfléchir un petit peu au sujet.

Bon, j'exprime ça de manière un peu légère. Voici ce que j'entends par « j'ai compris qu'il disait n'importe quoi ». Durant mes années passées à étudier l'histoire, la physique, le latin, les maths, j'avais appris (à la rude) un certain nombre de choses sur les arguments, les preuves, la logique, etc. En fait nous venions d'apprendre à repérer les différents types d'erreurs de logique, et il m'est soudain apparu que ces règles ne semblaient pas s'appliquer aux questions religieuses. Au catéchisme, on nous demandait d'écouter respectueusement des arguments qui, avancés pour soutenir une opinion sur, disons, la date de l'abolition des lois sur le maïs, auraient été ridiculisés, jugés stupides, infantiles et – en termes de logique et de preuves – tout bonnement faux. Pourquoi ?

Eh bien, en histoire, si la compréhension des événements, des causes et des effets, est sujette à l'interprétation, et si l'interprétation est en grande partie affaire d'opinion, il n'empêche qu'opinions et interprétations sont affinées au millimètre dans le feu croisé des arguments et des contre-arguments. Celles qui tiennent encore la route sont ensuite soumises à une nouvelle rafale de défis factuels et logiques par la génération d'historiens suivante – et ainsi de suite. *Toutes les opinions ne se valent pas.* Certaines sont très nettement plus robustes, sophistiquées et étayées par la logique que d'autres.

Je connaissais donc déjà le point de vue selon lequel on ne peut appliquer la même logique à la physique et à la religion, car ces deux branches concernent des types de « vérité » différents – et je l'acceptais, j'en ai peur. (Je sais désormais que ce sont des conneries, mais passons...) Ce qui m'a stupéfié, c'est de constater que les arguments en faveur de la religion étaient très faibles et farfelus, même comparés à ceux avancés dans un domaine aussi subordonné à l'opinion et à l'interprétation que l'histoire. En fait, ils étaient infantiles au point d'en devenir gênants. On ne les discutait jamais ouvertement, alors que telle était la règle dans toute autre entreprise

intellectuelle. Pourquoi ? Parce qu'ils n'y auraient pas résisté. Je suis donc devenu agnostique. Et puis j'ai réfléchi, réfléchi, réfléchi. Mais je ne disposais tout bonnement pas d'assez de matière, si bien que je me suis révélé incapable de résoudre mon problème. J'entretenais des doutes sérieux quant à l'existence de Dieu, mais j'étais trop ignorant pour proposer ne fût-ce qu'un début d'explication à... eh bien, la vie, l'univers et le reste, en guise d'alternative. J'ai toutefois continué de m'y intéresser, de lire et de réfléchir. J'avais un peu plus de trente ans quand j'ai découvert la biologie de l'évolution, particulièrement dans les ouvrages de Richard Dawkins, *Le Gène égoïste* puis *L'Horloger aveugle*, et d'un seul coup (à ma deuxième lecture du *Gène égoïste*, me semble-t-il), tout s'est mis en place. C'était un concept d'une éblouissante simplicité mais qui expliquait de manière naturelle l'infinie et déconcertante complexité de la vie. À côté du sentiment de crainte respectueuse qu'il m'a inspiré, celui que procure censément l'expérience religieuse paraît tout à fait farfelu. Je choisirai toujours de respecter la connaissance plutôt que l'ignorance.

AMERICAN ATHEISTS : *Vous faites allusion à votre athéisme dans un discours à vos fans (« ... c'est une des rares fois où j'ai vraiment cru en Dieu »). Votre conviction est-elle largement connue de vos fans, de vos amis et de vos collègues ? Parmi votre cercle d'amis et de collègues, y a-t-il beaucoup d'autres athées ?*

D.N.A. : La question est pour moi un peu déconcertante ; cela vient sans doute d'une différence culturelle. En Angleterre, être athée n'a rien de bien extraordinaire. Les gens éprouvent juste un vague malaise quand on exprime avec force un point de vue quelconque, alors qu'une fadeur détachée serait à leur avis préférable – ils préfèrent donc l'agnosticisme à l'athéisme. Selon moi, passer du premier au second demande bien plus d'efforts intellectuels que la plupart des gens ne sont prêts à en fournir. Mais ça n'a cependant rien d'extraordinaire. Bon nombre de mes relations sont des scientifiques et, dans ces cercles-là, l'athéisme est la norme. La plupart des autres sont agnostiques, voire athées. Si je devais trouver des gens qui croient en Dieu parmi mes amis, ma famille et mes collègues, je chercherais sans doute du côté des plus âgés et (pour être tout à fait franc) des moins instruits. Il y a une ou deux exceptions. (J'ai failli dire « exceptions honorables », par habitude, mais je ne le pense pas vraiment.)

AMERICAN ATHEISTS : *Vos fans, amis ou collègues ont-ils souvent tenté de vous « sauver » de l'athéisme ?*

D.N.A. : Absolument jamais. Nous n'avons pas ce genre de fondamentalisme en Angleterre. Bon, ce n'est peut-être pas tout à fait

vrai, mais (je vais être terriblement arrogant, là) je n'ai pas trop l'occasion de rencontrer ces gens-là, de même que je n'ai pas l'occasion de rencontrer des gens qui regardent les *soap-operas* à petit budget ou qui lisent le *National Enquirer*. Et que leur répondre ? Je n'essaierais même pas.

AMERICAN ATHEISTS : *Avez-vous rencontré des obstacles dans votre carrière en raison de votre athéisme (à cause de la bigoterie), et comment vous en êtes-vous sorti ? Cela vous est-il arrivé souvent ?*

D.N.A. : Non, absolument pas. C'est une idée inconcevable.

AMERICAN ATHEISTS : *Il existe dans vos livres bon nombre de références légères à Dieu et à la religion (« ... deux mille ans après qu'un type s'est fait clouer à un arbre »). En quoi votre athéisme a-t-il influencé votre œuvre ? Où (dans quels personnages ou situations) vos convictions religieuses personnelles se reflètent-elles le plus fidèlement ?*

D.N.A. : Je suis fasciné par la religion. (Ce qui n'est pas du tout la même chose que d'y croire !) Elle a eu un effet incalculable sur les affaires humaines. Qu'est-elle ? Que représente-t-elle ? Pourquoi l'avons-nous inventée ? Comment se perpétue-t-elle ? Quel est son avenir ? J'adore l'étudier, la sonder. J'y ai tellement réfléchi au fil des ans que cette fascination ne peut que déteindre sur mon travail.

AMERICAN ATHEISTS : *Quel message aimeriez-vous adresser à vos fans athées ?*

D.N.A. : Salut ! Ça boume ?

Tiré de *The American Atheists* 37, n° 1
(interview réalisée par David Silveman)

*

Quel est l'avantage de communiquer avec vos fans par e-mail ?

C'est plus rapide, plus facile, et il y a moins d'enveloppes à lécher.

Prédire l'Avenir

Tenter de prédire l'avenir est un jeu pour gogos. Mais il nous faut y jouer de plus en plus : le monde change si vite que nous avons besoin d'une vague idée de notre futur probable, car nous allons être obligés d'y vivre, sans doute dès la semaine prochaine.

Étrangement, le principal instrument de cet incroyable changement de rythme – l'industrie informatique – se révèle assez peu doué pour prédire l'avenir. Il est en particulier deux choses qu'il n'a pas prévues :

la première, c'est l'arrivée de l'Internet, devenu en un laps de temps étonnamment court l'essentiel de ladite industrie ; l'autre, que le siècle finirait par s'achever.

Nous qui nous tenons au bord du nouveau millénaire, les yeux levés vers le flanc luisant d'une falaise de changements à venir, tels les singes de Kubrick bredouillant au pied du grand monolithe noir, comment pouvons-nous bien espérer deviner ce qui nous attend ? Les ordinateurs moléculaires, les ordinateurs quantiques – qu'oser dire à leur sujet ? Nous nous sommes trompés sur les trains, nous nous sommes trompés sur les avions, nous nous sommes trompés sur la radio, nous nous sommes trompés sur le téléphone, nous nous sommes trompés sur... eh bien, si vous voulez une liste conséquente des choses sur lesquelles nous nous sommes trompés, procurez-vous un livre intitulé *The Experts Speak* (L'avis des experts) de Christopher Cerf et Victor Navasky.

Il s'agit d'un recueil de prédictions péremptoires qui se sont toutes révélées merveilleusement erronées, en général presque aussitôt. Vous voyez le genre ? Irving Fisher, professeur d'économie à l'Université de Yale, a déclaré le 17 octobre 1929 : « La Bourse a atteint ce qui semble être un haut plateau permanent. » Et puis il y a le cadre de chez Decca qui a déclaré des Beatles en 1962 : « Nous n'aimons pas leur son. Les groupes basés sur la guitare n'en ont plus pour longtemps », et ainsi de suite. Ah, tiens, une autre : « Bill Clinton perdra les élections face à n'importe quel Républicain qui s'abstiendra de baver en public », a prédit *The Wall Street Journal* en 1995. C'est un livre très épais qui vous procurera des heures d'agréable lecture aux toilettes.

Le plus bizarre, c'est que ça ne s'arrange pas. Que Lord Kelvin ait déclaré en 1897 : « La radio n'a aucun avenir » nous inspire un sourire indulgent. Il est plus surprenant de découvrir que Ken Olsen, le président de *Digital Equipment Corporation*, a affirmé en 1977 : « Il n'y a aucune raison pour que quiconque ait un ordinateur chez lui. » Même Bill Gates, qui s'est acharné à lui donner totalement et irrévocablement tort, est célèbre pour avoir dit qu'on n'aurait jamais besoin de plus de 640 k de mémoire vive sur un ordinateur. Essayez donc de faire tourner Word avec ne serait-ce que vingt fois ça, pour voir.

Il serait intéressant de tenir un journal évolutif des prédictions afin d'essayer de repérer les âneries les plus flagrantes quand elles ne sont encore que de jolis petits boutons. J'en ai entendu une récemment dans la bouche d'un certain M. Wayne Leuck, vice-président du bureau d'études de USWest, la compagnie du téléphone américaine. Adversaire du développement des connexions à haut débit sans fil, il a dit : « D'accord, on pourrait s'en servir en voiture, à cent dix kilomètres-heure, mais je ne crois pas que grand monde le ferait. »

Restez à l'écoute. Voilà une déclaration qui reviendra le hanter. La navigation par satellite. L'Internet sans fil. Dès qu'il nous sera possible d'accéder ainsi à l'espace informationnel partagé depuis n'importe quel lieu, nous déclencherons encore une explosion de croissance dans les applications de l'Internet.

Telle est du moins *ma* prédiction. Je peux bien sûr me tromper du tout au tout. Stewart Brand, dans son excellent ouvrage *The Clock of the Long Now* (L'horloge du long présent), propose de conserver les archives des prédictions et arguments de notre société pendant dix mille ans, mais il serait tout aussi intéressant de voir comment fonctionne le principe à court terme. Au début de l'année, les médias regorgent de prédictions sur les événements des douze mois à venir. Deux jours plus tard, bien sûr, chacun les a oubliées, si bien qu'elles ne sont jamais mises à l'épreuve. J'invite donc mes lecteurs à soumettre leurs propres prédictions – ou celles qu'ils trouveraient imprimées quelque part – sur ce que nous réservent les cinq prochaines années. Partirons-nous pour Mars ? Aurons-nous la paix en Irlande ou au Moyen-Orient ? Le commerce électronique fera-t-il long feu ?

On les mettra sur le Web et elles y resteront durant cette période de cinq ans, si bien qu'on pourra les comparer à ce qui se produira réellement. Prédire l'avenir est un jeu pour gogos mais tout jeu voit son intérêt renforcé quand on note les scores.

The Independent on Sunday,
Novembre 1999

*

Une nouvelle génération de sièges de bureau, se faisant un devoir de supprimer boutons et leviers, arrive sur le marché. Les ressorts et les armatures sont toujours là mais s'ajustent automatiquement à nos positions et mouvements, sans qu'on ait besoin de leur dire comment. Bon, très bien, voici une prédiction : quand on aura des logiciels qui fonctionneront comme ça, le monde sera réellement plus agréable et plus heureux.

Le Petit Ordinateur Qui Pouvait

Mon élément de culture générale favori est le suivant : Branwell Brontë, le frère d'Emily et de Charlotte, est mort debout, adossé à une cheminée, juste pour prouver que c'était possible.

En fait, je déforme un peu la vérité. L'élément de culture générale que je préfère *entre tous*, c'est l'inaptitude des jeunes paresseux : il leur arrive fréquemment d'empoigner leurs propres pattes à la place des

branches, si bien qu'ils tombent des arbres. Toutefois, cela n'a aucun rapport avec mes préoccupations du moment, car ça concerne juste les paresseux, quand l'histoire de Branwell Brontë concerne les écrivains, la sensation d'être en train de mourir et l'envie de faire quelque chose pour prouver que c'est possible, tous sujets qui se rapportent de manière assez effrayante à ma situation actuelle.

Je suis écrivain et je me sens mourir, comme ce serait également votre cas si vous veniez de gagner en avion Grand Rapids, Michigan, à une heure indue de la matinée, pour découvrir qu'il vous faudra attendre encore trois heures avant de prendre possession de votre chambre d'hôtel. En fait, il vous suffirait d'aller en avion à Grand Rapids, Michigan, point final. Si vous habitez Grand Rapids, Michigan, considérez que je plaisante, s'il vous plaît. N'importe qui d'autre comprendra certainement que ça n'est pas le cas.

N'ayant nulle part où aller, je reste debout, adossé à une cheminée. Enfin, une espèce de cheminée. Je ne sais pas ce que c'est, en fait : c'est en laiton et en plastique, et ça a dû être dessiné par un architecte en état d'ivresse avancée. Ça me rappelle un autre de mes éléments de culture générale favoris : le tracé du Transsibérien fait à un endroit un grand détour en dent de scie avant de redevenir rectiligne, parce que quand le tsar en a ordonné la construction (je ne sais pas de quel tsar il s'agissait, car je ne suis pas dans mon bureau : je suis adossé à un truc affreusement moche, dans le Michigan, et il n'y a pas de livres), il a tracé une ligne sur une carte avec une règle. La règle était ébréchée.

Cet article que j'écris appuyé à une erreur architecturale sans nom, je ne l'écris pas sur un Mac. J'aimerais bien, mais mon PowerBook vient de tomber en panne de batterie (il est quand même ironique qu'on ait baptisé cette machine en fonction de son plus gros défaut ; c'est un peu comme le Groenland, à cet égard⁽¹⁷⁾.) J'ai le câble secteur mais nulle part où le brancher. Quoiqu'astucieusement muni d'un transformateur universel, ce câble n'est pas équipé d'une prise universelle mais d'une encombrante prise anglaise à trois broches – donc si on oublie d'acheter un adaptateur avant de quitter Heathrow, on se retrouve dans une merde noire. Il est impossible d'acheter hors d'Angleterre un adaptateur pour prise anglaise. Je le sais : j'ai essayé quand j'ai eu un problème similaire avec mon vieux Mac Portable. (Je ne ferai pas de blagues sur le Mac Portable. Celles que font les gars d'Apple eux-mêmes suffisent amplement. Merde. J'avais dit que je n'en ferais pas.) Finalement, j'ai été obligé d'acheter un câble secteur américain. Ou plutôt d'essayer. Ça n'était pas non plus possible. Ils n'étaient vendus qu'avec les Mac Portable neufs. J'ai donc trimballé un Mac Portable inutile pendant dix jours. Il m'est même arrivé de manger mes sandwichs au-dessus, parce que c'était un tout petit peu moins fatigant que de me coltiner une table. (Merde, encore une.)

Je n'ai pas le même problème avec mon PowerBook, notez bien. Je ne suis pas totalement idiot : cette fois-ci, j'ai emporté mon adaptateur. Mais je suis quand même un peu idiot, parce qu'il est dans la valise que je viens juste de confier au portier pendant que j'attends trois heures qu'on prépare ma chambre.

Alors quoi ? J'écris à la main ? Vous rigolez. Dix ans de traitement de texte m'en ont rendu incapable. Je sais que je devrais encore y arriver : écrire est censé faire partie de ces talents qu'on n'oublie pas une fois acquis, comme manger avec des baguettes. L'ennui, c'est que j'ai nettement plus manié les baguettes que le stylo. Donc, non, je n'écris pas à la main. Je ne parle pas non plus dans un de ces horribles petits Dictaphone qui continuent d'enregistrer inexorablement pendant qu'on désespère de trouver quelque chose à dire. Appuyer sur le bouton arrêt est le seul geste qui permet de rebrancher son cerveau.

En fait, je suis maintenant assis sur une chaise, quelque part, et j'écris sur un ordinateur de poche Psion Series 3a tout neuf. Je l'ai acheté sans honte à la boutique *duty-free* d'Heathrow, par pur plaisir, et j'avoue en être content. Il fonctionne.

Puis-je juste dire un mot des boutiques *duty-free* avant de continuer à parler du Psion ? Le problème n'est pas que les articles n'y soient pas moins chers qu'ailleurs. Ils le sont. De manière infinitésimale. Si vous y faites vos achats, vous économisez bel et bien une petite somme. Bien sûr, vous risquez ensuite d'en perdre une grosse en amendes si vous oubliez qu'il vous faut déclarer à la douane tout ce que vous avez acheté en *duty-free* quand vous rentrez dans votre pays. Les articles ne sont réellement « libres de taxes » que si vous comptez passer le restant de vos jours en avion. Par ailleurs, qu'arrive-t-il quand vous achetez à la boutique *duty-free*, légèrement moins cher qu'en ville ? Il arrive que l'essentiel de l'argent économisé en taxes va remplir les coffres de ladite boutique au lieu de financer la Sécurité sociale (et les sous-marins nucléaires Trident). Pourquoi, en ce cas, ai-je acheté mon Psion dans une boutique *duty-free* ? Parce que je suis un vrai crétin, voilà.

Bref. Mettons les compteurs à jour. On m'a trouvé une chambre. J'ai débarrassé mon adaptateur. Mon PowerBook est en train de se charger. Mais je ne m'en sers toujours pas, car je suis à l'heure actuelle dans mon bain. Donc, j'utilise toujours le Psion. Je n'avais encore jamais écrit dans mon bain. Le papier s'y humidifie et se met à fumer, les stylos refusent d'écrire la tête en bas, les machines à écrire font mal au ventre, et si vous êtes disposé à utiliser un PowerBook dans une baignoire, je suppose que ce n'est pas le vôtre.

Donc, voilà : c'est possible. On peut vraiment écrire sur un ordinateur de poche, et je ne m'en étais encore jamais avisé. J'avais essayé avec un Sharp Wizard, sans succès : le clavier était organisé

dans l'ordre alphabétique, problème insurmontable. L'idée de le construire ainsi reposait, je le suppose, sur le malentendu suivant : tout le monde ne connaît pas la disposition des claviers qwerty (ça fait bizarre d'écrire *qwerty* comme si c'était un mot ; essayez, vous allez voir⁽¹⁸⁾), alors que chacun connaît l'alphabet. C'est vrai mais ça n'a aucun rapport. L'alphabet est bien connu en tant que suite à une dimension, pas en tant qu'arrangement à deux dimensions, si bien qu'on tâtonne quand même. Alors pourquoi ne pas utiliser qwerty, pour qu'au moins les gens qui le connaissent en bénéficient ?

J'avais aussi essayé le Sharp Wizard suivant, le 8200, qui avait bel et bien un clavier qwerty mais pas de retour à la ligne automatique. Vous imaginez ça ? Même Etch-a-Sketch a le retour à la ligne automatique, de nos jours.

L'autre problème de l'ordinateur de poche, bien entendu, c'est que le clavier est trop petit pour les doigts. Et il n'est pas facile à résoudre, celui-là. Il est même insoluble : si la machine est assez petite pour entrer dans une poche, elle l'est trop pour qu'on tape dessus. Eh bien, j'ai trouvé la solution. Mes excuses si vous la connaissez déjà : j'étais peut-être la dernière personne au monde à l'ignorer. Cependant, la voici : tenez l'ordinateur à deux mains et tapez avec les pouces. Sérieux. Ça marche. Au début, on ne se sent pas très à l'aise et on a un peu mal aux mains parce qu'on fait marcher des muscles qui n'ont pas l'habitude de travailler, mais on s'y fait étonnamment vite. J'ai déjà aligné mille mots.

Voilà qui soulève des questions intéressantes. (Enfin : qui m'intéressent, moi. Posez vous-même celles que vous voulez.) Par exemple, toute cette histoire d'acquisition de données ? Je suis certes aussi enthousiaste que n'importe qui à l'idée de l'acquisition vocale ou par crayon optique, mais vous savez aussi bien que moi (et que quiconque s'est un peu amusé avec un Caere Typist ou autre truc du même genre) que les choses ne fonctionnent pas aussi bien en pratique qu'en théorie, du moins pas encore. Or autant qu'il puisse apporter de plaisir aux rats de logithèques tels que moi, l'essentiel du temps passé à se battre contre des technologies qui ne fonctionnent pas encore tout à fait n'a pas le moindre intérêt pour l'utilisateur de base. Le jour où l'on pourra dire « Ouvre la baie numéro 2, Carl », avec la certitude que Carl comprenne qu'on désire se retrouver coincé aux alentours de Jupiter n'est pas pour demain. Et je soupçonne qu'il s'écoulera aussi un long moment avant que je puisse dicter un article comme celui-là en espérant un résultat seulement déchiffrable, sans même parler d'exactitude. Nous avons tous vu le vieux sketch dans lequel la secrétaire écrit absolument tout ce que dit son patron, y compris « N'écrivez pas ça » ou « Barrez la dernière phrase ». Je crois qu'on va se taper un paquet de colères sur le modèle secrétaire-stupide avant

que ça ne fonctionne de manière satisfaisante. Quant aux systèmes d'acquisition de données par crayon optique... comme je l'ai déjà dit, dix ans de traitement de texte ont détérioré mon écriture au point que je n'arrive plus moi-même à me relire, alors je ne vois pas quelles seraient les chances d'un ordinateur. Irai-je jusqu'à démêler l'ironie qu'implique tout cela ? Non.

Pour le moment, on reste donc coincé avec le clavier, et qui dit clavier dit qwerty. Mais le qwerty, on le sait, a été conçu pour ralentir les dactylos, afin que les touches de la machine à écrire ne se coincent pas. Il est délibérément inefficace. Pourtant, toutes les tentatives pour le remplacer par un produit plus efficace, comme le clavier Dvorak, ont échoué. Les gens le connaissent bien et rien ne les pousse à en changer dans l'immédiat. Le Dvorak et compagnie sont peut-être meilleurs, mais jusqu'ici, on s'est satisfait du qwerty. « Si ça n'est pas en panne, ne le dépannons pas » me semble un principe tout à fait raisonnable, même si je l'ai consciencieusement ignoré toute ma vie.

Je me demande cependant si nous ne sommes pas arrivés à un point auquel nous avons une fort bonne raison de réinventer le clavier. C'est dans le domaine des ordinateurs de poche qu'il se passe réellement des choses, aujourd'hui. D'un seul coup, Apple, Microsoft et les autres s'excitent comme des puces sur les agendas digitaux, et ainsi de suite. Ayant à présent utilisé ce Psion Series 3a pendant quelques heures, je suis moi-même excité comme une puce. C'est une machine formidable qui commence tout juste à perdre son statut de nouveau jouet rigolo pour acquérir celui d'outil à utiliser sérieusement dans son bain. Nous savons tous depuis des années que le qwerty n'est pas très bon. Je crois que nous en sommes arrivés au point où il n'est même plus assez bon. Le point où il n'est même plus assez bon. (Oui, oui, c'est exactement ce que j'ai tapé !) J'espère que les concepteurs de systèmes n'auront pas été découragés par l'échec du clavier Dvorak. J'espère qu'ils étudient avec soin la manière dont on tient les ordinateurs de poche, l'endroit où tombent naturellement les doigts et l'esprit dans lequel le fonctionnement pur et simple du clavier pourrait être repensé. Parce que j'aurais adoré cette expérience si les articulations de mes pouces n'étaient pas à présent raides et douloureuses. J'ai prouvé qu'on pouvait le faire mais, tel Branwell Brontë, je n'envisage pas de recommencer demain.

*

Nous remarquons les choses qui ne fonctionnent pas, pas celles qui fonctionnent. Nous remarquons les ordinateurs, pas les pièces de monnaie. Nous remarquons les lecteurs de livres électroniques, pas les livres.

Il est temps de déclarer la guerre aux petits bitoniaux. J'en ai encore reçu un par la poste ce matin. J'avais commandé un nouveau lecteur optique de disques à une société de vente par correspondance américaine. Attendu que j'habite cet étrange et lointain pays dénommé « l'Étranger », et attendu aussi que je voyage autant qu'un pigeon, je tenais à savoir, avant d'acheter cet appareil, s'il disposait d'une alimentation universelle.

Une alimentation universelle est l'appareil grâce auquel, dans n'importe quel pays, même si vous ne savez pas où vous êtes (ce qui est plus fréquent qu'on ne pourrait le croire), vous branchez votre Mac, et il s'arrange pour le déterminer. On appelle ce principe *Plug and Play* (Brancher et Jouer). Du moins on l'appelle comme ça chez Microsoft, parce qu'on n'en dispose pas encore. Chez Mac, on en dispose depuis si longtemps qu'on n'a même pas eu l'idée de lui donner un nom. Beaucoup de périphériques, de nos jours, sont eux aussi équipés d'alimentations universelles – mais pas tous. D'où ma question.

« Oui, il en a une, m'a dit Scott, l'assistant à la vente.

— Vous êtes sûr qu'il a une alimentation universelle ?

— Oui, a répété Scott. Il a une alimentation universelle.

— Absolument sûr ?

— Oui. »

Ce matin, le lecteur est arrivé. La première chose que j'ai constatée, c'est qu'il n'avait pas d'alimentation universelle. À la place, il avait un petit bitoniau. J'ai des pièces pleines de petits bitoniaux et je n'en veux plus. Pour la moitié de ceux que je possède, je ne sais même plus à quel bidule ils correspondent. Qui pis est, pour la moitié des bidules que je possède, je ne sais plus où se trouve le petit bitoniau assorti. Problème supplémentaire, un nombre regrettable de mes petits bitoniaux, notamment celui de ce matin, sont du type qui fonctionne en 120 volts – le standard américain, si bien que je ne peux pas les utiliser ici, à l'Étranger (code de l'État : ET), mais que je dois cependant les conserver si jamais j'emporte aux États-Unis le bidule sur lequel ils se fixent – pour peu que je sache lequel c'est.

Mais de quoi diable suis-je en train de parler ? me demanderez-vous.

Les petits bitoniaux qui me préoccupent (et qui ne constituent en aucun cas la seule espèce de petits bitoniaux infestant le monde de l'informatique) sont les adaptateurs qu'utilisent les ordinateurs portables, les ordinateurs de poche, les lecteurs de disques externes, les magnétophones, les répondeurs téléphoniques, les enceintes, et autres bidules de première nécessité pour transformer un courant

alternatif de 120 ou 240 volts en courant continu de 6 volts. Ou de 4,5 volts. Ou de 9 volts. Ou de 12 volts. Avec une intensité de 500 milliampères. Ou de 300 milliampères. Ou de 1200 milliampères. Ils ont le pôle positif sur la partie antérieure de la prise jack et le pôle négatif sur la partie postérieure, à moins d'appartenir à la variété qui a le pôle négatif devant et le pôle positif derrière. Une fois toutes ces variables multipliées les unes par les autres, on se retrouve avec une industrie non négligeable, dont le seul but, autant que je puisse en juger, est d'emplir mes placards de petits bitoniaux qu'il m'est impossible d'identifier sans jouer à la bataille avec mes bidules. Ma méthode habituelle pour trouver le petit bitoniu qui correspond bel et bien au bidule que je veux utiliser consiste à aller en acheter un neuf, à un prix littéralement époustouflant.

Et pourquoi ça ? Une des théories possibles est que, tout comme la véritable activité de Xerox est en fait la vente de cartouches d'encre, celle de Sony soit la fabrication de petits bitoniaux.

Une autre théorie possible est qu'il s'agisse de pure stupidité crasse. Mais ça ne peut pas être ça, hein ? Hein ? Il est quasi inconcevable que les cerveaux les plus puissants de la planète, alimentés par les meilleures pizzas du marché, ne se soient pas dit à un moment : « Est-ce qu'il ne serait pas plus simple d'établir un standard d'alimentation en courant continu ? » Bon, je ne suis pas électronicien, alors il est possible que je demande l'impossible. Peut-être le fait de consommer 600 milliampères plutôt que 500 ou d'avoir le pôle négatif sur la partie antérieure de la prise plutôt que sur la partie postérieure est-il une condition *sine qua non* du fonctionnement d'un lecteur optique de disques ou d'un baladeur-CD, peut-être l'appareil se mettrait-il à gémir ou à frir face à quoi que ce soit de vaguement différent. Mais je soupçonne fort que si on enfermait un ingénieur pendant un ou deux jours et si on le faisait enrager avec une odeur de poivrons, il trouverait le moyen de faire marcher le bidule qu'il est en train de concevoir (y compris le nouveau bidule Pro dont j'ai entendu tellement de bien) avec un courant continu standard.

En fait, il existe déjà une espèce de vague standard, mais il est assez bizarre. Fort peu de gens fument en voiture, de nos jours, si bien que la prise du tableau de bord qui alimentait naguère l'allume-cigare a plus de chances d'alimenter un téléphone mobile, un lecteur de CD, un fax ou, d'après une publicité télévisée récente et très improbable, un bidule à café instantané. Ayant été conçue en vue d'un usage différent, elle n'est pas de la bonne taille et se trouve au mauvais endroit pour son usage actuel. Il serait peut-être temps de l'adapter à son nouveau job.

Ce que nous a apporté cette préadaptation fortuite, c'est un possible standard de courant continu. Arbitraire, certes, mais dont

nous devrions sans doute nous réjouir qu'il ait été conçu par un mécanicien en une après-midi plutôt que par une commission des standards de l'industrie informatique en toute une vie. Gardons le voltage, concevons une prise plus petite et nous tenons un nouveau standard.

L'avantage immédiat serait de n'avoir désormais besoin que d'un seul adaptateur. Pensez-y ! D'accord, peut-être pas vraiment d'un seul, on en aurait peut-être besoin d'une dizaine, mais ils seraient tous identiques ! On les achèterait par boîtes ! Ça deviendrait juste un outil de base comme... ahem, j'allais dire les ampoules électriques, mais il y en a de puissances différentes, avec divers types de douilles. Ce qui serait génial avec un standard de courant continu, c'est que ça serait vachement plus pratique que les ampoules électriques.

Outre l'avantage de supprimer bon nombre de confusions et d'inconvénients, l'arrivée de ce standard stimulerait celle de toutes sortes d'éléments de confort. Des prises placées astucieusement dans les voitures. Des prises de courant continu chez soi, au bureau et surtout, surtout ! dans les accoudoirs des sièges d'avion...

Je dois à la vérité d'admettre ce qui suit : malgré l'amour sincère que je porte à mon PowerBook, lequel accomplit désormais environ 97,8 % de ce qu'accomplissaient naguère mes encombrants dinosaures de bureau, j'ai renoncé à l'utiliser en avion. Oui, oui, je sais qu'il existe tout un tas de trucs pour augmenter la durée de vie de la batterie – diminution d'intensité de l'écran, disques RAM, hibernation, et ainsi de suite – mais le hic, c'est que je n'ai pas envie de me prendre la tête. Si d'aventure je veux me mettre de mauvaise humeur, il me suffit largement de lire le magazine du bord. Alors qu'avec une prise de courant continu dans mon accoudoir, je pourrais travailler – ou au moins bricoler un peu. Je sais que les compagnies aériennes diraient sans doute : « Oui, mais si on fait ça, nos avions vont se casser la figure. » Elles disent toujours ça. D'accord, il arrive que les avions se cassent la figure mais pas aussi souvent, et de loin, qu'elles le prédisent – c'est tout ce qui compte. Moi, en tout cas, je serais prêt à prendre le risque. Aucun sacrifice n'est à mon sens trop important dans la Grande Guerre contre les petits bitoniaux.

MacUser,
Septembre 1996

*

Alors que nous voulons juste des appareils qui marchent, on nous fourgue de la technologie. Comment reconnaître un appareil qui en est encore au stade de la technologie ? S'il y a un manuel d'instructions, c'est un bon indice.

Que Pouvons-nous Laisser Tomber ?

Beaucoup des idées les plus révolutionnaires ne reposent pas sur une invention mais sur un abandon. Le Walkman Sony, par exemple, n'a rien apporté de significatif au magnétophone : il en a juste enlevé l'ampli et les haut-parleurs, créant ainsi une toute nouvelle manière d'écouter de la musique ainsi qu'une nouvelle industrie. La récente Handycam de Sony s'affranchit assez brillamment du zoom, sous prétexte que sa seule utilité est de coûter de l'argent, d'être très encombrant et de faire mal aux yeux quand on regarde une vidéo d'amateur. (Tant qu'ils y sont, ils pourraient commercialiser un magnétoscope qui enregistre mais ne lit pas ; et les boîtes de vidéo pourraient mettre sur le marché des films *enregistrés* en défilement rapide.) La puce RISC fonctionne sur un principe génial : s'occuper des choses faciles et laisser quelqu'un d'autre se charger des choses difficiles. Ça change la vie. (Je sais que c'est un peu plus compliqué que ça, mais admettez que l'idée est vachement séduisante.) Un martini dry bien fait fonctionne sur le principe génial qui consiste à ne pas y mettre de martini. Ça change la vie aussi.

On observe également des avancées prodigieuses lorsqu'on se rend compte qu'on peut oublier une partie du *problème*. L'algèbre, par exemple (donc la totalité de la programmation sur ordinateur), est né quand on a décidé d'oublier tous ces chiffres brouillons et intraitables. On peut citer en outre le nouveau service des renseignements téléphoniques anglais. Il y a environ deux ans s'est produit un changement radical : quand on composait le 192, équivalent anglais du 1013, on obtenait bel et bien une réponse polie et utile, généralement délivrée avec l'accent écossais – c'était là l'indice. Le service avait été déplacé à Aberdeen, où vivaient des tas de gens polis et serviables qu'on n'avait pas à dédommager d'être contraints d'habiter Londres. Un petit malin, chez *British Telecom*, s'était avisé que la distance n'avait aucune importance – ce problème-là pouvait être retiré du schéma (chose que la compagnie n'a pas encore bien assimilée en ce qui concerne le tarif de ses connexions). Quitte à poser quelques câbles en plus, il me semble qu'on aurait même pu déménager le service des renseignements à Sainte-Hélène ou dans les Malouines, apportant ainsi de toutes nouvelles activités en des régions limitées aux professions en rapport avec le mouton. Tant qu'on y est, les Malouines pourraient se porter volontaires pour gérer aussi les renseignements téléphoniques argentins, ce qui fournirait des heures et des heures de réflexion aux ministères des Affaires étrangères des deux pays.

Pratiquement tout ce qui intéresse l'Internet consiste à repérer des choses qu'on peut oublier, et la localisation – ou la distance – en fait partie. Surfer sur le Web revient à explorer un monde où chaque porte

évoque ces seuils de science-fiction qui vous transportent en un lieu différent quand vous les franchissez. En fait, ça ne les évoque pas : c'est exactement ça. Il nous est aussi difficile de prévoir où cela nous mènera qu'aux premiers cinéastes de deviner où les mènerait la possibilité nouvelle de *déplacer* la caméra. Alors, que pourrions-nous encore retirer du schéma ?

Durant les dernières années, j'ai été régulièrement acculé par des éditeurs, des hommes de radio ou de télévision, des journalistes, des metteurs en scène, qui m'ont demandé en quoi, selon moi, l'ordinateur affecterait leurs industries respectives. Très longtemps, la plupart ont continué d'espérer une réponse pouvant se traduire grossièrement par « en pas grand-chose ». (« Les gens aiment *l'odeur* des livres, ils aiment le pop-corn, ils aiment voir les programmes au même moment que leurs voisins, et en tout cas, ils aiment avoir à leur disposition tout un tas d'articles qu'ils n'ont aucune envie de lire », etc.) Mais c'est une question à laquelle il est difficile de répondre, car elle se fonde sur un schéma inadapté. Essayez donc d'expliquer à l'Amazone, au Mississippi, au Congo et au Nil comment va les affecter la montée des eaux de l'océan Atlantique. La première chose à comprendre, c'est que les règles des fleuves ne s'appliqueront plus.

Essayons de réfléchir à ce qui se passera quand un magazine ne sera plus un fleuve à part entière mais un simple courant dans l'océan digital. On commence à voir apparaître des magazines sur le Web, mais ils consistent en un certain nombre de pages interconnectées dans un univers de pages interconnectées, si bien que les frontières entre « magazine » et « non-magazine », ou même entre « magazine A » et « magazine B », sont du point de vue du butineur assez vagues. Une fois virée du schéma l'idée de pages en pulpe de bois grossièrement traitée, reliées et vendues discrètement, reste-t-il quoi que ce soit d'utile ?

Du point de vue du lecteur, l'utilité est la même que celle d'un magazine imprimé : la concentration d'informations qui l'intéressent, sous une forme aisée à consulter. Avec l'avantage de pouvoir être guidé sans douleur vers un monceau de documentation sur le même sujet, ce que ne permet pas le magazine imprimé. Parfait, parfait.

Mais *quid* des éditeurs de magazines ? Que leur reste-t-il à vendre ? Que vont-ils faire à présent que les gens ne sont plus disposés à échanger des liasses de billets contre des piles de papier glacé ? Eh bien, tout dépend en quoi, selon vous, consiste leur activité. De nombreuses personnes n'exercent pas l'activité qu'on pourrait croire. Celle de Xerox, par exemple, consiste à vendre des cartouches d'encre. Le temps qu'ils consacrent à mettre au point des photocopieuses ou des imprimantes high-tech sert en fait à créer un marché pour leurs cartouches d'encre, car c'est là qu'ils font des bénéfices. L'activité des

chaînes de télévision ne consiste pas à fournir des programmes au public mais à fournir un public aux annonceurs. (Voilà pourquoi la BBC vit une époque schizophrène : elle ne travaille pas dans la même branche que ses concurrents.) Et il en va de même pour les magazines : toute vente qui s'opère chez le marchand de journaux a en partie pour but de rembourser les coûts de fabrication absurdes de ces saloperies, mais elle constitue aussi, et de manière plus significative, une donnée très solide. L'ensemble des données représente la taille du public que l'éditeur fournit à ses annonceurs.

Soyons net : je considère la publicité dans les magazines comme un gros problème. Je l'ai vraiment en horreur. Elle étouffe le texte des articles, généralement réduit à un petit ruisseau gris sans attrait qui serpente avec peine entre d'énormes pages colorées, semblables à des affiches, voulant attirer mon attention sur des produits qui ne m'intéressent pas ; et puis la première chose à faire quand on achète un magazine, c'est le secouer au-dessus d'une poubelle pour en faire tomber tous les coupons, sachets, paquets, CD et rats laveurs gratuits qui les rendent aussi épais et peu maniables qu'un agenda de grand-mère. *A contrario*, quand on est bel et bien intéressé par un achat, on ne trouve pas le moindre renseignement sur le produit en question, parce que c'était dans le numéro du mois précédent et qu'on l'a déjà balancé. Le mois dernier, je voulais un nouvel appareil photo : j'ai acheté un tas de magazines de photo juste pour trouver des publicités et des critiques des modèles qui m'intéressaient. Donc, 99 % des publicités que je vois me gênent, mais certaines me sont à l'occasion nécessaires au point que je suis prêt à les payer. Il y a là un dysfonctionnement important – quelque chose est mûr pour tomber du schéma.

Si vous feuillotez un magazine Internet (*HotWired* est le premier qui me vient à l'esprit), vous trouverez quelques icônes de sponsors très discrètes, ici et là, sur lesquelles vous pouvez *choisir* de cliquer. Vous ne verrez la publicité proprement dite que si elle vous intéresse vraiment, et elle vous mènera ensuite tout droit vers des renseignements solides et utiles sur le produit. Il est à l'évidence bien plus intéressant pour les vendeurs d'attirer un client potentiel que d'irriter à mort quatre-vingt-dix-neuf autres personnes. En outre, ils sont ainsi informés avec une précision ahurissante. Ils savent exactement combien de personnes ont choisi de regarder leur publicité et pendant combien de temps : une pub vantant quelque chose dont personne ne veut disparaîtra très vite, alors qu'une qui attire l'attention se perpétuera. Les annonceurs paient donc pour inclure un lien vers leur publicité dans les pages populaires du magazine et... eh bien, vous voyez le principe. Des gens très sérieux, aux sourcils dûment haussés, m'ont affirmé que c'était terriblement efficace. Ce qui

a été abandonné, c'est la notion que toute publicité se doit d'être irritante et importune.

Voilà un schéma selon lequel fonctionnent les magazines en ligne, et il est bien sûr totalement gratuit pour les lecteurs. Un autre apparaîtra sans doute dès qu'il sera possible de déplacer de l'argent virtuel *via* l'Internet : il permettra de déboursier des sommes minuscules pour lire des pages Web populaires. Beaucoup moins, par exemple, qu'on ne dépense normalement en journaux et en magazines, parce qu'on n'aura pas besoin de payer les arbres devant être réduits en pâte, les camionnettes dont il faut faire le plein, et les agents de marketing dont le boulot consiste à expliquer combien ils sont géniaux. L'argent du lecteur ira directement à l'auteur, avec une proportion pour l'éditeur du site Web, et les arbres pourront rester dans les forêts, le pétrole sous terre, et les agents de marketing hors du Groucho Club, si bien que les braves gens pourront accéder au bar.

Je vous entends déjà demander (d'ailleurs, je me le demande moi-même) : pourquoi tout l'argent n'irait-il pas à l'auteur ? Eh bien, la chose semble possible, à condition qu'il accepte de lâcher ses mots dans l'océan digital en espérant que quelqu'un tombera dessus un jour. Comme tout océan, celui-là possède ses courants, ses marées, et les éditeurs auront vite le rôle de trouver du bon matériau à attirer dans ces courants, où les lecteurs nageront à la recherche de choses diverses, ce qu'ils font déjà plus ou moins. La différence se situera dans la réactivité du marché, la vitesse avec laquelle ces courants se modifieront, déferleront, et le fait que le pouvoir et le contrôle passeront entre les mains de ceux qui font bel et bien œuvre utile au lieu d'aligner les déjeuners.

Ce qu'il faut laisser hors du schéma, c'est essentiellement un gros tas de bois mort.

Wired,
édition anglaise, n° 1, 1995

Le Voyage dans le Temps

Le voyage dans le temps ? Je crois que des gens qui reviennent du futur s'immiscent tous les jours dans nos vies. Les preuves ne nous manquent pas. Je parle de toutes les fois où nous voulons faire marcher notre assurance et découvrons que, mystérieusement, le risque même dont nous nous réclamons est désormais exclu de notre police.

Retournement de Veste

On me demande souvent si je ne serais pas un peu du genre à

retourner ma veste. Il y a vingt ans (au secours !), dans *Le Guide galactique*, je me suis bâti une réputation en raillant la science et la technologie : robots déprimés, ascenseurs peu coopératifs, portes munies d'interfaces utilisateurs ridiculement trop élaborées (pourquoi ne pourrait-on pas tout bonnement les pousser, hein ?), et ainsi de suite. À présent, il semble que je sois devenu l'un des plus grands avocats de la technologie, comme le démontre ma récente série sur Radio 4, *The Hitchhiker's Guide to the Future* (Le Guide du Routard de l'Avenir). J'aurais préféré qu'on ne choisisse pas ce titre-là, soit dit en passant, mais on se laisse parfois emporter par les événements.

Deux choses :

D'abord, n'y a-t-il pas trop d'émissions humoristiques, de nos jours ? Quand j'étais gamin, je me cachais sous les draps avec un vieux transistor acheté dans une vente de charité, et j'écoutais avec fascination *Beyond our Ken*, *Hancock*, *The Navy Lark*, et même *The Clitheroe Kid*, tout ce qui me faisait rire. C'était comme des averses et des arcs-en-ciel dans le désert. Ensuite, il y a eu *I'm Sorry I'll Read this Again* et, quelques brèves années plus tard, l'apothéose des *Monty Python*. Ce qui m'a frappé comme la foudre chez les Python, et je me fiche complètement que cette déclaration finisse dans *Pseud's Corner*⁽¹⁹⁾, c'est que l'humour permettait à des gens très intelligents d'exprimer des choses ne pouvant l'être autrement. Vu de ma pension, au fin fond de l'Essex, c'était un rayon de soleil fantastique. Je trouve intéressant que les Python soient arrivés juste au moment où les Beatles, autres grands stimulateurs de l'imagination juvénile, allaient bientôt disparaître. Ça donne l'impression d'un passage de relais. Je crois d'ailleurs que George Harrison a dit quelque chose du même genre, un jour.

Aujourd'hui, tout le monde fait de l'humour, même les filles qui présentent la météo et les speakerines. Nous rions de tout. Mais plus de manière intelligente – il n'y a plus de choc brutal, d'ahurissement ou de révélation –, juste sans arrêt et sans rime ni raison. Ce n'est plus une averse dans le désert, c'est de la boue et du crachin généralisés, qu'illuminent occasionnellement les flashes des paparazzis.

La créativité s'est déplacée – vers la science et la technologie : de nouveaux angles de vue, une nouvelle compréhension de l'univers, des révélations incessantes sur la nature de la vie, notre manière de réfléchir, de percevoir, de communiquer. Ce qui m'amène à mon second argument.

Tout comme, il y a trente ans, nous fondions des groupes de rock, nous fondons désormais des *start-ups*, expérimentons de nouveaux modes de communication et prenons plaisir aux informations échangées. Et quand une idée se plante, il y en a une autre, meilleure, juste derrière, et puis une autre, une autre encore, qui cascaden aussi

vite que les albums de rock dans les années soixante.

Il est toujours un moment où l'on cesse d'aimer, que ce soit une personne, une idée ou une cause, même si on ne se l'avoue que des années après : un petit détail, un mot malheureux, une fausse note signifiant que les choses ne seront plus jamais tout à fait les mêmes. Pour moi, ç'a été d'entendre l'observation suivante dans la bouche d'un comique : « Les scientifiques ? Qu'est-ce qu'ils peuvent être cons ! Vous voyez les boîtes noires qu'ils mettent dans les avions ? Vous savez qu'elles sont censées être indestructibles ? D'ailleurs, c'est toujours le seul truc qu'on retrouve intact. *Alors pourquoi est-ce qu'ils ne construisent pas les avions dans le même matériau ?* »

Le public a hurlé de rire devant la stupidité de ces scientifiques qui n'auraient pas vu un éléphant dans un couloir, mais moi, je me suis senti mal à l'aise. Étais-je pédant de juger cette blague assez mauvaise parce que les boîtes noires sont en titane, pas en aluminium, et que si on fabriquait des avions en titane, ils seraient nettement trop lourds pour décoller ? J'ai essayé de décortiquer la blague. Et si elle avait été racontée par Eric Morecambe ? Aurait-elle été drôle ? Eh bien, pas vraiment : il aurait fallu que le public comprenne qu'Eric jouait un imbécile – en d'autres termes, que chaque auditeur connaisse pertinemment les poids relatifs du titane et de l'aluminium. Il n'y avait aucun moyen de reconstruire la blague (et si vous pensez que c'est là un comportement obsessionnel, il va falloir vous y faire) sans l'association complaisante du comique et de son public pour se moquer *de plus savant qu'eux*. Ça m'a donné des sueurs froides et ça m'en donne encore. Je me suis senti trahi par l'humour, de même que le gangsta rap me donne aujourd'hui l'impression d'être trahi par le rock. Je me suis en outre demandé combien de mes propres blagues n'étaient motivées que par mon ignorance.

Mon engouement pour la science m'est venu un jour, aux environs de 1985, alors que je traversais une forêt malgache. Je me trouvais en compagnie du zoologue Mark Carwardine (avec qui j'ai plus tard collaboré sur le livre *Last Chance to See*), et je lui ai demandé : « Bon, allez, dis-moi, qu'est-ce qu'elle a de si spécial, la forêt tropicale, qu'on doive s'en préoccuper tant que ça ? »

Et il me l'a dit. Ça lui a pris environ deux minutes. Il m'a expliqué la différence entre la forêt tempérée et la forêt tropicale, pourquoi la seconde produisait une diversité de vie ahurissante tout en étant terriblement fragile. Je suis resté muet quelques instants, commençant à comprendre que ce simple renseignement venait de modifier ma vision du monde. On m'avait donné un fil que je pouvais désormais suivre dans la pelote enchevêtrée d'un monde à l'incroyable complexité. Durant les années suivantes, j'ai dévoré avidement tout ce

qui m'est tombé sous la main concernant la science de l'évolution, et j'ai réalisé que mes études ne m'avaient en rien préparé à l'énormité de ce qui m'apparaissait. Si vous avez étudié l'évolution et que ça ne vous a pas retourné le cerveau sens dessus dessous, c'est que vous n'avez rien compris.

À ma grande surprise, je me suis rendu compte que cela coïncidait avec mon intérêt croissant pour les ordinateurs. Il n'y avait rien de très profond dans cet enthousiasme – j'adore juste jouer avec des gadgets, et sans honte. La connexion résidait dans l'observation contre-intuitive que des causes simples, répétées de nombreuses fois, produisent des effets complexes. Ce phénomène s'observe aisément à l'œuvre au sein des ordinateurs. Quelle que soit la difficulté de sa tâche – modeler les turbulences du vent, l'économie ou la manière dont danse la lumière dans les yeux d'un dinosaure imaginaire – elle est accomplie à l'aide de lignes de code élémentaires qui additionnent un et un, testent le résultat, et recommencent. Voir la complexité naître de cette simplicité est l'une des grandes merveilles de notre époque, encore plus que voir l'homme marcher sur la lune.

Dans le cas de l'évolution, il est nettement plus ardu d'observer le processus. Les intervalles sont extrêmement longs, et notre point de vue se trouve fort compliqué par le fait que nous nous observons nous-mêmes, mais l'invention de l'ordinateur nous donne pour la première fois une idée réelle de la manière dont ça fonctionne – de même que l'invention de la pompe hydraulique a fourni le premier indice sur le fonctionnement du cœur et la circulation du sang.

Voilà aussi pourquoi il est impossible de séparer science pure et technologie : elles se nourrissent l'une de l'autre, se stimulent mutuellement. Alors le dernier petit logiciel permettant de transférer un fichier mp3 d'un ordinateur à un autre, sur un continent différent, quand on le dissèque, quand on observe l'infrastructure qui l'a fait naître et où il s'intègre, se révèle dans un sens aussi intéressant que la manière dont une cellule se reproduit, dont une idée se forme dans le cerveau, et dont un scarabée perdu au cœur de la forêt amazonienne digère sa proie. Tout cela procède du même processus sous-jacent, dont nous procédons nous-mêmes, c'est là que se déverse notre énergie créatrice, et j'échange cela sans hésiter contre les humoristes, la télévision et le football.

Octobre 2000

*

Il suffit d'opérer un sondage avec une planchette porte-papier pour que les gens se mettent à mentir. Un ami à moi, un jour, s'était trouvé un boulot : préparer un questionnaire à remplir sur le Web. Il m'a dit

que les résultats étaient extrêmement rassurants sur l'état du monde. Saviez-vous par exemple que presque 90 % des gens sont PDG de leur propre entreprise et gagnent plus d'un million de dollars par an ?

Existe-t-il un Dieu Artificiel ?

À l'origine, on avait prévu un débat, car j'étais un peu anxieux à l'idée de venir ici. Je ne pensais pas avoir le temps de préparer une conférence, et je me disais en outre : « Qu'est-ce que je pourrais bien trouver à raconter, moi, un amateur, parmi tant de lumières ? » Donc, je préférais un débat. Mais après deux jours ici, j'ai réalisé que vous étiez des gens comme les autres. Les idées n'ont pas arrêté de fuser, et j'en ai moi-même eu tellement en vous écoutant ou en discutant avec vous que, après tout, je peux bien me lever et débattre avec moi-même. Je vais donc discourir un peu et, je l'espère, provoquer et enflammer l'opinion au point que, à la fin, on me balancera des chaises.

Avant de m'embarquer dans le vif du sujet, je dois vous avertir que je risque de me perdre un peu de temps à autre, car nombre de mes réflexions viennent de ce que nous avons entendu aujourd'hui, alors si jamais il m'arrive de faire cette tête-là... Comme je le disais tout à l'heure à quelqu'un, j'ai une fille de quatre ans ; j'ai énormément observé son visage au cours de ses deux ou trois premières semaines, et j'ai réalisé brusquement ce que nul n'aurait pu réaliser à une autre époque : elle réinitialisait son système !

Je tiens aussi à mentionner un fait qui n'a aucun rapport avec quoi que ce soit, mais dont je suis terriblement fier : je suis né à Cambridge en 1952 et mes initiales sont DNA⁽²⁰⁾ !

Le sujet que je désire vous présenter ce soir, l'objet du débat que nous nous apprêtons plus ou moins à ne pas avoir, est assez facétieux (son intitulé va vous étonner mais nous verrons bien où ça nous entraîne) : « Existe-t-il un dieu artificiel ? » Je suis sûr que la plupart des gens présents dans cette pièce partagent mes vues sur la religion, mais même un athée convaincu ne peut nier que le personnage de Dieu a eu un impact profond sur l'histoire humaine durant de très nombreux siècles. Il est très intéressant de déterminer d'où vient ce fait et quel sens il prend dans le monde scientifique moderne où nous espérons vivre, parfois désespérément.

J'y songeais pendant la conférence « Qu'est-ce que la vie ? » à la fin de laquelle Larry Yaeger a mentionné un détail que j'ignorais à propos d'une certaine branche de la reconnaissance de l'écriture manuscrite. L'étrange pensée suivante m'est venue à l'esprit : tenter de savoir ce qui vit et ce qui ne vit pas, où se trouve la frontière, offre une analogie intéressante avec cette discipline. Lorsqu'on nous présente une entité

donnée, nous savons tous reconnaître un peu de moisissure tirée du frigo ou quoi que ce soit d'autre – nous savons d'instinct ce qui est vivant et ce qui ne l'est pas. Il s'avère toutefois terriblement difficile de définir la vie. Je me rappelle qu'un jour, il y a longtemps, j'ai eu besoin d'une telle définition pour une conférence. Supposant qu'il en existait une fort simple, je l'ai cherchée sur l'Internet et j'ai été stupéfié d'en trouver une grande diversité, chacune contrainte à un luxe de détails afin d'inclure « ceci » ou d'exclure « cela ». Finalement, il n'est pas si facile de comparer une mouche, Richard Dawkins et la Grande Barrière de Corail. Quand on veut déterminer quelles règles s'appliquent, quand on tente d'en trouver une qui s'impose d'elle-même, on se heurte à un problème ardu.

Comparons cela avec le travail qui consiste à reconnaître si tel signe est un A, un B ou un C. Le processus est similaire mais en même temps très différent, parce qu'on peut dire de quelque chose qu'on n'est « pas certain que ce soit vivant ou non, c'est un peu à la limite des deux, non ? Ça doit être une forme de vie très primitive, ou bien c'est presque vivant, quoique peut-être pas ». Ou alors, on peut dire d'un exemple de vie digitale : « Est-ce que ça compte comme un être vivant ? » La vie est-elle, comme disait l'autre, l'apanage de ce qui fait « squish » quand on marche dessus ? Réfléchissez à l'hypothèse controversée de Gaia. Certaines personnes se demandent : « Est-ce que la planète est vivante ? », « Est-ce que l'écosphère est vivante ? » Au bout du compte, tout est une question de définitions.

Revenons à la reconnaissance de l'écriture manuscrite. Le but est de répondre à la question : « Est-ce un A ou un B ? ». Les gens tracent leurs A et leurs B d'un tas de manières différentes : avec des fioritures, avec négligence, n'importe comment. Et on ne peut pas dire : « Ben, ça ressemblerait bien à un A mais y a quand même un peu de B dedans », parce qu'avec des remarques comme ça, on ne peut pas écrire le mot « amour ». C'est soit un A, soit un B. Comment en juge-t-on ? Si on cherche à reconnaître une lettre, on ne tente pas de déterminer ses degrés relatifs de A-isme ou de B-isme mais de définir l'intention de celui qui l'a écrite. La réponse, ensuite, saute aux yeux : Est-ce un A ou un B ? C'est un A, parce que la personne écrivait le mot « amour ». C'est très clair. Au bout du compte, donc, en l'absence d'un créateur, on ne peut dire ce qu'est la vie, car cela dépend du choix de définitions inclus dans la définition globale. Sans Dieu, la vie n'est qu'une affaire d'opinion.

Je voudrais relever un certain nombre d'autres choses qui ont été dites aujourd'hui. J'ai été fasciné d'entendre Larry (encore) parler de tautologie : je me rappelle avoir été un jour arrêté par un argument auquel je n'ai pas su répondre ; il m'a déconcerté parce que je n'arrivais pas tout à fait à le comprendre. Quelqu'un m'a dit : « Oui,

mais la théorie de l'évolution est basée sur une tautologie : ce qui survit survit. C'est tautologique, donc ça ne veut rien dire. » J'y ai réfléchi un moment, et il m'est finalement apparu que si une tautologie n'a aucun sens, c'est qu'elle n'apporte aucune information mais aussi qu'elle n'a aucune conséquence. Si bien que nous avons peut-être buté par accident sur la réponse suprême ; c'est la seule chose, la seule force, sans doute la plus puissante dont nous ayons conscience, qui n'a besoin d'aucune autre source, d'aucun autre soutien, qui est évidente en elle-même, donc tautologique, mais dont les effets sont incalculables. Il est difficile de trouver quelque chose qui corresponde à cela, et je l'ai donc marqué au début d'un de mes livres, réduit à ce qui m'a semblé être sa plus simple expression, laquelle évoque nettement ce que vous exprimiez tout à l'heure : *« Tout ce qui arrive arrive ; tout ce qui, en arrivant, provoque l'arrivée d'autre chose provoque l'arrivée d'autre chose ; et tout ce qui, en arrivant, fait que ça arrive à nouveau arrive à nouveau. »* En fait, on n'a même pas besoin des deux derniers membres car ils découlent du premier, lequel se passe d'explication, si bien qu'il n'y a rien à ajouter. Tout en découle. Il me semble donc que nous avons à notre portée une vérité fondamentale, suprême et inattaquable. Elle a été repérée par le type qui la traitait de tautologie. C'en est bel et bien une, mais une tautologie unique, au sens où il n'y a besoin d'y mettre aucune information mais qu'une quantité d'informations infinie en découle. J'estime donc que c'est sans doute la cause primordiale de tout ce qui se passe dans l'univers. L'assertion est osée, mais j'ai le sentiment de m'adresser à un public ouvert.

D'où vient l'idée de Dieu ? Notre point de vue est, à mon sens, faussé sur nombre de sujets mais tentons cependant de savoir d'où il vient. Prenez l'homme des origines. Comme toutes les autres, c'est une créature évoluée, et il se retrouve dans un monde qu'il s'approprie peu à peu ; il commence à fabriquer des outils dont il se sert pour modifier son environnement, et il les fabrique bel et bien dans ce but précis. Pour donner un exemple de la manière dont il fonctionne par rapport aux autres animaux, considérez la spéciation qui, d'après ce que nous savons, intervient lorsqu'un petit groupe se voit séparé du reste de la harde à l'occasion d'un plissement géologique, d'une surpopulation, d'une pénurie de nourriture ou de quoi que ce soit d'autre, et se retrouve dans un environnement différent, avec des règles différentes. Considérons un exemple très simple : un groupe d'animaux débarque dans un milieu bien plus froid que celui dont il a l'habitude. Au bout de quelques générations, les gènes qui déterminent une fourrure plus épaisse passent au premier plan et nous constatons que la fourrure des individus a effectivement épaissi. L'homme des origines, fabricant d'outils, n'a nul besoin d'un tel phénomène : il peut habiter des

milieux d'une extraordinaire diversité, de la toundra au désert de Gobi – il se débrouille même pour vivre à New York, nom d'un chien ! –, car lorsqu'il arrive dans un environnement nouveau, il ne lui est pas nécessaire d'attendre plusieurs générations : dans un milieu plus froid, pour reprendre notre exemple, il lui suffit de voir un animal possesseur des gènes déterminant une épaisse fourrure pour se dire : « Sa fourrure, je vais la lui piquer. » Les outils nous autorisent un mode de pensée intentionnel, nous permettent de créer et d'accomplir des choses afin de façonner le monde à notre convenance. Imaginez maintenant l'homme des origines regardant autour de lui à la fin d'une heureuse journée passée à fabriquer des outils. Il observe un monde qui lui plaît énormément : derrière lui, des montagnes avec des cavernes – les cavernes, c'est génial, parce qu'on peut s'y cacher, elles protègent de la pluie et des ours ; devant lui, la forêt – remplie de fruits, de baies et d'une pléthore d'aliments délicieux ; non loin de là, une rivière – l'eau est délicieuse à boire, on peut en faire énormément de choses et même y naviguer avec un bateau ; là, voici le cousin Ug, qui a attrapé un mammoth – c'est génial, les mammoths : on peut les manger, se tailler des habits avec leur peau et utiliser leurs os pour fabriquer des armes qui permettent de chasser d'autres mammoths. C'est donc un monde absolument *super*, fabuleux. Et quand notre homme prend le temps de réfléchir, il se dit : « Ma foi, je vis dans un monde bien intéressant », puis il se pose une question perfide, fallacieuse, dépourvue de sens, mais qui lui vient en raison de sa nature, du genre d'être qu'en a fait l'évolution – un être qui a survécu parce qu'il raisonne de cette manière-là. L'homme, l'artisan, contemple donc son univers et se demande : « Et ça, qui est-ce qui l'a fabriqué ? » Vous voyez à quel point cette question est perfide ? « Étant donné que je connais une seule catégorie d'êtres à savoir fabriquer des choses, poursuit-il en lui-même, celui qui a fait ça doit être un genre de moi bien plus gros, bien plus puissant et nécessairement invisible. Et comme je suis l'élément fort du couple, celui qui se tape tout le gros œuvre, c'est sans doute un mâle. » Et paf ! On se retrouve avec le concept de Dieu. Ensuite, comme nous autres fabriquons des objets dans l'intention de les utiliser, l'homme des origines se demande : « S'il l'a fait, *pourquoi* est-ce qu'il l'a fait ? » Et c'est là que le piège se referme : « Ce monde me convient très bien. Il y a là toutes les choses qui me soutiennent, qui me nourrissent et me protègent, oui, décidément, ce monde me convient très bien. » Et notre homme en arrive à l'inévitable conclusion que le créateur dudit monde l'a créé pour lui.

C'est un peu comme d'imaginer une flaque s'éveillant un matin et se disant : « Oh, mais c'est un monde intéressant, ça – un *trou* intéressant –, et il me convient très bien, non ? En fait, il me convient

parfaitement. Quelqu'un doit l'avoir fabriqué pour moi ! » C'est une idée extrêmement forte, au point qu'alors même qu'elle s'évapore, à mesure que le soleil monte dans le ciel et que l'air se réchauffe, la flaque s'accroche toujours à la conviction que tout va bien, parce que ce monde *est fait* pour l'accueillir, qu'il a été *bâti* pour l'accueillir : sa disparition la prend donc un peu par surprise. Voilà peut-être une chose qu'il serait bon de surveiller. Nous savons tous que, un jour, l'univers trouvera son terme, et qu'un autre jour, nettement plus proche mais pas tout à fait imminent non plus, le soleil explosera. Nous pensons avoir tout le temps de nous en préoccuper, mais c'est là une réflexion très dangereuse. Il suffit de voir ce qui est censé se produire le 1^{er} janvier 2000 – et n'essayons pas de dire que personne ne nous a prévenus que le siècle finirait par s'achever ! Si nous voulons survivre à long terme, nous devons considérer notre nature et les raisons de notre présence ici-bas dans une perspective un peu plus large.

Celle dans laquelle nous voyons le monde n'échappe pas à quelques bizarreries. Le simple fait de vivre au fond d'un profond puits de gravité, à la surface d'une planète couverte de gaz, tournant autour d'une boule de feu nucléaire située à 150 millions de kilomètres et de trouver ça normal est à l'évidence un indice du gauchissement de notre perspective. Toutefois, nous avons pris diverses mesures au cours de l'histoire intellectuelle pour corriger nos méprises. Nombre d'entre elles, assez curieusement, sont dues au sable. Évoquons donc les quatre ères du sable.

Dudit sable, nous avons tiré le verre. Le verre nous a permis de fabriquer des lentilles, et les lentilles des télescopes. Les grands astronomes du passé, Copernic, Galilée et autres, ont tourné leurs télescopes vers le ciel et découvert un univers incroyablement différent de ce qu'ils attendaient : non seulement il n'était pas composé pour l'essentiel de notre terre, avec quelques lumières vives autour, mais ladite terre était en fait – et ça, il a fallu très très longtemps pour l'assimiler – un minuscule éclat tournant autour d'une petite boule de feu, laquelle n'était que l'une des millions de boules de feu formant la galaxie, elle-même n'étant que l'une des millions ou des milliards de galaxies composant l'univers. Ajoutez à cela la possibilité qu'il y ait aussi des milliards d'univers. À cet instant, le point de vue selon lequel le monde était nôtre s'est vu un rien battu en brèche.

Cette théorie me plaît vraiment beaucoup. Il est un livre récent que j'ai énormément apprécié : *The Fabric of Reality*, Le matériau de la réalité, de David Deutsch, qui explore la notion d'univers quantique multi-universel. Il se fonde sur la fameuse dichotomie ondulatoire/corpusculaire de la lumière – le fait qu'on ne puisse pas la mesurer en tant que radiation quand elle se conduit comme une radiation ni en

tant que particule quand elle se conduit comme une particule. Comment cela se fait-il ? Selon David Deutsch, imaginer que notre univers n'est qu'une couche et qu'il en existe un nombre infini s'étendant de part et d'autre de lui permet de résoudre le problème, lequel disparaît purement et simplement : dans pareil paradigme, ce comportement de la lumière serait en effet tout à fait logique. La mécanique quantique se fonde sur l'idée que l'univers fonctionne comme s'il en existait une multiplicité, mais y croire vraiment nous est très difficile.

Voilà qui nous ramène tout droit à Galilée et au Vatican. En fait, ce que le Vatican a dit à Galilée était : « On ne met pas en cause vos observations mais les conclusions que vous en tirez. Si vous dites que les planètes ont l'air de tourner en rond, et que tout se passe comme si nous étions sur une planète tournant elle aussi autour du soleil, pas de problème. Vous avez le droit de dire que ça se passe *comme si*. Mais vous n'avez pas le droit de dire que c'est bel et bien le cas, parce que nous avons le monopole de la vérité universelle, et que par ailleurs, nous ne réussissons pas à y croire. » De la même manière, nous avons bien du mal à croire qu'il existe une multiplicité d'univers, mais c'est une idée qu'il nous faut intégrer, comme nous en avons intégré bien d'autres par le passé.

Le deuxième élément apporté par cette observation de l'univers est que ce dernier s'est avéré composé presque entièrement – c'est assez inquiétant – de rien du tout. Où que se portait le regard, il n'y avait rien, sinon de temps en temps un ridicule petit éclat de roche ou de lumière. Quoi qu'il en soit, en étudiant le comportement de ces éclats dans le vaste néant, nous avons deviné certains principes, certaines lois, dont celle de la gravité et ainsi de suite. Voilà donc quelle était la vue macroscopique de l'univers, issue de la première ère du sable.

La deuxième ère du sable est née de l'expérience inverse. Nous avons mis des lentilles de verre dans des microscopes et commencé à étudier l'univers d'un point de vue microscopique. Là, nous avons commencé à comprendre qu'au niveau subatomique, le monde solide dans lequel nous vivions consistait – et c'est encore une fois assez inquiétant – en presque rien du tout, et que partout où nous trouvions quelque chose, cela ne se révélait pas être *réellement* quelque chose mais juste la probabilité que ce quelque chose soit présent.

Cet univers est de toute façon terriblement déconcertant. Tout ce que nous découvrions battait en brèche de manière extrêmement alarmante et dérangement l'idée que nous avions de notre identité – de grands costauds, matériels, dans un univers qui existait presque entièrement pour eux. À ce stade, nous continuions de mettre au jour nombre de principes fondamentaux, apprenions comment fonctionnaient la gravité, les forces nucléaires fortes ou faibles,

découvriions la nature de la matière, celle des particules, et ainsi de suite, mais même avec ces données fondamentales, le fonctionnement de l'ensemble nous demeurerait mystérieux, parce que le déterminer demandait des opérations mathématiques salement compliquées. Donc, nous avons tendance à former une vue quasiment mécanique de ce fonctionnement, parce que nos maths ne pouvaient pas faire mieux. Je ne voudrais en aucun cas manquer de respect à Newton, car il a sans doute été le premier à comprendre que certains principes agissants n'étaient pas observables au quotidien. L'effet de sa première loi de la dynamique – qu'un objet demeure soit immobile soit en mouvement jusqu'à ce qu'une force s'y applique – n'avait été observé par nul être vivant au fond d'un puits de gravité, dans une enveloppe de gaz, parce que tout ce qu'on mettait en mouvement finissait par s'immobiliser. Ce n'est qu'au prix d'observations très très attentives, de nombreuses mesures et de la déduction des lois sous-tendant tout ce qu'il voyait se produire qu'il a formulé les principes que nous reconnaissons tous comme les lois de la dynamique, mais il s'agit néanmoins, selon les critères modernes, d'une vision mécanique de l'univers. Je le répète : ceci ne constitue absolument pas une critique, car ses réalisations, nous le savons, sont monumentales, mais ce modèle n'en reste pas moins dépourvu de sens aujourd'hui.

En plus des particules, des forces, des tables, des chaises, des rochers et ainsi de suite, nous avons aussi conscience d'une myriade d'entités presque invisibles pour la science. Presque invisibles car elle n'a quasiment rien à en dire. Je parle des chiens, des chats, des vaches et de nos semblables. Nous, les êtres vivants, nous situons bien au-delà du champ de ce peut réellement dire la science. C'en est même à se demander si elle aura jamais quelque chose à dire à ce sujet.

J'imagine Newton assis – mettant au point ses lois de la dynamique, tentant de comprendre comment fonctionne l'univers – et avec lui, un chat qui erre dans la pièce. Pourquoi n'avions-nous aucune idée du fonctionnement des chats ? Eh bien, depuis Newton, nous partons du principe fort simple que pour savoir comment fonctionne quelque chose, il faut commencer par le démonter. Si on démonte un chat pour voir comment il fonctionne, tout ce qu'on obtient, c'est un chat qui ne fonctionne plus. La vie procède d'un niveau de complexité qui réside presque hors de notre champ de vision. Elle est si éloignée de tout ce que nous sommes capables de comprendre que nous avons longtemps considéré les êtres vivants comme procédant d'un type de matière différent. « La vie », ce phénomène d'essence mystérieuse, nous a été donnée par Dieu – voilà la seule explication que nous avions. La bombe a explosé en 1859, quand Darwin a publié *L'Origine des espèces*. Il nous a fallu un long moment pour vraiment admettre sa théorie et commencer à la

comprendre, car elle nous semblait incroyable, totalement dévalorisante – en outre, notre système de pensée en prenait un nouveau coup : non seulement nous n'étions pas le centre de l'univers, non seulement nous étions composés d'à peu près rien, mais en plus nous nous apercevions être entrés en scène sous la forme d'une espèce de limon et en être arrivés là où nous en sommes *via* l'état de singe. Nous n'avions pas envie d'y croire. Mais de plus, nous n'avions pas la possibilité d'observer le processus à l'œuvre. Dans un sens, Darwin, comme Newton, a été le premier à voir des principes sous-jacents franchement peu évidents dans son quotidien. Il fallait réfléchir très fort pour comprendre notre nature, et nous n'avions aucun exemple clair, évident, familier de l'évolution à désigner du doigt. Encore aujourd'hui, si vous tentez de convaincre quelqu'un qui ne croit pas du tout à ces histoires d'évolution et qui vous demande une preuve, le problème reste cornélien, car elles sont difficiles à obtenir en termes d'observations quotidiennes.

Nous en arrivons donc à la troisième ère du sable, durant laquelle on a découvert qu'avec ce dernier, en plus du verre, on pouvait fabriquer du silicium. Nous avons donc créé la puce au silicium – et soudain, l'univers qui s'est ouvert à nous n'était plus formé de particules et de forces fondamentales, mais de choses qui manquaient dans ce tableau, qui nous informaient sur son fonctionnement ; ce que nous a révélé la puce au silicium, c'est le *processus*. Elle permet de faire des mathématiques monstrueusement vite et de reproduire des processus analogues à la vie en termes de simplicité : les itérations, les boucles, les dérivations, la boucle d'inférence qui repose au cœur de tout ce qu'on fait sur un ordinateur et de tout ce qui se produit dans l'évolution – c'est-à-dire l'état de sortie d'une génération qui devient l'état d'entrée de la suivante. Nous avons enfin un modèle qui fonctionnait. Il a fallu l'attendre un peu, car les premières machines étaient terriblement lentes, encombrantes, mais peu à peu, nous avons acquis un modèle viable de cette chose qu'auparavant, nous ne pouvions que deviner ou déduire – et encore fallait-il réfléchir très clairement, avec une grande justesse : ça n'avait rien d'évident et, pour une espèce aussi fière que la nôtre, c'était même contraire à l'intuition.

L'ordinateur engendre une nouvelle ère de perspective, car il nous permet de voir comment fonctionne la vie. C'est là un point extraordinairement important : il devient évident en soi que la vie et toutes les formes de complexité ne coulent pas de haut en bas mais de bas en haut, et il existe toute une grammaire dont est désormais familier quiconque a l'habitude d'utiliser un ordinateur, ce qui implique que l'évolution n'est plus un phénomène unique. Quiconque s'est jamais intéressé au fonctionnement d'un programme sait que des

sections de code très simples, répétitives, dont chaque ligne est élémentaire, génèrent dans la machine des phénomènes extrêmement complexes – j'entends par là aussi bien un logiciel de traitement de texte que *Tierra* ou *Creatures*.

Je me rappelle la première fois que j'ai lu un manuel de programmation, il y a des années. J'avais commencé à m'intéresser aux ordinateurs aux environs de 1983, et je voulais en savoir plus, si bien que j'ai décidé d'apprendre à programmer. J'ai acheté un manuel de base et lu les deux ou trois premiers chapitres, ce qui m'a pris environ une semaine. À la fin, il était écrit : « Félicitations, vous venez d'écrire la lettre *a* sur l'écran ! » Je me suis dit : « J'ai dû rater quelque chose quelque part, parce que c'était déjà un travail absolument monstrueux, alors si maintenant, je veux écrire *b...* » Le processus de la programmation, la manière dont une extrême simplicité génère très vite des résultats complexes ne faisaient pas encore partie de ma grammaire mentale. C'est le cas aujourd'hui – et ils font de plus en plus partie de toutes nos grammaires mentales, parce que nous sommes habitués à voir fonctionner des ordinateurs.

Brusquement, l'évolution cesse de constituer un véritable problème. C'est un peu comme le scénario suivant : un homme est vu dans une rue de Londres, un jeudi, en train de commettre un acte criminel. Deux détectives enquêtent, tentant de déterminer ce qui s'est produit. L'un d'eux est issu du *xx^e* siècle ; l'autre, par le prodige de la science-fiction, du *xix^e*. L'énoncé du problème est le suivant : l'homme qui a été clairement vu et identifié à Londres a aussi été vu le même jeudi, par un témoin aussi fiable que le premier, dans une rue de Santa Fe. Comment est-ce possible ? Le détective du *xix^e* siècle ne peut que conclure à quelque intervention magique. Celui du *xx^e* ne peut peut-être pas dire : « Il a pris le vol *British Airways* numéro tant, puis le vol *United* numéro tant... », il ne réussira peut-être pas à déterminer avec précision comment le coupable s'est débrouillé, quelle route exacte il a empruntée, mais ce n'est pas grave. Ça ne le préoccupe pas. Il se contente de dire : « Il y est allé en avion. Je ne sais pas par quel vol, et il sera peut-être un peu délicat de le déterminer, mais il n'y a pas de mystère fondamental. » Nous avons intégré l'idée des voyages en avion. Nous ne savons pas si le criminel a pris le *BA 178* ou le *UA 270* ou un autre, mais nous savons grossièrement ce qu'il a fait. À mon avis, plus nous serons familiers du rôle de l'ordinateur et de la manière dont, en lui, des éléments tout simples produisent des résultats follement complexes, plus l'idée que la vie s'explique comme un phénomène d'émergence sera facile à avaler. Nous ne saurons peut-être jamais quelle route exacte elle a suivie durant les tout débuts de la planète, mais ça ne sera plus un mystère total.

Donc, nous avons désormais le moyen de nous poser la question

suivante – et quoique la première onde de choc soit arrivée en 1859, c'est l'invention de l'ordinateur qui nous y autorise indiscutablement : « Existe-t-il vraiment un univers qui ne soit pas conçu selon une pente descendante mais ascendante ? Un niveau supérieur peut-il émerger des niveaux inférieurs ? » Il m'a toujours paru étrange que le concept d'un dieu créateur soit tenu pour une explication suffisante de la complexité du monde, parce qu'elle n'explique tout simplement pas d'où il vient, lui. Qui dit concepteur dit conception ; en conséquence chaque chose qu'il conçoit ou fait concevoir se situe à un niveau de complexité inférieur au sien, et nous sommes contraints de nous demander : « Quel est le niveau au-dessus de celui du concepteur ? » Il existe un certain modèle de l'univers qui fait intervenir des tortues tout en bas ; nous, nous faisons intervenir des dieux tout en haut. Ça n'est pas très convaincant – alors qu'une solution ascendante, fondée sur la tautologie d'une incroyable puissance « Tout ce qui arrive, arrive », apporte clairement une réponse simple et efficace qui se passe d'explication.

J'en arrive au point intéressant. Puisque je me demande « Y a-t-il un dieu artificiel ? », je veux à présent m'atteler à la tâche de comprendre pourquoi le concept de dieu est si séduisant. J'ai déjà expliqué d'où vient, à mon avis, ce type d'illusion : d'une erreur de perspective ; nous ne prenons pas en compte le fait que nous sommes des êtres ayant évolué dans un certain décor, dans un certain environnement, avec une certaine série de talents et de visions du monde qui nous ont permis de survivre et de prospérer avec assez de succès. Mais il est une idée encore plus puissante que celle de Dieu, et c'est celle que je veux proposer : même si nous découvrons que le flot coule dans l'autre sens, l'emplacement situé au sommet de la pyramide, celui d'où tout était naguère censé découler, n'est peut-être pas vacant.

Permettez-moi d'expliquer ce que j'entends par là. Nous avons créé toutes sortes de choses dans le monde où nous vivons. Nous avons modifié ledit monde de toutes sortes de manières. Ça, c'est indéniable. Nous avons construit la pièce où nous nous trouvons, fabriqué un tas d'appareils compliqués, tels que les ordinateurs et ainsi de suite, mais aussi inventé un grand nombre d'entités fictives extrêmement puissantes. Alors, allons-nous dire : « C'était une idée stupide, mauvaise, il n'y a qu'à l'abandonner » ? Eh bien, voici une autre entité fictive : l'argent. Totalement fictive mais très puissante dans notre monde : nous avons tous des portefeuilles dans lesquels se trouvent des billets. Et que peut-on faire de billets ? On ne peut pas les faire pousser, on ne peut pas les manger, on ne peut pas vivre dedans, on ne peut absolument rien en faire d'utile à part se les échanger – et dès que nous nous les échangeons, il en découle des choses très

importantes, car à cette fiction-là, nous souscrivons tous. Nous n'estimons pas que ce soit juste ou injuste, bon ou mauvais ; le fait est pourtant que si l'argent disparaissait, toute la structure coopérative dont nous disposons implorerait, certes, mais si c'était nous qui disparaissions, l'argent disparaîtrait aussi. Il n'a aucun sens en dehors de nous ; c'est un outil que nous avons créé et qui a le pouvoir de façonner le monde, car nous souscrivons tous à ce concept.

J'aimerais bien que quelqu'un écrive une histoire évolutionnaire de la religion : la manière dont elle s'est développée me semble en effet mettre en œuvre un tas de stratégies évolutionnaires. Songez à la course aux armements qui se joue entre un ou deux êtres vivants qui cohabitent au sein du même environnement – par exemple le lamantin amazonien et le type de roseau particulier dont il se nourrit. Plus le lamantin mange de roseaux, plus le roseau forme de la silice dans ses cellules pour attaquer les dents du lamantin ; plus il y a de silice dans le roseau, plus les dents du lamantin deviennent solides, volumineuses. Un camp attaque, l'autre contre-attaque. Comme nous le savons, les courses aux armements sont un des facteurs qui poussent le plus l'histoire et l'évolution, et il peut se produire le même genre de phénomène dans le monde des idées.

Je ne doute pas que nous tombions tous d'accord sur un point : la méthode scientifique est l'outil intellectuel le plus puissant, la science le cadre le plus puissant pour réfléchir à notre monde, l'étudier, le comprendre et le défier. Elle repose sur le principe suivant : toute idée doit être attaquée ; si elle résiste, elle revient en deuxième semaine ; si elle ne résiste pas, elle est abandonnée. La religion ne fonctionne pas ainsi. En son cœur résident certaines idées que nous qualifions de sacrées, de saintes, et ainsi de suite. Ce principe nous est si familier, qu'on y souscrive ou non, que nous avons un peu de mal à réaliser ce qu'il signifie vraiment. Et ce qu'il signifie vraiment, c'est : « Voilà une idée ou un concept contre lequel on n'a le droit de rien dire. Rien du tout. Et pourquoi ça ? Parce que ! » Si quelqu'un vote pour un parti qu'on n'apprécie pas, on est libre d'en débattre autant qu'on veut ; chacun a des arguments, mais nul n'en est choqué. Si quelqu'un estime que les impôts doivent augmenter ou baisser, on a aussi parfaitement le droit d'en discuter, mais si quelqu'un dit : « Je n'ai pas le droit de poser un interrupteur le samedi », tout ce qu'on a le droit de répondre, c'est : « D'accord. Je respecte ça. » Le plus bizarre, c'est qu'en disant ça, je pense : « Y a-t-il dans la salle un juif orthodoxe qui va se vexer ? », alors qu'il ne me serait pas venu à l'idée de penser : « Y a-t-il un électeur de gauche, ou un électeur de droite, ou quelqu'un qui a telle ou telle opinion en économie... » lorsque je prenais les autres exemples. Dans ces autres cas, je pense juste : « Bon, nous avons des opinions différentes. » Mais dès qu'on touche aux croyances (tendant

les bâtons pour me faire battre, j'ajouterai *irrationnelles*) de quelqu'un, nous devenons tous extrêmement protecteurs, sur la défensive, et disons : « Non, nous n'attaquons pas cela. Il a beau s'agir d'une croyance irrationnelle, nous la respectons. »

C'est un peu, en termes d'évolution, comme un animal qui aurait fini par se doter d'une solide carapace, par exemple une tortue – c'est une excellente stratégie de survie, car rien ne peut la percer. Ou bien un poisson venimeux que rien n'ose approcher et qui prospère donc en décourageant quiconque voudrait défier sa nature. Dans le cas d'une idée, si nous pensons « Celle-là est protégée par la sainteté ou le sacrement », qu'est-ce que cela signifie ? Pourquoi est-il parfaitement légitime de soutenir les travaillistes ou les conservateurs, les Républicains ou les Démocrates, tel système économique plutôt que tel autre, Macintosh plutôt que Windows, alors qu'avoir une opinion sur la création de l'univers et son créateur représente un sacrilège ? Qu'est-ce que ça signifie ? Pourquoi entourons-nous ce domaine d'une barrière, sinon parce que nous en avons tout bonnement l'habitude ? Il n'y a aucune autre raison : c'est juste une de ces choses qui se sont imposées dans le monde et qui, une fois bien ancrées, deviennent très très puissantes. Nous sommes donc habitués à ne pas remettre en cause les idées religieuses, et il est passionnant d'observer la fureur que provoque Richard quand il le fait ! Tout le monde se déchaîne parce qu'on n'a pas le droit de dire des choses pareilles. Pourtant, d'un point de vue rationnel, rien n'autorise ces idées à être moins sujettes à débat que les autres, sinon le fait que nous nous sommes vaguement mis d'accord pour dire qu'elles ne l'étaient pas.

Il existe un livre très intéressant – certains d'entre vous l'ont peut-être lu – qui s'appelle *Man on Earth*, L'homme sur la terre, par un anthropologue, un ancien de Cambridge, nommé John Reader, dans lequel il décrit la manière dont... Je reviens un peu en arrière pour vous parler du livre tout entier. Il s'agit d'une série d'études de différentes cultures qui se sont développées dans des contextes relativement isolés : sur des îles, dans des vallées entourées de montagnes, etc., si bien qu'il est possible jusqu'à un certain point de les considérer comme des expériences en vase clos. On y mesure avec exactitude le degré auquel l'environnement et le quotidien ont affecté leur développement. Ce sont vraiment des études fascinantes. Celle que j'ai en tête pour le moment concerne l'économie de Bali, une toute petite île surpeuplée qui vit de la culture du riz. Le riz est un aliment très nourrissant, et on peut en faire pousser beaucoup sur une assez petite surface, mais il demande énormément de travail et de coopération des cultivateurs, en particulier sur une petite île surpeuplée. Étudier le fonctionnement de l'agriculture de Bali plonge dans une certaine perplexité, car elle est intensément religieuse. La

religion imprègne tous les aspects de la société locale et tous ceux qui vivent là sont très très précisément définis : leur identité, leur statut, leur rôle. Tout est stipulé par l'Église : il y a des calendriers très particuliers, une série de coutumes et de rituels très spécifiques, eux aussi définis avec précision. Aussi étrange que cela paraisse, ce peuple est extraordinairement doué pour récolter de très grandes quantités de riz. Dans les années soixante-dix, des gens ont remarqué que la culture était déterminée par le calendrier du temple. Comme ça leur a paru complètement absurde, ils ont conseillé : « Laissez tomber tout ça, on va vous aider à rendre vos récoltes encore plus productives. Utilisez donc ces pesticides-ci, ce calendrier-là, faites ceci, ceci et cela. » L'expérience a été tentée, et pendant deux ou trois ans, la production de riz a en effet énormément augmenté, mais tout l'équilibre prédateur/proie/parasite a été détruit. Très vite, les récoltes sont devenues calamiteuses, et les habitants de Bali ont dit : « Allez vous faire voir, on reprend le calendrier du temple. » Ils ont réinstitué leur tradition, et tout s'est remis à marcher comme sur des roulettes. Il est trop facile d'affirmer qu'il est stupide de fonder une agriculture sur quelque chose d'aussi irrationnel et dépourvu de sens que la religion, qu'il faudrait utiliser une méthode plus logique. On pourrait aussi bien nous dire : « Votre culture et votre société fonctionnent sur la base de l'argent, qui est une fiction. Alors, oubliez le fric ; contentez-vous de coopérer. » Nous savons que ça ne marcherait pas.

Donc, dans un sens, nous bâtissons des métasystèmes au-dessus de nous pour remplir l'espace auparavant attribué à l'entité censée être l'architecte intentionnel, le créateur (bien qu'il n'existe pas). Et parce que nous – pas forcément nous dans cette pièce : nous en tant qu'espèce – en avons conçu et créé un puis nous sommes permis d'agir comme s'il existait vraiment, toutes sortes de choses qui ne se produiraient pas sinon commencent à se produire.

Permettez-moi d'illustrer mon propos. Illustration très spéculative – je m'avance en terrain mouvant – parce que c'est un sujet dont j'ignore tout : considérez plutôt ceci comme une expérience intellectuelle que comme une réelle explication. Je parle du feng shui, dont je ne sais vraiment pas grand-chose, mais il en a beaucoup été question récemment en matière de conception, de construction, d'orientation et de décoration des bâtiments. Apparemment, ça consiste à imaginer que le bâtiment est habité par un dragon et à se demander comment il s'y déplacerait. Si on estime qu'il ne serait pas heureux, il faut poser un aquarium ici ou une fenêtre là. Voilà qui paraît purement et simplement absurde, parce que tout ce qui met en jeu des dragons l'est par définition : les dragons n'existant pas, toute théorie fondée sur leur comportement est ridicule. Pourquoi ces crétins perdent-ils leur temps à s'imaginer que des dragons peuvent

leur dire comment bâtir leur maison ? Toutefois, si on oublie un instant l'explication proposée, il y a peut-être quelque chose d'intéressant à en tirer : nous avons tous habité, travaillé, visité ou résidé ponctuellement dans divers bâtiments. Nous savons donc que certains sont plus confortables, plus agréables et plus accueillants que d'autres. Nous n'avons jamais vraiment su quantifier cela, mais au cours de ce siècle, nombre d'architectes ont cru détenir la solution, si bien qu'on nous a asséné l'horrible idée que la maison était une machine, on a vu Mies van der Rohe et d'autres intégrer à leurs réalisations de grandes échardes de verre et des objets de forme étrange au nom de telle ou telle théorie. Tout y est minutieusement prévu, mais malgré cet énorme remue-ménages, il s'avère qu'il n'est pas très agréable d'y vivre. Si on travaille avec un architecte (j'ai subi cette épreuve stressante, comme beaucoup d'entre vous, j'en suis sûr), quand on veut déterminer comment doit fonctionner une pièce, on prend en compte un grand nombre de facteurs tels que la lumière, les angles, les déplacements des gens ou leur mode de vie – et on en oublie un tas d'autres parce qu'on ne les connaît pas. On ignore quelle importance attacher à telle chose ou à telle autre. On tente consciemment d'obtenir un résultat alors qu'on n'a pas grand idée de ce qu'on cherche. Il existe cette théorie-ci et cette théorie-là, ce point d'ingénierie-ci et ce point d'architecture-là ; on ne sait pas vraiment quoi en penser. Comparez cela à une balle de cricket qu'on vous jette. Vous pouvez vous asseoir, l'observer, vous dire « Elle s'élève à dix-sept degrés », poser les données sur le papier, faire un peu de calcul compliqué, etc. et environ une semaine après que la balle sera passée près de vous, vous aurez peut-être déterminé à quel endroit exact il vous faut lever la main pour l'attraper. Vous pouvez aussi vous contenter de lever la main et de la laisser y tomber, car nous possédons énormément de facultés, nichées juste en dessous du niveau conscient, qui sont capables de réaliser des tonnes d'intégrations de tonnes de phénomènes complexes, et qui finissent par nous autoriser à dire : « Oh, regarde : une balle ! Attrape-la ! » Ce que je suggère, c'est que feng shui et compagnie se rangent dans ce genre de problématique. Il y a toutes sortes de choses qu'on sait faire, mais sans nécessairement savoir *comment* on les fait, voilà tout. Reprenons notre pièce ou notre maison à construire : au lieu de nous fatiguer à calculer les angles, à tenter de digérer toutes les théories architecturales pour séparer les authentiques principes utiles des modes éphémères, contentons-nous de nous demander : « Comment un dragon se sentirait-il ici ? » Nous avons l'habitude de raisonner en termes de créatures organiques. Une telle créature consiste en une énorme complexité de variables que nous n'avons pas les capacités d'appréhender, mais nous savons *comment elle vit*. En outre, nous

n'avons jamais vu de dragons, mais nous avons une idée de leur aspect, ce qui nous permet de dire : « Eh bien, si un dragon passait dans cette pièce, il se coincerait un peu ici, il s'énervait un peu là, parce qu'il n'aurait pas vu tel truc, donc il battrait de la queue et ficherait ce vase par terre. » Déterminez ce qu'il faudrait à un dragon pour être heureux, et hop ! vous obtenez comme par magie un lieu où d'autres créatures organiques telles que vous pourraient vivre agréablement.

Tout ça pour en arriver au point suivant : même si nous nous imprégnons de plus en plus de science, il n'est pas inutile de se rappeler que les fictions dont nous avons peuplé le monde ont peut-être un rôle qu'il convient de comprendre, afin de préserver leurs éléments essentiels, plutôt que de jeter le bébé avec l'eau du bain ; car si nous ne pouvons accepter les justifications qui étaient les leurs au départ, il est possible qu'elles, ou des choses qui leur ressemblent, aient tout de même de fort bonnes raisons pratiques d'exister. À mon avis, plus nous progresserons dans le domaine de la vie digitale ou artificielle, plus nous découvrirons de propriétés inattendues émergeant de ce que nous verrons, et cela en un parallèle précis avec les entités que nous créons pour enrichir et façonner nos vies, pour nous permettre de travailler et de vivre ensemble. En conséquence, j'affirme que s'il n'existe pas de dieu *réel*, il existe un dieu *artificiel*, et que nous ne devons pas l'oublier. Voilà le sujet de mon débat. Maintenant, vous pouvez commencer à me jeter des chaises.

Q : Quelle est la quatrième ère du sable ?

Permettez-moi de revenir en arrière une seconde pour parler de communication. Nous possédons bon nombre de moyens traditionnels de communiquer. Le premier est le un-pour-un : deux personnes discutent, ont une conversation. Il y a aussi le un-pour-plusieurs : ce que je suis en train de faire ; si l'un d'entre vous se levait pour chanter une chanson ou annoncer qu'il nous faut partir en guerre. Puis nous avons le plusieurs-pour-un ; nous en connaissons une version assez bancale, peu pratique et guère fiable, que nous appelons démocratie. À un stade plus primitif, je me lèverais et je dirais : « On ne va pas partir en guerre », d'autres crieraient en réponse : « Non, on ne partira pas », et la discussion qui s'élèverait ensuite relèverait de la communication plusieurs-pour-plusieurs.

Dans ce siècle (et le précédent⁽²¹⁾), nous avons intégré la communication un-pour-un dans le téléphone, dont je suppose que vous avez tous entendu parler. Nous voyons énormément de communications un-pour-plusieurs – Holà ! Ça, il n'en manque vraiment pas : radio, télé, livres, journaux, etc. Des informations se

déversent sur nous de tous côtés, sans se préoccuper d'où elles tombent. C'est curieux, mais il n'est pas besoin de remonter très loin dans l'histoire pour découvrir un temps où toute information qui nous atteignait nous concernait de manière directe. En apprenant toute nouvelle, qu'elle relate un événement s'étant produit chez nous, chez le voisin, dans le village d'à côté, au sein de nos frontières ou dans les limites de notre horizon, nous avons le sentiment que ledit événement avait eu lieu dans notre monde, et que si nous réagissions, le monde réagissait en retour. Tout nous concernait. Par exemple, si quelqu'un avait eu un grave accident, nous pouvions nous rassembler pour l'aider. Aujourd'hui, en raison de la pléthore de communications un-pour-plusieurs, si un avion s'écrase en Inde, nous avons beau en être aussi désolés que possible, notre chagrin n'a pas le moindre impact. Nous sommes à peine capables de distinguer la mésaventure qui frappe quelqu'un à l'autre bout du monde de celle qui frappe le type habitant au coin de la rue. C'est la raison pour laquelle nous sommes totalement bouleversés par le malheur d'un personnage de *soap opera* hollywoodien et peut-être un peu moins quand la même chose arrive à notre sœur. Nous sommes faussés, déconnectés. Il n'est guère étonnant que nous nous sentions stressés, étrangers au monde, car ce dernier produit un impact sur nous alors que nous n'en produisons pas sur lui. Ensuite, il y a le type de communication plusieurs-pour-un. Nous le connaissons, mais pas encore très bien, et pas à grande échelle. Nos systèmes démocratiques en sont un modèle, et quoique assez peu efficaces, ils sont appelés à des améliorations spectaculaires.

Mais le quatrième mode, le plusieurs-pour-plusieurs, nous ne le connaissions pas du tout avant l'arrivée de l'Internet, lequel repose bien entendu sur les fibres optiques. C'est ce type de communication qui constitue la quatrième ère du sable. Rappelez-vous ce que je disais tout à l'heure : le monde a un impact sur nous, nous n'en avons pas sur lui. Je me souviens de l'instant précis, voilà quelques années, où j'ai pris l'Internet au sérieux pour la première fois. C'a été grâce à un truc tout bête. Un étudiant en informatique de Carnegie Mellon aimait bien le Dr Pepper Light. À deux étages de sa chambre, se trouvait le distributeur de boissons où il allait régulièrement se fournir, distributeur souvent en rupture de stock, si bien que notre héros se déplaçait pour rien. Il a fini par trouver une solution : « Attendez, il y a une puce, dans cette machine ; moi, je travaille sur un ordinateur et le bâtiment est parcouru tout entier par un réseau, alors pourquoi ne pas brancher le distributeur sur ledit réseau, ce qui me permettrait de l'interroger à volonté depuis mon terminal, afin de savoir si j'ai ou non besoin de me déplacer. » Donc, il a connecté le distributeur au réseau local, lequel faisait partie de l'Internet – si bien que d'un seul coup, n'importe qui, n'importe où, pouvait connaître l'état de la

machine. Ce n'étaient peut-être pas des informations vitales, mais elles se sont révélées fascinantes. L'histoire s'est répandue parce que le distributeur ne disait pas juste : « Il n'y a plus de Dr Pepper », mais aussi toutes sortes de choses. Par exemple : « Il reste sept Coca et trois Coca Light, ils sont entreposés à telle température et la dernière fois qu'on en a ajouté, c'était à tel moment. » Il y avait là énormément d'informations, dont une tout à fait fabuleuse : si un utilisateur avait inséré une pièce mais pas appuyé sur le bouton, si la machine était pour ainsi dire enceinte, on pouvait faire tomber la boîte de soda depuis son terminal d'ordinateur, n'importe où dans le monde. Imaginez le gars qui se promène dans le couloir, et d'un seul coup : Paf ! une boîte de Coca-Cola qui tombe toute seule ! Et qui est responsable ? Quelqu'un se trouvant à huit mille kilomètres de là, *bien sûr*. C'était donc une histoire à la fois farfelue et fascinante : elle m'a appris que nous pouvions enfin agir sur le monde. Il n'est sans doute pas primordial qu'à huit mille kilomètres de distance, on puisse se glisser dans un couloir d'université pour faire tomber une boîte de Coca, mais c'est le premier coup de feu de la guerre qui va nous apporter un mode de communication totalement neuf. Voilà, selon moi, ce qu'est la quatrième ère du sable.

Discours impromptu prononcé
à Digital Biota 2,
Cambridge, septembre 1998

Biscuits

Cette histoire est vraiment arrivée à une personne réelle, et cette personne réelle, c'est moi. J'avais un train à prendre. C'était en avril 1976, à Cambridge, Angleterre. J'étais arrivé un peu en avance, car j'avais mal lu l'horaire. Je suis donc allé m'acheter un journal pour faire les mots croisés, un café, un paquet de biscuits, puis je me suis assis à une table. Visualisez bien la scène : il y a la table, le journal, la tasse de café et le paquet de biscuits. En face de moi, un type assis également, tout à fait ordinaire, vêtu d'un complet, un porte-documents à la main. Pas le genre de type qu'on s'attendrait à voir faire quelque chose d'incongru. Or voici ce qu'il a fait : il s'est penché brusquement, il a pris le paquet de biscuits, il l'a ouvert et il en a sorti un biscuit qu'il a mangé.

Je dois préciser qu'il s'agit là du type exact de situation que les Anglais gèrent très mal. Ni notre milieu ni notre éducation ne nous préparent à réagir face à quelqu'un qui vient de nous voler nos biscuits en pleine lumière. Vous savez ce qui se serait passé si on avait été à la gare South Central de Los Angeles : il y aurait eu très vite des coups de feu, des hélicoptères, CNN, et tout ça... Moi, j'ai agi comme

l'aurait fait n'importe quel Anglais de souche : je me suis replongé dans mon journal, j'ai bu une gorgée de café, j'ai essayé de trouver une définition de mots croisés, je n'ai pas réussi, et je me suis dit : *Qu'est-ce que je vais faire ?*

Finalement, j'ai pensé : *Y a pas à tortiller, faut que je réagisse*. J'ai tenté très fort d'ignorer le fait que le paquet était déjà mystérieusement ouvert et j'y ai à mon tour pris un biscuit en me disant : *Ça, ça va le remettre à sa place*. Mais ça n'a pas été le cas, parce que quelques instants plus tard, il a recommencé. Il a pris un autre biscuit. Comme je n'avais pas relevé la première fois, cela s'avérait encore plus difficile la deuxième. « Excusez-moi, je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer que... » Non, soyons sérieux, ça n'était pas envisageable.

On a donc terminé le paquet comme ça. Quand je dis le paquet, ça n'a rien d'extraordinaire : il devait y avoir en tout et pour tout huit biscuits, mais ça m'a paru durer une éternité. Il en a pris un, j'en ai pris un, il en a pris un, j'en ai pris un... Ensuite, il s'est levé et il est parti. Bon, en fait, on a échangé des regards lourds de sous-entendus, puis il est parti. J'ai poussé un soupir de soulagement et je me suis détendu.

Peu après, mon train est entré en gare. J'ai donc fini mon café, je me suis levé, j'ai ramassé mon journal – et en dessous, j'ai découvert mes biscuits. Ce qui me plaît surtout dans cette histoire, c'est de savoir que depuis un quart de siècle, quelque part en Angleterre, il y a un type tout à fait ordinaire qui raconte exactement la même, sauf qu'il lui en manque la chute.

Tiré d'un discours à Embedded Systems, 2001

ET LE RESTE

Interview, Onion A.V. Club

Je pense que le concept de l'art tue la créativité.

D.N.A.

THE ONION : *Vous avez une actualité importante. De quoi voulez-vous parler en premier ?*

DOUGLAS NOEL ADAMS : De deux choses surtout. D'une part, nous allons terminer incessamment un projet sur lequel je travaille depuis environ deux ans, *Starship Titanic*, un CD-ROM. Ça sort d'ici deux mois. D'autre part, je viens d'accepter de vendre les droits du *Guide galactique* à Disney. Donc, durant les deux prochaines années, ce qui va m'occuper, c'est le film qu'on va en tirer.

O : *Parlez-moi de Starship Titanic.*

D.N.A. : Eh bien, il s'agit d'un CD-ROM, et surtout, il n'a jamais été question que ça devienne autre chose. On me demandait un CD-ROM du *Guide galactique*, mais je me suis dit « Non, pas question ». Je n'avais pas envie de réutiliser encore de manière différente un livre que j'avais déjà écrit. Je crois les médias numériques assez intéressants pour qu'on écrive directement pour eux. Dès qu'on a une idée, la première pensée qui pénètre le cerveau, après l'idée elle-même, c'est : « De quoi s'agit-il ? D'un livre, d'un film, de ci, de ça, d'une nouvelle, d'une céréale pour le petit déjeuner ? » Et sincèrement, la décision qu'on prend à ce moment-là, le type d'œuvre qu'on choisit, en détermine le développement. Si on décide d'en faire un CD-ROM plutôt qu'un livre, le développement de l'idée sera très différent. En fait, je mens très légèrement, car l'idée de base figurait bien dans un des volumes du *Guide galactique* – *La Vie, l'Univers et le Reste*, je crois – mais tenait en un seul paragraphe. Chaque fois que je me retrouvais un peu coincé sur une ligne de narration du *Guide galactique*, j'inventais vite fait une ou deux autres histoires et je laissais le Guide les raconter. Cette petite idée était donc perdue au milieu du grand tout, et un certain nombre de gens m'ont dit : « Ça, tu devrais en faire un roman. » Seulement, ça avait l'air d'une trop bonne idée, du genre

de celles dont j'ai tendance à me méfier. Au bout du compte, j'ai découvert que si je n'avais pas envie d'en faire un livre, c'était qu'elle se fondait sur un objet. J'avais l'idée mais pas de personnages pour aller avec, et on ne peut vraiment raconter des histoires qu'avec des personnages. Par ailleurs, je me disais : « Il faut absolument que je produise un CD-ROM, histoire de justifier tout le temps que je passe devant mes ordinateurs. » J'étais déterminé à changer ce passe-temps en authentique travail d'adulte. Je me suis donc demandé ce que je pourrais bien inventer. Et puis je me suis avisé que mon problème pour traiter *Starship Titanic* sous forme de roman – le fait que ça concernait un objet, un lieu, un vaisseau spatial – se révélait à présent un véritable avantage. Quand on met au point un CD-ROM, ce qu'on crée, c'est avant tout un lieu, un environnement.

O : *Et l'utilisateur devient le personnage ?*

D.N.A. : Exactement. Quand le décor se développe, on y met des personnages, mais ils ne constituent pas le sujet. Le sujet, c'est le vaisseau. Ce que je voulais faire alors... eh bien, c'était très vieillot ou très avant-gardiste, selon le point de vue. Je voulais inclure dans le jeu un simulateur de conversation. Il y a de nombreuses années, j'ai réalisé un autre jeu – à partir du *Guide galactique*, celui-là – avec une société du nom d'Infocom qui était très compétente. Elle produisait des jeux subtils, intelligents et culturels qui reposaient sur du texte. Plusieurs millénaires de culture humaine nous prouvent qu'on peut faire énormément de choses avec du texte, et l'introduction de l'interactivité ne peut que multiplier ces possibilités. On change l'ordinateur en conteur et le joueur en public, à la manière de jadis, de l'époque où le public provoquait lui aussi une réaction du conteur, au lieu que ce ne soit juste l'inverse. Je me suis vraiment amusé à travailler là-dessus. J'ai adoré bâtir ces conversations virtuelles entre joueur et machine. J'ai donc pensé qu'il serait génial de pousser le concept au sein d'un jeu graphique moderne. Je voulais essayer de faire parler pour de bon mes personnages grâce à cette vieille technologie de conversation. Les lâcher dans un décor et voir où ça menait. On s'est donc attaqué de front à la tâche de permettre au joueur de parler aux personnages. Bien sûr, ça s'est très vite changé en problème. D'abord, on aurait voulu utiliser une conversion de texte écrit en texte parlé, afin de gagner en flexibilité dans la construction des phrases. Le hic, c'est qu'avec ce type de logiciel, tous les personnages parlent comme des Norvégiens à moitié dans le coaltar, ce qui m'a paru un peu dommage. On a donc compris qu'il nous faudrait enregistrer des répliques. Et je me suis dit : « C'est terrible : on n'aura qu'un nombre limité de réponses. Ça va être... oh, la la, je ne sais pas trop... » On a résolu le problème graduellement, en

gonflant de plus en plus la quantité de texte. On s'est encore tapé deux heures d'enregistrement, ce matin, si bien qu'à présent, on a environ seize heures de bouts de conversation : des petites phrases, des moitiés de phrases, toutes choses que traite la machine afin de répondre à la question que vient de taper le joueur. Pendant un bon moment, ça n'a pas très bien marché, mais depuis deux ou trois semaines, ça se met en place et ça devient presque effrayant. Il y a des gens qui arrivent en disant : « Ouais, c'est ça, bien sûr, ça peut pas marcher, votre truc. Et si je lui demandais telle chose, hein ? » Alors, ils demandent telle chose, et leur mâchoire se décroche. C'est fabuleux. On peut passer des heures à ne faire que discuter avec les personnages. Je m'empresse d'ajouter que les seize heures de dialogue ont été écrites en équipe. J'en ai fait une partie, d'autres personnes une autre, et on a tout mis en commun. Quand ça marche, c'est carrément remarquable. Soudain, le monde se retrouve peuplé. On y rencontre dans tous les coins des robots très étranges, endommagés, qui possèdent une grande palette d'opinions, d'attitudes, d'idées et d'histoires bizarres à raconter, qui savent des choses totalement inattendues. Il est possible de discuter avec tous.

O : Craignez-vous qu'après tout ce travail, les gens ne traitent pas le résultat avec le même sérieux que, disons, un film ou un livre ? Qu'ils ne considèrent pas cela comme une forme d'art ?

D.N.A. : Je ne le crains pas, je l'espère. Ce concept d'art m'inquiète énormément. Ayant suivi des études de Lettres anglaises, j'ai depuis évité à tout prix de vouloir faire de l'art. Je crois que le concept de l'art tue la créativité. C'est une des raisons pour lesquelles je voulais réaliser un CD-ROM : comme personne ne le prendra au sérieux, on pourra se permettre un tas de choses fantastiques. Il est amusant de voir à quel point ça arrive souvent. Je suppose que l'essentiel des premiers romans ne constituaient qu'une espèce de pornographie. Il semble que la plupart des médias aient commencé par la pornographie avant d'évoluer. Je me hâte cependant de préciser que mon CD-ROM n'est pas pornographique. Avant 1962, tout le monde considérait la musique pop comme... bref, il ne serait venu à l'idée de personne d'appeler ça de l'art. Et puis soudain, des types se pointent et se montrent fabuleusement créatifs au sein de ce médium, tout simplement parce qu'ils adorent ça, qu'ils considèrent ça comme le meilleur moyen de s'amuser. Du coup, quelques années plus tard, on a *Sgt. Pepper's* et ainsi de suite, et plus personne ne nie que ce soit de l'art. Je crois les médias à leur zénith avant que quiconque ne songe à les qualifier d'artistiques, quand tout le monde est encore persuadé que c'est de la daube en barres.

O : Mais d'ici vingt ans, par exemple, aimeriez-vous être reconnu comme l'un des premiers à avoir utilisé le CD-ROM pour faire de l'art ?

D.N.A. : Je crois que j'aimerais juste qu'énormément de gens aient acheté *Starship Titanic*. D'abord pour une raison évidente. Ensuite, parce que si c'est populaire, si les gens l'apprécient vraiment, on aura l'impression d'avoir fait du bon travail. Et si quelqu'un s'amène en disant : « Mais c'est de l'art », grand bien lui fasse. Je m'en fiche un peu, en fait. Je crois de toute façon qu'il revient aux autres de décider après coup. Ça ne doit pas être un but. Il n'y a rien de pire que de commencer un roman en se disant : « Je vais écrire quelque chose d'une grande valeur artistique. » C'est marrant, l'autre jour, par pure curiosité, j'ai lu *Opération Tonnerre*, un des romans de la série James Bond que j'aurais aimé lire quand j'avais, disons, quatorze ans, juste à cause des passages où le héros pose la main sur la poitrine de l'héroïne, et s'exclame : « Dieu ! Comme c'est excitant ! » Malheureusement, ça n'a pas été le cas. Cette fois-ci, donc, je me suis dit que James Bond étant une gigantesque icône de la culture populaire des quarante dernières années, il serait intéressant de savoir ce que valaient les bouquins. Et ce qui m'a poussé à essayer, outre le fait que j'en ai trouvé un qui traînait, ç'a été de lire un article sur Ian Fleming dans lequel l'auteur expliquait que ce dernier ne cherchait pas à être *littéraire* mais *lisible*, ce qui fait une différence énorme, cruciale. J'ai donc voulu voir si Fleming avait atteint son but. Or, c'est intéressant, le roman était effectivement fort bon. L'homme savait utiliser la langue, la faire fonctionner, et il écrivait bien. Pourtant, à l'évidence, nul ne considérerait ses livres comme de la littérature. Je crois que les œuvres les plus intéressantes sont produites dans des genres dont les acteurs ne se prennent pas pour des artistes, simplement pour de bons artisans. Être lisible, pour un écrivain, c'est être un bon artisan, connaître son travail, savoir manier ses outils et ne pas les abîmer à l'usage. Quand je lis des œuvres littéraires – avec un L majuscule, vous voyez le genre –, j'en juge une bonne partie sans intérêt. Si je veux apprendre des choses intéressantes sur les êtres humains, leurs relations avec leurs semblables, leur comportement, je trouve un tas de romancières de polar qui décrivent ça nettement mieux, par exemple Ruth Rendell. Si je veux lire quelque chose qui me donne des sujets de réflexion sérieux, fondamentaux, sur la condition humaine ou, si vous voulez, sur les raisons de notre présence sur terre, sur le sens de la vie, je préfère lire un ouvrage écrit par un scientifique spécialisé dans les sciences naturelles, comme Richard Dawkins. Je crois que la tâche de parler des problèmes importants ne revient plus aux romanciers mais aux scientifiques qui en savent bien plus sur le sujet. Je me méfie toujours énormément d'une œuvre qui se considère comme de l'art au moment de sa création. Pour en revenir au CD-

ROM, je voulais juste faire de mon mieux et m'amuser le plus possible en le faisant. Je trouve que c'est assez réussi. Il y a toujours des portions qu'on estime moins parfaites que d'autres, mais on ne peut pas se torturer éternellement. Le résultat est sacrément bon.

O : *Et il y a aussi le film. Ça fait des dizaines d'années que j'entends parler d'une adaptation du Guide galactique.*

D.N.A. : Euh, oui, effectivement. Même si c'est resté lettre morte, il y a déjà eu deux sources de rumeurs. La première quand j'ai vendu les droits, il y a environ quinze ans, à Ivan Reitman, qui n'était pas encore aussi connu qu'aujourd'hui. Ça a totalement capoté, parce qu'une fois au pied du mur, Ivan et moi n'avons pas du tout eu la même vision des choses. En fait, il n'avait pas lu le livre avant de l'acheter. Il n'avait regardé que les chiffres de vente. Je crois que ce n'était carrément pas son truc, si bien qu'il voulait faire un tas de changements. Au bout du compte, on a décidé qu'on ne pouvait pas s'entendre et on s'est séparés. À ce moment-là, il avait perdu les droits au profit de Columbia, et il a réalisé à la place un film intitulé *S.O.S. Fantômes*. Vous imaginez à quel point ça m'a irrité. Columbia a conservé les droits des années. Je crois que, ensuite, Ivan Reitman a engagé quelqu'un pour écrire un nouveau scénario qui est sans doute le plus mauvais que j'aie jamais lu. Hélas, en plus du nom de l'autre auteur, il y a le mien dessus, alors que je n'en ai pas écrit une virgule. Je viens de m'apercevoir que durant le séjour entier de cette œuvre à Scénarioville, ou un endroit comme ça, tout le monde a cru que j'en étais l'auteur, donc que j'étais un scénariste infect. Ce qui m'ennuie un brin. Ensuite, il y a quelques années, on m'a présenté quelqu'un devenu depuis un très bon ami, Michael Nesmith, lequel a fait pas mal de choses dans sa carrière : en plus de produire des films, il a été l'un des membres fondateurs des Monkees. C'est assez étonnant quand on le connaît, vu que c'est un type très sérieux, réfléchi, posé, mais qui dispose de réserves cachées d'espièglerie. Il m'a proposé une collaboration. Il produisait, j'écrivais, et ainsi de suite. On s'est bien amusé à travailler sur le projet, pendant un moment, mais je crois que, à ce stade, Hollywood considérerait la chose comme dépassée. On en avait fait le tour. Et puis, je n'arrêtais pas d'entendre : « Une comédie de science-fiction, ça ne marchera jamais, et voilà pourquoi : si ça pouvait marcher, quelqu'un en aurait déjà réalisé une. »

O : *On dirait qu'il y a comme un défaut de logique.*

D.N.A. : Et qu'est-ce qui se passe ? L'année dernière, sort *Men in Black*, ce qui fait que brusquement, ça y est, quelqu'un en a réalisé une. Et *Men in Black* est... Comment exprimer ça délicatement ? Disons que le film contenait des éléments que j'ai trouvés très

familiers. Donc d'un seul coup, une comédie de science-fiction qui se situe tout à fait dans la veine du *Guide galactique* est devenue l'un des plus grands succès de tous les temps. Ça a un peu modifié le contexte. Brusquement, tout le monde en voulait. Le projet avec Michael... En définitive, on n'a pas réussi à faire monter la mayonnaise, donc on s'est quitté bons amis et on l'est toujours. J'espère juste qu'on travaillera ensemble sur d'autres choses, car je l'apprécie beaucoup et on s'entend très bien. Et aussi parce que plus je passe de temps à Santa Fe, plus je suis content. Maintenant, j'en arrive au film avec Disney – ou plus exactement avec Caravan, l'une des plus importantes sociétés de production indépendantes, encore que plus ou moins rattachée à Disney. Je suis très frustré de ne pas avoir réussi à faire ce film pendant quinze ans, mais aussi très enthousiaste car on peut désormais le tourner bien mieux que ça n'aurait été le cas autrefois. Je veux dire d'un point de vue technique, visuel. Bien entendu, les véritables qualités d'un film reposent sur son scénario, ses acteurs, son metteur en scène et ainsi de suite, et ces talents-là ne sont ni inférieurs ni supérieurs à ce qu'ils étaient naguère, mais dans au moins un domaine important, le visuel, on a fait des progrès très nets.

O : *Et c'est Jay Roach (Austin Powers) qui réalisera ?*

D.N.A. : Absolument C'est un type très intéressant. J'ai beaucoup discuté avec lui. De bien des manières, la clef de tout le projet a été ma rencontre avec Jay Roach, car il m'a plu tout de suite et j'ai pensé : « Ce type-là est très intelligent, très malin. » J'avais raison, et voici à quel point : il veut que je travaille en étroite collaboration avec lui sur le film – ce qui rend toujours un réalisateur sympathique à un auteur. À l'époque du feuilleton radio d'origine, j'ai fait des choses que personne n'avait encore jamais faites : alors que j'étais juste l'auteur, je me suis immiscé dans tout le processus. Le producteur-réalisateur en a été un peu surpris, mais il a fini par l'accepter de bonne grâce. J'ai donc eu une influence énorme sur le développement du feuilleton, et c'est tout à fait ce que Jay me demande de faire sur le film. Alors, je me suis dit : « Super. Voilà quelqu'un avec qui je peux travailler. » Bien sûr, nous n'en sommes qu'au début d'une aventure qui va durer deux ans, si bien que tout peut arriver. Je dis juste que à ce stade, les choses vont aussi bien que possible, donc je suis très optimiste, très enthousiaste.

O : *Il s'est écoulé presque vingt ans depuis le feuilleton radio d'origine, non ?*

D.N.A. : Quasiment jour pour jour. Ça fera vingt ans le mois prochain.

O : *Pourquoi Le Guide galactique connaît-il un succès aussi durable ?*

D.N.A. : À dire vrai, je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que j'ai travaillé très dur dessus, que je m'en suis beaucoup préoccupé et, je crois, sans choisir la facilité. Quand il existe un moyen simple de faire quelque chose, je suis très doué pour en trouver un plus compliqué. Et je soupçonne que la quantité de gens qui ont apprécié le *Guide* n'est pas sans rapport avec la quantité de travail qu'il m'a demandé. C'est un peu simpliste, mais c'est la meilleure explication que je puisse trouver.

O : *Le film sera adapté du premier roman ?*

D.N.A. : Oui. C'est marrant, j'ai lu certains commentaires sur le Web, depuis que le film a été annoncé, et j'ai trouvé des choses comme : « Il va adapter les cinq romans d'un coup. » Les gens ne comprennent pas comment un livre devient un film. Quelqu'un a dit un jour, et c'est je crois parfaitement exact, que la meilleure source pour un film, c'est une nouvelle courte. Donc, oui, ça n'adaptera que le premier livre. Cela posé, chaque fois que j'écris une nouvelle version du *Guide*, elle contredit totalement les précédentes. Ce que je puis affirmer à propos du film, donc, c'est qu'il contredira spécifiquement le premier livre.

O : *Quelle est votre version préférée du Guide ?*

D.N.A. : Pas celle de la télé, en tout cas. Selon mon humeur, c'est le feuilleton radio ou le livre, qui sont de toute façon les deux seules autres versions existantes : je n'ai pas beaucoup le choix. Elles m'inspirent des sentiments différents. D'un côté, c'est de la version radio que tout est parti. C'est comme ça que la graine a germé. C'est aussi là que j'ai eu le plus l'impression que les autres artisans du projet – le producteur, les ingénieurs du son, etc., et bien sûr les acteurs – et moi-même étions en train de créer quelque chose de totalement nouveau. Enfin, à l'époque, on avait surtout l'impression d'être complètement fous. Je me revois assis dans le studio souterrain, en train d'écouter pendant des heures le bruit d'une baleine heurtant le sol à cinq cents kilomètres-heure, juste pour trouver un moyen de le figner un peu. Après des heures de ce régime, jour après jour, on commence à douter de sa santé mentale. Et bien sûr, on ne sait même pas si qui que ce soit finira par entendre le résultat. Mais on avait la très nette impression de faire des choses que personne n'avait jamais faites, et c'était super ! Terriblement motivant. D'un autre côté, ce qui me plaît dans le livre, c'est que je l'ai fait tout seul. De toute façon, ce qui plaît à tous les auteurs dans leurs livres, c'est qu'ils les ont écrits tout seul. Point final. Personne d'autre n'est impliqué. Dans mon cas, ce n'est pas tout à fait vrai, parce que le livre est adapté du feuilleton

radio, et il porte la marque de tous les gens ayant contribué d'une manière ou d'une autre audit feuilleton, mais j'ai quand même l'impression de l'avoir fait tout seul. Et j'en suis content, je trouve qu'il se lit agréablement. On dirait que ç'a été écrit facilement, et je me rappelle le mal que j'ai eu à obtenir ce résultat.

O : *Vous arrive-t-il de vous lasser du Guide galactique ?*

D.N.A. : Pendant une période, j'en ai carrément eu ma claque, je ne voulais plus en entendre parler, et je me retenais pour ne pas engueuler les gens qui y faisaient allusion devant moi. Mais depuis, j'ai fait autre chose. Notamment la série *Dirk Gently*. Et puis mon œuvre préférée, que j'ai écrite il y a dix ans : j'ai sillonné le monde avec un zoologue de mes amis, à la recherche de divers animaux rares et en voie de disparition. J'en ai tiré un livre intitulé *Last Chance to See* qui est mon chouchou. *Le Guide galactique*, c'est du passé, à présent, mais je ne le renie pas : c'était génial, fabuleux, et ça m'a rendu un tas de services. Il y a quelque temps, je discutais avec Pete Townsend, des Who, et je crois qu'à un moment, je disais : « Mon Dieu ! J'espère qu'on ne se rappellera pas seulement de moi comme de l'auteur du *Guide galactique*. » Et Pete m'a un peu réprimandé. Il m'a dit : « Écoute, j'ai le même problème avec *Tommy*, et j'ai pensé comme toi, à une époque. Mais quand on a fait un truc comme ça, ça ouvre énormément de portes. Ça permet de faire un tas d'autres choses. Les gens se le rappellent. Et on devrait en être content. » Je me suis dit qu'il avait tout à fait raison.

O : *Avez-vous abandonné Dirk Gently ?*

D.N.A. : J'ai commencé un troisième volume mais je m'y suis perdu. Sans savoir pourquoi, je n'ai pas réussi à continuer, j'ai dû laisser tomber. Je ne savais pas du tout qu'en faire. J'ai relu tout ça environ un an plus tard, et j'ai soudain pensé : « En fait, les idées ne correspondent pas au personnage. Ces idées-là seraient nettement plus à leur place dans un roman du *Guide galactique*, mais je n'ai pas envie d'écrire ça pour l'instant. » Donc, je les ai mises de côté. Peut-être que, un jour, j'écirai un nouveau volume du *Guide*, parce que j'ai énormément de matière à y caser. Pour en revenir à *Dirk Gently*, oui, je l'ai un peu mis de côté, lui aussi. Il y a deux ou trois mois, à Oxford, j'ai assisté à une production théâtrale universitaire d'*Un cheval dans la salle de bains*. Le scénario est terriblement compliqué... et une bonne partie de sa complexité sert à masquer le fait que l'histoire ne fonctionne pas tout à fait. Voir mon histoire sur scène m'a conduit à y réfléchir, et je me suis dit : « Bon, ils s'y sont bien pris, mais quand même, ils auraient dû faire ci, ils n'auraient pas dû faire ça. » Ça a carrément relancé la machine dans ma tête. Ce qui m'a intéressé aussi,

c'est qu'alors que je trouvais défaut sur défaut à la production, le public, lui, à ma grande surprise, prenait son pied. C'était une situation assez bizarre. Brusquement, je me suis dit : « J'aimerais bien que ce soit un film, parce que, après y avoir pensé à nouveau dans ce contexte, je vois très bien ce que ça donnerait, et ça pourrait être génial. » Donc peut-être est-ce là ce que j'aurai envie de faire ensuite, une fois l'adaptation du *Guide galactique* assez avancée pour me laisser un peu de temps. Avec ce projet en route, j'espère que d'autres portes vont s'ouvrir dans le milieu du cinéma. J'adorerais tourner des films. Mais je dis ça tel l'innocent n'en ayant jamais tourné un seul que je suis.

Interview réalisée par Keith Phipps, 1998

*

14 avril 1999

David Vogel
Walt Disney Pictures

Cher David,

J'ai tenté une ou deux fois de vous joindre au téléphone. J'aurais peut-être dû expliquer pourquoi j'appelais : j'étais aux États-Unis pour quelques jours et je pensais qu'il ne serait pas inutile que je vienne à Los Angeles, afin que nous nous rencontrions. N'ayant pas réussi à vous contacter, j'écris ceci dans l'avion qui me ramène en Angleterre.

Il semble que nous en soyons arrivés à un point où les problèmes nous cachent les possibilités. Je ne sais si j'ai raison de le penser, mais je n'ai que votre silence pour tirer mes conclusions, et le silence est rarement une source d'informations fiable.

Il me semble que nous avons le choix entre nous glisser dans les stéréotypes traditionnels – vous êtes le cadre du studio ayant un million de problèmes bien réels à régler, moi l'écrivain ne songeant qu'à voir sa vision adaptée à l'écran, quels qu'en soient le prix et les conséquences – ou bien admettre que nous avons un but commun, à savoir tourner le meilleur film possible. Le fait que nous ayons des points de vue différents sur la manière d'atteindre ce but devrait être une source fertile de débats et apporter des solutions à nos problèmes. Je ne pense pas qu'une série de « notes » à sens unique, entrecoupée de longs silences de mort, soit un bon substitut à la discussion.

Vous avez l'expérience de la réalisation de films importants. J'ai celle de la réalisation du Guide galactique dans tous les médias, hormis le

cinéma. Je suis sûr que vous êtes frustré de mon apparente indifférence aux problèmes que vous rencontrez, autant que je le suis moi-même de ne pas encore avoir eu le moindre dialogue créatif avec Disney sur ce projet. J'ai une suggestion à vous faire : et si on se rencontrait pour de bon afin d'en discuter ?

Je puis être à L.A. lundi prochain (19.04.) ou au début de la semaine suivante. J'estimerai normal que Disney assume les frais de ce voyage supplémentaire. Je vous joins une liste de numéros auxquels vous pouvez me joindre. Si vous n'y parvenez pas, je saurai que vous n'en avez pas vraiment envie.

Bien à vous,

Douglas Adams

Email : dna@tdv.com

Assistante (Sophie Astin) (avec répondeur) : 555 171 555 1700
(entre 10 h et 18 h, heure d'été anglaise)

Fax bureau : 555 171 555 1701

Domicile (pas de répondeur) : 555 171 555 3632

Fax domicile : 555 171 555 5601

Portable GB (avec répondeur) : 555 410 555 098

Portable US (avec répondeur) : (310) 555 555 6769

Résidence secondaire (France) : 555 4 90 72 39 23

Jane Belson (épouse) (bureau) : 555 171 555 4715

Agent pour le cinéma (US) Bob Bookman : (310) 555 4545

Agent littéraire (GB) Ed Victor (bureau) : 555 171 555 4100
(heures de bureau anglaises)

Agent littéraire (GB) Ed Victor (bureau) : 555 171 555 4112

Agent littéraire (GB) Ed Victor (domicile) : 555 171 555 3030

Producteur : Roger Birnbaum : (818) 555 2637

Réalisateur : Jay Roach (Everyman Pictures) : (323) 555 3585

Jay Roach (domicile) : (310) 555 5903

Jay Roach (portable) : (310) 555 0279

Shauna Robertson (Everyman Pictures) : (323) 555 3585

Shauna Robertson, domicile : (310) 555 7352

Shauna Robertson, portable : (310) 555 8357

Robbie Stamp, Producteur Exécutif (GB) (bureau) :
555 171 555 1707

Robbie Stamp, Producteur Exécutif (GB) (domicile) :
555 181 555 1672

Robbie Stamp, Producteur Exécutif (GB) (portable) :
555 7885 55 8397

Janet Thrift (mère) (GB) : 555 19555 62527

Jane Garnier (sœur) (GB) (travail) : 555 1300 555 684

Jane Garnier (sœur) (GB) (domicile) : 555 1305 555 034

Jakki Kelloway (nounou de fille) (GB) : 555 171 555 5602

Angus Deayton & Lise Meyer (voisins qui peuvent prendre un message) (GB) : travail : 555 (145) 555 0464, domicile : 555 (171) 555 0855

Restaurants où je pourrais me trouver :

The Ivy (GB) : 555 171 555 4751

The Groucho Club (GB) : 555 171 555 4685

Granita (GB) : 555 171 555 3222

Sainsbury's (le supermarché où je fais mes courses ; ils peuvent toujours m'envoyer un SMS) : 555 171 555 1789

Forum sur site Internet : www.douglasadams.com/forum

*

(Note du directeur d'ouvrage : Cette lettre a produit l'effet désiré. David Vogel a répondu, et il en a résulté une réunion productive qui a poussé le film en avant.)

La Vie Privée de Gengis Khan

Les derniers cavaliers disparurent au sein de la fumée. Le martèlement de leurs sabots s'évanouit dans le lointain.

La fumée recouvrait la terre. Elle dérivait devant le soleil couchant qui, à l'ouest, marquait le ciel telle une blessure ouverte.

Dans le silence parsemé d'échos qui suivit la bataille, on entendit très peu de cris s'élever des corps sanglants et torturés, au milieu des champs, tellement peu que c'en était pitoyable.

Des silhouettes fantomatiques étourdies par l'horreur sortirent des bois d'un pas mal assuré puis se précipitèrent, les yeux emplis de larmes – des femmes qui cherchèrent maris, frères, pères, amants, d'abord parmi les mourants, ensuite parmi les morts. La lumière vacillante à laquelle elles opérèrent ces recherches provenait de leur village incendié qui s'était vu, cette après-midi-là, officiellement annexé à l'Empire mongol.

Ah, les Mongols !

Ils avaient déferlé des grandes étendues sauvages d'Asie centrale, force brutale que le monde n'était absolument pas prêt à repousser. Ils avaient déferlé telle une faux maniée avec férocité, tranchant, lacérant, détruisant tout ce qui se dressait sur leur passage. C'était là ce qu'ils appelaient conquérir.

Et en tous les pays qui les craignaient ou ne tarderaient pas à les craindre, aucun nom n'inspirait davantage de terreur que celui de leur chef, Gengis Khan, le plus grand des seigneurs de la guerre asiatiques. Il régnait seul, révééré tel un dieu par ses guerriers, distingué par la lueur glaciale de ses yeux gris-vert, le pli sauvage de son front et le fait qu'il était capable de leur casser la gueule à tous.

Un peu plus tard, ce soir-là, tandis que la lune se levait, un petit groupe de cavaliers munis de torches quitta discrètement le campement mongol établi sur une colline proche. Un témoin fortuit n'aurait rien vu de remarquable en l'homme qui chevauchait au centre du groupe, couvert d'un épais manteau, tendu, penché sur son cheval comme si un lourd fardeau pesait sur ses épaules, car un témoin fortuit aurait été mort.

Les cavaliers parcoururent quelques kilomètres à travers les bois baignés par le clair de lune, suivant plusieurs sentiers successifs jusqu'à atteindre une petite clairière. Là, ils arrêrèrent leurs chevaux et attendirent le bon vouloir de leur chef.

Lequel fit avancer sa monture et observa les huttes de paysans agglutinées là qui, malgré cette arrivée surprise, tentaient à toutes forces d'avoir l'air désertes.

C'était à peine s'il s'échappait de la fumée des cheminées primitives, à peine si de la lumière apparaissait aux fenêtres, et nul son ne s'élevait, sinon la voix d'un enfant en bas âge qui disait : « Chut... »

Un instant, une étrange lueur verte flamboya dans les yeux du chef mongol. Quelque chose de lourd et menaçant, qu'on n'aurait su qualifier de sourire, s'étira au sein de sa belle barbe effilée. Quelque chose qui aurait (brièvement) appris à quiconque aurait été assez bête pour l'observer qu'après une journée employée à couper les gens en morceaux, un seigneur de la guerre mongol n'appréciait rien tant qu'une bonne soirée en ville.

Une porte fut ouverte à la volée. Un guerrier mongol s'engouffra dans la hutte à la manière d'un ouragan. Deux enfants coururent en hurlant vers leur mère recroquevillée dans un coin de la petite pièce, les yeux écarquillés. Un chien aboya.

Le guerrier jeta sa torche sur les braises qui rougeoyaient toujours dans l'âtre, puis balança le chien par-dessus. Ça lui apprendrait à être un chien ! Le dernier survivant mâle de la famille, un grand-père chenu, s'avança bravement, le regard halluciné. Vive comme l'éclair, l'épée du Mongol lui trancha la tête, laquelle roula à terre et s'immobilisa de guingois contre un pied de table. Le corps du vieil homme demeura un instant debout, tendu, ne sachant quel parti adopter. Alors qu'il basculait en avant avec lenteur et majesté, le khan entra et le poussa brutalement de côté. La joyeuse scène domestique

lui inspira un nouveau sourire sinistre, puis il s'approcha d'une grande chaise. Il s'y assit avec précautions, en éprouvant la solidité. Une fois rassuré, il poussa un profond soupir et prit ses aises devant la cheminée où le chien rôtiissait désormais allègrement.

Le guerrier empoigna la femme terrifiée, en repoussa les enfants sans douceur, puis la fit avancer, tremblante, devant le puissant khan.

Jeune et jolie, elle avait une longue chevelure noire en désordre. Sa poitrine se soulevait au rythme de ses halètements ; son visage était déformé par la peur.

L'empereur la considéra d'un air méprisant.

« Sait-elle qui je suis ? interrogea-t-il enfin d'une voix basse, dépourvue d'inflexion.

— Tu... tu es le puissant khan », déclara la femme en pleurant.

Il plongea son regard dans le sien.

« Sait-elle ce que j'attends d'elle ? siffla-t-il.

— Je... je ferai tout ce que tu voudras, ô Khan, balbutia-t-elle, mais épargne mes enfants !

— Alors, commence », conclut-il paisiblement, avant de laisser son regard s'égarer vers les flammes.

Nerveuse, tremblant de peur, la jeune femme s'avança pour poser une main timide et pâle sur le bras du khan.

Une main que le guerrier repoussa.

« Pas de ça ! » aboya-t-il.

Elle recula d'un pas, affolée. Toujours tremblante, comprenant qu'elle devait aller plus loin, elle s'agenouilla et tenta avec douceur d'écarter les genoux de l'empereur.

« Ça suffit ! » rugit le guerrier mongol avant de la repousser violemment en arrière. Elle demeura prostrée, la stupéfaction commençant à le disputer à la terreur dans ses yeux.

« Allez ! reprit-il sèchement. Demande-lui s'il a passé une bonne journée.

— Quoi ? gémit-elle. Je ne... je ne comprends pas ce que... »

Il l'empoigna, lui appliqua un demi-nelson et lui posa la pointe de son épée sur la gorge.

« Je te dis de lui demander s'il a passé une bonne journée ! » La jeune femme eut un hoquet de douleur et d'incompréhension. L'épée s'enfonça un peu plus. « Allez !

— Euh... Tu as... euh, passé... fit-elle d'une voix hésitante, étranglée, une bonne... journée ?

— Chéri ! siffla le guerrier. Dis "chéri" ! »

Les yeux de la femme, fixés sur l'épée, étaient exorbités.

« Tu as passé une bonne journée... chéri ? » demanda-t-elle d'un

ton plaintif.

Le khan releva brièvement des yeux las.

« Oh, comme d'habitude, dit-il. Violente. »

Puis il regarda à nouveau le feu.

« Parfait, dit le guerrier. Continue. »

La jeune femme se détendit un tout petit peu, consciente d'avoir passé une sorte d'épreuve. À présent, les choses allaient peut-être reprendre un cours normal et on pourrait en finir. Elle s'avança à nouveau, nerveuse, et recommença à caresser le khan.

Le guerrier la repoussa sauvagement à travers la pièce, lui donna un coup de pied, puis la remit sur les siens d'une traction, hurlante.

« J'ai dit : pas de ça ! » rugit-il. Il approcha le visage du sien et lui souffla dans le nez une haleine où se mêlaient l'odeur du vin bon marché et celle de la graisse de chèvre rance, ce qui ne la consola en rien car cela lui rappela avec acuité feu son cher époux, lequel lui en faisait autant tous les soirs. Elle éclata en sanglots.

« Sois gentille avec lui ! ordonna le Mongol grimaçant en crachant sur elle une dent dont il ne voulait plus. Demande-lui comment ça va dans son travail. »

Elle en demeura bouche bée. Le cauchemar continuait. Un coup douloureux atteignit sa joue.

« Demande-lui juste : "Comment ça va dans ton travail, chéri ?" » insista le guerrier, grimaçant à nouveau, avant de la pousser en avant.

« Comment... comment ça va dans ton travail... chéri ? » articula-t-elle, désespérée.

Le soldat la secoua.

« Mets-y un peu de tendresse ! » ordonna-t-il.

Elle sanglota à nouveau.

« Comment... comment ça va dans ton travail... chéri ? » articula-t-elle, toujours aussi désespérée, mais avec cette fois une sorte de moue pitoyable à la fin.

Le puissant khan soupira.

« Oh, ça va, ça ne va pas trop mal, dit-il d'une voix où perçait sa lassitude. On a un peu écumé la Mandchourie, on y a versé pas mal de sang. Ça, c'était ce matin. Cette après-midi, on a surtout pillé, même s'il y a eu un petit massacre vers quatre heures et demie. Et toi, comment s'est passée ta journée ? »

Sur ces mots, il tira de ses fourrures deux parchemins couverts de cartes et se mit à les étudier distraitement à la lueur du chien embrasé.

Le guerrier tira du feu un tisonnier rougeoyant et s'avança vers la jeune femme d'un air menaçant.

« Allez ! Réponds-lui ! »

Elle bondit en arrière en poussant un cri aigu.

« Réponds-lui !

— Euh... mon mari et mon père ont été tués, dit-elle.

— Vraiment, chérie ? fit le khan, inattentif, sans lever les yeux de ses cartes.

— Et on a brûlé le chien...

— Ah oui ?

— Eh bien... en fait... c'est à peu près... euh... »

Le guerrier s'avança à nouveau, le tisonnier brandi.

« Ah, oui ! Et puis j'ai un peu été torturée, aussi ! » hurla la femme.

L'empereur releva la tête vers elle.

« Pardon ? fit-il, vaguement intéressé. Désolé, chérie, j'étais en train de lire...

— Bon, parfait, intervint le guerrier. Maintenant, fais-lui une scène.

— Hein ?

— Dis-lui juste : “Gengis, tu vas poser ça tout de suite et m'écouter. Alors comme ça, pendant que je me casse les reins toute la journée devant un...”

— Mais il va me tuer, si je dis ça !

— Moi, je te tue net si tu ne le dis pas.

— Je n'en peux plus ! » s'exclama la jeune femme en s'effondrant au sol. Elle se jeta aux pieds du grand khan. « Arrêtez de me tourmenter, gémit-elle. Si vous voulez me violer, violez-moi, mais ne... »

Il bondit sur ses pieds et lui jeta un regard noir.

« Non, lâcha-t-il en un murmure sauvage. Ça te ferait rire... tu es comme toutes les autres. »

Il quitta la hutte en coup de vent, reprit son cheval et s'enfonça dans la nuit, en proie à une telle rage qu'il oublia presque de brûler le village avant de partir.

*

Après une autre journée particulièrement sanglante, les derniers cavaliers disparurent au sein de la fumée. Le martèlement de leurs sabots s'évanouit dans le lointain.

La fumée recouvrait la terre. Elle dérivait devant le soleil couchant qui, à l'ouest, marquait le ciel telle une blessure ouverte.

Dans le silence parsemé d'échos qui suivit la bataille, on entendit très peu de cris s'élever des corps sanglants et torturés, au milieu des champs, tellement peu que c'en était pitoyable.

Des silhouettes fantomatiques étourdies par l'horreur sortirent des

bois d'un pas mal assuré puis se précipitèrent, les yeux emplis de larmes – des femmes qui cherchèrent maris, frères, pères, amants, d'abord parmi les mourants, ensuite parmi les morts.

Au-delà de l'écran de fumée, des milliers de cavaliers atteignirent leur gigantesque campement et, avec force cliquetis, exclamations et comparaisons de balafres, ils mirent pied à terre pour se jeter aussitôt sur le vin bon marché et la graisse de chèvre rance.

Devant sa yourte impériale aux splendides tentures, un khan couvert de sang et épuisé par la bataille descendit de cheval.

« Quelle bataille était-ce ? » demanda-t-il à son fils, Ogdai, qui l'accompagnait.

Ogdai, jeune général ambitieux, se passionnait pour les cruautés de toutes sortes. Il avait l'intention d'améliorer son propre record du monde connu du plus grand nombre de paysans empalés d'un seul coup d'épée ; cette nuit-là, il pourrait s'entraîner un peu.

Il marcha jusqu'à son père.

« C'était la bataille de Samarcande, ô Khan ! » proclama-t-il en agitant son épée dans son fourreau de manière très impressionnante.

Gengis Khan croisa les bras, appuyé à son cheval, contemplant par-dessus l'encolure la terrible dévastation qu'ils avaient portée dans la vallée en contrebas.

« Je n'arrive plus à faire la différence, soupira-t-il. On a gagné ?

— Oh, oui ! Oui ! Oui ! s'exclama Ogdai avec une fierté féroce. Ç'a été une très grande victoire. » Il agita encore son épée puis la tira avec enthousiasme et exécuta quelques passes d'entraînement. « Une très grande victoire ! » répéta-t-il. Tout en songeant que, oui, ce soir-là, il allait tenter les six.

L'empereur leva la tête vers le ciel qui commençait à s'obscurcir.

« Tu sais, au bout de vingt ans à accumuler les batailles de deux heures, j'ai l'impression qu'il n'y a pas que ça dans la vie. » Il se tourna, souleva sa tunique brodée d'or, déchirée, ensanglantée, et contempla son ventre velu. « Hé... Tâte un peu ça. Tu ne crois pas que je suis en train de m'empâter ? »

Ogdai considéra le ventre du grand khan avec un mélange de respect et d'impatience.

« Euh, non... dit-il. Non, pas du tout. » D'un claquement de doigts, il appela un serviteur qui lui apporta une carte. Il le transperça alors de son épée et, tandis que l'homme s'effondrait, arracha à des doigts inertes mais pas totalement surpris les plans de la grande campagne.

« Et maintenant, ô Khan, dit-il en déployant la carte sur le dos d'un autre serviteur penché à cet effet, nous devons pousser jusqu'en Perse. De là, nous pourrions nous préparer à conquérir le monde entier.

— Non, attends, tâte ça, insista le khan en pinçant un repli de peau

entre ses doigts. Tu ne crois pas que...

— Khan ! interrompit Ogdai, impatient. Nous sommes sur le point de conquérir le monde ! » Il planta son poignard dans la carte, infligeant au serviteur qui était en dessous une vilaine entaille dans le poumon gauche.

« Quand ? » s'enquit l'empereur en fronçant le sourcil.

Son fils leva les bras au ciel, exaspéré.

« Demain ! dit-il. Nous commençons demain.

— Ah, demain, ça va être un peu difficile. » Le khan gonfla les joues et réfléchit un moment.

« Le problème, c'est que la semaine prochaine, j'ai ma conférence sur les techniques du carnage à Bokhara, et je comptais justement la préparer demain. »

Ogdai le contempla avec stupéfaction, tandis que le serviteur qui portait la carte s'effondrait lentement.

« Tu ne pourrais pas repousser ça ? demanda-t-il.

— Eh bien, à dire vrai, ils m'ont versé une grosse avance pour cette intervention, alors je suis plus ou moins engagé.

— Bon. Mercredi, alors ? »

L'empereur sortit un parchemin de sa tunique et le consulta, avant de secouer lentement la tête.

« Mercredi, je ne crois pas...

— Jeudi ?

— Ah, non, jeudi, je suis sûr que c'est impossible. On a Ogdai et sa femme qui viennent dîner, et j'ai plus ou moins promis...

— Mais c'est *moi*, Ogdai.

— Eh bien, tu vois, ça règle la question : tu n'aurais pas pu non plus. »

Le silence ébahi du jeune général ne fut rompu que par plusieurs milliers de Mongols velus, hurlant, se battant et se soûlant la gueule.

« Bon, écoute, reprit Ogdai d'une voix calme. Est-ce que tu serais prêt à conquérir le monde... vendredi ? »

Le khan soupira.

« Ma secrétaire vient le vendredi matin.

— Oh, vraiment ?

— J'ai un tas de courrier en retard. C'est à peine croyable, les exigences des gens, tu sais. » Il s'avachit contre son cheval, grincheux. « Est-ce que je pourrais signer ci ? Est-ce que je pourrais participer à ça ? Est-ce que je ne pourrais pas donner un petit massacre de bienfaisance ? Ça, ça m'occupe généralement jusqu'à trois heures de l'après-midi. Ensuite, je comptais prendre un petit week-end prolongé. Alors, lundi, lundi... » Il consulta à nouveau son parchemin. « Lundi,

ça ne sera pas possible, j'en ai peur. Je veux absolument me détendre un peu. Qu'est-ce que j'ai mardi ? »

L'étrange bruit aigu qui s'éleva alors dans le lointain évoquait les plaintes habituelles des femmes et des enfants pleurant leurs hommes massacrés, aussi le khan n'y prêta-t-il pas attention. Une lumière dansait à l'horizon.

« Mardi... écoute, je suis libre le matin... Non, attends un instant, j'ai plus ou moins pris rendez-vous avec ce type vachement intéressant qui n'a pas son pareil pour tout comprendre, un domaine dans lequel je ne suis pas du tout doué, moi. C'est dommage, parce que c'était mon seul créneau libre la semaine prochaine. Bon, on peut peut-être remettre ça à mardi en huit, alors, à moins que ce ne soit le jour où... »

Le bruit aigu persista, en fait il s'amplifia, mais porté si légèrement par la brise vespérale qu'il ne s'imposa toujours pas aux sens du khan. La lumière qui s'approchait était pâle au point de se confondre avec celle de la lune – fort ardente, cette nuit-là.

« Donc, ça exclut plus ou moins le reste du mois de mars, je le crains, poursuit l'empereur.

— Avril, alors ? » proposa Ogdai, las. Il arracha distraitement le foie d'un paysan qui passait par là, mais le cœur n'y était plus. Ce fut sans enthousiasme qu'il jeta l'organe sanglant dans l'obscurité. Un chien – devenu fort gras au fil des ans du simple fait qu'il restait toujours dans l'entourage d'Ogdai – entreprit de le dévorer. Ces temps étaient des temps barbares.

« Ah, non, pas avril ! protesta le khan. En avril, je vais en Afrique, je me le suis promis. »

La lueur qui grandissait dans le ciel nocturne avait enfin attiré l'attention d'un ou deux autres chefs mongols alentour. Étonnés, ils cessèrent de se battre, d'embrocher tout ce qui passait à leur portée, et l'observèrent.

« Bon, dit Ogdai, toujours inconscient du phénomène, est-ce qu'on pourrait se mettre d'accord pour conquérir le monde en mai, alors ? »

Son puissant père se suçota la lèvre, perplexe.

« Eh bien, je n'aime pas m'engager à si long terme. On se sent tellement prisonnier si la vie est tracée d'avance. Il faudrait que je lise plus, bon sang de bonsoir, quand est-ce que je vais trouver le temps ? Mais néanmoins... » Avec un soupir, il griffonna sur son parchemin. « Mai : possible conquête du monde. Je l'ai noté au crayon, hein, alors ne considère pas que ce soit définitif, mais continue de m'en parler et on verra bien ce que ça donne. Hé, qu'est-ce que c'est que ça ? »

Lentement, avec la grâce d'une jolie femme entrant dans son bain, un long et fin vaisseau argenté se laissa descendre jusqu'à terre en

émittant de délicates lueurs. Par la porte qui s'ouvrit dans son flanc sortit une grande créature élégante au curieux teint gris-vert. Elle s'avança lentement vers les Mongols.

Sur son chemin, gisait la silhouette sombre du paysan qui pleurait sans bruit depuis qu'il avait vu son foie dévoré par le chien d'Ogdaï et compris qu'il n'avait aucun moyen de le récupérer. Qu'allait bien pouvoir faire sa pauvre épouse, à présent ? Il choisit cet instant pour enfin passer dans un monde meilleur.

Le grand extraterrestre l'enjamba avec un dégoût marqué et, quoiqu'il fallût déchiffrer ses traits avec la plus grande attention pour s'en rendre compte, un peu d'envie. Il salua d'un signe de tête chacun des chefs rassemblés puis sortit de sous sa lourde robe métallique une petite planchette porte-papiers.

« Bonsoir, dit-il d'une voix de fouine haut perchée. Mon nom est Oualensacheur. On m'appelle aussi l'Indéfiniment Prolongé mais je ne vous ennuierez pas à vous expliquer pourquoi. Salutations. »

Il s'adressa alors à un puissant khan aux yeux totalement exorbités.

« Vous êtes Gengis Khan ? Gengis Temüdjin Khan, fils de Yesügai ? »

L'empereur des Mongols laissa choir le parchemin qui lui servait d'agenda. La pâle luminescence du vaisseau de Oualensacheur baignait ses traits jaunes étonnés, ravagés, accablés de soucis. Comme dans un rêve, il s'avança pour marquer son acquiescement.

« Vous permettez que je vérifie l'orthographe ? s'enquit l'extraterrestre en lui montrant la planchette porte-papiers. Ça m'ennuierait vraiment de me tromper à ce stade et d'être obligé de tout recommencer à zéro. » Le khan hochait faiblement la tête. « C'est bon ? Y a assez de "h" ? »

Une nouvelle fois, il inclina vaguement le chef. Ses yeux ne faisaient pas mine de rentrer dans leurs orbites.

« Parfait ! » conclut Oualensacheur en inscrivant une petite croix sur son formulaire. Il releva la tête. « Gengis Khan, reprit-il, vous êtes un branleur ; vous êtes un abruti ; vous êtes une toute petite boule de pus. Merci. » Sur ce, il réintégra son vaisseau, lequel s'envola.

Le silence qui s'ensuivit fut extrêmement pesant.

Un peu plus tard, cette année-là, Gengis Khan fondit sur l'Europe en proie à une telle rage qu'il en oublia presque de brûler l'Asie avant de partir.

Inspiré en partie par un sketch original imaginé par Graham
Chapman,

écrit par Chapman et Adams
pour l'émission télévisée de Chapman
Out of the Trees, 1975.

Le Jeune Zappy
Ne Prend Pas De Risque

Un grand engin volant filait au-dessus d'une mer enchanteresse. Depuis le milieu de la matinée, il allait et venait, décrivant des arcs de cercle de plus en plus larges, si bien qu'il finit par attirer l'attention des autochtones, un paisible peuple insulaire, amateur de fruits de mer, qui se rassembla sur la plage et, face à un soleil aveuglant, tenta de voir ce qui se trouvait là.

Tout individu raffiné, instruit, ayant un peu bourlingué et vu une ou deux choses, aurait sans doute remarqué combien l'engin ressemblait à un meuble classeur – un grand classeur volant, récemment forcé, renversé sur le dos, les tiroirs en l'air. Les autochtones, dont la culture était différente, furent au contraire frappés par le fait qu'il ne ressemblait pas du tout à un homard.

Très agités, ils commentèrent sa totale absence de pinces, son dos raide, sans articulation, et la grande difficulté qu'il semblait avoir à rester au sol. Ce dernier point leur sembla particulièrement amusant. Ils se mirent à sautiller sur place, afin de démontrer à cet objet stupide que, pour eux, rester au sol était la chose la plus simple au monde. Bientôt, toutefois, l'attraction perdit de son charme. Après tout, puisqu'il était parfaitement clair que cette chose n'était pas un homard, et puisque leur monde était grâce à Dieu empli de choses qui *étaient* des homards (dont une bonne demi-douzaine, d'aspect succulent, remontant à l'heure actuelle la plage dans leur direction), ils ne voyaient aucune raison de perdre davantage de temps. Ils décidèrent donc de clore la réunion sur-le-champ pour, quoique l'heure du déjeuner fût passée, aller dévorer quelques homards.

À cet instant précis, l'engin s'immobilisa, se redressa à la verticale puis plongea la tête la première dans l'océan, avec des éclaboussures si impressionnantes que les autochtones, hurlants, se réfugièrent entre les arbres. Lorsqu'ils ressortirent, quelques minutes plus tard, il ne restait qu'un cercle d'eau encore parsemé de rides et quelques bulles crevant la surface.

C'est bizarre, se dirent-ils entre deux bouchées du meilleur homard de toute la Galaxie Occidentale : ça fait deux fois cette année.

L'engin qui n'était pas un homard plongea tout droit à soixante mètres et s'immobilisa au sein de la lourde immensité bleutée, tandis que de grandes masses liquides s'agitaient autour de lui. Plus haut, dans une eau d'une clarté magique, un banc de poissons irisés détala.

Plus bas, où la lumière peinait à s'infiltrer, le milieu adoptait un bleu sombre et sauvage.

À soixante mètres de profondeur, le soleil pénétrait faiblement. Un grand mammifère marin à la robe soyeuse s'approcha distraitement, inspecta l'engin avec un vague intérêt, comme s'il s'était presque attendu à trouver quelque chose comme ça alentour, puis il s'élança vers la surface, vers la lumière miroitante.

L'engin demeura là une minute ou deux, accomplissant divers relevés, avant de descendre encore trente mètres plus bas, où il commençait à faire sérieusement sombre. Au bout d'un moment, ses lumières internes s'éteignirent et, durant la seconde qui s'écoula avant que ne jaillissent ses phares, la seule lueur visible provint d'une petite pancarte rose, au faible éclat, sur laquelle était inscrit : BIBICY CORPORATION, BROCANTE ET TRUCS DÉLIRANTS.

Les puissants faisceaux s'inclinèrent vers le bas, illuminant un grand banc de poissons argentés qui s'enfuirent en proie à une panique silencieuse.

Dans la cabine de pilotage à l'éclairage tamisé qui s'étendait en un large arc de cercle derrière la proue carrée, quatre têtes étaient rassemblées autour de l'écran d'un ordinateur analysant les signaux faibles, intermittents, qui émanaient du fond de la mer.

« C'est bien ça, dit enfin le propriétaire d'une des têtes.

— Peut-on en être sûr ? demanda le propriétaire d'une autre des têtes.

— Cent pour cent positif ! répliqua le propriétaire de la première tête.

— Vous êtes cent pour cent positif que le vaisseau qui s'est écrasé au fond de cet océan est celui dont vous étiez cent pour cent positif qu'il ne pourrait cent pour cent positivement jamais s'écraser ? » fit le propriétaire des deux dernières têtes. Il leva deux de ses mains. « Hé, je demandais juste ça comme ça. »

Les deux envoyés officiels de l'Agence pour la Sécurité et la Sérénité Civile répondirent à cette sortie par un regard extrêmement froid, mais le responsable de l'impair, malgré ses têtes en nombre pair, ne le remarqua pas. Il se laissa retomber sur le siège du pilote, ouvrit deux bières – une pour lui, l'autre aussi –, posa les pieds sur le tableau de bord et lança « Salut, chérie ! » à un poisson qui passait derrière l'ultraverre.

« Monsieur Bibicy, commença d'une voix basse le plus petit et le plus inquiétant des deux agents.

— Ouai ? dit Zappy en frottant une boîte de bière désormais vide contre certains des instruments les plus fragiles. Vous êtes prêts à plonger ? On y va.

— Monsieur Bibicy, que les choses soient parfaitement claires...

— Tout à fait d'accord. Et si on commençait par celle-ci : dites-moi donc ce qu'il y a au juste dans le vaisseau.

— Nous vous l'avons déjà dit, affirma l'agent. Des sous-produits. » Zappy échangea un regard las avec lui-même.

« Des sous-produits, répéta-t-il. Des sous-produits de quoi ?

— De processus, déclara l'agent.

— Quels processus ?

— Des processus parfaitement sans danger.

— Santa Zarquana Voostra ! s'exclamèrent les deux têtes de Zappy en chœur. Tellement sans danger que vous êtes obligés de construire un méga-vaisseau forteresse pour aller balancer vos sous-produits dans le trou noir le plus proche ! Sauf que le vaisseau n'arrive pas à destination parce que le pilote fait un détour pour ramasser quelques homards – c'est bien ça ? Bon, d'accord, je suis de bonne composition, mais... je veux dire, avouez que c'est à aboyer, que c'est dur à avaler, qu'on sent le tabouret approcher de la masse critique, que... que... que le vocabulaire est totalement impuissant à décrire ça !

— Ta gueule ! lança sa tête droite à sa tête gauche. On fait du larsen. »

Il serra dans sa main la boîte de bière restante pour se calmer.

« Écoutez, les gars », reprit-il après un moment de paix et de contemplation. Les deux agents n'avaient rien dit. Ils s'estimaient incapables d'aspirer à une conversation d'un tel niveau. « Je veux juste savoir dans quoi vous êtes en train de m'entraîner. »

Il tendit le doigt vers les données irrégulières s'affichant sur l'écran. Il n'y comprenait rien mais n'en aimait pas du tout l'aspect. Elles étaient ondulées et constituées d'un tas de grands nombres et autres bizarreries.

« Il est en train de péter, c'est ça ? cria-t-il. Sa cale est remplie de barres aoristiques à radiations epsilon ou de quelque chose qui va rôtir tout ce secteur spatial jusqu'à des millions d'années dans le passé, et il est en train de péter. C'est ça, le jeu ? C'est ça qu'on est venus chercher ? Est-ce que je vais ressortir de cette épave avec encore plus de têtes qu'avant ?

— Il ne peut pas s'agir d'une épave, monsieur Bibicy, insista l'agent. Le vaisseau est garanti parfaitement sûr. Il ne peut en aucun cas se briser.

— Alors pourquoi est-ce que vous êtes si impatients d'y jeter un œil.

— Nous aimons regarder les objets parfaitement sûrs.

— Ben voyooooooooons !

— Monsieur Bibicy, continua patiemment l'agent. Puis-je vous

rappeler que vous avez un travail à accomplir ?

— Ouais, ben, peut-être que j'ai plus autant envie de l'accomplir, d'un seul coup. Pour qui vous me prenez ? Vous croyez que j'ai pas de... machins moraux, là, ça s'appelle comment, les trucs moraux ?

— Des scrupules ?

— Des scrupules, merci. Vous croyez que je n'en ai aucun ? Hein ? »

Les deux agents attendirent calmement. Ils toussotèrent un peu pour passer le temps.

Zappy poussa un soupir signifiant « Où va le monde ? » afin de décliner toute responsabilité puis il pivota dans son fauteuil.

« Vaisseau ? appela-t-il.

— Ouai, dit le vaisseau.

— Fais comme moi. »

Le vaisseau passa quelques millisecondes à analyser cet ordre puis, dans le pâle éblouissement de ses phares, ayant revérifié l'étanchéité de toutes ses robustes cloisons, il commença lentement mais inexorablement à se laisser couler à pic.

Cent cinquante mètres.

Trois cents.

Six cents.

Dans les profondeurs glaciales où nulle lumière ne pénètre, sous une pression de presque soixante-dix atmosphères, la nature cache ses réalisations les plus flamboyantes. Des cauchemars de soixante centimètres de long se dessinaient follement à la lueur des phares, bâillaient, puis disparaissaient au cœur de l'obscurité.

Sept cent cinquante mètres.

À la lisière vague des faisceaux projetés par le vaisseau, dérivait des secrets coupables aux yeux pédonculés.

Graduellement, la topographie du fond de l'océan qui se rapprochait se dessina avec plus de clarté sur l'écran de l'ordinateur, jusqu'à ce qu'on distingue enfin une forme indépendante, distincte de son environnement. On aurait dit une colossale forteresse asymétrique, une sorte de cylindre qui s'élargissait nettement à mi-longueur en raison de l'épais ultrablindage recouvrant les cales importantes – blindage qui, selon ses constructeurs, faisait de ce vaisseau le plus sûr et le plus étanche jamais construit. Avant le lancement, on avait soumis cette section à martèlement, laminage, atomisation, et à tous les assauts que les constructeurs la savaient capable de supporter, afin de prouver qu'elle était capable de les supporter.

Le silence tendu, dans le poste de pilotage, se tendit encore de

manière perceptible lorsqu'il apparut que c'était ladite section qui s'était assez nettement fendue en deux.

« En fait, ça reste parfaitement sûr, dit un des agents. Le vaisseau est construit de manière à ce que, même s'il se brise, ses cales demeurent tout à fait étanches. »

Mille cent quarante-huit mètres.

Trois Combipacons Hot-Press-Ion quittèrent lentement le sas ouvert du vaisseau de secours et pataugèrent dans le faisceau des phares en direction de la forme monstrueuse qui se dessinait sombrement au sein de la nuit des grands fonds. Elles se déplaçaient avec une sorte de grâce un peu gauche, quasi dépourvues de poids, quoique surmontées de celui de tout un monde aquatique.

De la tête droite, Zappy leva les yeux vers l'immensité noire et, un instant, un rugissement d'horreur silencieux résonna dans son âme. Jetant un coup d'œil sur sa gauche, il fut soulagé de constater que son autre tête, insouciant, regardait les retransmissions d'Ultra-Cricket Brockien sur la vidéo du casque. Légèrement derrière lui, sur la gauche, marchaient les deux envoyés officiels de l'Agence pour la Sécurité et la Sérénité Civile ; légèrement devant lui, sur la droite, marchait la combi vide qui portait leur matériel et leur ouvrait le chemin.

Dépassant la faille béante dans la coque du vaisseau spatial *Le Bunker d'un Milliard d'Années* aux reins brisés, ils y firent luire leurs torches électriques. Des machines déchiquetées s'y dessinaient parmi des cloisons épaisses de soixante centimètres, tordues et éventrées. Une famille de grandes anguilles transparentes y avait élu domicile et semblait s'y trouver bien. La combi vide précéda les trois êtres le long de la gigantesque coque boueuse, cherchant un sas praticable. Le troisième s'ouvrit avec difficulté. Tous s'y entassèrent. Ils attendirent de longues minutes que les pompes suppriment la hideuse pression de l'océan et la remplacent par celle tout aussi hideuse de l'air et de divers gaz inertes. Enfin, le panneau interne coulissa, et ils purent pénétrer dans une sombre cale extérieure du *Bunker d'un Milliard d'Années*.

Plusieurs autres portes de haute sécurité Titan-Te-Tient que les agents ouvrirent grâce à une série de clefs à quark durent être franchies. Bientôt, les visiteurs furent enfoncés si profondément dans les lourds champs de sécurité que les retransmissions d'Ultra-Cricket se virent brouillées, si bien que Zappy zappa sur une des chaînes de rock – celles-là, on les captait *partout*.

Un dernier panneau s'effaça, livrant passage aux trois êtres dans un grand espace sépulcral. Zappy éclaira de sa torche le mur d'en face ; le

faisceau tomba en plein sur un visage hurlant aux yeux exorbités.

Zappy hurla, lui aussi, lançant une quinte diminuée, tout en lâchant sa torche et en s'asseyant lourdement sur le sol – ou plutôt sur un cadavre tranquillement demeuré là pendant quelque six mois, cadavre qui réagit contre cette agression en explosant avec la plus grande violence. Zappy se demanda quelle contenance adopter. Après un bref mais intense débat avec lui-même, il décida que le mieux était de perdre connaissance.

Revenant à lui quelques minutes plus tard, il fit mine de ne pas savoir qui il était, où il était, ni comment il y était arrivé, mais il ne convainquit personne. Il fit ensuite mine de retrouver la mémoire d'un coup, en une gigantesque vague, et de s'évanouir à nouveau sous le choc, mais il se vit relevé à son corps défendant par la combi inoccupée – qu'il commençait à prendre sérieusement en aversion – et contraint d'appréhender son environnement.

Ce dernier, mal éclairé, par intermittence, révéla un certain nombre d'aspects déplaisants, le plus évident étant l'arrangement coloré des abattis de feu le navigateur du vaisseau sur le sol, les murs, le plafond, et surtout sur la portion inférieure de sa combi à lui, Zappy. L'effet en était si monstrueux que nous ne l'évoquerons plus dans notre récit – sinon pour signaler qu'il conduisit notre héros à vomir dans sa combi, ce qui l'amena à la retirer et à la remplacer, après les ajustements de casque idoines, par celle qui était vide. Hélas, sentir l'air fétide du vaisseau et voir sa combi désormais indépendante se promener drapée dans des intestins putréfiés suffirent à le faire vomir aussi dans la nouvelle. Cette dernière et lui-même devraient apprendre à s'en accommoder.

Voilà. Terminées, les horreurs.

À tout le moins, terminée cette horreur-là.

Le propriétaire du visage hurlant s'était très légèrement calmé. Enfermé dans un grand récipient empli de liquide jaune – un caisson de survie d'urgence –, il bredouillait des choses incohérentes.

« C'était dingue, délirait-il, dingue ! Je lui ai dit qu'on pourrait toujours passer prendre du homard au retour, mais il était malade ! Obsédé ! Ça vous fait ça, à vous, le homard ? Parce qu'à moi, non. Je trouve ça caoutchouteux et dur à décortiquer, et puis il faut bien dire que ça n'a pas tellement de goût, hein ? Je préfère de très loin les coquilles Saint-Jacques, et je l'ai dit. Oh, Zarquon, si je l'ai dit ! »

Zappy contempla l'extraordinaire apparition qui battait des bras dans son réservoir. L'homme était relié à toutes sortes de tubes de survie ; sa voix, déformée par le milieu liquide, jaillissait de haut-parleurs qui résonnaient follement dans tout le vaisseau, revenant de profonds et lointains couloirs sous la forme d'échos sinistres.

« C'est là que j'ai commis mon erreur, hurla le fou. J'ai vraiment dit que je préférerais les coquilles Saint-Jacques. Il a répondu que c'était parce que je n'avais jamais mangé de *vrai* homard comme on en fait là où vivaient ses ancêtres, à savoir ici, et qu'il allait me le prouver. Il a dit que ce n'était pas un problème, que le homard du coin valait le voyage, encore plus un tout petit détour, et il a juré qu'il savait piloter le vaisseau dans l'atmosphère, mais c'était de la folie, de la folie ! » Il marqua une pause, roulant de grands yeux, comme si le monde avait fait sonner le tocsin dans son esprit. « Il a perdu le contrôle ! Je n'arrivais pas à croire qu'on faisait un truc pareil, surtout pour défendre une opinion sur le homard, qui est un mets très surestimé. Je m'excuse de parler tellement de homard, je vais essayer d'arrêter d'ici une petite minute, mais je n'ai pensé qu'à ça pendant les mois que j'ai passés dans ce caisson. Vous imaginez ? Coincé dans un vaisseau pendant des mois avec les mêmes têtes, à bouffer des rations dégueulasses en écoutant un gars ne parler que de homard, et ensuite six mois tout seul dans un caisson à penser à la même chose ? Je promets d'essayer d'arrêter avec les homards. Vraiment. Homard, homard, homard – stop ! Je crois que je suis le seul survivant. Je suis le seul qui ait réussi à atteindre un caisson d'urgence avant qu'on s'écrase. J'ai envoyé le SOS, et juste après, on s'est crashés. C'est un désastre, non ? Un terrible désastre, et tout ça parce que ce type-là aimait le homard. C'est clair, ce que je raconte ? Moi, j'ai du mal à me faire une idée. »

Comme il lançait aux visiteurs un regard implorant, son esprit, telle une feuille morte, parut redescendre sur terre. Il cligna des yeux et contempla étrangement les trois êtres, à la manière d'un singe devant un poisson bizarre.

Quand il effleura de ses doigts ridés la surface vitrée du caisson, de petites bulles jaunes épaisses sortirent de sa bouche et de son nez, se prirent brièvement dans ses cheveux en désordre puis continuèrent à monter.

« Ô Zarquon, ô par tous les cieux, marmonna-t-il pour lui-même, pathétique. On m'a trouvé. On m'a secouru... »

— En tout cas, on vous a trouvé », dit très vite un des agents. Il s'approcha de la banque d'ordinateurs principale, au centre de la pièce, et demanda un rapport des dégâts aux circuits de surveillance du vaisseau.

« Les cales des barres aoristiques sont intactes, dit-il.

— Sacré dingo ! siffla Zappy. Il y a des barres aoristiques à bord. »

Les barres aoristiques avaient été utilisées dans le cadre de la production d'une énergie heureusement abandonnée depuis. À un moment où la chasse aux nouveaux gisements était devenue particulièrement frénétique, un brillant jeune homme s'était soudain

avisé qu'il existait un endroit n'ayant jamais épuisé l'énergie dont il disposait : le passé. Grâce au soudain afflux de sang au cerveau qu'entraînent souvent de telles illuminations il avait inventé le soir même un moyen de le prospecter, et un an plus tard, de gigantesques sections de temps, drainées de toute énergie, s'étaient mises à dépérir. Ceux selon qui il fallait préserver le passé avaient été accusés de céder à un sentimentalisme extrêmement coûteux. Ledit passé fournissait une source d'énergie très bon marché, abondante et propre. On pourrait toujours mettre en place quelques Réserves de Passé Naturel si quelqu'un était d'accord pour en financer l'entretien. Quant à l'assertion selon laquelle ces ponctions appauvrissaient le présent... eh bien, oui, peut-être un peu, mais les effets n'étaient pas mesurables et il fallait tout de même conserver le sens des proportions.

Puis on avait réalisé que le présent se trouvait bel et bien appauvri, du fait que ces salopards de pillards égoïstes du futur faisaient exactement la même chose. Tous avaient donc compris que les barres aoristiques et le terrible secret de leur fabrication devaient être totalement détruits. À jamais. Ils avaient prétendu agir ainsi pour le bien de leurs grands-parents et de leurs petits-enfants, mais c'était en fait pour celui des petits-enfants de leurs grands-parents et des grands-parents de leurs petits-enfants.

L'envoyé officiel de l'Agence pour la Sécurité et la Sérénité Civile écarta d'un haussement d'épaules les craintes de Zappy.

« Elles sont parfaitement sans danger, dit-il, avant de relever les yeux vers son interlocuteur et de déclarer avec une franchise peu caractéristique : Il y a pire que ça à bord. » Il tapota un des écrans d'ordinateur. « Du moins, j'espère que c'est toujours à bord. »

Son collègue se tourna vivement vers lui.

« Tu crois pas que tu devrais la fermer ? » lâcha-t-il d'un ton sec.

L'autre haussa à nouveau les épaules.

« Ça n'a pas d'importance, assura-t-il. Il pourra raconter ce qu'il voudra. Personne ne le croira. C'est pour ça qu'on a choisi de se servir de lui plutôt que d'organiser quelque chose d'officiel, non ? Plus son histoire sera délirante, plus il passera pour une espèce d'aventurier hippie qui invente tout. Il pourra même répéter ce qu'on vient de dire : ça le cataloguera paranoïaque. » Il sourit à Zappy qui fulminait dans sa combi pleine de vomi. « Venez avec nous, si vous voulez. »

*

« Vous voyez, dit l'agent en examinant la paroi en ultratitane de la cale aux barres aoristiques. Parfaitement sans danger, rien à craindre. »

Il déclara la même chose lorsqu'ils passèrent devant des cales

contenant des armes chimiques si puissantes qu'une simple cuillerée pouvait infecter toute une planète.

Il déclara la même chose lorsqu'ils passèrent devant des cales contenant des composants zeta-actifs si puissants qu'une simple cuillerée pouvait faire sauter toute une planète.

Il déclara la même chose lorsqu'ils passèrent devant des cales contenant des composants thêta-actifs si puissants qu'une simple cuillerée pouvait irradier toute une planète.

« Je suis content de ne pas être une planète, marmonna Zappy.

— Vous seriez en parfaite sécurité, assura l'envoyé officiel de l'Agence pour la Sécurité et la Sérénité Civile. Les planètes sont extrêmement sûres. À condition que... »

Il s'interrompit. Ils approchaient de la cale la plus proche du point auquel la coque du *Bunker d'un Milliard d'Années* s'était brisée. Là, le couloir était déformé, tordu, le sol par endroits humide et gluant.

« Hum-hum, fit-il. Carrément hum-hum.

— Qu'est-ce qu'il y a dans cette cale ? demanda Zappy.

— Des sous-produits, répondit l'agent, avant de retomber dans son mutisme.

— Des sous-produits de quoi ? » insista calmement Zappy.

Ni l'un ni l'autre de ses compagnons ne répondit. Au lieu de cela, ils examinèrent la porte de la cale avec grande attention et découvrirent que son étanchéité avait été réduite à néant par la force ayant déformé tout le couloir. L'un d'entre eux la toucha légèrement. Elle pivota en grand. À l'intérieur, il n'y avait qu'obscurité – et deux lumières jaune terne, tout au fond.

« De quoi ? » siffla Zappy.

L'agent le plus gradé se tourna vers son collègue.

« L'équipage devait partir dans une capsule de secours avant de balancer le vaisseau dans le trou noir, dit-il. Je pense qu'il serait souhaitable de savoir si elle est toujours là. »

L'autre hocha la tête et sortit sans un mot. Le premier fit signe à Zappy de le suivre à l'intérieur de la cale. Les grandes lumières jaune terne luisaient à environ six mètres d'eux.

« La raison pour laquelle tout le reste de la cargaison ne présente, je le répète, aucun danger, c'est que personne ne serait réellement assez fou pour s'en servir, dit-il d'une voix calme. Personne. En tout cas, aucun fou de ce calibre-là ne pourrait s'en approcher. Quiconque est aussi fou ou aussi dangereux déclenche des sonnettes d'alarme très profondes. Les gens sont bêtes, mais pas à ce point-là.

— Des sous-produits de quoi ? siffla à nouveau Zappy – il était contraint de siffler pour qu'on n'entende pas sa voix trembler.

— Euh... de Gens Artificiels.

— Hein ?

— La *Sirius Cybernetics Corporation* a touché une subvention colossale pour concevoir et produire à la demande des personnalités synthétiques. Les résultats ont été uniformément désastreux. Tous les “gens” et les “personnalités” se sont révélés être des amalgames de caractéristiques qui ne pourraient tout simplement pas coexister dans une forme de vie naturelle. Ça a surtout donné de pauvres infirmes pitoyables, mais certains produits étaient extrêmement dangereux. Parce qu'ils ne déclenchaient pas les sonnettes d'alarme des autres gens. Ils traversaient les situations comme les fantômes traversent les murs, car nul ne remarquait le danger.

« Les plus dangereux de tous étaient trois individus identiques – ils ont été enfermés dans cette cale pour être expulsés de notre univers avec le vaisseau. Ils ne sont pas maléfiques. En fait, ils sont assez simples, charmants. Mais ce sont aussi les êtres les plus redoutables ayant jamais vécu, parce qu'ils n'hésiteraient devant aucun acte si on le leur autorisait, et que nul ne saurait leur interdire quoi que ce soit... »

Zappy contempla les lueurs jaune terne, les deux lueurs jaune terne. Une fois ses yeux habitués à la pénombre, il constata qu'elles encadraient un grand objet brisé. Des flaques humides, gluantes, miroitaient sans éclat sur le sol.

Les deux arrivants s'avancèrent prudemment. Quatre mots retentirent alors avec force dans les écouteurs de leurs casques : l'autre agent.

« La capsule a disparu, dit-il simplement.

— Trouve sa trace ! ordonna son supérieur. Découvre son itinéraire exact. Il faut que nous sachions où elle est allée ! »

Zappy s'approcha des deux caissons intacts. Un rapide coup d'œil lui apprit qu'y flottaient deux corps identiques, dont un qu'il examina avec attention : c'était celui d'un homme âgé, baignant dans l'épais liquide jaune. Un homme qui paraissait d'un caractère heureux, le visage marqué par d'innombrables rides de rire. Ses cheveux semblaient trop noirs et trop épais pour son âge ; sa main droite s'agitait continuellement d'avant en arrière et de haut en bas, comme serrant celle d'une infinie succession de spectres invisibles. Il souriait d'un air affable, gazouillait et jacassait tel un bébé à moitié endormi, paraissait parfois agité de petits éclats de rire comme s'il se racontait une blague qu'il ne connaissait pas ou dont il se souvenait mal. Agitant la main, souriant, riant, de petites bulles jaunes naissant sur ses lèvres, il paraissait habiter un monde lointain empli de rêves simples.

Un autre message atteignit soudain les écouteurs des casques. La

planète gagnée par la capsule de secours venait d'être identifiée. Elle se trouvait dans le secteur galactique ZZ/9 du Pluriel Z d'Alpha.

Zappy trouva un petit haut-parleur près du caisson et le mit en marche. Au sein du liquide jaune, l'homme délirait tranquillement, parlant d'une cité étincelante bâtie sur une colline.

Il entendit également l'envoyé officiel de l'Agence pour la Sécurité et la Sérénité Civile délivrer des instructions : la capsule de secours manquante contenait un « Reagan » et la planète de ZZ/9 du Pluriel Z d'Alpha devait être rendue « parfaitement sûre ».

Tiré de *The Utterly Utterly Merry Comic*
Relief Christmas Book, 1986

Extraits d'une Interview Réalisée par
Matt Newsome

D.N.A. : Le problème de Dirk Gently, c'est qu'il me semblait avoir perdu le contact avec le personnage. Je n'arrivais pas faire fonctionner l'histoire, raison pour laquelle j'ai dit : « D'accord, je laisse tomber, je fais autre chose. » J'ai relu mes notes environ un an plus tard et, en étudiant toutes les idées qui se trouvaient dans *Le Saumon du Doute*, j'ai brusquement compris ce qui n'allait pas : à savoir que des idées pareilles convenaient nettement mieux au *Guide galactique* qu'à Dirk Gently.

Donc, je suppose que, un de ces jours, j'écirai un sixième volume du *Guide galactique*. Mais j'ai envie qu'il soit différent, parce que beaucoup de gens ont dit, non sans pertinence, que *Globalement inoffensive* est un livre très sombre. C'est tout à fait le cas. La raison en est fort simple : j'étais dans une mauvaise année, à cause de tout un tas de déboires personnels sur lesquels je ne m'étendrai pas. Je venais vraiment de passer une année déplorable, et c'est dans cet état d'esprit-là que j'ai écrit le livre. Surprise, il s'est révélé très sombre.

J'aimerais beaucoup achever le *Guide* sur une note un peu plus optimiste, donc cinq ne semble pas être un bon chiffre. Six me paraît nettement meilleur. Je crois qu'une bonne partie des éléments qui ne fonctionnaient pas dans *Le Saumon du Doute* peuvent être récupérés et associés à d'autres.

M.N. : *En tout cas, certaines sources ont annoncé que Le Saumon du Doute constituerait un nouveau volume du Guide galactique.*

D.N.A. : Dans un sens, oui, parce que je prendrai certaines idées que je n'arrivais pas à faire fonctionner dans le contexte de Dirk Gently et les replacerai, avec les modifications nécessaires, dans celui du *Guide*. Le livre s'appellera peut-être *Le Saumon du Doute*, en souvenir du bon

vieux temps. Ou alors, il s'appellera... qui sait ?

LE SAUMON DU DOUTE

(Note du directeur d'ouvrage : Le texte du Saumon du Doute présenté ici a été assemblé à partir de plusieurs versions de ce roman en chantier. Veuillez lire la Note figurant au début du livre pour avoir une explication détaillée de la méthode. Sur la page suivante, j'ai inséré un fax envoyé par Douglas à son éditrice londonienne, dans lequel il expose la ligne directrice du roman, nous donnant une vague idée de la direction qu'aurait ensuite prise l'histoire.)

Fax

À : *Sue Freestone*

De : *Douglas Adams*

Re : *Description du Saumon du Doute*

Dirk Gently, engagé par quelqu'un qu'il n'a jamais vu pour faire un travail jamais spécifié, commence à suivre des gens au hasard. Son enquête l'entraîne à Los Angeles, à travers les membranes nasales d'un rhinocéros, dans un lointain futur dominé par des agents immobiliers et des kangourous armés jusqu'aux dents. De l'humour, du poisson légèrement poché et les propriétés émergentes de systèmes complexes forment le décor de l'enquête la plus étonnante et la plus incompréhensible de Dirk Gently.

CHAPITRE 1

Souvent, au petit matin, Dave gagnait un point isolé de la colline pour apporter une petite offrande au sanctuaire de St. Clive, le saint patron des agents immobiliers. Ce jour-là, autant qu'il pût en juger, l'offrande consistait en une portion de robot nettoyeur pour piscine : une sorte de gros aspirateur en plastique qui ressemblait vaguement à un homard.

Il la déposa avec précaution et recula d'un pas pour admirer l'effet.

Le sanctuaire n'était qu'un petit tas de pierres, entouré d'un assortiment d'objets déposés là l'un après l'autre. Il y avait une télécommande de porte de garage, quelque chose qui provenait sans doute d'un presse-citron, et une petite Kermit la Grenouille fluorescente. Le homard à nettoyer les piscines constituait un ajout tout à fait convenable, et Dave le disposa afin que ses deux pattes en tubes en plastique écrasés pendent sur Kermit telles des trompes d'éléphant.

Ses visites matinales au sanctuaire l'amusaient et lui donnaient une chance de s'isoler pour réfléchir. D'abord considéré comme un simple refuge, cet endroit s'était très vite révélé plus important que cela, et Dave avait vraiment besoin d'un lieu où méditer. Parfois même s'inquiéter. Inquiet, il poussait de petits rires. Vraiment inquiet, il fredonnait de vieilles chansons des Carpenters jusqu'à ce que ses soucis disparaissent.

Mais aujourd'hui, il n'était pas là pour s'inquiéter. Aujourd'hui il allait s'amuser. Ôtant de son épaule le sac en toile qu'il avait apporté, il le laissa tomber au sol.

D'ici, la vue était imprenable. Une forêt entourait le DaveLand de tous côtés, luxuriante, d'une richesse et d'une diversité extraordinaires, regorgeant de vie et de couleur. À travers les arbres sinuait le Dave, fleuve qui circulait ensuite parmi les collines, sur huit cents kilomètres, pour rejoindre l'immense océan qui s'était appelé l'Océan Dave jusqu'à une date récente mais vu rebaptisé l'Océan Karen durant un accès d'humilité. Dave avait toujours estimé parfaitement stupide le nom « Pacifique ». Ayant navigué sur cet océan, il le savait tout sauf pacifique. Voilà une erreur corrigée.

Le DaveLand lui-même était très impressionnant. Voire ahurissant, quand on y pensait. Réprimant un tout petit rire, Dave passa une main

dans ses cheveux ternes et contempla son domaine.

Le DaveLand couvrait désormais quelque quatre-vingt-dix arpents à flanc de colline, et de nouveaux affleurements commençaient à apparaître sur les collines voisines. De superbes maisons. Bien plus belles que tout ce qu'aurait pu vendre ou même comprendre son St. Clive imaginaire. Pas de ces merdes à un étage, façon ranch, avec de ridicules « fosses à conversation » où, plutôt que de converser, quiconque doté d'un demi-cerveau se serait suicidé. Les maisons de Dave étaient d'un style tout à fait différent.

Pour commencer, elles étaient conçues intelligemment. De petits détails ne trompaient pas, comme par exemple l'exposition de la façade. Du verre au bon endroit, de la pierre au bon endroit, de l'eau au bon endroit, des plantes au bon endroit, si bien que l'air circulait correctement, qu'il faisait chaud là où on le désirait et frais là où on le désirait. C'était une simple question de physique. La plupart des architectes ne connaissaient pas la physique, décida-t-il. Ils ne connaissaient que des bêtises. Dans les maisons de Dave, prismes et fibres déplaçaient la lumière du soleil à volonté. Des échangeurs de chaleur récupéraient celle des aliments contenus dans le réfrigérateur pour la transmettre aux aliments contenus dans le four. Simple. Quand les gens y entraient, ils s'exclamaient : « Hé ! C'est carrément chouette ! Pourquoi est-ce que les autres ne construisent pas des maisons comme ça ? » Réponse ? Parce que les autres sont bêtes.

Et les téléphones ! Dave avait fourni aux habitants de la région des téléphones plus pratiques, plus astucieux, bref plus extraordinaires que tous ceux qu'ils avaient jamais possédés. Ensuite, lesdits habitants avaient aussi voulu la télévision, ce que Dave avait considéré comme très bête en soi – et monumentalement compte tenu des circonstances. Toutefois, cela lui avait posé un problème très intéressant qu'il avait bien entendu résolu. Il avait résolu tant de problèmes, cependant, qu'il en avait par inadvertance créé un. Le DaveLand constituait désormais une communauté de presque mille âmes, ce qui lui conférait des responsabilités. Or il n'avait pas prévu d'en assumer.

Il arracha une poignée de hautes herbes dont il fouetta l'air avec agacement. Le soleil du petit matin se reflétait sur Dave's Place – sans contester le plus grand et le plus gracieux de tous les bâtiments de... eh bien, du monde. Il cerclait la colline d'en face, juste en dessous du sommet, d'élégants murs en pierre blanche et de parois vitrées semblant s'étendre sur plusieurs arpents. Le sommet en lui-même était aménagé en jardin japonais. Les ruisseaux qui y prenaient leur source couraient à travers la maison.

Juste en dessous de Dave's Place, sur le même flanc de colline, incluse dans la même enceinte de sécurité (Dave n'arrivait pas à croire qu'il lui fallait désormais bâtir des enceintes de sécurité ; ni que

quarante – quarante ! – des neuf cents habitants et plus du DaveLand étaient avocats), se trouvait la Voie de la Narine.

La Voie de la Narine était sans doute l'idée la plus intelligente que Dave eût jamais eue. Même lui, à qui paraissaient très bêtes la plupart des idées que la plupart des gens jugeaient très intelligentes, estimait celle-là très intelligente. C'était l'unique raison pour laquelle tout le reste se trouvait là. C'était aussi devenu le facteur qui le conduisait à fredonner le plus de chansons des Carpenters – à part peut-être les avocats.

Le soleil luisait à présent de tous ses feux sur l'ensemble du DaveLand. C'était assez joli, Dave devait l'admettre. Il devait admettre aussi qu'il avait bien apprécié le DaveLand à l'époque où ce dernier était son drôle d'endroit privé car lui seul était assez intelligent pour y venir. Mais une chose en entraînant une autre, voilà où on en était aujourd'hui. Voilà où il en était, lui : à vingt-cinq ans, il avait l'impression d'en avoir déjà quasiment trente.

Bon, au diable tout ça ! Aujourd'hui, il allait s'amuser un peu. Il ramassa le grand sac de toile et le remit sur son épaule. Sam allait piquer une crise. Les avocats en feraient une maladie. Parfait. Il continua d'escalader la colline, laquelle s'appelait *Top of the World*, le Sommet du Monde, comme une chanson des Carpenters. Un des grands avantages de posséder son monde à soi était qu'on y avait parfaitement le droit d'aimer les Carpenters.

Plus on montait, plus la colline devenait rocailleuse et déchiquetée, si bien que Dave dut faire un peu de varappe pour atteindre son but.

Au bout d'environ vingt minutes, il avait très chaud, il transpirait un peu, mais il était arrivé au sommet – ou du moins à la dernière surface plane de quelque importance, un grand rocher horizontal, terriblement crevassé, sur lequel il s'assit. Il s'accorda quelques instants pour souffler puis commença à déballer le contenu de son sac. Des tiges en aluminium, des ficelles orange, des feuilles de Kevlar pourpre.

En dix minutes, l'appareil fut assemblé, sorte de grand insecte aux ailes arachnéennes. Les bandes de Kevlar de forme étrange tendues sur l'armature étaient étonnamment petites. Dave avait compris l'inutilité de l'essentiel du tissu utilisé dans les deltaplanes traditionnels et il s'en était débarrassé.

Examinant son œuvre avec minutie, il s'assura qu'elle était totalement optimisée, digne-de-Dave.

Il regarda nerveusement autour de lui puis se reprit : il allait le faire, de toute façon ; sa nervosité était donc stupide. Soulevant avec précautions le deltaplane, il le porta au bord du rocher, jusqu'à se tenir sur une corniche qui dominait tout le DaveLand. Satisfait, il

remarqua que si l'appareil ressemblait un peu à un séchoir pour bikinis en soie, il était aussi très tendu, et qu'il fallait le traîner avec force dans l'air pour le déplacer.

Dave's Place s'étendait à environ deux kilomètres de là, une soixantaine de mètres en contrebas. On apercevait la grande piscine bleue étinceler sous le soleil, confortablement nichée au milieu du jardin japonais, en haut de Dave's Hill, la Colline de Dave. La distance et la position du soleil masquaient les détails, mais Dave savait que Sam l'attendrait là, près du bassin. Il estima pouvoir s'y laisser tomber tout à fait agréablement. Un coup d'œil à sa montre lui apprit qu'il était un peu plus de huit heures – et il avait fixé le rendez-vous à huit heures précises. Sam serait là.

Selon Sam, beaucoup des projets et entreprises de Dave étaient insoucians, fous, irresponsables, frôlant parfois l'idiotie pure et simple. Aucun imbécile, toutefois, ne serait capable de se laisser tomber dans la piscine. Cela pouvait-il être si difficile, quand on s'appelait Dave ?

Ayant repéré le sens du vent, il enfila un harnais léger, le serra autour de lui, le relia au deltaplane, passa les mains dans deux boucles et empoigna les tubes principaux de l'armature. Il était prêt.

Tout ce qui lui restait à faire, désormais, c'était se jeter dans le vide.

Ouh la la ! Bon, d'accord. *Go !*

Pas de chichis, pas d'enfantillages. Le cœur léger, il se jeta en avant. L'air vint aussitôt le soutenir, le ballottant assez rudement. D'abord arc-bouté, Dave se détendit un peu, puis encore un peu, cherchant un équilibre qui lui autorisait des gestes aisés et efficaces. Il le trouva. Ça y était. Il volait. Il était devenu une espèce d'oiseau.

Ma foi, c'était sympa. Le vide induisait une sorte de choc, mais un choc bénéfique, comme de plonger dans la piscine au réveil. Et ce n'était pas le vide, de toute façon. Il croyait s'enfoncer au creux d'énormes oreillers invisibles, munis de doigts qui se tendaient pour le tirailler de-ci de-là, lui ébouriffer les cheveux, faire claquer son T-shirt. Tandis que son cerveau s'accommodait de l'immense espace autour de lui, il eut l'impression d'être un petit sujet pendu au bout d'un immense mobile tournant lentement au-dessus de DaveWorld⁽²²⁾. Il décrivait un grand arc de cercle vers la droite, puis, en réponse à un petit déplacement de son poids, vers la gauche, mais évoluait toujours, semblait-il, tel un arc au sein d'un arc, une roue au sein d'une roue. Le monde, son monde, tournait lentement sous lui, vert, riche, luxuriant, éclatant.

Cela faisait environ 1,2 million d'années que la race humaine s'était brutalement éteinte, et le monde, depuis lors, avait vraiment

prospéré. À l'échelle géologique, cela ne représentait bien sûr qu'un bref moment, mais les forces de l'évolution avaient soudain disposé d'un tas d'espaces pour s'amuser, de gigantesques brèches à combler, si bien que tout avait follement proliféré. Chacun parlait de sauver le monde, autrefois – eh bien, Dave l'avait fait. À présent, c'était génial. Cet endroit tout entier était authentiquement génial. Dave World. Ouais !

Il chevauchait désormais l'air avec une grande aisance, évitant de le combattre pour en accompagner les courants. Il commençait toutefois à soupçonner que se laisser tomber dans sa piscine risquait de se révéler un peu plus difficile qu'il ne s'y était attendu. Mais c'était ce qu'il aimait : que les choses soient un peu plus difficiles qu'il ne s'y attendait.

Peut-être serait-ce même nettement plus difficile, réalisa-t-il. Demeurer confortablement en vol, suivre les courants, descendre petit à petit était une chose ; diriger l'appareil de manière efficace en était une autre. Chaque fois qu'il tentait d'exécuter un virage trop brusque, le délicat assemblage qui le soutenait se mettait à vibrer et à craquer de manière très alarmante.

CHAPITRE 2

« Je ne m'occupe pas des chats », dit Dirk Gently.

Le détective s'exprimait d'un ton sec. Il lui semblait s'être élevé dans le monde. Strictement rien ne venait soutenir cette opinion : il avait juste l'impression qu'il était plus que temps. Il avait en outre une indigestion, mais c'était une autre histoire.

La femme (comment s'appelait-elle ? Melinda quelque chose. Il l'avait noté sur un papier qu'il avait égaré, peut-être sous la pile de relevés de compte jamais ouverts posée le plus loin possible de lui) se tenait devant son bureau, le sourcil gauche haussé avec indignation.

« Votre annonce dit que...

— Mon annonce est périmée, lâcha Dirk. Je ne m'occupe pas des chats. »

Chassant sa visiteuse d'un geste de la main, il fit mine de s'absorber dans divers papiers.

« Alors, de quoi vous occupez-vous ? » persista-t-elle.

Dirk releva les yeux avec brusquerie. Elle lui avait déplu dès son entrée. Non seulement elle l'avait pris totalement par surprise, mais elle était aussi d'une beauté irritante. Il n'aimait pas les jolies femmes. Elles l'agaçaient avec leur grâce, leur charme, leur aspect enchanteur et leur refus catégorique de dîner avec lui. À l'instant même où cette Melinda était entrée, il avait su qu'elle refuserait de dîner avec lui, même s'il était le dernier homme de la terre et l'heureux propriétaire d'une Cadillac rose décapotable. Il avait donc résolu de prendre des mesures préventives. Si elle devait ne pas dîner avec lui, ce serait dans les termes qu'il fixerait.

« Ça ne vous regarde pas », répondit-il sèchement, tandis que gargouillait son ventre douloureux.

Elle haussa aussi l'autre sourcil.

« Ce rendez-vous tomberait-il au mauvais moment ?

— Oui », pensa Dirk. Toutefois, il ne le dit pas. C'était l'un des pires mois dont il se souvenait. Les clients étaient rares, plus que rares. Le filet habituel était devenu goutte à goutte avant de s'assécher totalement. Rien. Personne. Pas le moindre contrat, sauf si on comptait la vieille folle venue avec un chien dont elle ne se rappelait pas le nom. Elle disait l'avoir oublié à la suite d'un coup sur la tête, si

bien que l'animal ne venait pas lorsqu'elle l'appelait. Dirk pourrait-il retrouver ledit nom ? En temps normal, elle aurait demandé à son mari, avait-elle expliqué, mais il était mort récemment en faisant du saut à l'élastique, ce à quoi il n'aurait jamais dû se livrer à son âge ; comme c'était son soixante-dixième anniversaire, toutefois, il avait décrété qu'il ferait très exactement ce qu'il avait envie de faire, même si ça devait le tuer – ce qui avait naturellement été le cas. Quoiqu'elle eût bien sûr tenté de le contacter depuis par l'intermédiaire d'un médium, le seul message qu'elle avait reçu de lui était qu'il ne croyait pas à toutes ces conneries de spiritisme, que c'était du charlatanisme, ce qu'elle avait jugé assez grossier de sa part et sans nul doute très gênant pour le médium. Et ainsi de suite.

Dirk avait accepté l'affaire. Voilà à quoi il en était réduit.

Il ne dit rien de tout cela, bien entendu. Se contentant de lancer à la Melinda un regard froid, il déclara :

« Vous êtes dans une respectable agence de police privée. Je...

— Respectable ou respectée ? demanda-t-elle.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

D'ordinaire, il trouvait des répliques bien plus colorées, mais comme elle l'avait deviné, elle le prenait au mauvais moment. La veille, après un week-end essentiellement consacré à l'identification du chien, en vain, il ne s'était rien passé du tout, sinon un événement qui l'avait salement troublé et conduit à se demander s'il n'était pas en train de devenir fou.

« Ça fait une grosse différence, reprit la Melinda. Comme entre un objet censément gonflable et un objet bel et bien gonflé. Entre un objet censément incassable et un objet qui résiste bel et bien quand on le balance contre un mur.

— Hein ? fit Dirk.

— Je veux dire qu'aussi respectable que soit votre agence, si elle était respectée, vous auriez sans doute les moyens de vous payer un tapis, de la peinture pour les murs, voire une deuxième chaise pour que vos visiteurs s'assoient. »

Dirk ignorait totalement ce qui était arrivé à sa deuxième chaise mais il n'allait tout de même pas l'admettre.

« Vous n'avez pas besoin de chaise, dit-il. Je crains que votre présence ici ne soit imputable à un malentendu. Nous n'avons rien à nous dire. Je vous souhaite une bonne journée, madame. Je ne chercherai pas le chat que vous avez perdu.

— Je n'ai jamais dit que j'avais perdu un chat.

— Je vous demande pardon, contra-t-il. Vous avez dit distinctement...

— J'ai dit que j'avais plus ou moins perdu un chat. J'en ai perdu la

moitié. »

Dirk lui jeta un regard las. Outre son extrême beauté, pour peu qu'on aime les grandes blondes élancées, elle s'habillait dans le style « Les fringues, je m'en fiche ; je porte le premier truc qui me tombe sous la main », style qui repose sur le soin apporté au choix de ce qu'on laisse traîner à portée de sa main. Elle était visiblement assez intelligente et exerçait sans doute un très bon emploi, tel que présidente d'une grosse société de textile ou de télécommunications, en dépit du fait qu'elle n'avait à vue de nez que trente-deux ans. En d'autres termes, c'était tout à fait le genre de fille peu susceptible d'égarer son chat. Encore moins de courir vers une agence de police privée minable si ça lui arrivait tout de même. Il se sentit mal à l'aise.

« Ne racontez pas n'importe quoi, s'il vous plaît, dit-il, cassant. Mon temps est précieux.

— Ah, oui ? Précieux à quel point ? »

Elle jeta autour d'elle un regard dédaigneux. Lui-même admettait que son bureau était sinistre, mais cela ne l'obligeait pas à se laisser insulter sans répondre. Qu'il eût besoin de travailler, besoin d'argent et rien de mieux à faire n'autorisait personne à le croire au service de la première jolie femme entrant dans son bureau pour proposer de payer ses services. Il se sentait humilié.

« Je ne parle pas de mes tarifs, quoique je vous garantis qu'ils sont astronomiques. Je pense juste au temps qui passe. Au temps qui ne repassera plus par là. » Il se pencha en avant, en une attitude chargée de signifiant. « Le temps est une quantité finie, vous savez. Il ne reste que quatre milliards d'années avant l'explosion du soleil. Je sais que ça a l'air énorme, aujourd'hui, mais elles passeront vite si on les gaspille en frivolités et en potins.

— Des frivolités ! C'est de la moitié de mon chat dont nous parlons !

— Madame, j'ignore qui est ce “nous” auquel vous faites référence, mais...

— Écoutez, une fois que vous connaîtrez les détails de l'affaire, vous serez libre de ne pas l'accepter. J'avoue qu'elle est un peu bizarre. Mais j'ai pris rendez-vous à cause de votre annonce affirmant que vous retrouvez les chats perdus : si vous me renvoyez sous le simple prétexte que vous ne retrouvez pas les chats perdus, je dois vous rappeler qu'il existe des lois sur la publicité mensongère. Je ne m'en rappelle pas les termes exacts, mais je vous parie cinq livres qu'elles vous interdisent d'agir comme ça. »

Dirk poussa un soupir. Il ramassa un crayon et attira un bloc à lui.

« Très bien, dit-il. Je vais noter les détails de l'affaire.

— Merci.

— Et ensuite, je refuserai de m'en occuper.

— C'est votre affaire.

— Ce que j'essaie de vous faire comprendre, c'est que non, justement, ça ne l'est pas. Bon. Comment s'appelle le chat ?

— Violent.

— Violent...

— Oui. C'est le diminutif de Vent Violent. »

Dirk leva les yeux vers la jeune femme.

« Je ne veux pas savoir, déclara-t-il.

— Vous allez le regretter.

— Laissez-moi en être juge. »

Elle haussa les épaules.

« Mâle ou femelle ? interrogea-t-il.

— Mâle.

— Son âge ?

— Quatre ans.

— Description ?

— Euh, eh bien... c'est assez difficile.

— Qu'est-ce que ça a de difficile ? Il est comment ? Noir ? Blanc ? Jaune ? Tigré ?

— Oh... c'est un siamois.

— Parfait, approuva Dirk en inscrivant "Siamois". Et quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Il y a environ trois minutes. »

Il reposa son crayon et considéra sa visiteuse.

« Peut-être quatre, en fait, ajouta-t-elle.

— Voyons si je vous suis bien, dit-il. Vous êtes en train de m'expliquer que vous avez perdu votre chat, euh, "Violent", pendant que vous étiez ici, à discuter avec moi ?

— Non, je l'ai perdu – plus ou moins perdu – il y a quinze jours. Mais je l'ai vu pour la dernière fois, c'est bien la question que vous posiez, juste avant d'entrer dans votre bureau. J'ai vérifié qu'il allait bien. Ce qui était le cas. Enfin... plus ou moins bien. Si on peut appeler ça bien.

— Et... euh... où était-il exactement quand vous avez vérifié qu'il allait bien ?

— Dans son panier. Vous voulez que je l'apporte ? Il est dans le couloir. »

Elle quitta la pièce et revint chargée d'un panier à chat en osier de taille moyenne qu'elle posa sur le bureau. Un miaulement léger s'en échappa, tandis que la jeune femme refermait la porte.

Dirk fronça le sourcil.

« Désolé d'être un peu obtus, dit-il en la regardant par-dessus le panier, mais il y a quelque chose que je ne saisis pas bien. Vous me demandez d'exercer mes talents professionnels pour chercher et si possible trouver puis vous rendre un chat...

— Oui.

— ... que vous avez déjà avec vous dans un panier ?

— C'est exact jusqu'à un certain point.

— Et quel point, pour être précis ?

— Voyez vous-même. »

Elle fit coulisser la tige de métal qui maintenait en place le couvercle, plongea la main dans le panier et en sortit le chat qu'elle posa sur le bureau.

Dirk regarda le chat.

Le chat – Violent – regarda Dirk.

Les chats siamois considèrent les gens avec un dédain très particulier. Quiconque a déjà surpris la Reine en train de se curer les dents connaît ce sentiment.

Violent considéra donc Dirk qui, visiblement, lui déplut pour une raison quelconque. Il se détourna, bâilla, s'étira, se lissa les moustaches, lécha une petite touffe ébouriffée de sa fourrure, puis sauta légèrement à terre et se mit à examiner une écharde du plancher qu'il jugea bien plus intéressante que le détective.

Ce dernier continuait de l'observer sans un mot.

Jusqu'à un certain point, Violent ressemblait tout à fait à un chat siamois ordinaire. Jusqu'à un certain point. Le point jusqu'auquel Violent ressemblait à un chat siamois ordinaire était sa taille, marquée par une étroite bande de poils gris nuage.

« La moitié antérieure a l'air de se porter très bien, commenta Melinda Machin-Chouette d'une petite voix. Lustrée et en bonne santé, vraiment.

— Et la moitié postérieure ? s'enquit Dirk.

— C'est ce que je vous demande de retrouver. »

Derrière la bande gris nuage, il n'y avait rien.

Le corps s'interrompait purement et simplement. Tout ce qui aurait dû se trouver en dessous de la neuvième côte, grosso modo, était... ma foi, absent.

Le plus étrange, là-dedans, c'est que le chat ne semblait pas en être affecté. Non qu'il eût appris à vivre avec son triste handicap, ni même qu'il s'en accommodât en brave : il n'en paraissait tout bonnement pas affecté. Non content d'ignorer les exigences usuelles de la biologie, il violait aussi clairement les lois physiques. Il bougeait, sautait, marchait et s'asseyait tout à fait comme si sa moitié postérieure s'était trouvée là.

« Ça n'est pas invisible, précisa Melinda en ramassant maladroitement son animal. Ça a carrément disparu. » Elle passa plusieurs fois la main à l'endroit où aurait dû se trouver l'arrière du chat. Ce dernier se tordit dans son étreinte, poussa un miaulement contrarié, puis sauta agilement au sol et se mit à déambuler d'un air vexé.

« Eh bien, eh bien, fit Dirk en joignant les mains sous le menton. C'est très étrange.

— Vous prenez l'affaire ?

— Non, répondit-il en repoussant son bloc-notes. Je suis désolé mais je ne peux pas. S'il est une chose que j'ai encore moins envie de chercher qu'un chat, c'est une moitié de chat. Supposez que j'aie le malheur de la trouver. Et ensuite ? Comment suis-je censé m'y prendre pour la recoller à l'autre, hein ? Je suis désolé, mais les chats, pour moi, c'est fini. En tout cas, tout ce qui touche de près ou de loin au surnaturel ou au paranormal, c'est fini. Je suis un être rationnel et je... excusez-moi. »

Le téléphone sonnait. Dirk décrocha. Soupira. C'était Thor, l'antique Dieu du Tonnerre nordique, il le comprit sans tarder au long silence de mauvais augure et aux grommellements irrités suivis par d'étranges braillements lointains. Thor n'avait pas bien compris le principe du téléphone : en général, il se postait à trois mètres de l'appareil et lui hurlait ses ordres divins. La méthode donnait des résultats étonnants en matière d'établissement de la connexion mais interdisait presque toute conversation.

Thor vivait avec une Américaine des amies de Dirk. Ce dernier comprit aux bizarres proclamations islandaises résonnant à l'autre bout du fil qu'il était censé passer prendre le thé dans l'après-midi.

Il répondit que oui, il était au courant, qu'il viendrait aux alentours de cinq heures, que ça lui ferait très plaisir, et que donc, ils se verraient plus tard. Son correspondant, bien entendu, de là où il se tenait, n'entendit rien du tout, si bien qu'il s'énerva et commença à hurler.

Le détective dut renoncer. Il raccrocha à regret, espérant que Thor ne causerait pas trop de dégâts dans le petit appartement de Kate. La jeune femme avait su persuader le grand dieu d'écrabouiller des paquets de chips plutôt que des canapés ou des motos quand il se mettait en colère, mais on frôlait cependant toujours la catastrophe lorsque quelque chose lui échappait.

Dirk se sentait oppressé. Il releva les yeux. Ah, oui.

« Non, répéta-t-il. Allez-vous-en. Je ne peux plus m'occuper de ce genre de choses.

— On m'a pourtant affirmé que vous aviez une sorte de réputation

dans ce domaine, M. Gently.

— C'est précisément de ça dont je veux me débarrasser. Alors, s'il vous plaît, sortez d'ici et emportez votre félin bifurqué.

— Bon, si vous le prenez comme ça... »

Elle ramassa le panier et sortit d'un pas nonchalant. Le demi-chat sortit à sa suite, affectant lui aussi une bonne approximation de nonchalance.

Dirk demeura assis à ruminer pendant une ou deux minutes, se demandant pourquoi il était aujourd'hui si peu dans son assiette. Par la fenêtre, il aperçut la cliente si séduisante et si intrigante que sa mauvaise humeur l'avait poussé à chasser grossièrement. Tandis qu'elle traversait la rue en courant afin de rejoindre un taxi londonien noir, elle lui parut superbe, irrésistible.

Il se précipita vers la fenêtre à guillotine, en souleva le panneau mobile à l'arrachée et se pencha à l'extérieur.

« J'imagine qu'il n'est pas question qu'on dîne ensemble, alors ? » hurla-t-il.

CHAPITRE 3

« Tu viens de rater Thor, j'en ai peur, dit Kate Schechter. Il s'est barré comme ça, dans une grande crise d'angoisse nordique à cause de je ne sais quoi. » Elle agita vaguement la main vers le trou béant, déchiqueté, au milieu de la fenêtre qui dominait Primrose Hill. « Il a dû retourner au zoo pour s'hypnotiser devant les élans. Il va revenir d'ici quelques heures, rempli de bière et de remords, avec une grande vitre qui ne sera pas de la bonne taille. Ça va l'énerver, et il va casser autre chose.

— Je crains que nous n'ayons eu un petit malentendu au téléphone, avoua Dirk. Mais je ne sais vraiment pas quoi faire pour les éviter.

— Tu ne peux pas, le rassura Kate. Thor n'est pas un dieu heureux. Ce n'est pas son monde. Ça ne le sera jamais.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire ?

— Oh, j'ai plein de choses à faire. Rien que réparer, ça m'occupe. »

Ce n'était pas ce qu'avait voulu dire Dirk mais il réalisa qu'elle en était consciente et ne poussa pas le sujet. Ce fut de toute façon le moment qu'elle choisit pour aller chercher le thé dans la cuisine. Prenant possession d'un très vieux fauteuil, il jeta un coup d'œil circulaire au petit appartement. Il remarqua que se trouvait désormais sur le bureau de Kate une belle collection d'ouvrages consacrés à la mythologie nordique, parsemés de signets et de fiches couvertes de notes. La jeune femme faisait à l'évidence de son mieux pour maîtriser la situation. Mais l'un des livres, enfoncé d'environ dix centimètres dans le mur, visiblement projeté là par une force surhumaine, donnait une idée des difficultés qu'elle affrontait.

« Ne pose pas de questions, dit-elle quand elle apporta le thé. Dis-moi plutôt comment tu vas, toi.

— Cet après-midi, j'ai fait un truc incroyablement bête, dit-il en tournant un thé pâle, d'aspect maladif, ce qui lui rappela que les Américains étaient incapables d'en préparer du bon.

— Il me semblait bien que tu n'avais pas l'air dans ton assiette.

— C'est sans doute la cause plus que l'effet. J'ai passé une semaine détestable et j'ai fait une indigestion. Je suppose que ça m'a rendu un peu...

— Laisse-moi deviner. Tu as rencontré une femme très attirante, très désirable, et tu t'es montré incroyablement pompeux et grossier avec elle.

— Comment le sais-tu ? souffla Dirk en écarquillant les yeux.

— Tu fais ça tout le temps. Tu me l'as fait à moi.

— Ah, ça, non ! protesta-t-il.

— Je t'assure que si.

— Non, non, non.

— Je te le jure, tu...

— Attends ! l'interrompit-il. Je me rappelle, maintenant. Mmmm. Intéressant. Et tu dis que je fais toujours ça ?

— Toujours, c'est peut-être un peu exagéré. On peut raisonnablement supposer que tu dors de temps en temps.

— Mais tu affirmes que typiquement, je suis grossier et pompeux avec les jolies femmes ? »

Il parvint non sans mal à s'extraire de son fauteuil et pécha dans sa poche un bloc-notes.

« Je ne pensais pas que tu prendrais ça si au sérieux. Ce n'est quand même pas un grave... euh, quoique si, en y réfléchissant, c'est sans doute un grave défaut. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je note. C'est bizarre, la vie de détective privé : on passe son temps à apprendre de petits détails que personne d'autre ne sait sur des gens, et puis on s'aperçoit qu'il y a plein de trucs que tout le monde sait, sauf soi-même, à son propre sujet. Par exemple, sais-tu que je marche de façon bizarre ? Quelqu'un m'a décrit ça comme une espèce de dandinement prétentieux.

— Oui, bien sûr que je le sais. Tous ceux qui te connaissent le savent.

— À part moi, tu vois bien, dit Dirk. Maintenant que je suis au courant, j'essaie de me prendre la main dans le sac quand je passe devant des vitrines. Évidemment, ça ne marche pas. Tout ce que je vois, c'est moi, figé en plein élan et bouche bée comme une carpe. Quoi qu'il en soit, je suis en train de dresser une petite liste, à laquelle je viens d'ajouter : "Suis extrêmement grossier et pompeux avec les jolies femmes." » Il examina sa note une ou deux secondes. « Tu sais que ça pourrait expliquer un nombre de choses étonnant.

— Oh, allons, fit Kate. Tu interprètes ça un peu trop littéralement. Je voulais juste dire que quand tu ne te sens pas bien, ou quand tu es dans le pétrin pour ceci ou pour cela, tu te mets sur la défensive, et à ce moment-là, tu... Tu notes aussi tout ça ?

— Bien sûr. C'est très utile. Je vais peut-être finir par mener une enquête sur moi-même. De toute façon, je n'ai rien de mieux à faire en ce moment.

— Pas de boulot ?

— Non », répondit Dirk, maussade.

Kate tenta de lui lancer un regard perspicace mais il regardait par la fenêtre.

« Et le fait que tu n'aies pas de travail est-il lié en quoi que ce soit à ta grossièreté envers une jolie femme ?

— Elle a débarqué juste comme ça, marmonna-t-il, presque pour lui-même.

— Laisse-moi deviner, répéta Kate. Elle voulait que tu retrouves un chat perdu.

— Oh, non ! Rien d'aussi glorieux. Il est fini, le temps où on me demandait de retrouver des chats entiers.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Dirk décrivit le chat.

« Tu vois ce que je dois affronter ? ajouta-t-il.

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout.

— Une moitié de chat ?

— Oui. Juste la moitié postérieure.

— Je croyais que c'était la moitié antérieure...

— Non, elle l'a déjà. Je l'ai vue de mes yeux. Elle voulait que je recherche la moitié postérieure. »

Il contempla Londres d'un air pensif par-dessus la tasse de thé en porcelaine levée jusqu'à ses lèvres.

Kate le considéra avec suspicion.

« Mais est-ce que ça n'est pas... très très très très étrange ? » fit-elle.

Le détective se retourna vers elle.

« Je dirai que c'est le phénomène le plus étrange et le plus extraordinaire qu'il m'ait été donné d'observer en toute une vie passée à observer des phénomènes étranges et extraordinaires, déclara-t-il. Malheureusement... » Il se détourna à nouveau. « ... je n'étais pas d'humeur à l'apprécier.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— J'avais une indigestion. Je suis toujours de mauvaise humeur quand j'ai une indigestion.

— Et juste pour ça, tu...

— Il y avait autre chose. J'avais aussi perdu le papier.

— Quel papier ?

— Celui sur lequel j'avais noté son rendez-vous. J'ai fini par le retrouver sous une pile de relevés de compte.

— Que tu n'ouvres ni même ne regardes jamais. »

Dirk fronça le sourcil et reprit son bloc-notes.

« N'ouvre... jamais... relevés... de... compte..., écrivit-il, méditatif. Bref, quand elle est arrivée, reprit-il après avoir rangé le bloc, je ne l'attendais pas, si bien que je ne maîtrisais pas la situation. Et donc... »

Il reprit son bloc et y inscrivit une nouvelle note.

« Qu'est-ce que tu marques, cette fois-ci ? demanda Kate.

— Maniaque de la maîtrise, répondit-il. Ma première idée a été de la faire asseoir et de faire mine de m'occuper d'autre chose en attendant d'être à nouveau détendu.

— Et alors ?

— J'ai regardé autour de moi et j'ai remarqué qu'il n'y avait pas de chaise⁽²³⁾. Dieu seul sait où elle était passée. Ce qui signifie que la fille devait rester debout et me dominer. Et j'ai aussi horreur de ça. C'est ça qui m'a rendu vraiment mesquin... » Il considéra son bloc, le feuilleta. « Étrange convergence de tout petits événements, tu ne trouves pas ?

— Comment ça ?

— Eh bien, j'avais là une affaire des plus extraordinaires. Une jeune femme belle, intelligente, visiblement riche, propose de me payer pour enquêter sur un phénomène qui contredit les fondements mêmes de nos connaissances en physique et en biologie, et moi... je refuse. Ahurissant. En temps normal, il faudrait me clouer au plancher pour me tenir à l'écart d'une affaire comme ça. À moins... » Soucieux, il agita lentement le bloc-notes. « À moins de très très bien me connaître.

— Où veux-tu en venir ?

— Je ne sais pas trop. Toute cette série de petits obstacles aurait été totalement invisible sans un détail. Quand j'ai fini par retrouver le papier sur lequel j'avais noté ses coordonnées, il manquait le numéro de téléphone. Le bas de la page a été déchiré. Alors je n'ai pas de moyen simple de la contacter.

— Tu peux toujours appeler les renseignements. Comment s'appelle-t-elle ?

— Smith. C'est sans espoir. Tu ne trouves pas bizarre que le numéro ait été déchiré ?

— Non, pas vraiment, pour être franche. On n'arrête pas de déchirer des petits bouts de papier, dans la vie. Je te sens d'humeur à construire une conspiration fantastique à base de distorsion de l'espace-temps, mais à mon sens, tu as juste déchiré une petite bande de papier pour te curer les oreilles.

— Si tu avais vu ce chat, tu t'inquiéterais un peu plus pour l'espace-temps.

— Tu as peut-être juste besoin de nettoyer tes lentilles de contact.

— Je n'en porte pas.

— Alors, il est peut-être temps que tu en portes. »

Dirk soupira.

« J'admets que parfois, je me laisse un peu emporter par mon imagination, dit-il. Je ne me suis pas assez occupé, ces derniers temps. J'ai eu si peu d'appels que j'en ai été réduit à vérifier que les Pages Jaunes avaient le bon numéro et à m'appeler moi-même pour vérifier que ça marchait. Kate... ?

— Oui, Dirk.

— Si tu avais l'impression que je deviens fou, ou quelque chose comme ça, tu me le dirais, hein ?

— C'est à ça que servent les amis.

— Ah oui ? fit Dirk d'un air songeur. Vraiment ? Je me le suis souvent demandé, tu sais. La raison de ma question, c'est que quand je me suis téléphoné...

— Oui ?

— J'ai décroché.

— Dirk, mon vieux, tu as besoin de repos, dit Kate.

— Je ne fais que ça, me reposer, grommela-t-il.

— En ce cas, tu as besoin de t'occuper.

— Oui, mais à quoi ? »

La jeune femme soupira.

« Je ne peux pas te dire quoi faire, Dirk. Personne ne peut jamais rien te dire. Tu ne crois jamais rien que tu n'aies pas trouvé toi-même.

— Mmmmm, fit le détective en rouvrant son bloc-notes. Ça, c'est intéressant. »

CHAPITRE 4

« Josh », fit une voix marquée par une espèce d'accent irlando-suédois.

Dirk l'ignora pour décharger en divers points d'une cuisine terriblement défigurée son petit sac de provisions – lequel renfermait surtout des pizzas surgelées, si bien que l'essentiel alla dans son petit freezer, jusque-là occupé par de vieilles choses blanches recroquevillées qu'il n'osait plus essayer d'identifier.

« Jude, dit la voix irlando-suédoise.

— *Don't make it bad*⁽²⁴⁾ », chantonna Dirk pour lui-même.

Il alluma la radio afin d'écouter le journal de six heures qui se révéla principalement consacré à des nouvelles déprimantes. Pollution, catastrophe naturelle, guerre civile, famine, etc. En bonus gratuit : spéculations sur la probabilité que la terre soit frappée par une comète géante.

« Julian », dit la voix irlando-suédoise, d'un ton métallique.

Dirk secoua la tête. Sûrement pas.

Les discussions à propos de la comète se poursuivaient : les avis étaient très partagés sur ce qui allait se produire précisément. Selon certaines autorités, elle heurterait Sheridan, Wyoming, le 17 juin. Selon les scientifiques de la NASA, elle se consumerait dans les hautes couches de l'atmosphère et n'atteindrait jamais la surface. Selon une équipe d'astronomes indiens, elle manquerait la terre de plusieurs millions de kilomètres, avant de plonger dans le soleil. Selon les autorités britanniques, elle ferait ce que les Américains diraient qu'elle ferait. Quoi que ce soit.

« Julio », dit la voix. Pas de réponse.

Dirk n'entendit pas l'information suivante à cause de sa façade qui claquait. En raison d'un incident survenu quelques semaines plus tôt, ladite façade était composée d'épaisses plaques de polystyrène. En un parfait exemple de comportement diamétralement opposé à ceux que prisait les voisins de Dirk, un chasseur à réaction Tornado avait défoncé le mur avant de plonger en hurlant dans Finsbury.

Il y avait bien sûr une explication parfaitement logique, et Dirk était fatigué de la répéter. S'il avait un chasseur Tornado dans son

couloir, c'était qu'il ignorait avoir affaire à un chasseur Tornado. Évidemment qu'il l'ignorait. Pour ce qu'il en savait, il s'agissait d'un aigle de grande taille, au tempérament agressif, qui l'attaquait sans arrêt en piqué et qu'il avait enfermé dans son couloir, comme l'aurait fait n'importe qui, afin de l'en empêcher. Qu'un gigantesque chasseur Tornado se soit brièvement métamorphosé en aigle était dû à une malheureuse rencontre aérienne avec le Dieu du Tonnerre, le légendaire Thor, et...

C'était en général quand il en arrivait à ce passage-là de l'histoire que Dirk devait exercer un effort pour conserver l'attention patiente de son auditoire, attention qu'en cas de succès, il mettait de nouveau à rude épreuve en expliquant que Thor avait ensuite regretté son geste d'humeur et décidé de réparer les dégâts en rendant au Tornado sa forme d'origine. Malheureusement, en tant que Dieu, il avait en tête des choses plus importantes, ou à tout le moins différentes. Contrairement à ce qu'aurait fait n'importe quel mortel, il ne s'était donc pas préoccupé de savoir si le moment était propice. Il avait juste décrété que cela devait être, et cela avait été. Boum !

La dévastation.

Là-dessus, se greffait un infernal problème d'assurance. Toutes les compagnies impliquées avaient affirmé que, selon tous les critères raisonnables, l'incident relevait d'un Acte de Dieu. Mais quel dieu ? s'était enquis Dirk. L'Angleterre étant constitutionnellement un État chrétien monothéiste, tout « acte de Dieu » mentionné dans un document officiel devait émaner du brave gars anglican des vitraux et non de quelque voyou polythéiste venu de Norvège. Et ainsi de suite.

Pendant ce temps, la maison – pas vraiment un palace au départ – avait été étayée, tendue de polystyrène, et Dirk ignorait quand il pourrait la faire réparer. Si l'assurance refusait de payer – ce qui semblait de plus en plus probable à la lumière de la stratégie adoptée par les compagnies depuis quelques années : vanter très haut leurs services sans les assurer pour de bon –, il allait devoir... eh bien, il ne savait pas trop. Il n'avait pas d'argent. Pas d'argent lui appartenant, en tout cas. Il avait un peu d'argent appartenant à la banque, mais n'aurait su dire combien.

« Justin », entonna la petite voix. Il n'y eut aucune réponse.

Dirk jeta sur la table les relevés de compte qu'il n'avait jamais ouverts et les contempla avec horreur. Il lui sembla un instant que les enveloppes vibraient légèrement, et même que l'ensemble de l'espace-temps se mettait à tourner lentement autour d'elles, qu'elles l'aspiraient dans leur horizon événementiel, mais c'était sans doute un effet de son imagination.

« Karl. » Rien. « Karel. Keir. » Rien de rien.

Il se fit du café, traversant sa cuisine par le chemin le plus long afin de ne pas passer trop près des documents bancaires. Vue sous un certain angle, toute sa vie d'adulte pouvait paraître structurée pour lui éviter d'ouvrir ses relevés de compte. Ceux de quelqu'un d'autre, bien sûr, c'était une autre histoire. Il était rarement aussi heureux que lorsqu'il étudiait les relevés d'un tiers, qu'il trouvait toujours très riches en couleurs et en puissance narrative, particulièrement s'il avait décollé les enveloppes à la vapeur. La perspective d'ouvrir les siens, toutefois, lui flanquait une trouille de tous les diables.

« Keith », dit la voix, nasale, avec une note d'espoir. Rien.

« Kelvin. » Non.

Dirk se versa son café aussi lentement qu'il le put, car il savait que le temps était enfin venu. Il lui fallait ouvrir les relevés et apprendre le pire. Sélectionnant le plus grand couteau qu'il put trouver, il s'avança vers eux, menaçant.

« Kendall. » Silence.

Finalement, il opéra de manière presque nonchalante, avec un petit mouvement de poignet sadique. En fait, il y prit plutôt plaisir, sa cruauté lui donnant le sentiment d'être à la mode. En quelques secondes, les quatre enveloppes – son histoire financière des quatre derniers mois – furent ouvertes. Dirk en étala le contenu devant lui.

« Kendrick. » Rien.

« Kennedy. »

La petite voix métallique commençait à lui porter sur les nerfs. Il jeta un coup d'œil dans le coin de la pièce. Un regard triste le contemplait avec une incompréhension silencieuse.

Comme le détective considérait les chiffres figurant au bas de la feuille la plus récente, une sorte de vertige le saisit. Il poussa une exclamation sèche. La table se mit à tanguer et à rouler. Il lui sembla que les mains du destin commençaient à lui masser les épaules. Que la situation fût catastrophique ne constituait pas une surprise. Durant les dernières semaines, il avait eu du mal à s'empêcher de supputer à quel point elle le serait. Mais même dans ses pires cauchemars, il n'avait pas imaginé qu'elle pût l'être autant.

Des bruits humides naquirent dans sa gorge. Il ne pouvait absolument pas, en aucune manière, avoir un découvert de plus de 22 000 livres. Il recula sa chaise de la table et, durant quelques instants, demeura assis là, palpitant. 22 000 livres...

Le prénom « Kenneth » flotta dans la pièce d'un air moqueur.

Tandis qu'il dressait la liste mentale de ses dépenses des dernières semaines, du moins celles dont il se souvenait – une chemise déraisonnable ici, un beignet mal avisé là, un week-end de folie sur l'île de Wight – il comprit qu'il avait raison : il ne pouvait absolument

pas avoir un découvert de 22 000 livres.

Prenant une profonde inspiration, il regarda à nouveau les chiffres.

Qui demeuraient identiques : 22 347,43 livres.

Il devait y avoir une erreur. Une erreur terrible, affreuse. Et bien entendu, selon toute probabilité, de son fait. Comme il contemplait la feuille de papier en tremblant, il réalisa d'un seul coup que c'était le cas.

S'attendant à découvrir un chiffre négatif, il avait cru contempler un chiffre négatif, mais son compte se montait en fait à 22 347,43 livres. De crédit.

Le crédit...

Il n'avait jamais connu ça. Ne savait même pas à quoi ressemblait pareille chose. Voilà pourquoi il ne l'avait pas reconnue. Lentement, prudemment, comme si les chiffres avaient pu tomber du papier et rouler au sol, il observa les pages une à une pour tenter de découvrir d'où diable venait tout cet argent. « Kenny », « Kentigern », et « Kermit » défilèrent sans qu'il les entende.

Il constata aussitôt qu'on lui avait versé des sommes hebdomadaires. Au nombre de sept – pour le moment. La dernière était arrivée le vendredi précédent, date de l'ultime relevé. Ces versements, malgré leur régularité, étaient similaires mais jamais tout à fait identiques. Le dernier se montait à 3 267,34 livres. Celui du jeudi précédent (tous étaient arrivés en fin de semaine, trois un jeudi, quatre un vendredi) à 3 232,57 livres. Celui de la semaine précédente à 3 319,14 livres. Et ainsi de suite.

Dirk se leva et prit une profonde inspiration. Que diable se passait-il ? Il lui semblait que tout son univers tournait très lentement dans, autant qu'il pût en juger, le sens contraire des aiguilles d'une montre. Cela lui rappela que la dernière fois qu'il avait bu de la tequila, son univers s'était mis à tourner lentement dans le sens des aiguilles d'une montre. S'il voulait réfléchir clairement à son problème, il lui fallait donc à l'évidence de la tequila. Fouillant dans un placard rempli de bouteilles poussiéreuses de rhum ou de whisky, vides aux neuf dixièmes, il finit par en trouver une de mezcal à moitié pleine. Il s'en versa un doigt au fond d'une tasse à thé et revint vite à ses relevés, brusquement affolé à l'idée que les chiffres aient pu disparaître pendant qu'il avait le dos tourné.

Ils étaient toujours là. Des sommes conséquentes et irrégulières versées régulièrement. La tête se remit à lui tourner. De quoi s'agissait-il ? D'intérêts accidentellement crédités au mauvais compte ? Cela aurait expliqué les sommes fluctuantes. Mais ça ne collait pas du tout, pour la simple raison que plus de 3 000 livres d'intérêts par semaine correspondaient à deux ou trois millions de capital, et que le

propriétaire d'une telle somme ne serait sûrement pas du genre à tolérer que ses revenus se perdent, surtout sept semaines de suite. Il but une gorgée de mezcal. L'alcool fit les cent pas dans sa bouche en agitant les poings, attendit une ou deux secondes, puis commença à lui entreprendre le cerveau.

S'il ne réfléchissait pas de manière rationnelle, réalisa-t-il, c'était qu'il s'agissait de ses propres relevés de compte et qu'il était habitué à lire ceux des autres. Du fait qu'ils étaient siens, il avait la possibilité d'appeler la banque pour poser la question. Sauf bien entendu qu'elle était fermée à pareille heure. En outre, il éprouvait l'atroce sensation que s'il téléphonait, la réponse serait : « Ouh la la ! On s'est gouré de compte. Merci de nous avoir prévenus. Qu'est-ce qu'on est bête d'avoir cru que tout ça pouvait être à vous ! » À l'évidence, il lui faudrait découvrir d'où venait cette fortune avant d'appeler sa banque. En fait, il lui faudrait même retirer l'argent du compte. Il lui faudrait probablement aller sur les îles Fidji ou quelque chose comme ça. Sauf que... supposons que les fonds continuent d'affluer.

S'intéressant à nouveau aux documents, il remarqua une chose qui lui serait apparue immédiatement s'il n'avait pas été aussi nerveux. Près de chaque rapport de transaction se trouvait un code révélant de quel type de transaction il s'agissait. Il consulta la table des correspondances. Facile. Les paiements avaient fait l'objet de virements internationaux.

Mmmmm.

Voilà qui expliquait les fluctuations. Les cours du change. Si la même somme en devises lui était versée toutes les semaines, les variations du taux de change généraient des sommes en livres sterling légèrement différentes. Cela expliquait aussi pourquoi elles n'arrivaient pas toujours le même jour. Quoiqu'un virement international par ordinateur prît moins d'une seconde, les banques aimaient en faire tout un plat, afin que les fonds demeurent un moment dans leur système et leur rapportent.

Mais d'où venaient les paiements ? Et pourquoi ?

« Kevin, dit la voix irlando-suédoise. Kieran.

— Oh, ta gueule ! » cria soudain Dirk.

Cela provoqua une réaction. Le petit terrier qui reposait dans un panier au coin de la pièce, perplexe, releva la tête d'un air excité et jappa de plaisir. Il n'avait réagi à aucun des noms que le vieil ordinateur posé sur une table proche récitait à partir d'une base de données de prénoms de bébé, mais il aimait visiblement qu'on lui dise « ta gueule » et il voulait qu'on recommence.

« Kimberly », dit l'ordinateur. Rien. L'animal sans nom parut déçu.

« Kirby. »

« Kirk. » Il se recoucha lentement dans son panier de vieux journaux et reprit sa posture de détresse interloquée.

De vieux journaux. Voilà ce dont Dirk avait besoin.

Deux heures plus tard, il avait la réponse, ou du moins un élément de réponse. Rien qu'on pût encore qualifier de raisonnable, mais assez pour qu'il ressentisse une poussée d'enthousiasme encourageante : il avait démêlé une partie du mystère. Dans quelle proportion, il l'ignorait, puisqu'il n'avait encore aucune idée de la taille dudit mystère. Pas la moindre.

Il avait rassemblé un échantillon représentatif des journaux des dernières semaines en fouillant sous le chien, sous le canapé, sous le lit, dans la salle de bains, et avait surtout échangé deux numéros humides mais cruciaux du *Financial Times* à un clochard contre une couverture, un peu de cidre et un exemplaire de *The Origin of Consciousness in the Breakdown of the Bicameral Man*⁽²⁵⁾. Il avait jugé en revenant du petit jardin public qu'il s'agissait là d'une requête étrange – quoique sans doute pas plus que la sienne. La vie lui rappelait en permanence combien le monde paraissait bizarre lorsqu'on le regardait après avoir fait un simple pas sur la gauche.

Grâce aux chiffres figurant dans les journaux, il put bâtir un graphique des fluctuations des monnaies les plus importantes du monde durant les dernières semaines et les comparer à celles des sommes versées chaque semaine sur son compte. La réponse lui apparut immédiatement : des dollars américains. Cinq mille pour être précis. Si 5 000 dollars avaient été transférés chaque semaine des États-Unis au Royaume-Uni, ils auraient produit exactement les sommes apparues sur son compte. Eurêka ! Il était temps d'aller piller le réfrigérateur pour fêter ça.

Dirk se posta devant la télévision avec trois tranches de pizza froide et une boîte de bière. Il alluma également la radio et mit en marche un CD de ZZ Top. Il avait besoin de réfléchir.

Quelqu'un lui versait 5 000 dollars hebdomadaires depuis plusieurs semaines. C'était là une nouvelle ahurissante. Il mâchonna sa pizza tel un ruminant. Pour couronner le tout, ce quelqu'un se trouvait en Amérique. Dirk prit une autre bouchée de pizza riche en fromage, poivron, lamelles de bœuf épicées, anchois et œufs. Il n'avait guère séjourné aux États-Unis et n'y connaissait personne – ni ailleurs sur la planète – susceptible de lui verser des dollars par seaux entiers sans qu'il ait rien demandé.

Une autre pensée le frappa, mais cette fois, ce ne fut pas au sujet de l'argent. Une chanson de ZZ Top parlant de nourriture surgelée le

fit songer à sa pizza, qu'il contempla avec un étonnement soudain. Fromage, poivron, lamelles de bœuf épicées, anchois et œufs. Pas étonnant qu'il ait eu mal au ventre, le matin : en guise de petit déjeuner, il avait mangé les trois autres tranches. C'était une combinaison d'ingrédients dont – probablement seul au monde dans son cas – il était devenu dépendant comme d'une drogue, mais dont il avait décidé de décrocher quelques mois plus tôt car son estomac ne la supportait plus. Il n'y avait pas réfléchi en trouvant la pizza dans son réfrigérateur, parce que c'est le genre de choses qu'on aime trouver dans un réfrigérateur. Il ne lui était pas non plus venu à l'idée de se demander qui l'y avait mise. Mais ce n'était pas lui.

Lentement, avec dégoût, il sortit de sa bouche la portion à demi-mâchée. Il ne croyait pas aux lutins des pizzas.

S'étant débarrassé des morceaux poisseux mâchouillés, Dirk considéra les deux tranches restantes. Elles n'avaient rien d'étrange ou de suspect. C'était exactement ce qu'il avait l'habitude de manger avant de se contraindre à arrêter. Il téléphona à la pizzeria locale afin de demander si qui que ce soit d'autre était venu commander une pizza avec cette garniture précise.

« Ah, vous êtes le gars qui prend la *gastricciana*, hein ? demanda le pizzaiolo.

— La quoi ?

— C'est comme ça qu'on l'appelle, nous. Non, mon cher, personne d'autre n'a jamais commandé cette merveilleuse combinaison, croyez-moi. »

Dirk fut irrité par certains aspects de la conversation mais ne poussa pas le sujet. Il raccrocha, pensif. Quelque chose de très étrange se produisait, et il ne savait pas quoi.

« Personne ne sait rien. »

Ces mots attirèrent son attention, si bien qu'il jeta un coup d'œil à la télévision. Un Californien jovial, vêtu du genre de chemise hawaïenne pouvant au besoin servir de fanal de détresse, répondait sous un soleil ardent à des questions qui, le détective le comprit vite, concernaient le météore approchant de la terre. Il appelait le corps céleste Bye Bye.

« Bye Bye ? interrogea le correspondant en Californie de la BBC, qui l'interviewait.

— Oui, on l'appelle Bye Bye, parce qu'on pourra vraisemblablement dire au revoir à tout ce qu'il touchera. »

Le sourire du Californien s'élargit.

« Donc, il va atteindre le sol ?

— Je n'en sais rien. Personne ne le sait.

— Mais les scientifiques de la NASA affirment...

— La NASA raconte des conneries, coupa le Californien. Elle n'en sait rien. Si nous, on n'en sait rien, elle ne peut rien en savoir. Ici, à Similarity Engines, on dispose des ordinateurs parallèles les plus massivement puissants de la terre, alors quand je dis que je n'en sais rien, je sais de quoi je parle. On sait qu'on ne sait pas, et on sait pourquoi on ne sait pas. La NASA n'en sait même pas autant. » L'information suivante du journal télévisé provenait aussi de Californie et concernait un groupe de pression baptisé Vertes Pousses, lequel s'attirait nombre de sympathisants. Sa philosophie, qui parlait à la psyché meurtrie de nombre d'Américains, postulait que le monde était bien plus à même que nous de s'occuper de lui-même, que nous n'avions donc aucune raison de nous en préoccuper ni de modérer notre comportement naturel. Leur slogan, citant une chanson populaire, était : « Dans la vie, faut pas s'en faire ! »

« Ça vaut mieux que d'attraper la scarlatine, songea le détective, en citant une autre.

— En Australie, des scientifiques tentent d'apprendre à parler aux kangourous », déclara quelqu'un à la radio.

Dirk décida qu'il avait avant tout besoin d'une bonne nuit de sommeil.

Au matin, les choses lui parurent d'une clarté et d'une simplicité merveilleuses. Il n'avait trouvé aucune réponse à aucune question, mais il savait quoi faire. Quelques coups de téléphone à sa banque avaient établi que remonter à la source de l'argent serait atrocement difficile, en partie parce qu'il s'agissait d'une manœuvre compliquée en soi, en partie parce qu'il fut vite évident que le mystérieux bienfaiteur avait pris des précautions conséquentes pour effacer ses traces, mais surtout parce que le responsable du guichet « Étranger » avait une malformation du palais.

La vie était trop courte, le temps trop beau, et le monde trop rempli de pièges passionnants, stimulants. Dirk allait naviguer un peu.

La vie, aimait-il à se dire, était un océan. On pouvait s'y tracer un chemin de force comme dans un bateau à moteur, ou bien suivre vents et courants – en d'autres termes : naviguer. Il disposait du vent : on le payait. Selon toute probabilité, on le payait pour faire quelque chose, bien qu'on eût oublié de spécifier quoi – ce qui était en somme le droit le plus strict du client. Dirk, lui, croyait devoir répondre à cette impulsion généreuse, agir. Mais comment ? Eh bien, il était détective privé, et ce que fait le plus couramment un détective privé dans l'exercice de ses fonctions, c'est suivre des gens.

C'était donc bien simple : il allait suivre quelqu'un.

À présent, il lui fallait un bon courant : quelqu'un à suivre. Or,

depuis la fenêtre de son bureau, il voyait défiler tout un monde – bon, disons deux ou trois personnes de temps en temps. Il allait en choisir une. Il se mit à vibrer d'enthousiasme en songeant que son enquête était enfin lancée, ou le serait dès que le prochain passant – non, pas le prochain : dès que le... le cinquième passant franchirait le coin de rue qu'il apercevait sur le trottoir d'en face.

Il se félicita aussitôt de s'être ménagé une courte période de mise en condition mentale. L'instant d'après, en effet, apparut le numéro un, un véritable édreon fait femme, traînant à sa suite contre leur gré le numéro deux et le numéro trois – ses enfants, qu'elle réprimandait et harcelait à chaque pas. Dirk poussa un soupir soulagé de ne pas devoir la suivre, elle.

Il demeura sur le côté de sa fenêtre, calme malgré son impatience. Durant quelques minutes, personne d'autre ne se présenta au coin de la rue. Dirk observa la grosse dame pousser ses enfants chez un marchand de journaux, en dépit du fait qu'ils hurlaient vouloir rentrer à la maison et regarder la télé. Une ou deux minutes plus tard, elle les poussa à nouveau sous le soleil, en dépit du fait qu'ils hurlaient vouloir une glace et le dernier *Judge Dredd*.

Elle les entraîna jusqu'en haut de la rue et le calme retomba.

La scène qu'observait le détective était triangulaire, en raison de l'angle auquel se heurtaient deux rues. Dirk avait emménagé récemment dans ce nouveau bureau – nouveau pour lui, bien entendu : l'immeuble était vieux, décrépit, et tenait plus debout par habitude que par une quelconque intégrité structurelle inhérente – et il le préférerait de loin à l'ancien, perdu à des kilomètres de tout. Dans l'ancien, il aurait pu s'écouler une semaine avant que cinq personnes franchissent un coin de rue.

Le numéro quatre apparut.

Le numéro quatre était un facteur poussant une charrette à bras. Dirk réalisa à quel point son plan pouvait se révéler catastrophique. Une goutte de sueur perla sur son front.

Et le numéro cinq fut là.

Le numéro cinq jaillit littéralement devant ses yeux. Un homme de presque trente ans, assez grand, les cheveux roux, vêtu d'un blouson d'aviateur noir. Arrivé au croisement, il demeura un instant immobile, regardant autour de lui comme s'il s'était plus ou moins attendu à rencontrer quelqu'un. Le détective allait se mettre en branle quand, soudain, le numéro six arriva à son tour.

Le numéro six était d'un tout autre genre : une jeune femme absolument délicieuse, en jean, aux épais cheveux noirs coupés court. Dirk jura en lui-même et se demanda s'il n'avait pas pensé six en disant cinq. Mais non. Un travail était un travail, et on le payait très

cher. Il devait à quiconque lui versait l'argent de s'en tenir aux termes du contrat qu'ils n'avaient pas signé. Puisque le numéro cinq demeurait là, à piétiner au coin de la rue, Dirk se rua au rez-de-chaussée pour entamer sa filature.

Lorsqu'il ouvrit sa porte d'entrée fendue, il se trouva nez à nez avec le numéro quatre, le facteur à la charrette, qui lui tendit une petite liasse de lettres. Le détective les empocha avant de gagner la rue et le soleil printanier.

Cela faisait un bon moment qu'il n'avait suivi personne, et il se rendit compte qu'il avait perdu la main. Il se lança aux troussees de sa cible avec un tel enthousiasme qu'il marcha beaucoup trop vite et fut contraint de la dépasser. Il marqua un arrêt de quelques secondes, désorienté, puis fit demi-tour – ce qui le conduisit à heurter le rouquin de plein fouet. Ce contact physique avec la personne qu'il était censé filer discrètement le démontra tellement que, afin de détourner les soupçons, il sauta dans un bus de passage et se mit à descendre Rosebery Avenue.

Ce qui venait de se produire, il le craignait, n'était pas de bon augure. Il demeura assis quelques secondes, assommé par sa propre incompétence. Et dire qu'on le payait 5 000 livres par semaine pour ça ! D'une certaine manière. Il se rendit compte que les gens lui lançaient des regards un peu curieux. Mais pas à moitié autant que s'ils avaient eu la moindre idée de ses occupations, songea-t-il.

Il se retourna sur son siège pour regarder derrière lui, se demandant ce qu'il pouvait bien faire. Quand on filait quelqu'un, on était souvent ennuyé si le sujet sautait dans un bus à l'improviste, mais on l'était finalement presque plus si on sautait soi-même dans un bus à l'improviste. Le mieux était sans doute d'en descendre et d'essayer de retrouver la piste, encore qu'il se demandât comment il pourrait désormais passer inaperçu. Dès que le bus atteignit un arrêt, il en sauta et remonta Rosebery Avenue à pied. À peine eut-il commencé qu'il découvrit sa cible, laquelle marchait désormais dans sa direction. Cet état de fait lui inspira la pensée qu'il s'était débrouillé pour choisir un sujet remarquablement serviable et coopératif, meilleur qu'il ne le méritait. Il était temps de se reprendre et de se montrer un peu circonspect. Arrivant devant un petit café, il s'y engouffra. Il se posta devant le comptoir et fit mine d'étudier la carte des sandwiches en attendant de sentir que le rouquin était passé.

Le rouquin ne passa pas. Il entra aussi et se posta derrière lui au comptoir. Pris de panique, Dirk commanda un sandwich au thon et au maïs doux, qu'il détestait, ainsi qu'un cappuccino, ce qui se mariait particulièrement mal au poisson, et il se hâta d'aller s'asseoir à l'une des petites tables. Il aurait aimé se plonger dans un journal mais, n'en ayant pas, il se contenta de son courrier qu'il examina avec intensité.

Diverses factures de l'habituelle variété absurde qui ne doute de rien. Diverses circulaires du type assez particulier que reçoivent les détectives – catalogues emplis de minuscules gadgets électroniques conçus pour se contrer les uns les autres ; publicités pour pellicules photo spécialisées ou fines feuilles de plastique révolutionnaires. Dirk ne s'en préoccupa pas le moins du monde. Il prêta en revanche une brève attention à un tract vantant un livre tout juste publié sur les techniques de surveillance sophistiquées. Il le froissa avec agacement et le jeta par terre.

La dernière enveloppe renfermait un nouveau relevé de compte. Sa banque avait de longue date pris l'habitude de lui en envoyer un par semaine, juste à titre d'information. Sans doute ne s'était-elle pas encore habituée à son aisance toute nouvelle, ou bien n'y croyait-elle pas. En fait, elle ne l'avait probablement même pas remarquée. Il ouvrit le relevé, encore lui-même à demi incrédule.

Oui.

3 253,29 livres. Le vendredi précédent. Inexplicable. Incroyable. Mais vrai.

Il y avait cependant autre chose d'étrange. Il lui fallut quelques instants pour le remarquer, car il gardait un œil expert sur son sujet, lequel était en train de payer son café et son beignet à l'aide d'un billet tiré d'une petite liasse de coupures de 20 livres.

La dernière ligne du relevé concernait un retrait en liquide de 500 livres à l'aide de sa carte de crédit. La veille. Le document, visiblement envoyé en fin de journée, incluait les toutes dernières transactions. Ce qui était admirable d'efficacité et constituait un fort bel exemple des performances de la technologie informatique moderne. Sauf que Dirk n'avait pas retiré 500 livres la veille – ni un autre jour, d'ailleurs. On avait dû lui voler sa carte. Nom de Dieu ! Il pêcha anxieusement son portefeuille dans sa poche.

Non. Ses cartes étaient là. Bien au chaud.

Le détective médita la question. Il ne voyait absolument pas comment un fraudeur aurait pu retirer du liquide sans disposer de la carte idoine. Une pensée déprimante au dernier degré lui tordit soudain l'estomac. C'était bien ses relevés de compte personnels qu'il recevait, n'est-ce pas ? Il vérifia, affolé. Oui. Son nom, son adresse, son numéro de compte. De toute façon, la nuit précédente, il avait vérifié et revérifié les autres : c'étaient bel et bien ses relevés. Ça ne ressemblait en rien à ses transactions financières, voilà tout.

Toutefois, il lui fallait se concentrer sur son travail du moment. Il releva les yeux. Le rouquin était assis à deux tables de lui, mâchant patiemment son beignet, le regard dans le vague.

Au bout de quelques instants, l'homme se leva, chassa quelques

miettes de son blouson de cuir et marcha vers la porte. Il marqua une pause, comme pour se demander de quelle manière sortir, puis repartit du même pas nonchalant. Dirk glissa son courrier dans sa poche et le suivit.

Il avait choisi un bon sujet, réalisa-t-il rapidement. Les cheveux roux luisaient sous le soleil du printemps tel un phare : chaque fois que le jeune homme était avalé par un groupe, il ne s'écoulait que quelques instants avant que le détective ne l'aperçoive à nouveau, errant sans but le long du trottoir.

Que faisait-il dans la vie ? Pas grand-chose, *a priori* – du moins ce jour-là. Une agréable promenade à travers Holborn et le West End. Une petite heure passée à fouiner dans deux librairies (Dirk nota les titres feuilletés), une pause dans un bar italien pour y prendre un (autre) café et y consulter un numéro de *The Stage* (La scène, ce qui expliquait sans doute pourquoi il avait autant de temps libre pour fréquenter les librairies et les bars italiens), puis la longue et paisible traversée de Regent's Park, celle de Camden, et enfin retour à Islington. Dirk commençait à trouver cette filature plutôt agréable : de l'air frais, de l'exercice. Il était de si bonne humeur, le soir, qu'en franchissant sa porte d'entrée – sa plaque de polystyrène d'entrée, plutôt –, il lui apparut clairement que le chien s'appelait Kierkegaard.

CHAPITRE 5

Les solutions se trouvent généralement là où on ne les attend pas. Il ne sert donc à rien de se creuser la tête pour savoir où les chercher, puisqu'elles n'y sont pas.

Dirk aimait faire profiter ses semblables de cette observation, aussi la répéta-t-il ce soir-là à Kate, lorsqu'elle lui téléphona.

« Attends une seconde, attends une seconde, attends une seconde, fit-elle, tentant de planter tel un coin une phrase dans le monologue du détective et de l'enfoncer en la tortillant. Tu es en train de me dire que...

— Je suis en train de te dire que feu l'époux de la bonne femme qui a oublié le nom de son chien était biographe.

— Mais...

— Et tu sais sûrement que les biographes baptisent souvent leurs animaux familiers du nom de leur sujet.

— Non. Je...

— C'est pour avoir un souffre-douleur quand ils en ont ras le bol. Quand on passe des heures et des heures à patauger dans la pensée d'un type qui radote sur la suspension théologique de l'éthique, ou quelque chose comme ça, on a besoin de pouvoir hurler de temps en temps : "Oh, ta gueule, Kierkegaard, bordel !" D'où le chien.

— Dir...

— Certains biographes se servent de petits bibelots en bois ou de plantes en pot, mais la plupart préfèrent un truc qu'on peut faire crier. Pour avoir une réaction, tu vois. En parlant de ça, j'ai la vague intuition que tu souhaiterais faire une remarque.

— Dirk, es-tu en train de me dire que tu as passé toute la journée à suivre un parfait inconnu ?

— Absolument. Et je compte faire pareil demain. Je serai posté devant chez lui, tout frais et pimpant, à la première heure. Enfin... au moins tout frais et pimpant. Ça n'est pas la peine que j'y aille trop tôt : c'est un acteur.

— On pourrait te mettre en prison pour ça !

— Les risques du métier, Kate. Je suis payé 5 000 livres par semaine. Je dois être prêt à...

— Pas à suivre un parfait inconnu !

— Mon employeur connaît mes méthodes. Je les applique.

— Tu ne sais absolument rien de ton employeur.

— Au contraire, j'en sais énormément.

— D'accord. Comment s'appelle-t-il ?

— Frank.

— Frank comment ?

— Aucune idée. Écoute, je ne sais pas s'il s'appelle Frank ou autrement. Son nom n'a pas d'importance. L'important, c'est qu'il a un problème. Un problème grave, sinon il ne me paierait pas autant pour le résoudre. Et un problème ineffable, sinon il me dirait de quoi il s'agit. Qui que ce soit, il sait qui je suis, où je suis, et il connaît précisément la meilleure manière de me contacter.

— Ou bien la banque ajuste commis une erreur. Je sais que c'est difficile à croire, mais...

— Tu crois que je délire, Kate, mais ce n'est pas le cas. Écoute : autrefois, quand ils voulaient réfléchir, les gens contemplaient le feu pendant des heures. Ou la mer. Les formes et figures qui dansaient éternellement devant leurs yeux atteignaient des niveaux de l'esprit bien plus profonds que ne le pouvaient la raison et la logique. La logique, vois-tu, ne se fonde que sur nos suppositions et préjugés, si bien qu'en l'employant, on ne fait que tourner en rond comme des petites voitures mécaniques. Il nous faut contempler des formes dansantes pour nous soulever, nous emporter, mais, de nos jours, elles sont plus difficiles à trouver. On ne peut pas contempler un radiateur. On ne peut plus contempler la mer. Enfin, si, on peut, mais comme elle est recouverte de bouteilles en plastique et de préservatifs usagés, le seul résultat, c'est que ça énerve. Tout ce qu'on peut contempler, c'est le bruit blanc. Ce qu'on appelle parfois aussi les informations, mais ça n'est finalement qu'un babil qui s'envole...

— Mais sans logique...

— La logique vient après. C'est grâce à elle qu'on revient sur ses pas. Qu'on fait preuve de sagesse après l'événement. Avant, il faut être totalement farfelu.

— Ah. Et c'est donc ce que tu fais ?

— Oui. Et ça a déjà résolu un problème. Je ne sais pas combien de temps il m'aurait fallu pour déduire que ce pauvre clébard s'appelait Kierkegaard. Alors que, par le plus grand des hasards, mon sujet a feuilleté une biographie de Kierkegaard qui, je l'ai découvert, avait été écrite par le gars qui s'est jeté du haut d'une grue avec un élastique aux pieds.

— Mais ces deux affaires n'ont rien à voir l'une avec l'autre.

— Je t'ai déjà dit que je crois à l'interconnexion fondamentale de toutes choses ? Je crois bien que oui.

— Oui.

— C'est pourquoi je dois maintenant enquêter sur les autres livres auxquels il s'est intéressé, avant de me préparer à l'expédition de demain.

— ...

— Je t'entends secouer la tête et je t'imagine toute triste et tout ahurie. Ne t'inquiète pas. Je suis en train de perdre merveilleusement bien le contrôle de la situation.

— Si tu le dis. Oh, par ailleurs, ça veut dire quoi, ineffable, exactement ?

— Je n'en sais rien, lâcha Dirk, mais j'ai l'intention de le découvrir. »

CHAPITRE 6

Le lendemain, le temps était si mauvais qu'il méritait à peine ce nom, si bien que Dirk décida de l'appeler Stanley.

Stanley n'était pas une bonne averse. Une bonne averse dégage l'atmosphère. Stanley, lui, était tout à fait le genre de truc qui doit être dégagé de l'atmosphère par une bonne averse. Stanley était lourd, poisseux, oppressant, à l'instar d'un gros type en sueur pressé contre vous dans le métro. Stanley ne pleuvait pas mais, de temps en temps, il vous crachotait dessus.

Dirk se tenait dehors, en plein Stanley.

Sa cible le faisait maintenant attendre depuis plus d'une heure, et il commençait à regretter de ne pas s'en être tenu à son opinion selon laquelle les acteurs ne se levaient jamais le matin. Au lieu de quoi, très enthousiaste, il était arrivé devant la maison vers huit heures et demie et avait poireauté une heure derrière un arbre.

Presque une heure et demie, maintenant, d'ailleurs. Il y avait eu une brève péripétie quand un livreur à moto avait apporté un petit paquet, mais c'était à peu près tout.

Dirk rôdait à environ vingt mètres de la porte. L'Incident du Livreur à Moto l'avait un peu surpris. L'acteur ne semblait pas particulièrement prospère. Il avait plus l'air au stade frapper-à-toutes-les-portes de sa carrière qu'au stade se-faire-livrer-des-scénarios.

Le temps passait lentement. Le détective avait déjà feuilleté deux fois le petit paquet de journaux dont il s'était muni, et vérifié à plusieurs reprises le contenu de son portefeuille et de ses poches : l'habituelle collection de cartes de visites de gens qu'il ne se rappelait pas avoir rencontrés, des numéros de téléphone inidentifiables sur des morceaux de papier, ses cartes de crédit, son carnet de chèques, son passeport (à la faveur d'un arrêt assez long de sa cible, la veille, devant une agence de voyages, il s'était soudain rappelé l'avoir laissé dans une autre veste), sa brosse à dents (il ne se déplaçait jamais sans sa brosse à dents, en conséquence de quoi elle était totalement inutilisable) et son bloc-notes.

Il en fut réduit à consulter son horoscope dans un des journaux – horoscope écrit par un ami à lui, un type un peu louche qui signait sans le moindre scrupule « Le Grand Zaganza ». Dirk lut d'abord les prédictions pour quelques autres signes, afin de se faire une idée de

l'humeur du G.Z., ce jour-là. Bonne, sembla-t-il au départ. « Votre capacité de voir à long terme vous aidera à surmonter les petites difficultés qui se présenteront quand Mercure... », « Les semaines passées ont mis votre patience à rude épreuve mais de nouveaux horizons vont se dessiner dès que le soleil... », « Prenez garde à ne pas laisser autrui abuser de votre bon cœur. Vous devrez être particulièrement résolu quand... » Banal et ennuyeux. Dirk passa donc à son propre horoscope : « Aujourd'hui, vous allez rencontrer un rhinocéros de trois tonnes dénommé Desmond. »

Il referma brutalement le journal, irrité. À cet instant précis, la porte s'ouvrit. L'acteur sortit d'un air décidé, chargé d'une petite valise, d'un sac en bandoulière et d'un pardessus. Il se passait quelque chose. Dirk jeta un coup d'œil à sa montre : dix heures trois. Tandis que son pouls s'accélérait, il prit une note rapide dans son bloc.

Un taxi descendait la rue dans leur direction. Le rouquin le héla. Merde ! Alors, c'était terminé : il allait s'échapper. Une fois son passager monté, le véhicule continua à descendre la rue, dépassant Dirk. Ce dernier pivota pour le voir partir et aperçut brièvement l'acteur qui regardait par la lunette arrière. Désespéré, il explora des yeux les environs dans le vain espoir que...

Quasi miraculeusement, un second taxi apparut soudain en haut de la rue, venant dans sa direction. Il s'arrêta devant lui en réponse à son bras levé.

« Suivez ce taxi ! s'exclama le détective en s'engouffrant sur la banquette arrière.

— Ça fait vingt ans que je suis dans le métier et personne ne m'avait encore demandé ça », déclara le chauffeur avant de repartir.

Dirk, perché au bord de la banquette, contemplait l'autre véhicule noir qui louvoyait dans les insoutenables encombrements londoniens.

« Ça n'est peut-être rien pour vous, mais c'est intéressant, non ?

— Hein ? fit Dirk.

— Chaque fois que quelqu'un saute dans un taxi à la télé, il dit « Suivez ce taxi », non ?

— Ah oui ? Je n'ai jamais remarqué.

— Ben, c'est normal, vous n'êtes pas chauffeur de taxi. Ce qu'on remarque dépend de qui on est. Quand on est chauffeur de taxi, ce qu'on remarque le plus à la télé, ce sont les chauffeurs de taxi. On a envie de savoir ce qui leur arrive. Vous voyez ?

— Euh, oui...

— Mais à la télé, on ne les voit jamais vraiment, voyez ? On ne voit que les gens qui montent à l'arrière. Comme si le chauffeur lui-même n'avait aucun intérêt.

— Euh, oui, sans doute, dit Dirk. Vous voyez toujours le véhicule

qu'on est censés suivre, vous ?

— Oui, oui, je ne le lâche pas. Alors, les seules fois où on voit le chauffeur à la télé, c'est quand le client lui parle. Et quand un client parle à un chauffeur de taxi dans une dramatique, vous savez ce qu'il dit ? Invariablement ?

— Laissez-moi deviner. Il dit "Suivez ce taxi !"

— Exactement. Donc, si on en croit ce qu'on voit à la télé, les taxis passent leur temps à suivre d'autres taxis.

— Mmmmm, fit Dirk, perplexe.

— Ce qui me met dans une position très bizarre, vu que je suis le seul chauffeur à qui personne ne demande jamais de suivre un autre taxi. Ça m'entraîne à la conclusion évidente que tous les autres suivent le mien... »

Dirk regarda par la vitre, les yeux plissés, tentant de repérer un autre taxi libre contre lequel échanger celui-là.

« Bon, je ne dis pas que c'est vraiment le cas, mais vous voyez comment on pourrait en arriver à penser ça, non ?

— Il y a eu une série télé entièrement consacrée à des chauffeurs de taxi, dit le détective. Si mes souvenirs sont bons, ça s'appelait *Taxi*.

— D'accord, mais ce n'est pas de ça que je parle ! répondit le chauffeur d'un ton sans réplique. Je parle du pouvoir qu'ont les médias de distordre la réalité de manière sélective. Voilà de quoi je parle. Je veux dire que quand on y pense, on vit tous dans notre propre réalité différente de celle des autres, hein, quand on y pense ?

— Eh bien, oui, je crois que vous avez tout à fait raison, approuva Dirk, mal à l'aise.

— Tiens, par exemple : prenez les kangourous auxquels on essaie d'apprendre à parler. Qu'est-ce que vous croyez qu'on aura à se dire, eux et nous, hein ? De quoi on va causer ? "Alors, les gars, ça roule ? Enfin... Ça sautille ?" "Oh, ouais, y a pas à grogner. À part la poche que j'ai devant, là, qui me fait un peu mal, vu qu'elle se retrouve toujours remplie de miettes et de trombones." Ça n'aura rien à voir avec ça. Les kangourous ont le cerveau de la taille d'une noix. Ils vivent dans un monde différent, voyez. Ça serait comme essayer de parler à John Selwyn Gummer⁽²⁶⁾. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Et vous, est-ce que vous voyez le taxi qu'on suit ?

— Comme je vous vois. On y sera sans doute avant lui. »

Dirk fronça le sourcil.

« On sera où, avant lui ?

— À l'aéroport d'Heathrow.

— Comment diable savez-vous qu'il va à Heathrow ?

— Tout chauffeur de taxi est capable de reconnaître un autre chauffeur de taxi qui va à Heathrow.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Il suffit de déchiffrer les signes. Bon, il y en a d'assez évidents, comme par exemple si le client a des bagages. Ensuite, il y a l'itinéraire, tout bêtement. Mais vous allez me rétorquer : il va peut-être juste passer quelques jours chez des amis à Hammersmith. Tout ce que je peux répondre à ça, c'est que ce client-là n'est pas monté dans le taxi à la manière de quelqu'un qui va passer quelques jours chez des amis à Hammersmith. Donc, qu'y a-t-il encore à voir ? Eh bien, pour y penser, il faut être chauffeur de taxi. La vie normale d'un chauffeur se compose de petits bouts par-ci par-là. On ne sait jamais d'une minute à l'autre ce qui va se produire, si on aura beaucoup de travail ou pas, comment va se dérouler la journée. On traîne en attendant le client, et ça rend nerveux. Mais si on a un client pour Heathrow, on est peinard. Une bonne grosse course, payée un bon gros prix. Ensuite, on fait la queue à la station pendant une petite heure, et on récolte une autre bonne grosse course pour rentrer en ville. Hop ! On a gagné sa matinée. Donc, on conduit de manière complètement différente. On roule sur les files les plus rapides, on se positionne mieux pour tourner. On est lancé. On a un but. Ça s'appelle le Saut à Heathrow. N'importe quel chauffeur de taxi reconnaîtrait ça.

— Mmmm, fit Dirk. C'est prodigieux.

— Ce qu'on remarque dépend de qui on est.

— Et tant que vous y êtes, vous ne pourriez pas me dire quel vol il compte prendre, hein ?

— Pour qui vous me prenez, mon vieux ? Pour un détective privé, ou quoi ? »

Dirk s'assit au fond de son siège et regarda par la fenêtre, pensif.

CHAPITRE 7

C'est sans doute une sorte de maladie qui conduit les gens à parler ainsi. Quelque chose comme le Syndrome Aérien de Contrainte Syllabique. Le mal semble se déclarer à environ dix mille pieds et devient de plus en plus prononcé, si l'on peut dire dans le contexte, à mesure que l'on gagne en altitude, jusqu'à atteindre un plateau d'absurdité totale vers trente-cinq mille pieds. Il conduit des gens par ailleurs rationnels à dire des choses telles que « Le capitaine vient d'éteindre les voyants des ceintures de sécurité », comme s'il y avait qui que ce soit à bord susceptible de contester que le capitaine ait fait une telle chose, de se demander s'il s'agit bien du capitaine, non d'un imposteur, et de postuler l'existence d'une série de voyants inférieurs, de deuxième choix, dont il ne se serait pas préoccupé.

Dirk se fit une autre remarque lorsqu'il s'installa sur son siège : par une curieuse coïncidence, de l'extérieur, un avion ressemble à un aspirateur, alors que de l'intérieur, un avion sent comme un aspirateur.

Il accepta le verre de champagne présenté par le steward. Selon lui, la plupart des mots qu'utilisaient les employés de compagnies aériennes, ou plutôt la plupart des phrases que formaient généralement ces mots avaient été travaillées au corps au point qu'elles en étaient mortes. Les étranges contraintes auxquelles les soumettaient sans cesse les stewards équivalaient aux chocs électriques qu'on applique aux victimes de crises cardiaques pour les ranimer.

Bon.

Il venait de vivre une heure et demie bien étrange et bien compliquée ! Dirk, toujours pas persuadé que quelque chose, quelque part, ne s'était pas atrocement détraqué, se sentait tenté, à présent que le capitaine avait éteint les voyants des ceintures, de faire un petit tour pour chercher sa cible. Toutefois, nul n'entrerait dans l'avion ni n'en sortirait pendant un petit moment, aussi serait-il sans doute plus sage de se retenir pendant une heure. Voire plus. Après tout, le vol pour Chicago durait onze heures.

Il ne s'était pas attendu à voyager si loin, ce jour-là, et voir sa cible faire la queue devant le guichet d'enregistrement du vol 1330 pour Chicago lui avait donné le frisson. Toutefois, une résolution était une

résolution, si bien qu'après une brève pause afin de s'assurer que l'acteur ne s'était pas présenté au guichet juste pour demander le chemin de la boutique de cravates, un Dirk légèrement étourdi avait gagné le guichet des billets et sorti sa carte de crédit.

Enivré de sa soudaine aisance financière, il s'était même inscrit en classe affaires. Son employeur anonyme était à l'évidence quelqu'un de nanti qui ne reculerait pas devant de menus frais. En outre, à supposer que le rouquin, lui, voyage en classe affaires, comment Dirk l'aurait-il gardé à l'œil depuis un siège perdu au fond de l'avion. C'était presque un argument pour voyager en première classe mais, il dut l'admettre à contrecoeur, pas très convaincant.

Une heure et demie après le décollage, toutefois, Dirk commença à se poser des questions. Puisqu'il voyageait en classe affaires, l'accès à la section première classe, à l'avant, lui était interdite, mais il pouvait se promener librement partout ailleurs. Il s'était donc promené librement le long des allées, dans un sens puis dans l'autre, à trois reprises, sans quitter des yeux les portes des toilettes, et nulle part il n'avait vu sa cible. Regagnant son siège, il pesa la situation. Soit l'acteur se trouvait dans la cabine des premières classes, soit il n'était pas dans l'avion.

Première classe ? Il n'avait tout bonnement pas l'air de pouvoir se le permettre. Le billet coûtait aussi cher que plusieurs mois de loyer de son appartement. Mais comment savoir ? Peut-être avait-il tapé dans l'œil d'un directeur de casting d'Hollywood qui le faisait venir pour passer un bout d'essai. Se glisser dans la cabine des premières classes pour y jeter un rapide coup d'œil ne serait certes pas bien difficile, mais le faire sans attirer l'attention présentait nettement plus de risques.

Pas dans l'avion ? Dirk l'avait vu se diriger vers le contrôle des passeports. À un moment, toutefois, l'acteur s'était retourné d'un coup, le contraignant à s'engouffrer dans une librairie.

Quelques secondes plus tard, quand le détective avait relevé les yeux, l'autre avait disparu – au-delà du guichet, probablement. Il avait laissé s'écouler un délai convenable, acheté quelques livres et journaux, puis lui-même franchi le contrôle des passeports pour arriver dans le hall d'embarquement.

N'y repérer nulle part sa cible ne l'avait pas franchement surpris : l'endroit était un labyrinthe luisant de boutiques, de cafés et de salons sans objet, aussi avait-il jugé inutile de lancer des recherches. De toute façon, on les canaliserait tous les deux dans la même direction. Ils monteraient à bord du même avion.

Pas dans l'avion ? Dirk demeura pétrifié. En y repensant, il devait admettre que la dernière fois qu'il avait vu pour de bon le rouquin, c'était avant même qu'il ne fasse contrôler son passeport ; tout le reste

se fondait sur la supposition qu'il ferait ce que lui, Dirk, avait décidé qu'il ferait. Supposition un peu osée, il s'en rendait compte à présent. Une arrivée d'air frais située au-dessus de sa tête lui soufflait dans le cou.

La veille, en suivant son homme, il avait malencontreusement sauté dans un bus. Ce jour-là, semblait-il, il avait malencontreusement sauté dans un avion pour Chicago. La main sur le front, il se demanda en toute sincérité s'il faisait un très bon détective privé.

Appelant un steward, il commanda un whisky dont il prit soin comme s'il avait été très très malade. Au bout d'un moment, il fouilla dans le sac en plastique contenant ses livres et journaux. Autant passer le temps, songea-t-il avec un soupir. Ce fut alors qu'il tira du sac un objet qu'il ne se rappelait pas y avoir mis.

Il s'agissait d'un paquet délivré par porteur spécial, déjà ouvert. Un léger pli creusant son front, le détective en extirpa le contenu. Un livre qu'il retourna, étonné, pour en découvrir le titre : *Techniques de surveillance sophistiquées*. Il le reconnut aussitôt. La veille, il avait reçu par la poste une publicité le vantant, publicité qu'il avait chiffonnée et jetée par terre. Il la retrouva là, pliée entre deux pages du livre, défroissée et lissée. Avec un mauvais pressentiment, il la déplia. Les mots « *Bon voyage*⁽²⁷⁾ ! » y étaient inscrits au feutre, d'une écriture étrangement familière.

Le steward se pencha au-dessus de Dirk.

« Je vous apporte un autre verre, monsieur ? » demanda-t-il.

CHAPITRE 8

Le soleil brillait au zénith au-dessus du lointain Pacifique. La journée était belle, le ciel bleu, dépourvu de nuages, et l'air parfait, pour peu qu'on aime l'odeur des tapis brûlés. Los Angeles. Une ville que je n'ai jamais visitée.

Une voiture, une décapotable bleue, lustrée et désirable, sortit de Beverly Hills par l'ouest, en négociant les courbes gracieuses (paraît-il) de Sunset Boulevard. Quiconque voyait une telle voiture voulait la posséder. Évidemment. Elle était conçue pour ça. S'il s'était avéré que les gens n'en aient finalement pas très envie, ses constructeurs l'auraient modifiée et remodifiée jusqu'à les faire changer d'opinion. Le monde est rempli de produits comme celui-là, de nos jours, ce qui explique bien sûr pourquoi chacun se trouve dans un tel état de frustration permanente.

Au volant, se trouvait une femme, et je puis vous assurer qu'elle était très belle. Elle avait de beaux cheveux noirs coupés au carré, que faisait voler une douce brise. Je vous parlerais bien de ce qu'elle portait, mais je n'y connais rien en fringues, et si je commençais à vous dire que c'était un ceci Armani ou un cela Machine Farhi, vous sauriez instinctivement que je raconte n'importe quoi. Or, puisque vous prenez la peine de lire ce que j'écris, j'ai l'intention de vous traiter avec respect, même si de temps en temps, en toute amitié et avec les meilleures intentions du monde, il m'arrive de vous mentir. Je vous dirai donc juste que les vêtements portés par cette femme étaient du genre à faire l'admiration de quelqu'un s'y connaissant nettement mieux que moi en la matière, et qu'ils étaient bleus. Des palmiers incroyablement hauts se balançaient au-dessus d'elle ; tout autour, des Mexicains silencieux traversaient des pelouses incroyablement parfaites.

La jeune femme dépassa les grilles de Bel Air – et, derrière elles, des maisons parfaites, nichées dans de parfaits bouquets d'arbres. On voit exactement les mêmes à la télé, et même moi, aussi sceptique et sarcastique que je sois, il m'arrive d'avoir vraiment envie d'en posséder une. Heureusement, chaque fois, ce que se disent entre eux les gens qui habitent de telles maisons me fait rire jusqu'à ce que le thé me sorte par le nez, si bien que ça ne dure pas très longtemps.

La décapotable lustrée et désirable continua son chemin. Si j'ai

bien compris, il y a un feu de circulation à la lisière de Bel Air et de Brentwood. Alors que la voiture s'en approchait, il passa au rouge. La conductrice s'arrêta et en profita pour se recoiffer et rajuster ses lunettes en se regardant dans le rétroviseur. Elle surprit alors derrière elle un mouvement furtif, celui d'une silhouette aux cheveux sombres qui sortait tranquillement de l'ombre, sur le bord de la route, et contournait la décapotable par l'arrière. L'instant d'après, l'homme se penchait au-dessus d'elle et lui pointait un petit pistolet sur le visage. Moi qui m'y connais encore moins en flingues qu'en fringues, je serais complètement perdu à Los Angeles. On rigolerait de mon ignorance de la haute couture mais aussi de ma pitoyable incapacité à reconnaître un 38. Magnum d'un Walther PPK – ou même d'un derringer, nom d'un chien. Ce que je sais, toutefois, c'est que le pistolet était bleu lui aussi, ou du moins bleu-noir, et que la jeune femme s'affola de le découvrir pointé sur son œil gauche, à une distance de tout juste deux centimètres. Son assaillant lui suggéra que l'instant était particulièrement bien choisi pour quitter son siège et que, non, elle ne devait pas ôter la clef de contact, ni même essayer de ramasser son sac posé sur le siège du passager, mais rester très calme, éviter les gestes brusques, et dégager de cette bagnole, bordel !

La conductrice tenta de rester très calme et d'éviter les gestes brusques mais fut handicapée dans cette tâche par le fait qu'elle tremblait d'une peur incontrôlable en raison du pistolet dansant à deux centimètres de sa tête tel un éphémère en été. Toutefois, elle dégagea de la bagnole, bordel. Elle demeura tremblante au milieu de la rue, tandis que le voleur bondissait au volant, arrachait au moteur un bref rugissement de triomphe et s'élançait à toute vitesse le long de Sunset Boulevard, avant de disparaître au détour d'un virage. Sa victime, douloureusement impuissante, pivota sur elle-même. Son univers venait de se retourner brutalement pour l'éjecter : elle appartenait désormais, et de manière tout à fait inattendue, à la catégorie d'individus la plus démunie à Los Angeles : les piétons.

Elle tenta de faire signe à un ou deux autres véhicules, mais ils la contournèrent poliment. L'un était une Mustang décapotée, à l'autoradio tonitruant. J'aimerais pouvoir dire qu'il était calé sur une station de vieux succès et que les mots « *How does it feeel ? How does it feeel ?* »⁽²⁸⁾ en jaillissaient à cet instant précis, mais même la fiction a ses limites. C'était bien une station de vieux succès, mais celui qu'elle diffusait alors était le *Sunday Girl* de Blondie, en rien approprié puisque *Sunday* signifie dimanche et qu'on était jeudi. Que pouvait donc faire la jeune femme ?

Encore un crime parfait. Encore une journée parfaite dans la Cité des Anges. Et juste un tout petit, minuscule mensonge.

Pardonnez-moi.

CHAPITRE 9

S'il existe un bâtiment plus laid que Ranting Manor en Angleterre, je ne l'ai jamais vu. Il doit se cacher quelque part au lieu de plastronner comme le susdit au milieu d'une centaine d'arpents vallonnés. La propriété comptait à l'origine bien d'autres centaines d'arpents qui faisaient la fierté de l'Oxfordshire, mais des générations d'imbéciles et de syphilitiques l'ont réduite à son triste état actuel : une poignée de bois, de champs et de pelouses, mal entretenue, parsemée du résultat de diverses tentatives avortées pour gagner de l'argent – une fête foraine paumée, un zoo naguère bien achalandé et, apport le plus récent, une petite zone d'activités high-tech occupée par une société de jeux sur ordinateurs déclinante, lâchée par sa société mère américaine et considérée comme la seule au monde, dans ce domaine, à perdre de l'argent. Si on découvrait un gisement de pétrole d'un milliard de barils sur les terres de Ranting Manor, il est garanti qu'au bout d'un ou deux ans, il serait en déficit et qu'il faudrait vendre le lait familial pour le maintenir à flots. L'argenterie familiale, elle, a disparu depuis longtemps, bien sûr, tout comme l'essentiel de la famille. Maladie, alcool, drogue, imbécillité sexuelle et automobiles mal entretenues se sont associés pour faucher cruellement les Ranting jusqu'à la quasi-extinction.

À quel point dois-je m'étendre sur l'histoire ? Peut-être juste un petit peu. Le manoir lui-même date du XIII^e siècle. Du moins certaines de ses portions : les vestiges du monastère original, occupé environ deux siècles par un ordre dévot de calligraphes pédérastes. Ensuite, Henry VIII s'en est emparé et l'a donné à un salopard de courtisan du nom de John Ranting, en récompense de quelque trahison spectaculaire loyalement exécutée à son service. Ranting a tout cassé puis rebâti selon son bon plaisir – lequel était sans doute assez plaisant car les architectes de la période Tudor, en général, savaient ce qu'ils faisaient : robustes poutres, jolies moulures et verre cathédrale, toutes choses dont nous nous délectons aujourd'hui – au contraire, hélas, des descendants de John Ranting, notamment de Sir Percy Ranting, le magnat du caoutchouc qui, dans les années 1860, a de nouveau tout cassé afin de s'installer un pavillon de chasse. Ces « pavillons de chasse » victoriens ont été construits parce que les riches négociants d'alors n'étaient pas censés exhiber leur pénis

en public, au lieu de quoi de vastes étendues de jolis paysages anglais innocents se sont vu infliger leurs érections. Des bâtiments gigantesques, bulbeux, rougeauds avec d'immenses salles de bal, de grands escaliers anguleux et autant de tourelles et créneaux qu'un préservatif fantaisie.

Esthétiquement parlant, le XIX^e siècle a donc été plutôt désastreux pour Ranting Manor, mais juste après est arrivé le XX^e, bien sûr, avec toutes ses théories architecturales et ses doubles vitrages. Ses deux principaux apports ont été une espèce de grande salle de billard nazie dans les années trente et une piscine couverte dans les années soixante. Outre son carrelage orange et pourpre, cette dernière s'orne désormais de mousses aux couleurs vives variées.

La cohésion entre tous ces styles différents est assurée par un aspect uniformément humide, délabré, et aussi par l'impression que si, dans un grand élan de civisme, on tentait d'incendier le bâtiment, il serait réduit en cendres bien avant l'arrivée des pompiers. Que reste-t-il à ajouter ? Ah, oui ! Le manoir est hanté.

Bon, assez parlé de cette horreur.

Aux environs de vingt-deux heures trente, soit peu ou prou au moment du vol de voiture sur Sunset Boulevard, une petite grille latérale pivota en grinçant. La grande entrée de la propriété était verrouillée la nuit mais celle-là restait souvent ouverte, la réputation d'insalubrité et de vétusté des lieux décourageant la plupart des intrus. Sur la grille principale, une pancarte disait ATTENTION AU CHIEN. En dessous, quelqu'un avait griffonné : « Pourquoi au chien particulièrement ? »

Deux silhouettes, respectivement d'un grand chien et d'un petit homme, se glissèrent par l'entrée latérale. Toutes deux boitaient de manière prononcée. Le chien de la patte avant gauche, l'homme de la jambe droite – ou plutôt non : pas de la jambe droite car il n'en avait pas. Elle était tranchée à la hauteur du genou. En fait, l'homme boitait d'une jambe de bois plus longue que sa jambe gauche d'au moins deux centimètres, ce qui rendait ses déplacements non seulement difficiles mais carrément pénibles.

La nuit était assez sombre. Quoique la lune fût levée – une demi-lune, en tout cas –, les nuages en masquaient l'essentiel. Les deux silhouettes sombres boitillaient à l'unisson le long de l'allée, évoquant de loin un jouet muni de deux roues décentrées. Elles gagnaient le bâtiment par le chemin le plus long, décrivant un itinéraire convoluté à travers la propriété, dépassant certaines de ses entreprises commerciales disparues ou en voie de disparition.

Le chien gémit, gronda un peu, jusqu'à ce que son maître se penche

avec raideur pour le libérer de sa laisse, moment auquel il lâcha un jappement de plaisir bourru, courut sur quelques pas puis reprit sa marche chaloupée, au même rythme mais deux bons mètres devant l'homme. De temps à autre, il regardait en arrière pour vérifier que ce dernier était toujours là, que tout allait bien et que rien ne se préparait à se jeter sur eux pour les mordre.

Ils parcoururent une longue courbe de l'allée, l'homme voûté sous un long manteau noir, malgré la température clémente. Au bout de quelques minutes, ils aperçurent sur leur gauche l'entrée du zoo qui avait tellement entamé les ressources déjà limitées de la propriété. Il n'y restait guère d'animaux : un couple de chèvres, une poule, et un cabiai, le plus gros rongeur du monde. Y logeait aussi temporairement un invité spécial, pendant qu'on rénoverait ses quartiers habituels au zoo de Chatsfield. Desmond – tel était son nom – ne résidait là que depuis deux semaines mais sa présence avait naturellement causé une certaine agitation dans le village de Little Ranting.

Alors que l'homme et son chien dépassaient l'entrée du zoo, ils se figèrent et l'observèrent à nouveau. La barrière en bois qui aurait dû être fermée à pareille heure béait. Le chien gémit et renifla le sol, lequel semblait avoir été remué, griffé. L'homme boitilla jusqu'à la barrière et tenta de percer les ténèbres au-delà. Les bâtiments bas, agglutinés, étaient plongés dans l'obscurité, sauf la hutte où dormait Roy Harrison, le gardien de Desmond à Chatsfield. Une petite lueur y brillait. Rien de suspect. Aucun mouvement. Alors pourquoi cette barrière ouverte ? Cela ne voulait probablement rien dire. La plupart des choses, vous aurait dit l'homme pour peu que vous le lui ayez demandé, ne veulent probablement rien dire. Quoi qu'il en soit, il appela son chien d'une syllabe bourrue puis pénétra avec mauvaise humeur dans l'enceinte du zoo, refermant la barrière derrière l'animal et lui. Lentement, péniblement, ils remontèrent un chemin de graviers pour gagner l'unique source de lumière : les appartements temporaires de Roy Harrison.

Tout y semblait calme.

L'homme frappa sèchement à la porte et tendit l'oreille. Pas de réponse. Il frappa à nouveau. Toujours rien. Il ouvrit donc la porte. Cette dernière n'était pas verrouillée, mais sans doute n'y avait-il aucune raison pour qu'elle le soit. Comme il pénétrait dans une petite entrée sombre, son nez fut agressé par une odeur étrange. Certes, on pouvait s'attendre à trouver un vaste et riche assortiment d'odeurs bizarres dans les appartements d'un gardien de zoo, mais pas nécessairement celle-là, douce et entêtante. Mmmm. Le chien lâcha un minuscule jappement.

Une porte ouvrait sur la gauche. Derrière, devaient se trouver la source de la lumière qu'on voyait de dehors et celle de l'odeur qu'on

sentait dedans. Toutefois, tout semblait tranquille. L'homme poussa le battant avec prudence.

Il crut au premier abord que la silhouette effondrée sur la table de la cuisine était morte, mais après un très long silence, elle émit un petit ronflement vibrant.

Le chien gémit à nouveau et renifla le sol, nerveux. Il paraissait toujours étonnamment inquiet, compte tenu de sa taille, et ne cessait de regarder son maître, cherchant le réconfort. À dire vrai, il s'agissait d'un chien assez étrange, de race ou de races incertaines. Grand et noir, il avait une robe duveteuse, un corps décharné, des mouvements gauches et un comportement agité, anxieux, tendant vers le complètement névrosé. Chaque fois qu'il s'arrêtait ne fût-ce qu'un moment, se remettre en marche semblait lui poser un problème, comme s'il avait eu peine à se rappeler où il avait laissé ses pattes. On aurait dit que quelque chose de très désagréable lui était arrivé – ou était sur le point de lui arriver.

Le gardien endormi continuait de ronfler. Près de lui, reposaient une série de boîtes de bière écrasées, une bouteille de whisky à moitié vide et deux verres. Les mégots de trois joints, dans le cendrier, voisinaient avec un paquet de cigarettes déchiré, un bloc de papier à rouler et un petit objet enveloppé selon la tradition dans du papier d'aluminium. La source de l'odeur. Roy avait visiblement passé une soirée animée avec quelqu'un, et ce quelqu'un avait ensuite tout aussi visiblement quitté les lieux. L'homme secoua l'épaule du dormeur, sans résultat. Lorsqu'il essaya à nouveau, le gardien glissa lentement sur le côté et s'effondra à terre en un tas négligé et baveux. Le chien en fut tellement effrayé que, frénétique, il voulut se réfugier derrière le canapé. Plus grand et plus lourd que ce dernier, hélas, il le renversa en bondissant par-dessus, si bien qu'il le reçut sur le dos. Il jappa à nouveau, gratta brièvement le linoléum, puis bondit encore, cette fois afin de se terrer derrière une table basse – qu'il cassa. Ne disposant plus de meubles derrière lesquels sauter, il se recroquevilla dans un angle, tremblant de peur.

Son maître s'assura que Roy était simplement en proie à un déséquilibre chimique passager et non en danger. Ayant ensuite adressé quelques mots apaisants à l'animal, il ressortit. L'homme et le chien franchirent à nouveau la barrière et reprirent d'un pas irrégulier la direction du bâtiment principal sur une allée littéralement labourée.

Desmond se retrouva soudain abasourdi. Tous les parfums familiers du monde venaient de devenir flous et très étranges. Des lumières jaillissaient autour de lui mais elles ne le préoccupaient guère : les lumières n'étaient pas vraiment son problème. Clignote clignote. Bon, et alors ? Ça, en revanche, c'était vraiment bizarre. Il aurait pu dire

qu'il avait des hallucinations, sauf qu'il ne connaissait pas ce mot, ni d'ailleurs aucun autre. Il ignorait même s'appeler Desmond, mais une nouvelle fois, ce n'était pas le genre de choses qui le préoccupait. Un nom n'était qu'un son. Il ne possédait pas la puanteur riche et entêtante des choses ayant vraiment de la substance. Un son ne montait pas à la tête pour faire *ka-boum* à la manière d'une odeur. Les odeurs étaient réelles ; aux odeurs, on pouvait se fier.

Du moins, ç'avait été le cas jusqu'ici. À présent, il lui semblait que le monde entier basculait cul par-dessus tête autour de lui, et il ne pouvait s'empêcher de penser que si le monde faisait une chose pareille, il y avait de quoi s'inquiéter.

Desmond prit une profonde inspiration pour tenter de maîtriser sa masse gigantesque. Des milliards de petites molécules riches passèrent sur les membranes sensibles de ses narines. Pas si riches que ça, en fait. Les parfums, ici, étaient petits, mesquins – plats, rances et amers, avec une âcre arrière-odeur de brûlé. Rien à voir avec les parfums imposants et généreux de l'air chaud chargé d'herbe et de vieille fiente qui hantaient son imagination, mais à tout le moins, ces petites odeurs locales dérisoires auraient-elles dû le stabiliser, lui remettre les pattes sur terre.

Ce ne fut pas le cas.

Hhrrphraaaaah ! Maintenant, il lui semblait avoir dans la tête deux mondes différents et totalement contradictoires. Graaarphhhh ! Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Où était passé l'horizon ?

Voilà, c'était ça. Voilà pourquoi le monde semblait faire la culbute. À la place de l'horizon parfaitement normal qui le limitait d'ordinaire, se trouvaient de nouveaux espaces. Vastes et nombreux. Le monde se poursuivait indéfiniment dans un lointain brumeux, inquiétant. Desmond sentait monter en lui des craintes intenses, inhabituelles. Son instinct lui hurlait de charger, mais on ne peut pas courir sus à une incertitude angoissante. Il faillit trébucher.

Prenant une autre inspiration profonde, il cligna lentement des yeux.

Haarh ! La nouvelle portion de monde avait disparu ! Où ? Où était-elle passée ? Ah ! La voilà qui revenait. Elle se déplia pour se remettre en place telle une tache et il eut l'impression de recommencer à tourner, mais cette fois, il parvint plus vite à se stabiliser. Stupides petites lumières. Clignote clignote clignote. Qu'étaient donc ces étendues inédites ? Il les étudia avec circonspection, les analysa à l'aide des narines de son esprit. Les lumières le distrayant, il ferma les yeux pour se concentrer sur son exploration – et le nouvel univers disparut ! Derechef ! Un instant, désorienté, il se demanda s'il y avait le moindre rapport de cause à effet, mais établir des connexions logiques n'était pas vraiment le fort

de Desmond, aussi laissa-t-il tomber. Comme il rouvrait ses petits yeux ridés, l'incroyable monde inconnu se déplia lentement dans son esprit. Encore une fois, il l'examina.

C'était un environnement plus sauvage que celui dont il avait l'habitude, un entrelacs de chemins et de crêtes. Les premiers se croisaient, se divisaient et ouvraient sur des vallées, les secondes finissaient par laisser la place à de hautes collines. Des chaînes de montagnes massives et des canyons étourdissants, enveloppés de brumes mouvantes, se découpaient sur l'horizon, emplissant Desmond d'appréhension. L'établissement de connexions logiques n'était pas son fort mais l'alpinisme non plus.

Le chemin le plus plat et le plus large s'étendait juste devant lui. Comme il lui accordait son attention, des phénomènes préoccupants se manifestèrent.

Quelque chose d'agressif se tenait sur la route. Quelque chose de gros et d'agressif. Quelque chose de plus gros et de plus agressif que lui-même, se dit-il. Un instant, il ferma à nouveau les paupières et la chose disparut. Quand elle se reforma dans la narine de son esprit, une ou deux secondes plus tard, son pressentiment de catastrophe imminente s'était intensifié.

Était-ce le tonnerre ?

En général, il n'avait pas peur du tonnerre – et il remarquait à peine les éclairs –, mais celui-là l'inquiétait. Pas le moindre tourbillon d'air lourd, juste des explosions sinistres et crépitantes dans l'obscurité. Il était à présent très effrayé. Son énorme masse frémit, trembla, puis il se mit à courir. L'étrange monde nouveau se brisa en mille morceaux et disparut. Desmond courait à l'instar d'un camion lancé à pleine vitesse. Percutant un amoncellement de petites lumières pâles, il fit s'effondrer toute une tonne d'une substance qu'il ne sut pas identifier. Cela s'abattit bruyamment, jeta quelques éclairs, mais il ne s'arrêta pas pour autant. Il voulait sortir. Filant comme une locomotive, il traversa une porte légère – voire un mur, ça ne faisait aucune différence pour lui – et déboucha dans l'air nocturne, ses énormes pattes frappant la terre tels des marteaux-pilons.

Autour de lui, des choses s'éparpillaient, hurlaient. De lointaines et plaintives exclamations d'alarme ou de découragement montaient dans son sillage, mais il s'en moquait. Il voulait juste sentir l'air nocturne dans ses poumons. Même cet air-là, aussi rance et âcre qu'il fût, était bon, chargé de fraîcheur, et l'enveloppait autant qu'il le pénétrait tandis qu'il chargeait. Il courut un temps sur un sol dur, puis des morceaux de clôture s'enroulèrent brièvement autour de son cou, avant qu'il ne sente contre ses pattes martelant et labourant la terre une herbe haute, broussailleuse.

Il atteignait le sommet d'une petite colline. Une véritable colline,

pas quelque hallucination effrayante qui ruait dans son esprit comme l'approche de la mort. Juste une colline basse, entourée par d'autres. Le ciel dépourvu de nuages était toutefois sombre, brumeux. Desmond ne s'intéressait pas aux étoiles. On ne pouvait pas renifler les étoiles, mais d'ici, en plus, on pouvait à peine les voir. Il s'en fichait : réveillant quelques muscles endormis, les activant, il dévala la pente, prit de l'élan, atteignit sa vitesse de pointe. Braaarrrrr ! Courir ! Filer ! Charger ! Défoncer ! Boum ! Il lui sembla une nouvelle fois avoir des morceaux de clôture autour du cou, puis sa progression fut soudain gênée et il se retrouva couvert de choses diverses. Il n'en continua pas moins d'avancer lourdement. D'un coup, il arriva au milieu d'un océan de créatures qui s'éparpillaient en poussant des cris perçants tandis que, colossal, il passait entre elles. L'air s'emplit de cris, de rugissements, de petits bruits cristallins. Des odeurs ahurissantes dansaient autour de lui – des bouffées de viande grillée, les effluves enivrants d'une substance quelconque qui montait à la tête, les assauts perçants d'un musc dangereusement sucré. Déboussolé, il tenta de se fixer les idées par la vue, un sens auquel il n'accordait pas énormément de confiance et qui ne lui apprenait pas grand-chose. À peine distinguait-il les choses qui clignotaient, rôdaient ou couraient autour de lui. Il tenta de se fixer sur les petites silhouettes hurlantes, frénétiques, puis il aperçut un grand rectangle de lumière flou. Ça, c'était du concret. Il souleva sa masse, pivota et fonça vers ce nouvel élément.

Patatras !

Quelques sensations désagréables, entre la pluie et la démangeaison, se manifestèrent sur son flanc. Il n'aima pas cela. Alors qu'il débouchait dans une pièce gigantesque, il trébucha et fut immédiatement assailli par une profusion suffocante d'odeurs, de hurlements et d'éclaboussures lumineuses. Il se rua vers un agglutinement de créatures affolées qui rugirent et poussèrent des cris perçants, avant de devenir toutes cassées et toutes poisseuses. L'une d'entre elles resta collée à lui et il dut secouer la tête pour la déloger. Un deuxième grand rectangle étincelant s'étendait devant lui. De l'autre côté, le sol miroitait d'une pâle lumière bleue. Desmond se jeta à nouveau en avant. Il y eut encore un éclatement, encore une pluie de douleur aiguë préoccupante, puis il retrouva l'air libre.

Le sol lumineux consistait en un étrange plan d'eau dans lequel nageaient des choses hurlantes. Il n'avait jamais vu de l'eau luire ainsi. D'autres lumières clignotantes surgirent en face de lui. Il ne leur prêta aucune attention. Il n'en prêta pas davantage aux explosions qui retentissaient à chaque clignotement. Bang, bang, et alors ? Ce qui attira son attention, en revanche, ce fut un soudain parfum âcre, puis les fleurs de souffrance qui s'épanouirent dans son corps. Une fleur se

planta dans son épaule, puis une autre. Sa patte se mit à remuer étrangement. Une troisième fleur se ficha dans son flanc, ce qui l'ahurit et l'inquiéta tout à la fois. Une dernière pénétra son crâne et, peu à peu, son environnement lui parut plus lointain, moins important. Se mit à rugir. Desmond tomba en avant avec une lenteur terrible et, peu à peu, fut enveloppé par de grandes vagues bleutées chaudes et luisantes.

Comme le monde se retirait de lui, il entendit une voix jacassante, hystérique, produire des sons qui ne signifiaient rien pour lui mais ressemblaient à ceci :

« Appelez une ambulance ! Appelez la police ! Pas juste celle de Malibu, appelez Los Angeles ! Dites-leur d'envoyer un hélico ! On a des morts et des blessés ! Et puis dites-leur... je ne sais pas comment ils vont gérer ça, mais dites-leur qu'on a un rhinocéros mort dans la piscine. »

CHAPITRE 10

Quoique Dirk eût désormais la conviction très humiliante de se trouver seul, sans sa cible, à bord de l'avion, d'avoir été détourné de sept mille kilomètres et privé d'environ deux mille précieuses livres par une ruse enfantine, il voulut faire une dernière vérification. Il se posta près de la sortie tandis que commençait le débarquement à l'aéroport O'Hare. Trop attentif, il faillit ne pas entendre son nom résonner dans les haut-parleurs : on lui demandait de se présenter au bureau d'information de la compagnie.

« M. Gently ? demanda l'employée avec un grand sourire.

— Oui... répondit Dirk, sur ses gardes.

— Pourrais-je voir votre passeport, je vous prie ? »

Il le lui donna, tendu, perché sur la pointe des pieds, s'attendant à des ennuis.

« Votre billet pour Albuquerque, monsieur.

— Mon... ?

— Billet pour Albuquerque, monsieur.

— Mon billet pour... ?

— Albuquerque, monsieur.

— Albuquerque ?

— Albuquerque, Nouveau-Mexique, monsieur. »

Dirk considéra le billet qu'on lui tendait comme s'il l'avait craint piégé.

« D'où est-ce que ça sort ? » demanda-t-il en le prenant pour étudier les caractéristiques du vol.

La femme lui adressa un large sourire professionnel et eut un grand haussement d'épaules professionnel.

« De cette machine, je suppose. Elle sert à imprimer les billets.

— Que dit votre ordinateur ?

— Il dit juste : billets payés d'avance pour Albuquerque, Nouveau-Mexique, au nom de M. Dirk Gently. À retirer au guichet. Vous ne vous attendiez pas à prendre l'avion pour Albuquerque aujourd'hui, monsieur ?

— Je m'attendais à me retrouver dans un endroit inattendu. Je ne m'attendais pas à ce qu'il s'agisse d'Albuquerque, c'est tout.

— Je pense que c'est une excellente destination pour vous,

M. Gently. Je vous souhaite un bon voyage. »

Le voyage fut bon. Dirk rumina tranquillement les événements des deux derniers jours, les disposant dans son esprit non de manière à ce qu'ils acquièrent encore un sens quelconque mais en petits arrangements suggestifs. Un météore ici, une moitié de chat là, reliés par des fils électroniques faits de dollars invisibles et de billets d'avion inattendus. Avant d'atterrir à Chicago, il avait le moral à zéro, mais il ressentait à présent un délicieux frisson d'enthousiasme. Il y avait du côté d'Albuquerque quelque chose ou quelqu'un qui le concernait, qu'il avait repéré de manière exceptionnelle et qui l'attirait. N'avoir toujours aucune idée de ce que (ou de qui) c'était ne le dérangeait plus. C'était là, il l'avait trouvé, et cela l'avait trouvé. Il en avait senti le poul. Visage et nom éventuels feraient surface en temps et en heure.

À l'aéroport d'Albuquerque, il demeura un certain temps debout, silencieux, sous les hautes poutres peintes, épié par les yeux noirs figés des avocats de conducteurs en état d'ivresse, sur les affiches. Il respirait profondément. Il se sentait calme, il se sentait bien, de taille à rencontrer les improbabilités sauvages et gesticulantes qui reposaient à la profondeur d'un atome sous la surface terne du monde relaté, et d'en parler le langage. Il marcha sans hâte vers les longs escalators et se laissa lentement emporter par eux, tel un roi invisible.

Son contact l'attendait en bas.

Il le reconnut immédiatement, car l'homme constituait un second point fixe dans l'aéroport grouillant d'activité. Un obèse, en sueur, vêtu d'un costume noir qui ne lui allait pas et doté d'un visage évoquant une table mal dressée. Il se tenait à quelque distance du pied de l'escalator, les yeux levés, l'expression inerte mais complexe. Que le détective s'attendît à un accueil était une bonne chose, car il aurait sinon fort bien pu rater la pancarte « D. JENTTRY » que tenait l'individu.

Il se présenta. Le gros homme déclara qu'il s'appelait Joe et qu'il allait revenir avec la voiture. Voilà tout. Dirk jugea cela assez décevant.

La voiture, une longue Cadillac noire, assez ancienne, se rangea le long du trottoir, sous les lumières de l'aéroport qui lui conféraient un éclat terne. Dirk la considéra avec satisfaction, y monta et s'installa sur la banquette arrière en poussant un petit grognement de plaisir.

« Le client a dit qu'elle vous plairait », remarqua Joe dans le lointain habitacle, tandis qu'il démarrait sans hâte et s'engageait sur la bretelle de sortie de l'aérogare. Dirk observa les sièges en velours bleu

griffés, élimés, le film plastique teinté qui s'arrachait des vitres. Le téléviseur qu'il tenta de mettre en marche n'était branché que sur de la neige, et la climatisation asthmatique dégageait une brise à l'odeur de moisi nullement préférable à l'air vespéral du désert, encore chaud, à travers lequel ils filaient.

Le client avait mis dans le mille.

« Le client ? répéta Dirk, tandis que le grand véhicule déglingué s'engageait sur la voie rapide faiblement éclairée qui traversait la ville. Et c'est qui, le client, exactement ?

— On aurait dit un Australien, dit Joe, d'une voix pleurnicharde assez haut perchée.

— Un Australien ? répéta le détective, surpris.

— Oui, monsieur, un Australien. Comme vous. »

Dirk fronça le sourcil.

« Je viens d'Angleterre, affirma-t-il.

— Mais vous êtes australien, non ?

— Pourquoi, australien, au juste ?

— À cause de l'accent australien.

— Eh bien, pas vraiment.

— Bon, ça se situe où ?

— Quoi ?

— La Nouvelle-Zélande, dit Joe. L'Australie est en Nouvelle-Zélande, non ?

— Eh bien, pas précisément, mais je vois ce que vous... euh, j'allais dire que je voyais ce que vous voulez dire, mais en fait, je n'en suis pas sûr.

— Vous êtes de quel coin de Nouvelle-Zélande, alors ?

— Eh bien, en fait, je serais plutôt d'Angleterre.

— C'est en Nouvelle-Zélande, ça ?

— Seulement jusqu'à un certain point », dit Dirk.

La Cadillac prit l'autoroute vers le nord, en direction de Santa Fe. Un clair de lune magique baignait le plateau désertique. L'air du soir, à présent, était un peu frais.

« Vous êtes déjà allé à Santa Fe ? demanda Joe de sa voix nasale.

— Non », répondit Dirk.

Il avait abandonné l'idée de tenir une conversation intelligible avec cet homme, dont on pouvait se demander s'il n'avait pas été choisi pour ses incapacités en la matière. Le détective s'efforçait de rester plongé dans ses pensées, mais l'autre ne cessait de le tirer brutalement à la surface.

« C'est superbe, dit Joe. Superbe. Pour peu que tous les Californiens

qui s'installent ne foutent pas tout en l'air. Ils appellent ça la Californication. Heh-heh. Vous savez comment ils appellent ça ?

— La Californication ? hasarda Dirk.

— Fanta Se⁽²⁹⁾. Les gars d'Hollywood qui viennent de Californie, ils foutent tout en l'air. Surtout depuis le tremblement de terre. Vous êtes au courant du tremblement de terre ?

— Euh, oui, en effet. Les infos en ont parlé. Et même beaucoup.

— Ouais, c'était un gros tremblement de terre. Et maintenant, tous les Californiens viennent s'installer ici à la place. À Santa Fe. Et ils foutent tout en l'air, les Californiens. Vous savez comment ils appellent ça ? »

Dirk sentit la conversation tourner bride et revenir vers lui. Il tenta de la détourner.

« Vous avez toujours habité Santa Fe, vous ? demanda-t-il sans conviction.

— Oh, oui, dit Joe. Enfin, presque toujours. Ça fait plus d'un an, maintenant. J'ai l'impression que c'est depuis toujours.

— Et vous habitiez où, avant ?

— En Californie. J'ai déménagé quand ma sœur s'est fait descendre dans une fusillade en bagnole. Vous avez des fusillades en bagnole, en Nouvelle-Zélande ?

— Non, dit Dirk. Pas en Nouvelle-Zélande, autant que je sache. Et pas encore non plus à Londres, où j'habite. Écoutez, je suis désolé pour votre sœur.

— Ouais. Elle était debout au coin d'une rue, le long de Melrose, deux types sont arrivés dans une Mercedes, une des nouvelles, vous savez, avec les doubles vitrages, et pan ! Ils l'ont bousillée. Une 500 SEL, je crois que c'était. Bleu nuit. Très classe. Ils avaient dû la voler à l'arraché. Vous avez des vols de voiture à l'arraché, dans la vieille Angleterre ?

— Des vols de voiture à l'arraché ?

— Un gars arrive sur vous, vous braque et vous pique votre bagnole.

— Non, mais c'est gentil de poser la question. On a des gars qui nettoient notre pare-brise contre notre gré mais, euh... »

Joe eut un aboiement méprisant.

« Le truc, continua Dirk, c'est qu'à Londres, on pourrait sans problème braquer quelqu'un pour lui piquer sa voiture, mais on ne pourrait pas s'enfuir avec.

— Un dispositif de sécurité high-tech ?

— Non, les bouchons. Mais, euh... votre sœur ? demanda-t-il nerveusement. Elle a survécu ?

— Survécu ? s'exclama Joe. Si on tire sur une fille à la kalachnikov et qu'elle survit, on se fait rembourser. Heh-heh. »

Dirk tenta d'émettre de petits bruits de compassion mais ils refusèrent de se former correctement dans sa gorge. La voiture ralentissait. Il abaissa les vitres pelées pour contempler la nuit sur le désert.

Au passage de la Cadillac, un panneau fut brièvement éclairé par les phares.

« Arrêtez-vous ! » ordonna soudain le détective.

Il se pencha par la vitre, se crevant les yeux pour voir derrière lui, tandis que le véhicule s'arrêtait mollement. Dans le lointain, la forme floue de la pancarte se dessinait sous le clair de lune.

« Vous pourriez faire marche arrière ? demanda Dirk, tendu.

— On est sur l'autoroute, protesta Joe.

— Oui, je sais, mais il n'y a personne derrière nous. La route est déserte. Juste quelques centaines de mètres. »

En grommelant, Joe passa la marche arrière de sa grande péniche qui recula en sinuant sur le bord de la chaussée.

« C'est comme ça qu'on fait en Nouvelle-Zélande, hein ? pleurnicha-t-il.

— Quoi, comme ça ?

— On conduit à reculons ?

— Non. Mais je sais pourquoi vous dites ça. Comme chez nous, les Anglais, on conduit de l'autre côté de la route.

— Je suppose que c'est moins dangereux, dit Joe, si tout le monde va à reculons.

— Oui, confirma Dirk. Nettement moins dangereux. »

Il bondit hors de la voiture dès qu'elle se fut immobilisée.

Illuminé par les phares, à plus de huit mille kilomètres de son bureau minable de Clerkenwell, se dressait un panneau carré qui disait en grosses lettres RISQUE DE, et en lettres encore plus grosses VENT VIOLENT. La lune brillait juste au-dessus, haut perchée dans le ciel.

« Joe ! cria Dirk au chauffeur. Qui a mis ça là ?

— Quoi ? demanda Joe.

— Ce panneau !

— Ce panneau-là, vous voulez dire ?

— Oui, cria le détective. "Risque de Vent Violent".

— Eh bien, je suppose que c'est la Commission des Autoroutes d'État.

— Quoi ? fit-il, à nouveau abasourdi.

— La Commission des Autoroutes d'État, répéta Joe, un peu démonté.

— “Risque de Vent Violent”. Vous voulez dire que c’est juste un panneau indicateur normal ?

— Ben, oui. Ça veut juste dire que c’est un peu venteux, par ici. C’est le vent du désert, voyez, et ça peut secouer un brin, surtout dans une bagnole comme ça. »

Dirk cligna des paupières, se sentant un peu idiot. Il avait imaginé, avec un rien de fantaisie, qu’on avait peint à sa seule intention le nom d’un chat coupé en deux sur un panneau indicateur, le long d’une route du Nouveau-Mexique. C’était absurde. Le chat en question avait de toute évidence été baptisé en hommage à un panneau indicateur américain tout à fait commun. La paranoïa, se rappela-t-il, était un symptôme normal du décalage horaire et du whisky.

Douché, il regagna la voiture. Puis il marqua une pause, réfléchit un instant et s’approcha de la portière du conducteur, regarda par la vitre.

« Dites donc, Joe, vous avez ralenti au moment où on passait devant ce panneau. Est-ce que c’était délibéré, pour que je le voie ? »

Il espérait que ce n’étaient pas juste le décalage horaire et le whisky qui parlaient par sa bouche.

« Oh, non, dit Joe. Je ralentissais à cause du rhinocéros. »

CHAPITRE 11

« Ça doit être le décalage horaire, dit Dirk. Un instant, j'ai cru que vous aviez dit rhinocéros.

— Ouais, confirma Joe, dégoûté. Il m'a retardé, tout à l'heure, en quittant l'aéroport. »

Le détective tenta d'assimiler cette information avant de dire quoi que ce soit qui pourrait le rendre ridicule. Il y avait sans doute une équipe de foot ou un groupe de rock local qui s'appelait Les Rhinocéros. C'était sûrement ça. Venant de l'aéroport ? Allant à Santa Fe ? Il allait être obligé de poser la question.

« De quel genre exact de rhinocéros est-il question ? s'informa-t-il.

— Chaipas. Je m'y connais pas autant en races de rhinocéros qu'en accents, dit Joe. Si c'était un accent, je pourrais vous dire exactement lequel, mais comme c'est un rhinocéros, je peux juste vous dire qu'il est du genre gros et gris, avec une corne, voyez. Ceux d'Irkoutsk ou d'un endroit comme ça. Du Portugal, voyez, ou quelque chose dans ce genre-là.

— D'Afrique, vous voulez dire ?

— D'Afrique, c'est pas impossible.

— Et il est devant nous, sur la route ?

— Ouai.

— Eh bien poursuivons-le ! ordonna le détective. Vite ! »

Il remonta en voiture et Joe s'élança à nouveau sur l'autoroute. Dirk se posta tout à l'avant du compartiment passagers pour regarder par-dessus l'épaule du chauffeur, tandis qu'ils filaient dans le désert. Au bout de quelques minutes, un poids lourd se dessina dans les phares de la Cadillac. C'était un camion à plate-forme surbaissée vert, auquel était arrimée une grande caisse en bois ajourée.

« Alors, comme ça, vous vous intéressez aux rhinocéros ? fit Joe d'un ton badin.

— Pas spécialement, dit Dirk. Sauf depuis que j'ai lu mon horoscope, ce matin.

— Ah ouais ? Moi, j'y crois pas, personnellement, à ces trucs-là. Vous savez ce que disait le mien, ce matin ? Il disait que j'allais réfléchir longuement à mes perspectives privées et financières. Presque la même chose qu'hier. Bien sûr, je ne fais quasiment que ça

tous les jours, vu que je passe mon temps à conduire. Alors, c'est peut-être pas que des bêtises, en fait. Et le vôtre, il disait quoi ?

— Que j'allais rencontrer un rhinocéros de trois tonnes qui s'appelle Desmond.

— Je parie que vous voyez un tas d'étoiles différentes, en Nouvelle-Zélande, remarqua Joe, avant de reprendre : D'après ce que j'ai entendu, il vient en remplacement.

— En remplacement ?

— Ouai.

— En remplacement de quoi ?

— D'un autre rhinocéros.

— Oui, j'imagine qu'il ne va pas remplacer une ampoule électrique, soupira Dirk. Dites-moi... Qu'est-il arrivé au, euh, au rhinocéros précédent ?

— Il est mort.

— Quelle tragédie ! Où ? Au zoo ?

— Dans une réception.

— Une réception ?

— Ouai. »

Dirk se mordilla la lèvre, perplexe. Lorsqu'il y pensait, il aimait adhérer au principe de ne jamais poser de question sans avoir la certitude raisonnable d'apprécier la réponse. Il se mordilla l'autre lèvre.

« Je crois que je vais aller jeter un coup d'œil moi-même », dit-il en descendant de voiture.

Le grand camion vert sombre était arrêté sur le bord de la route. Ses flancs étaient hauts de plus d'un mètre. Une lourde bâche couvrait l'énorme caisse qu'il transportait. Le chauffeur, accoudé à la portière de la cabine, fumait une cigarette. Il estimait visiblement qu'avoir la responsabilité d'un rhinocéros de trois tonnes signifiait que nul ne lui dénierait ce droit, mais il se trompait : les injures les plus colorées lui étaient adressées par les conducteurs qui dépassaient son véhicule.

« Bande de cons ! » marmonna-t-il pour lui-même, tandis que Dirk s'avavançait vers lui d'un pas nonchalant et allumait une cigarette conviviale. Il essayait d'arrêter de fumer mais conservait en général un paquet dans la poche pour des raisons tactiques.

« Vous savez ce que je déteste ? lança-t-il au chauffeur. Les plaques, dans les taxis, qui disent "Merci de ne pas fumer". Je m'en fous qu'il y ait marqué "Ne fumez pas s'il vous plaît" ou même carrément "Interdiction de fumer". Mais je déteste ces petites plaques guindées "Merci de ne pas fumer". Ça donne envie d'en allumer une tout de suite et de dire "Pas la peine de me remercier. Je n'ai pas l'intention de me priver." »

L'autre éclata de rire.

« Vous l'emmenez loin, le gros père ? demanda Dirk, de l'air d'un convoyeur de rhinocéros expérimenté échangeant des confidences avec un autre convoyeur de rhinocéros expérimenté.

— Dans le coin de Malibu, dit le chauffeur. En haut du Topanga Canyon. »

Dirk eut un claquement de langue entendu, comme pour dire : « Me parlez pas du Topanga Canyon. Une fois, j'ai dû emmener toute une harde de bêtes sauvages à Cardiff. Ça, c'était carrément la merde, vous pouvez me croire. » Il tira une longue bouffée de sa cigarette.

« Ça a dû être une sacrée réception, remarqua-t-il.

— Une réception ?

— J'ai toujours pensé qu'on n'a pas intérêt à inviter des rhinocéros, dit Dirk. On peut essayer, si on est obligé, mais attention les yeux. » Selon lui, les questions directes rendaient méfiant. Mieux valait raconter n'importe quoi et se laisser corriger.

« Qu'est-ce que vous voulez dire, avec votre réception ?

— Celle à laquelle était invité l'autre rhinocéros, répondit le détective en se tapotant le côté du nez. Celui qui est mort.

— Invité ? répéta le chauffeur en plissant le front. Je ne dirai pas vraiment qu'il était invité. » Dirk haussa un sourcil encourageant. « Il a dévalé la colline au pas de charge, défoncé la clôture de la propriété, pulvérisé la baie vitrée de la maison, fait deux ou trois tours dans la salle à manger en blessant dix-sept personnes, foncé dans le jardin, et c'est là que quelqu'un l'a descendu. Il a alors glissé lentement dans une piscine remplie de scénaristes plus ou moins à poil, entraînant avec lui cinquante kilos de guacamole et une espèce de cocktail de fruits polynésien. »

Dirk digéra l'information durant quelques secondes.

« Et c'était la maison de qui ? interrogea-t-il ensuite.

— Des gens du cinéma. Apparemment, la semaine dernière, ils ont hébergé Bruce Willis. Et maintenant, ça.

— Ça m'a l'air un peu dur pour ce vieux rhino, aussi, dit Dirk. Bon, une autre question. »

Comment Douglas Adams se déplace-t-il quand il va prendre un café ? S'il ressemblait aux Montecitiens habitués de chez Pierre Lafond, il allait arriver en 4 x 4, en voiture de luxe, voire en 4 x 4 de luxe. Le café de base, chez Pierre Lafond, coûte 1,25 dollar. On le dénomme « torréification française bio ». Il a exactement le même goût que le café du MacDonald's ou l'huile de vidange bio, mais ça n'a pas l'air de déranger les conducteurs de 4 x 4.

J'attendais plus d'Adams qu'un simple 4 x 4. Je voulais le voir sortir d'un vaisseau spatial, se matérialiser sous mes yeux, ou tout simplement venir à pied. Ce type-là a écrit *Le Guide galactique* et il s'est arrangé pour rendre la Vie, l'Univers et le Reste nettement plus amusants. Donc, me demandais-je, comment va-t-il arriver ?

En Mercedes noire.

Adams mesure plus d'un mètre quatre-vingt-dix. Ses yeux ronds brillent d'un regard intense. Quand je l'ai rencontré, il était dans un mauvais jour. Sa fille était malade, et le croissant qu'il grignotait à cinq heures de l'après-midi lui tenait lieu de déjeuner. Pour cet homme de quarante-neuf ans, toutefois, la vie n'a pas été cruelle : il n'arrête pas de faire le tour du monde, ses neuf livres se sont vendus à plus de quinze millions d'exemplaires, et l'adaptation cinématographique du *Guide galactique*, longtemps retardée, est enfin en cours de production par Disney, avec le metteur en scène d'*Austin Powers* aux commandes.

« C'est une vraie Arlésienne : le film qui a été sur le point d'être tourné pendant vingt ans, et qui est encore plus sur le point de l'être aujourd'hui, déclare Adams. Mais on verra bien. J'aimerais n'avoir jamais pensé à en faire un film. Ça m'aurait évité de perdre dix ans de ma vie. »

Pour la première fois depuis plus de dix ans, il travaille sur un livre.

« À un moment, j'en ai carrément eu ma claque. Mes livres font une énorme consommation d'idées. Je n'avais jamais eu l'intention de devenir romancier, de toute façon. Alors, j'ai décidé de faire un tas d'autres choses... En conséquence de quoi, j'ai désormais un stock d'idées colossal, ce qui provoque une nouvelle forme de panique : "Compte tenu de la vitesse à laquelle elles arrivent en ce moment, aurai-je le temps de les traiter toutes pendant le reste de ma carrière ?" La forme de panique habituelle, bien sûr, c'est l'éternel

problème qu'ont les écrivains pour se mettre au boulot. Et je crois qu'écrire me fait plus peur qu'à la plupart des autres. »

Le nouveau livre n'appartient pas à la série du *Guide galactique* – qui en compte déjà cinq – ni à celle de Dirk Gently, mais « tous ceux qui connaissent ces livres en reconnaîtront le style ».

« J'ai donc des tas et des tas d'intrigues différentes qui attendent de se voir transformer en romans. L'un de ces derniers portera le titre *Le Saumon du Doute*, mais je ne sais pas encore lequel. »

En 1990, Adams a écrit *Last Chance to See*, en collaboration avec le zoologue Mark Carwardine. C'est l'un de ses livres les plus difficiles à trouver dans le commerce. C'est aussi son préféré. Quand notre auteur – qui vit à Santa Barbara depuis deux ans – prendra la parole aujourd'hui à l'UCSB, c'est de ce livre-là qu'il parlera.

« Je donne des conférences dans tout le pays, alors j'avais vraiment hâte d'en donner une ici, juste pour dire “Salut, je suis là”, en quelque sorte. »

Adams est un conférencier très actif. La plupart du temps, il disserte sur la haute technologie pour le compte d'importantes sociétés.

« En fait, je préfère très nettement mon intervention d'aujourd'hui, mais il n'y a que les universités pour en vouloir : même si elle est amusante, les grandes corporations n'aiment pas qu'on leur parle de la protection des espèces menacées. Avec ce genre de choses, on perd beaucoup d'argent. »

Last Chance to See a commencé sous la forme d'un article de magazine patronné par le *World Wildlife Fund*. Le groupe a envoyé Adams à Madagascar, où l'auteur a rencontré Carwardine. Le papier concernait l'aye-aye, un lémurien nocturne en voie de disparition qui ressemble à un croisement entre une chauve-souris, un singe et un bébé surpris.

« À l'époque, on pensait qu'il en restait environ quinze. On en a retrouvé quelques autres, si bien qu'ils ne sont plus autant en danger, ils sont juste en très très grave danger. Tout ça était complètement magique. »

Tellement qu'Adams et Carwardine ont passé l'année suivante à parcourir le monde pour étudier des animaux en voie de disparition, comme le kakapo de Nouvelle-Zélande et les dauphins du Yangzi en Chine. Les vingt derniers de ces dauphins succomberont quand le gouvernement chinois aura achevé la construction du barrage des Trois Gorges qui détruira leur habitat.

« C'est absolument désespérant, non seulement parce qu'on va perdre encore une espèce animale, ce qui est une tragédie, mais aussi parce que je ne comprends pas qu'on continue de construire ces

putains de barrages, dit Adams en un murmure très britannique mais d'une étonnante virulence. Non seulement, ça cause des dégâts écologiques et des désastres sociaux, mais à de rares exceptions près, ça ne rend pas les services que c'est censé rendre au départ. Prenez l'Amazone, où ils ont tous été recouverts par la vase. Qu'est-ce qu'on va faire ? On va en reconstruire quatre-vingts nouveaux. C'est absolument génial. On doit avoir des gènes de castor, ou quelque chose comme ça... L'être humain a l'air d'avoir une espèce de compulsion qui le pousse à construire des barrages, et c'est une chose qu'on devrait étudier, exciser de notre nature. Peut-être que le Programme Génome Humain pourrait isoler le gène castor/constructeur-de-barrage et le supprimer. »

Dans *Le Guide galactique*, des bulldozers intergalactiques détruisent la terre et l'humanité. Un genre de bulldozer très différent a détruit les espèces animales les plus prospères que la planète ait jamais connues. Il y a soixante-cinq millions d'années, un astéroïde de dix kilomètres de diamètre s'est écrasé dans la péninsule du Yucatán, créant un cratère de cent soixante kilomètres, soulevant un nuage de vapeur et de poussière brûlante qui a sonné le glas des dinosaures.

« Je suis assez obsédé par l'idée que nous devons notre existence même à la chute de cette comète. C'est sans doute l'événement le plus dramatique à s'être jamais produit dans le monde, et incontestablement le plus dramatique de notre existence, puisqu'il lui a ouvert la voie. Et personne n'était là pour l'observer. »

La comète qui a tué des dinosaures relève de la physique classique. La nouvelle physique est un peu plus déroutante pour Adams, l'homme ayant écrit que la réponse à la Vie, l'Univers et le Reste est 42. C'est un ordinateur qui, dans *Le Guide galactique*, calcule cette réponse, et l'auteur affirme que les ordinateurs vont changer radicalement notre vie.

« On les a d'abord construits de la taille d'une pièce, puis d'un bureau, puis d'un porte-documents, puis d'une poche, et bientôt, ils seront comme des grains de poussière – on pourra en saupoudrer partout. Notre environnement va peu à peu devenir nettement plus intelligent, plus adaptable, si bien que nous vivrons d'une manière que nos contemporains ont énormément de mal à appréhender. Je pense que ma fille de six ans maîtrisera ça nettement mieux que moi. »

Adams a fait un peu de tout, de la radio à la télévision en passant par la conception de jeux pour ordinateur. Parfois sans grand succès.

« Ça, ce sont les petites expériences enrichissantes que nous apporte la vie. Vous savez ce qu'est une expérience enrichissante ? C'est quelque chose qui vous dit : "Tu vois le truc que tu viens de faire ? Eh bien, ne le refais plus." »

« J'ai toujours voulu être un touche-à-tout, mais je crois que ce que

j'ai de mieux à faire, maintenant, c'est encore de m'asseoir et d'assembler astucieusement une centaine de milliers de mots. » Adams écrit « lentement et dans la douleur ».

« Les gens nous imaginent assis dans une pièce, l'air pensif, et rédigeant de grandes réflexions, affirme-t-il, mais la plupart du temps, on est assis dans une pièce, l'air affolé, en espérant que personne n'ait encore posté un garde à la porte. »

Il passera probablement les prochaines années à écrire, en attendant que sa fille grandisse.

« Ce que je vais faire, étant donné qu'on m'a proposé une grande série de documentaires télévisés, c'est attendre que ses hormones commencent à la travailler et ensuite partir au galop. Quand elle aura treize ans, ou quelque chose comme ça, j'irai tourner ma grande série de documentaires, et je reviendrai quand elle se sera civilisée. » L'interview s'est achevée quand le portable d'Adams a sonné dans sa poche. Dans l'autre poche, il avait un petit morceau de coton matelassé imprimé d'une girafe rouge qui appartenait sûrement à sa fille. Cette dernière aurait dû revenir de Londres en avion la nuit précédente, avec sa mère, mais elle avait attrapé une infection des oreilles. « Assez grave, en fait. »

Il était temps pour Adams de remonter dans la Mercedes noire et de rentrer chez lui afin d'aller la voir.

Et il le fit.

Interview menée par Brendan Buhler, *Artsweek*

ÉPILOGUE

Voici une lamentation pour Douglas Adams, surtout connu comme l'auteur du *Guide galactique*, mort samedi dernier d'une crise cardiaque, à l'âge de quarante-neuf ans.

Il ne s'agit pas d'une nécrologie ; nous aurons tout le temps pour ça. Ce n'est pas non plus un hommage, ni le rappel respectueux d'une vie remarquable, ni une élogie. C'est simplement une lamentation stridente, écrite trop tôt pour être équilibrée, trop tôt pour être réfléchie avec soin. Douglas, tu ne peux pas être mort.

Un vendredi matin ensoleillé du mois de mai, sept heures dix, je m'extirpe du lit et, comme toujours, je relève mon courrier électronique. Les habituels titres de messages en caractères bleus gras tombent en place, quelques courriers que j'attendais parmi une avalanche de publicité ; mon regard les parcourt distraitement, avant d'être accroché par le nom Douglas Adams. Je souris : celui-là, au moins, il va me faire rire. Mon œil exécute donc une classique volte-face pour remonter le long de l'écran.

Que disait exactement ce titre ? Douglas Adams est mort d'une crise cardiaque il y a quelques heures. Alors, il se produit un autre cliché : les mots gonflent sous mes yeux.

Ça doit être une blague. Il doit s'agir d'un autre Douglas Adams. C'est trop ridicule pour être vrai. Je dois encore dormir. J'ouvre le message, qui émane d'un célèbre concepteur de programmes allemand. Ce n'est pas une blague, je suis bien réveillé. Et c'est le bon – ou plutôt le mauvais – Douglas Adams. Une crise cardiaque foudroyante dans son gymnase, à Santa Barbara. « *Mon Dieu, oh, mon Dieu* », concluait le message. Un dieu, non, mais quel homme ! Un géant, sûrement plus près de deux mètres que d'un mètre quatre-vingts, les épaules larges, et contrairement à beaucoup d'hommes très grands que leur taille embarrasse, il n'était pas voûté. Il ne se déplaçait pas avec l'espèce d'agressivité macho qui peut intimider chez un homme corpulent. Il ne cherchait pas à dissimuler sa taille, mais il ne l'exhibait pas non plus. Elle faisait partie du tour que lui jouait le destin.

Douglas était l'un des plus beaux esprits de notre ère, son humour se fondait sur la connaissance profonde de la littérature et de la science, deux de mes grandes amours. En outre, c'est lui qui m'a

présenté ma femme – lors de la fête organisée pour ses quarante ans.

Exactement du même âge, ils avaient travaillé ensemble sur *Dr Who*. Dois-je la prévenir tout de suite ou la laisser dormir encore un peu avant de briser sa journée en mille morceaux ? C'est lui qui a présidé à notre union, et il y a tenu régulièrement un grand rôle. Je dois l'avertir tout de suite.

Douglas et moi nous sommes rencontrés parce que je lui ai envoyé une lettre de fan – la seule que j'aie jamais écrite. J'avais adoré *Le Guide galactique*. Ensuite, j'ai lu *Un cheval dans la salle de bains*.

Dès que je l'ai terminé, je suis revenu à la première page et je l'ai relu en entier – ce qui ne m'était encore jamais arrivé –, alors j'ai écrit à l'auteur pour le lui dire. Il m'a répondu qu'il était lui aussi fan de mes livres, et il m'a invité chez lui, à Londres. J'ai rarement rencontré quelqu'un d'aussi charmant. Je savais bien sûr qu'il serait drôle. Ce que j'ignorais, c'était combien il était versé dans les sciences. J'aurais dû le deviner, car pour comprendre certains gags du *Guide galactique*, il est nécessaire de posséder un bagage scientifique important. Et en matière de technologie électronique, Douglas était un véritable expert. Nous avons beaucoup discuté de science en privé, et même en public lors de festivals littéraires, à la TSF ou à la télé. Et il est devenu mon gourou pour tous les problèmes techniques. Plutôt que d'affronter un manuel mal écrit et incompréhensible en anglais d'Extrême-Orient, j'envoyais un e-mail à Douglas. Il me répondait la plupart du temps au bout de quelques minutes, qu'il soit à Londres, à Santa Barbara, ou dans n'importe quelle chambre d'hôtel du monde. Au contraire de la plupart des employés des services d'assistance téléphonique, il comprenait exactement le problème, savait exactement pourquoi c'en était un pour moi, et détenait toujours la solution qu'il m'exposait avec humour et clarté. Nos fréquents échanges d'e-mails regorgeaient de blagues scientifiques ou littéraires et de petits à-côtés sardoniques affectueux. Sa technophilie était remarquable mais son sens poussé de l'absurde également. Le monde entier n'était pour lui qu'un gigantesque sketch des Monty Python, et les folies de l'humanité lui semblaient aussi comiques dans une quelconque Silicon Valley qu'ailleurs.

Il se moquait de lui-même avec un humour égal. Par exemple de ses crises épiques de blocage (« j'adore les dates limites. J'adore l'espèce de sifflement qu'elles émettent quand on les dépasse »), durant lesquelles la légende veut que son éditeur et son agent l'aient enfermé dans une chambre d'hôtel, sans téléphone, sans rien d'autre à faire qu'écrire, ne le libérant que pour des promenades de santé sous haute surveillance. S'il se laissait d'aventure emporter par son enthousiasme et avançait une théorie biologique trop excentrique pour que mon scepticisme professionnel la laisse passer, il avait toujours

plus l'air de se moquer de lui-même que de vraiment se désoler quand je la détruisais. Et il faisait un autre essai.

Il riait de ses propres blagues, ce que les bons comédiens ne sont pas censés faire, mais il le faisait avec un tel charme que les blagues en devenaient encore plus drôles. Il savait balancer des vannes sans blesser, et elles ne visaient jamais les individus eux-mêmes mais leurs idées absurdes. Pour illustrer la vaine croyance selon laquelle le monde a été créé pour nous, en raison du fait que nous lui semblons tout à fait adaptés, il se livrait parfois à l'imitation très drôle d'une flaque d'eau se calant confortablement dans un creux du sol, creux qui possède par miracle la même forme qu'elle. Il racontait aussi avec énormément de plaisir une parabole dont la morale saute aux yeux sans qu'il soit besoin d'explications. Un homme ignorant comment fonctionnait son téléviseur était convaincu qu'à l'intérieur, un grand nombre de petits hommes manipulaient les images à grande vitesse. Un ingénieur lui parla ses modulations du spectre électromagnétique à haute fréquence, des émetteurs et des récepteurs, des amplis et des tubes cathodiques, du balayage vertical et horizontal de l'écran. L'homme écouta l'ingénieur avec une attention scrupuleuse, hochant la tête à chaque nouvelle étape de l'explication. Au bout du compte, il se déclara satisfait. Il comprenait désormais tout à fait comment fonctionnait la télévision. « Mais je suppose qu'il y a quand même quelques petits hommes, là-dedans, hein ? »

La science a perdu un ami, la littérature un phare, le gorille des montagnes et le rhinocéros noir un défenseur chevaleresque (un jour, il a escaladé le Kilimandjaro déguisé en rhinocéros pour réunir des fonds destinés à combattre le stupide commerce des cornes de rhinos) et Apple Computers son apologue le plus éloquent. Moi, j'ai perdu un compagnon intellectuel incomparable, ainsi que l'un des hommes les plus gentils et les plus drôles que j'aie jamais connus. Le jour où Douglas est mort, j'ai reçu officiellement une bonne nouvelle qui l'aurait enchanté. On m'avait interdit d'en parler à qui que ce soit pendant plusieurs semaines, et désormais que j'en ai le droit, il est trop tard.

Enfin... le soleil brille, la vie continue, le monde ne s'arrête pas de tourner et tous ces vieux clichés.

Aujourd'hui, nous allons planter un arbre. Un sapin de Douglas, haut, droit, toujours vert. Ce n'est pas la saison, mais nous allons faire de notre mieux.

En route pour l'arboretum.

(Richard Dawkins est Charles Simonyi,
Professeur de Vulgarisation Scientifique
à l'université d'Oxford)

Douglas Noel Adams

1952-2001

Le programme de son service funèbre

Schübler Chorales – J.S. Bach

L'Adieu du berger, de L'Enfance du Christ
– Hector Berlioz

*Bienvenue à l'église, par le révérend Antony Hurst,
au nom de St. Martin-in-the-Fields*

Introduction et prière d'ouverture par Stephen Coles

JONNY BROCK

Three Kings from Persian Lands – Peter Cornelius

ED VICTOR

*Mine Eyes Have Seen the Glory of the Coming
of the Lord*

– mélodie traditionnelle américaine,
paroles de Julia Ward Howe

MARK CARWARDINE

Gone Dancing – Robbie McIntosh

Te Fovemus – Le Chameleon Art Chorus
(par P. Wickens)

JAMES THRIFT, SUE ADAMS, JANE GARNIER

Rockstar – Margo Buchanan

Prière d'action de grâces par Stephen Coles

Holding On – Gary Brooker

Wish You Were Here – David Gilmour

RICHARD DAWKINS

For the Beauty of the Earth – musique de
Conrad Kocher & paroles de Folliott S. Pierpoint

ROBBIE STAMP

Vernügte Ruh, beliebte Seelenlust
de la Cantate N° 170 – J.S. Bach

Aria

*Contented rest, beloved heart's desire
You are not found in the sins of hell,
But only in heavenly concord ;
You alone fortify the feeble heart.*

*Contented rest, beloved heart's desire,
Therefore none but the gifts of virtue
Shall have their abode in my heart
(Repos bienheureux, désirs chéris de mon cœur*

*Vous ne résidez pas dans les péchés de l'enfer,
Mais seulement dans la concorde céleste ;
Vous seuls fortifiez le cœur faible.
Repos bienheureux, désirs chéris de mon cœur,
Voilà pourquoi seuls les dons de la vertu
Auront leur demeure en mon cœur)*

SIMON JONES

For all the Saints who from their labours rest
– musique de R. Vaughan Williams
& paroles de William W. How

BÉNÉDICTION PAR LE
RÉVÉREND ANTONY HURST

Pièces pour orgue de J.S. Bach

Fantasia en sol
Prélude et Fugue en ut
Concerto italien

REMERCIEMENTS
DU DIRECTEUR D'OUVRAGE

À Douglas, sans lequel nous n'aurions pas partagé le plaisir succulent de ces pages ; tu me manques ;

À Jane Belson, l'épouse adorée de Douglas ; qu'elle ait cru en ce livre et l'ait soutenu lui a donné les fondations sur lesquelles il repose ;

À Ed Victor, l'agent de toujours de Douglas, et son ami fidèle, qui s'est investi dans cette entreprise au point d'en effacer tous les obstacles ;

À Sophie Astin, l'irremplaçable assistante de Douglas, dont l'intelligence, le dévouement et les contributions directes à ces pages se sont révélés essentiels ;

À Chris Ogle, ami intime de l'auteur, dont les compétences en informatique et la connaissance des processus de pensée de Douglas, de ses mots de passe et de ce qu'on appellera pour être très gentil son système de classement lui ont permis d'assembler un disque comprenant ses œuvres complètes, disque sans lequel ce livre n'existerait pas ;

À Robbie Stamp, excellent ami et collègue de travail de Douglas, qui m'a rappelé que ce dernier avait déjà créé la structure de ce livre ;

À Shaye Areheart et Linda Loewenthal de Harmony Books, qui m'ont confié ce projet, ainsi qu'à Bruce Harris, Chip Gibson, Andrew Martin, Hilary Bass et Tina Constable qui ont publié et aimé Douglas ; à Peter Strauss et à Nicky Hursell, du Royaume-Uni, pour leurs précieuses suggestions éditoriales.

À Mike J. Simpson, ancien président de ZZ9, le fan-club officiel de Douglas, dont la générosité et la connaissance encyclopédique de la vie et de l'œuvre de l'auteur ont constitué des ressources

inappréciables ;

À Patrick Hunnicutt qui a soutenu mes efforts à Chapel Hill, Caroline du Nord, ainsi qu'à Lizzy Kremer, Maggie Philips et Linda Van dans le bureau d'Ed Victor ;

Aux publications, auteurs et amis de Douglas qui nous ont généreusement permis l'accès à leur œuvre lorsqu'elle était liée à la sienne et nous ont permis de nous en servir ;

À Isabel, ma partenaire dans l'existence ;

À mes fils, Sam et William, qui ont dévoré les livres de Douglas comme a tendance à le faire chaque nouvelle génération ;

À tous les lecteurs de Douglas. Comme vous le savez, l'amour était (et est toujours) réciproque.

Pour plus d'informations sur Douglas Adams et ses créations, visitez www.douglasadams.com, le site Internet officiel.

Peut-être aurez-vous envie d'adhérer à ZZ9 Plural Z Alpha, le fan-club officiel du *Guide galactique*, fondé en 1980. Pour plus de détails, visitez www.zz9.org.

Douglas Adams soutenait les deux associations caritatives suivantes : Dian Fossey Gorilla Fund (www.gorillas.org) et Save the Rhino International (www.savetherhino.org).

DU MÊME AUTEUR

aux Éditions Gallimard

FONDS DE TIROIR (Folio Science-Fiction n° 169)

UN CHEVAL DANS LA SALLE DE BAINS (Folio Science-Fiction n° 124)

BEAU COMME UN AÉROPORT (Folio Science-Fiction n° 125)

Aux Éditions Denoël

LE GUIDE GALACTIQUE (Folio Science-Fiction n° 21)

LE DERNIER RESTAURANT AVANT LA FIN DU MONDE (Folio Science-Fiction
n° 35)

LA VIE, L'UNIVERS ET LE RESTE (Folio Science-Fiction n° 52)

SALUT ! ET ENCORE MERCI POUR LE POISSON !

(Folio Science-Fiction n° 60)

GLOBALEMENT INOFFENSIVE (Folio Science-Fiction n° 62)

Composition IGS.

Impression Société Nouvelle Firmin-Didot

à Mesnil-sur-l'Estrée, le 2 avril 2004.

Dépôt légal : avril 2004.

Numéro d'imprimeur : 67568.

ISBN 2-07-030210-5/Imprimé en France.

-
- 1 DNA : Douglas Noel Adams, mais aussi, comme chacun sait, l'équivalent anglais de l'ADN, lequel fut découvert à Cambridge en 1952. (*Toutes les notes appelées par chiffres arabes sont du traducteur.*)
 - 2 *Doctor Who* (littéralement : Docteur Qui) est une série culte de science-fiction anglaise. Le titre parodique du jeune Adams pourrait se traduire par « Docteur Lequel ».
 - 3 Groupe parodique fondé par Eric Idle, des Monty Python, dans une émission humoristique de la BBC.
 - 4 En français dans le texte.
 - 5 « Pourquoi » se dit « why », ce qui évoque très exactement la prononciation anglaise de la lettre Y : ouaille. C'est un peu comme si Douglas Adams s'interrogeait sur l'opportunité de consacrer une lettre de l'alphabet, entre le P et le R, à une portion de l'anatomie humaine que l'honnêteté et la décence interdisent de préciser davantage. Le traducteur a donc le regret d'informer le lecteur français que, quoi qu'il fasse, ce passage sera nettement moins savoureux que dans le texte original.
 - 6 *The Meaning of Liff* et sa suite, *The Deeper Meaning of Liff*, sont des livres écrits en collaboration par Douglas Adams et John Lloyd.
 - 7 L'équivalent anglais du Larousse.
 - 8 *Oxtail* : Jeu sur Oxford et, littéralement, « queue de bœuf ».
 - 9 Robert Laffont, 1996.
 - 10 Ce qui ne paraît pas bien grave, jusqu'à ce qu'on se rappelle qu'on est en Angleterre.
 - 11 Évidemment, un nombre de suggestions non négligeable monte aux lèvres du lecteur français qui s'interrogerait sans doute plutôt sur le « Ré », vers pour lequel le traducteur n'a trouvé un équivalent qu'au prix d'un léger abus phonétique.
 - 12 Deux célèbres individus disparus, le premier anglais, le second américain.
 - 13 Ledit serveur est un personnage de la série *Fawlty Towers*, de John Cleese et Connie Booth.
 - 14 Le second de ces ouvrages a été traduit en français sous le titre : *Le plus beau cochon du monde*.
 - * La chose est socialement incorrecte. Si l'on veut être socialement correct, on verse le lait après le thé. Le socialement correct n'a traditionnellement rien à voir avec la raison, la logique ou la physique. En fait, en Angleterre, il est en général considéré comme socialement incorrect de savoir des choses ou d'y réfléchir. Il est bon d'en être conscient lorsqu'on visite le pays.
 - 15 Note du traducteur qui veut bien jouer un peu, lui aussi.
 - 16 Association américaine d'athées.
 - 17 *Power* signifie puissance, énergie. Le nom anglais du Groenland est *Greenland*, littéralement « le pays vert ».
 - 18 Je confirme, et c'est la même chose avec les claviers *azerty* français. Essayez, vous allez voir.

- 19 Rubrique de la revue *Private Eye* qui publie des articles prétentieux pour les tourner en dérision.
- 20 Voir note 1.
- 21 Rappelons que cette conférence date de la fin du xx^e siècle.
- 22 DaveLand : le Pays de Dave ; DaveWorld : le Monde de Dave.
- 23 *I looked around and I noticed there wasn 't a chair*, vers de la chanson *Norwegian Wood*, des Beatles.
- 24 Nouvelle citation d'une chanson des Beatles, cette fois *Hey Jude*.
- 25 Ouvrage de Julian Jaynes présentant une théorie osée de l'évolution de la conscience.
- 26 Politicien anglais célèbre pour ses idées rétrogrades.
- 27 En français dans le texte.
- 28 Qu'est-ce que ça fait (de...) ? Extrait du *Like a Rolling Stone* de Bob Dylan.
- 29 Cette contrepèterie sur Santa Fe se prononce à peu près comme le mot *fantasy*, fantasme.